
Les Mœurs Légères au XVIIIe Siècle
Restif de la Bretonne
Monsieur Nicolas
ou
Le Cœur Humain Dévoilé
Enfance & Jeunesse
Edition Abrégée avec
Introduction Notes & Index
par
John Grand-Carteret
Geo. Dorival

MONSIEUR NICOLAS



EDMOND LISANT OVIDE

— Le jeune paysan se retournant vers Tiennette attendrie : « O mon Dieu ! qu'elle était aimable. »

5e *Estampe de Binet pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.

* Edmond, *c'est Restif de la Bretonne.*

LES MŒURS LÉGÈRES AU XVIIIe SIÈCLE

Restif de la Bretonne

MONSIEUR NICOLAS

ou

Le Cœur humain dévoilé

(ENFANCE ET JEUNESSE)

ÉDITION ABRÉGÉE
AVEC INTRODUCTION, NOTES ET INDEX

par

JOHN GRAND-CARTERET



LOUIS MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain, 168
PARIS



— *Edmond (c'est-à-dire Restif), présentant un baril plein d'eau à la jeune Fanchon qui lui demandait à boire.*

Frontispice de Binet pour le tome I de **Le Paysan** et la Paysanne pervertis.

NOTE *

POUR SERVIR A LA PRÉSENTE ÉDITION

L'ÉDITION originale de *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé* se compose de seize parties ou volumes en huit tomes in-12 ; elle a été publiée de 1794 à 1797. Le quatorzième et le quinzième volume (*Politique, Religion, Morale*) n'ont jamais été réimprimés et ne figureront également pas dans la présente réimpression parce qu'ils n'apportent aucun document intéressant pour l'autobiographie de Restif. Il en sera de même du tome XIV consacré tout entier à une sorte d'explication, d'abrégé sommaire des ouvrages de l'auteur ; ce qu'il appelle l'*histoire de mon esprit*.

Le véritable intérêt, pour nous, réside dans ce qui constitue, selon sa pittoresque expression, *l'histoire de son corps, de son âme, de son cœur.*

Au point de vue du texte nous avons suivi la réimpression de 1883, c'est-à-dire l'édition Liseux faite avec un soin parfait, nettoyée, expurgée de toutes les excentricités typographiques et de toute l'orthographe fantaisiste que Restif considérait, lui, comme une véritable réforme. Nous avons toutefois, respecté les exclamations, les bizarreries de la ponctuation et les constantes interjections jetées à tort et à travers, parce qu'elles sont réellement indicatrices de l'état d'âme de l'homme et de l'époque.

La division adoptée par l'auteur en *Epoques*, répondant à des *périodes définies* de sa vie, a été soigneusement respectée.

---

* Les notes qui accompagnent cette édition sont de trois sortes : les unes sont de l'auteur lui-même, les autres ont été empruntées à l'édition de Liseux ; d'autres, enfin, émanent de l'éditeur de la présente réimpression. D'où les trois indications de source : *Restif.* — *Liseux.* — *Grand-Carteret.*

Comme toutes les œuvres de Restif, *Monsieur Nicolas* devait être orné d'estampes mais, quoique le titre de chaque volume porte régulièrement : *Avec figures*, ces estampes ne furent jamais gravées. Restif ne se contentait pas de concevoir l'œuvre littéraire : si l'on peut s'exprimer ainsi, *il pensait aussi graphiquement*. Il avait ainsi prévu, projeté pour *Monsieur Nicolas* cent cinquante gravures que la vieillesse et la misère l'empêchèrent de faire exécuter. Mais de ces estampes, non dessinées, non gravées, il a eu soin de nous laisser les sujets.

Nous avons donc pensé — étant donné que Restif ne se conçoit guère sans son collaborateur graphique, Binet — qu'il serait intéressant d'agrémenter cette édition de quelques images développant graphiquement certains des sujets destinés, dans l'esprit de l'auteur, à recevoir une illustration.

Et nous nous sommes adressés pour ce faire à un artiste en renom — lequel, pour l'instant, tient à garder l'anonymat — le priant de bien vouloir exécuter pour nous, non des compositions modernes, non du XVIIIe siècle de fantaisie ou de contrebande, mais bien des compositions se rapprochant le plus possible, comme faire, arrangement, décor, des célèbres estampes de Binet.

A ces compositions inédites, qui donneront à la publication actuelle un attrait de curiosité nous avons cru devoir joindre :

1° Quelques vues des endroits sans cesse décrits par Restif, ici, vues d'Auxerre, ailleurs, coins de Paris ;

2° Quelques estampes originales de Binet, empruntées au *Paysan et à la Paysanne pervertis*, parce que ces estampes mettent en scène, portraiturent, en quelque sorte, les personnages qui se meuvent dans *Monsieur Nicolas* tout le long du récit, et parce que Restif lui-même, au cours de ses Mémoires, fait, à plusieurs reprises, appel aux dites estampes. Ou n'ignore pas, du reste, que *Le Paysan et la Paysanne* comme

MONSIEUR-NICOLAS;

OU

LE CŒUR-HUMAIN DÉVOILÉ.

PUBLIÉ PAR LUI-MÊME

'Eèn 'ékaſtos mandäken komizai.
Suam quiſque pellem portat.

AVEC FIGURES.

Tome P^er P^re Partie.



Imprimé A LA MAISON:

Et ſe trouve à PARIS.

Chés le Libraire indiqué au Frontiſpice de la
Dernière Partie.

M. — DCC. — XCIV.

Fac-simile du titre de la 1re édition de Monsieur Nicolas (1794).

** Quoi qu'en dise le titre, les figures n'ont jamais été gravées. Quant aux noms des libraires, ils varient sur les différents volumes.*

Les Nuits de Paris, comme *Mes Inscriptions* peuvent être considérés comme rentrant dans la catégorie des Mémoires personnels.

Monsieur Nicolas ce sont, en réalité, les confessions de Restif, la narration détaillée, mouvementée, et, pourquoi ne pas le dire, éminemment croustillante de ce que l'auteur appelle *ses travaux amoureux et littéraires* — le tout, je ne dirai pas agrémenté, mais bien au contraire, alourdi, de réflexions, de projets de réforme, de diatribes, d'imprécations et autres délayages alors fort à la mode qui pour nous ne servent qu'à interrompre désagréablement le récit toujours attrayant, et si souvent palpitant, des exploits du narrateur.

Ce sont donc *ces hors-d'œuvre* que notre travail d'*échenillage littéraire* a eu soin d'écarter afin de pouvoir faire tenir en trois volumes la matière de douze.

Depuis longtemps une édition de *Monsieur Nicolas* qui put être lisible du grand public était réclamée et je suis heureux de constater que tous les familiers de Restif et du XVIIIe siècle ont vivement encouragé mon entreprise.

Des notices et des études placées en tête des trois volumes feront connaître l'homme et son œuvre sous leurs faces différentes. Ici on trouvera des appréciations sur Restif devant la postérité et sur le milieu dans lequel devait se développer, à Auxerre, le futur écrivain.

Que MM. Porée, bibliothécaire-archiviste de l'Yonne, et Gendre, professeur au collège d'Auxerre, président du *Photo-Club*, veuillent bien recevoir tous mes remerciements pour les renseignements précieux qu'ils m'ont fournis.

Nul doute que, dans ces conditions, les « Confessions » de Restif, si particulièrement suggestives, ne soient vivement goûtées du public.

J. G.-C.

ÉTUDES SUR RESTIF

I

Restif devant la postérité. Importance considérable de son œuvre. Universalité de sa pensée.

Les *seuls livres durables, ceux que la postérité recherchera toujours, ce sont les documents historiques, biographiques ou autres. Tout livre qui n'a pas des qualités littéraires extraordinairement supérieures ou qui n'apprend rien sur une époque, une famille, un homme, disparaîtra à juste titre..... Il ne reste, au bout d'un siècle, et il ne restera éternellement de livres que ceux dans lesquels la préoccupation de bien dire aura cédé devant celle de dire quelque chose de neuf et d'original. »*

« Or Restif a dit quelques-unes de ces choses. »

Ainsi s'exprimait, en 1875, M. Jules Assézat dans l'intéressante étude sur Restif et son œuvre, destinée à servir d'introduction à une réimpression partielle des Contemporaines.

Ce quelque chose de neuf et d'original *c'est la vérité, et, en même temps, le passionnant, l'extraordinaire attirance de la plus sincère autobiographie, de la plus complète confession publique qui ait été jamais faite par un homme.*

Le cœur humain devoilé ! *oui, c'est bien cela, si par le mot « cœur » il faut entendre l'être humain tout entier disséqué, anatomisé, scientifiquement passé au crible de l'observation philosophique et médico-mentale; — l'âme, le cœur, le corps de l'homme.*

A la fausse, jésuitique et pédantesque doctrine du : on ne se connaît jamais bien soi-même, *Restif, bien plus encore que Jean-Jacques, parce qu'il n'y a chez lui aucun arrangement, aucun préparatif, oppose avec raison la doctrine du* moi, *non pas le moi qui voudrait s'analyser à la façon de certain fumiste moderne, mais le* moi *qui s'expose dans toute sa crudité, parce qu'*on ne connaît personne aussi bien que soi-même.

Ce moi, cet étalage public de la corruption des mœurs dans les classes inférieures, étonnèrent, surprirent lorsqu'on se mit à reprendre Restif. Ce fut un cynique, un impudent, un fanfaron de vice. *Et on le cria bien haut, sur tous les tons. Les épithètes plurent dru sur lui. On ne pouvait l'admettre en lui-même : il fallait, à tout prix, le comparer, le rattacher, à quelqu'un ou à quelque chose. Pour certains qui voyaient juste; pour Lavater qui l'appelait* le Richardson français, *pour le comte de Tilly qui, dans ses* Mémoires, *le nommait* le Teniers des Romans, *que de qualificatifs injustes et volontairement injurieux!* Jean-Jacques des Halles ! Rousseau du Ruisseau ! Voltaire des femmes de chambre ! Pétrone *ou* Apulée des temps modernes ! Egoutier de la littérature ! *On sourit quand on voit des pédants de 1830 l'appeler, le plus sérieusement du monde :* le précurseur de Paul de Kock. *Vaine phraséologie! Qualificatifs ronflants de romantiques aux abois!*

Il semble que Restif ait prévu tout cela; et les métaphoristes *ronflants du romantisme et les esprits pointus, petits, oh combien! de la réaction clérico-classique, à la fin du* XIXe *siècle: — les Faguet et autres Jules Lemaître. A ceux qui, un jour, devaient l'accuser de « cynisme éhonté », il avait, pour ainsi dire, répondu par avance :*

« Maudit celui qui n'ose parler de lui-même parce qu'il n'a que des vices et des platitudes recouvertes d'orgueil !... Maudit soit celui qui redoute le sourire niais des sots !... Maudit soit celui qui n'ose avouer ses défauts et qui veut, pédantesquement, passer pour un être parfait! » « J'en ai avoué plus d'un », déclare-t-il dans les Nuits de Paris, *« et j'en confesserai de bien plus graves dans un autre ouvrage. »*

Or, cet autre ouvrage, c'est celui que nous donnons ici, c'est Monsieur Nicolas *qu'un génie, qu'on ne saurait accuser de pornographie, Gœthe, appelait « un livre inappréciable malgré les platitudes et les choses révoltantes qu'il contient », qu'un savant de grande envergure, Humboldt, qualifiait « le livre le plus vrai, le plus vivant qui ait jamais existé »; que Lavater, le créateur de la physiognomonie, considérait comme « la plus vivante physiologie du caractère français qui se puisse rencontrer ».*

Il y a mieux.

Déjà, en plein romantisme, ceux qui pour rien au monde ne lui eussent reconnu une place supérieure, s'inclinaient devant le labeur infatigable d'une besogne ininterrompue.

La grandiloquence des chefs voulut bien s'abaisser jusqu'à l'excessive et si humaine sensibilité sensuelle de Restif.



EDMOND AU JUDAS

— *Edmond voit, d'une ouverture pratiquée dans le plancher, Madame Parangon caressant Ursule et Tiennette : cette dernière baise sa belle maîtresse sur le front, tandis que les lèvres de Madame Parangon pressent celles d'Ursule.*

21e *Estampe de Binet pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.

Victor Hugo, — car c'est lui que j'invoque ici, — n'a-t-il pas écrit dans Notre-Dame-de-Paris : *« Chaque homme est un maçon, Restif de la Bretonne apporte sa hottée de platras ! »*

Hottée de platras ! *sous la plume du roi du romantisme le mot me plaît et je le retiens ; car cette* hottée de platras, *c'est la pierre qui doit servir d'assises au monument de l'*école naturaliste *préparé par Rousseau dans ses* Confessions, *et, triomphalement achevé par Zola ; à cette différence près que Rousseau et Restif exposent leur* moi, *se dissèquent eux-mêmes avec plus ou moins de sincérité suivant leur méthode, suivant l'exubérance de leur* individu, *— documents vivants et personnels pour l'histoire de l'homme considéré comme espèce et comme produit de la civilisation à un moment donné — alors que Zola crée et fait mouvoir toute une série de personnages figurant autant de* moi *; ayant chacun, leur raison d'être et leur utilité.*

Cette hottée de plâtras, *ce n'est rien moins que 200 volumes, contenant, tous, quelque chose d'intéressant, de piquant, de curieux, méritant, tous, les honneurs de la lecture, malgré leurs longueurs, malgré leurs répétitions, malgré leur fatras, malgré leur écriture souvent* illisible. *Mais, allez lire 200 volumes ; allez lire, seulement, les 14 volumes de* Monsieur Nicolas, *soit dans l'édition originale, soit dans la réimpression faite en 1883 par ce maître éditeur qui sera éternellement regretté des bibliophiles, j'ai nommé Isidore Liseux.*

D'autres pourront éplucher par le menu la vie intime de Restif ; d'autres pourront étudier ses maladies, tirer des diagnostics, disséquer, scalper l'homme, affirmer qu'il fut atteint d'érotomanie aiguë — ce dont je ne disconviens nullement — et trouver merveilleux qu'il n'ait point fini ses jours dans quelque maison de fous. Pour cette besogne insignifiante et sans intérêt, il ne manquera jamais de Jules Lemaître : après la vessie de Rousseau, la vessie de Restif, précieux sujet de conférence à l'usage des « éplucheurs de célébrités » dont tout le talent consiste à essayer de déboulonner les grands hommes.

Mais à quoi bon s'arrêter à ces bagatelles ! Que pourront faire les déboulonneurs brevetés du génie, *de la passion, de la vie, de tout ce qui est réellement humain, contre cette vérité si éloquemment exprimée par Jules Assézat :*

« L'homme était né avec des passions vives. Il a pu, pendant une assez longue jeunesse — longue, parce qu'elle avait été précoce — se laisser entraîner à des excès de libertinage, condamnables. Mais son plus grand tort a été, surtout, de n'avoir rien oublié de cette

exubérante floraison de ses passions. Bien différent en cela de Jean-Jacques Rousseau, il n'a pas paré sa marchandise. Il l'a étalée sur le marché avec la plus naïve bonne foi. Ç'a été une raison pour les critiques majestueux et prud'hommes, de se voiler la face et de se frapper la poitrine. Mais dussions-nous passer pour trop faible et trop complaisant, nous croyons qu'on aurait mauvaise grâce à se plaindre de l'occasion que Restif nous a fournie de voir, comme il le dit, un « homme tout entier », un « cœur mis à nu ». A côté des gentillesses souvent scélérates des Mémoires de Casanova, à côté des amplifications rhétoriciennes de Desforges dans le Poete et, tout en abordant les mêmes sujets délicats, il doit être mis à part, en ce qu'il ne nous donne pas l'idée d'un homme vicieux. C'est, comme Schiller l'a bien compris, une nature violemment sensuelle, mais ses peintures ne sont pas licencieuses. Il ne s'y complaît pas, ne les excuse pas et, le plus souvent, il se borne à relater les faits en latin ou en style de procès-verbal. Il est le seul de ceux qui se sont offerts à la curiosité du physiologiste, chez lequel on soit assuré de trouver l'homme intime, peint sans apprêt comme sans déguisement. »

« Il lui faut pardonner beaucoup, parce qu'il a beaucoup aimé. »

Voilà, ce me semble, les appréciations les meilleures, les plus humainement justes, qui aient été jamais portées sur Restif. Et c'est la raison qui m'engage à donner, aujourd'hui, non une réimpression textuelle de Monsieur Nicolas — il faut dégager l'œuvre, pour ne pas dire le monument, de sa hottee de plâtras, — mais bien une édition soigneusement revue, émondée, abrégée, de ce livre vraiment extraordinaire qui doit être considéré comme le chef-d'œuvre de l'autobiographie humaine et passionnelle, pure de toute fiction, de tout esprit romanesque.

II

Comme la plupart des écrivains du XVIIIe siècle, comme le marquis de Sade, notamment, Restif qui a eu des hauts et des bas, semble être, à nouveau, très à la mode. On l'étudie, on l'annote, on le réimprime. Qu'on ne croie point, toutefois, que je veuille établir une comparaison quelconque entre lui et de Sade, car autant ce dernier s'est complu dans la débauche sanglante et ordurière, poussant l'érotisme jusqu'à des limites inconnues, véritable théoricien des rapprochements criminels et de la volupté dans le crime, autant Restif de la Bretonne est humain, amant passionné du beau sexe, ayant subi comme pas un la puissance de l'amour sexuel, séduisant les filles, engrossant les

femmes, notant jour par jour celles dont il a fait la connaissance et nous racontant ses exploits et ses travaux... d'Hercule. Si le marquis est, tout naturellement, venu sous ma plume, c'est donc uniquement à cause de la vogue dont il jouit, lui aussi, en ce moment, et point pour autre chose.

J'ai dit que Restif avait eu ses hauts et ses bas. On peut même affirmer que comme Dorat et tant d'autres, il fut très apprécié, très recherché des bibliophiles, non pour lui-même, mais pour ses images, pour les estampes qui adornent, complètent et parachèvent son œuvre.

Un moment, il intéressa quelques écrivains curieux du passé; il attela à son œuvre tout un groupe d'iconophiles. Il eut même son iconographe attitré, Paul Lacroix, qui lui consacra un volume, œuvre de haute portée, pour ne pas dire l'œuvre maîtresse dans ce domaine (1).

Mais malgré sa renommée, et quoique à la mode, il restait peu connu. Combien différente sa renommée actuelle.

Monselet, aujourd'hui, ne le ferait plus figurer parmi les Oublies et les Dédaignés (2)*; plus aucun écrivain ne le prendrait comme héros d'un récit romanesque — il fallait pour cela le bon Dumas* (3)*; et les scientifiques n'auraient point l'idée de le ranger, comme le fit Gérard de Nerval, parmi les* illumines (4). L'illuminisme *est bien peu de chose à côté de* l'érotisme *et de* l'exhibitionnisme.

Quel chemin parcouru depuis les quelques pages que lui consacrait Arsène Houssaye dans sa Galerie de Portraits (5) ; *depuis les notes biographiques de Firmin Boissin* (6).

Depuis, ce furent les magistrales études de Jules Assézat, pour les extraits des Contemporaines (7), *les pages de Jules Soury dans les*

(1) Bibliographie et Iconographie des œuvres de Restif de la Bretonne *par P.-L. Jacob. Paris, librairie Fontaine. 1 vol. in-8, 1875.*

(2) *On sait que Monselet lui avait consacré antérieurement tout un volume :* Restif de la Bretonne, sa vie et ses amours *(Paris, Alvarès, 1852).*

(3) *Il s'agit, ici, de* Ingénue, *récit fort innocent dont Restif et sa fille, Agnès, étaient les héros et qui, publié dans le* Siècle, *en 1851, valut à Alexandre Dumas des poursuites [et une condamnation] provoquées par les descendants de Restif.*

(4) *L'étude de Gérard de Nerval,* Les confidences de Nicolas, *parut d'abord dans* la Revue des Deux Mondes *de 1850. Elle fut réimprimée dans le volume* Les Illuminés ou les Précurseurs du socialisme *(1852) dont il remplit les pages 21 à 167.*

(5) *Paris, 1845.*

(6) *Restif de la Bretonne. Paris, 1875.*

(7) Les Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent. *Choix des plus caractéristiques de ces Nouvelles pour l'étude des mœurs à la fin du* XVIIIe *siècle. — Paris, Lemerre (De la collection Picard) 3 volumes, 1875-1876.*

Portraits du XVIIIe siècle (1) *et surtout, l'introduction si fortement documentée de Paul Cottin pour la publication de* Mes Inscriptions (2), *ce si curieux journal intime qui nous montre le Restif exhibitionniste sous une de ses formes les plus amusantes.*

Comme tous les adeptes du XVIIIe *siècle, philosophique et révolutionnaire, Restif éprouve, en effet, le besoin constant de communiquer aux autres ce qu'il éprouve, ce qu'il ressent. Il faut qu'il le crie bien haut; il faut qu'il prenne à témoin, sans cesse, la nature, l'humanité; il faut qu'il puisse se confier au papier ou à la pierre. Il a ses notes écrites au jour le jour, souvent heure par heure, nous dit Paul Cottin; il a* ses inscriptions, ses dates *commémoratives, tracées sur la pierre des parapets, dans cette Ile Saint-Louis dont il avait fait en quelque sorte son domaine. Vieille habitude, du reste, car s'il faut en croire la tradition, à Auxerre déjà, dans sa prime jeunesse, il aimait à écrire, à tracer partout, le nom magique de sa Jeannette Rousseau.*

Manuscrits inédits; lettres inédites — ces dernières publiées à Nantes, en 1883, — ainsi se complète encore, chaque jour, l'œuvre littéraire de Restif, déjà si considérable (3).

Et tandis que les amateurs, en France, en Allemagne surtout, — dans cette Allemagne curieuse et savante si friande de tout ce qui touche aux mœurs intimes et à la vie sociale du XVIIIe *siècle, — recherchent éditions, portraits, estampes de Restif, un mouvement de vulgarisation de l'œuvre elle-même, s'accentue et se propage toujours plus.*

En 1881, M. Octave Uzanne avait donné le branle en publiant dans la collection des Petits Conteurs du XVIIIe siècle, Le pied de Fanchette; *puis vint : en 1883, la reimpression, déjà signalée ici, de* Monsieur Nicolas, *par l'éditeur Liseux; en 1885* l'Histoire de Sara *sous le titre de* Sara ou l'Amour à quarante-cinq ans; *en 1884, la* Vie de mon père; *en 1883 et en 1886* Le paysan et la paysanne pervertis, *deux éditions différentes, l'une en 4, l'autre en 2 volumes, également publiées à Bruxelles. Tout récemment, enfin, c'est-à-dire en 1905, la librairie du* Mercure de France *donnait dans sa* Collection des plus belles pages des grands ecrivains *un Restif de la Bretonne*

(1) *Paris, 1879. — L'étude parut, d'abord, dans le journal* Le Temps.

(2) Mes Inscriptions. Journal intime de Restif de la Bretonne (1786-1787) *publié d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque de l'Arsenal. Avec préface, notes et Index, par Paul Cottin. — Paris, Plon 1889.*

(3) *Mon confrère et ami, le Dr Cabanès, toujours si bien renseigné, me dit que le Dr Lacassagne, de Lyon, devait faire faire une thèse sur Restif, mais il ne croit pas que cette thèse ait jamais vu le jour*

composé d'extraits de Monsieur Nicolas, *du* Paysan et la Paysanne pervertis, *de la* Jolie Mercière *(nouvelle des* Contemporaines*), du* Palais-Royal *et de* l'Annee des Dames Nationales.

L'Allemagne qui, jadis, lisait avec avidité les Contemporaines, *qui s'arrachait* Le Paysan et la Paysanne pervertis, *qui allait jusqu'à contrefaire les éditions françaises, — tant l'engouement y était grand pour l'homme « qui, en se livrant tout nu a donné ce que personne avant lui n'avait donné :* du document humain » ; — *l'Allemagne, dis-je, a suivi le mouvement, et, l'année dernière, le docteur Eugène Dühren, déjà signalé à l'attention du monde savant par un* Marquis de Sade *très puissamment documenté, publiait un* Rétif de la Bretonne (1) *qui sera à consulter et dont la traduction française est à désirer. Et c'est ainsi que cent ans après sa mort, Restif commence à prendre sa place, une place qui va devenir de plus en plus grande, et qui, bientôt, le mettra au premier plan. Quand on a fait vibrer des sentiments humains, quand on a aimé, vécu et souffert ; quand l'amour de la femme a fait jaillir en vous l'étincelle sacrée, quand on a, en des pages admirables, glorifié le travail* ; *quand on a posé les bases de la psychologie et du naturalisme en se promettant de ne jamais prostituer sa plume au mensonge, on peut considérer pour quantité négligeable les âneries des critiques.*

Contre Restif, ce fut la même campagne de basses calomnies que contre Rousseau. Mais déjà « l'ecrivain cynique, dénué de toute espèce de talent » est bien vengé. Et la postérité commence à donner raison à celui qui savait bien ce qu'il valait quand, avant la publication de Monsieur Nicolas, *il s'écriait* : « Je prepare un ouvrage immortel ! »

Oui certes, ouvrage immortel ; *de même que l'on peut ajouter, aujourd'hui, en parlant de l'auteur :* homme prodigieux.

*Car il a touché à tout; car il a eu, de tout et sur tout, des aperçus nouveaux, des conceptions hardies ; car il a eu, sur l'organisation sociale, sur la réforme des hommes et des choses, sur les progrès et les inventions futures des idées, point banales, qui seront reprises plus d'une fois dans le cours des années. Réforme générale des mœurs, c'est l'*Andrographe ; — *réforme de la prostitution, — s'il est permis, toutefois, d'allier ces deux mots — ce fut le* Pornographe (2) ; — *réforme du théâtre, — ce fut le* Mimographe ; — *réforme de la langue* —

(1) Rétif de la Bretonne, Der Mensch, der Schriftsteller, der Reformator. *Berlin, 1906. 1 volume in-8, de 514 pages.*

(2) Le Pornographe *a été réimprimé en 1879 précédé d'une intéressante étude du Dr Mireur.*

ce fut le Glossographe ; — *réforme générale des lois, ce fut le* Thesmographe.

Son Homme volant, *inspiré de Cyrano de Bergerac, n'en devance pas moins Montgolfier, et sera une mine précieuse pour tous les argonautes de l'aérostation. Et que d'idées, que de projets, que de systèmes contenus en ce roman utopique de* La Découverte australe *qui devaient être repris et présentés plus tard par Fourier, par Saint-Simon, par Proudhon, comme des nouveautés. La banque d'échange, le communisme, l'attraction passionnelle y sont en germe. La fameuse* papillonne *de Fourier vient en droite ligne du* Pornographe (1) ; *le plan et les statuts de son* phalanstère *sont empruntés à* l'Andrographe, *et le non moins fameux axiome de Proudhon :* la propriété c'est le vol, *n'est que la répétition ou plutôt la condensation de cette pensée de Restif :*

« La propriété est la source de tout vice, de tout crime, de toute corruption. »

Dans les Contemporaines *il a développé tout au long les théories soi-disant modernes, du* droit au travail (2), *et l'on ne peut lire attentivement le titre d'une de ses histoires :* La femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère, *sans songer à Alexandre Dumas fils. Ici, quoiqu'il s'élève quelquefois contre lui, il rappelle Rousseau ; là, on sent qu'il prépare Nietzche.*

Vues cosmologiques, formes organiques, philosophie de la vie, idées religieuses, les choses les plus graves se trouvent mélangées aux histoires passionnelles, si bien que M. Paul Cottin a pu dire, avec raison, dans sa très remarquable étude :

« Presque toutes les questions intéressantes pour l'humanité ont été abordées par Restif. Sciences naturelles et sociales, philosophie, législation, politique, religion, art, philologie, il a touché à tout ; sur tout, il a formulé son opinion, proposé des réformes. »

Et, ajouterai je, ce qui n'est pas sans intérêt, nombre de ses idées sont, depuis, entrées dans la pratique ; nombre de ses projets de réforme sont devenus des réalités.

(1) *Ceci avait été déjà constaté par Pierre Leroux et par Émile de Girardin, le premier dans la* Revue Sociale, *de 1850, le second dans la* Presse *du 28 septembre 1852.*

(2) *Voir la nouvelle :* Les vingt épouses des vingt associés. *Xavier de Montépin, dans un article du journal* l'Assemblée Nationale *(26 avril 1849), renvoye à Restif à propos des associations de* [illegible]

II

Restif homme de son siècle. L'Amour et la Nature. — Ses exploits amoureux. Un polygame monogame. Les mœurs à Auxerre au XVIIIe siècle. Qui était la « belle Madame Parangon ».

I

POUR *juger un homme, pour l'apprécier sainement, il faut tout d'abord bien connaître le milieu dans lequel il a vécu, afin que l'on puisse, avant tout, savoir s'il fut une exception, ou s'il a, au contraire, représenté les idées, la façon d'être et de penser de son ambiance.*

Or, pour peu qu'on ait pénétré dans cette société de la seconde moitié du XVIIIe *siècle qui, à force d'études et de reconstitutions, est parvenue à nous devenir familière, on n'aura nulle difficulté à voir en Restif un adepte des principes du moment, passant avec une égale maëstria des jeux de l'amour aux conceptions sociales, de l'exposé des mauvaises mœurs aux théories réformistes.*

Comme Rousseau, comme Bernardin de Saint-Pierre, comme Dussaulx et tant d'autres, Restif est un naturiste, *un* forgeur d'idees *et un* faiseur de projets, *ce qui ne l'empêche pas d'être, en même temps, un homme qui se laisse vivre, qui prend les événements comme ils viennent, et les femmes comme elles sont.*

Comme tous ceux qui l'entourent, il est tourmenté par des besoins d'expansion et, facilement, il a le geste théâtral.

Penseurs, savants, amoureux; tous sont atteints de la même maladie. Qu'ils découvrent les « montagnes », ces terres inconnues qui s'élancent, hardies, vers le ciel, ou qu'ils se contentent de conter fleurette aux jolies filles, de les faire tomber, seulettes, sur une



VUE DE LA PLACE ET DE LA TOUR DE L'HORLOGE, A AUXERRE

dessiné par Lallemand, gravé sous la direction de Née.

• *La maison Fournier n'est pas visible sur toutes les estampes du XVIIIe siècle. Elle est, de l'autre côté de la porte de l'Horloge, la première ou la deuxième à droite.*

herbette alors créée tout exprès, ce semble, pour servir de tapis vert à l'amour, ils ont la même façon de concevoir les choses.

Quelle qu'en soit l'espèce, il leur faut crier à l'univers leurs conquêtes et leurs exploits. Quel que soit leur état d'âme, il leur faut apostropher, gémir, soupirer; sans cesse invoquer quelque chose ou quelqu'un.

D'où l'emphase caractéristique aux œuvres littéraires du moment, qu'il s'agisse de lettres amoureuses, ou de confessions, même de confessions comme celles données ici.

On ne sait rien faire simplement. Plus on parle du retour à la nature, plus on s'affiche théâtral et déclamatoire. Et l'on va de la femme à la nature avec un égal entraînement, comme si le sentimentalisme de la campagne devait donner plus de piquant au sensualisme de l'amour. Il semble même que cette opposition des deux sentiments doive être plus vive encore chez les ultra sensuels, car on sera frappé de voir avec quel enthousiasme, avec quelle poésie, Restif parle des plaisirs champêtres. Ce sensuel est un tendre, faisant de l'églogue aussi facilement qu'il trousse les filles. Et ce grand pourfendeur de vertus qui, dans sa course vertigineuse à l'amour, procréa presque autant d'enfants qu'il conçut de livres, s'il faut en croire Paul Lacroix, aura des naïvetés, des sentimentalités qui paraîtront quelque peu enfantines au scepticisme moderne.

Ses exploits amoureux ne se comptent plus, et cependant il en tiendra registre, voulant constituer à son usage les fiches de l'Amour, *afin de pouvoir, ainsi, honorer « tous les êtres qui lui ont fait connaître ou donné du plaisir », afin de pouvoir commémorer — le mot est de lui — « toutes ses* concoucheuses, *toutes les mères de ses enfants ». — A voir de jolis pieds, bien chaussés, à talons hauts, — ce n'est pas lui qui, jamais, eût laissé revenir la mode des talons bas, — à presser des tailles fines et élégantes, il tombera en pâmoison, comme si tout son corps venait d'être secoué par les tressaillements d'une jouissance complète; — et c'est le même homme qui, jouant, le soir, à la main chaude, sur le giron des jolies filles, saura prendre toutes les libertés non permises; et c'est le même homme qui considérera comme un petit jeu de société de renverser les tendrons sur des rognures ou sur des gazons fraiseux. Et allez-y! Ça ne se perd jamais deux fois. Enfant, jeune garçon, à Auxerre* il aura, *selon sa pittoresque expression,* toutes les plus jolies filles du pays à la joue, *et il brûlera de désirs pour une Marguerite Pâris, pour une gouvernante de curé affligée de quarante ans d'âge. Il est vrai que, pour lui être agréable*, pour lui montrer comment ça se fait, ***une jeune***

mariée lui donnera, dès le lendemain, une répétition de la nuit de noce.

Quelle nature! Avec lui, dès l'enfance, on suit toute la gamme des sensations voluptueuses. Il n'a pas quatre ans et, déjà, éprouve un vif plaisir à la vue d'un joli pied ; et déjà, les chignons blonds ont toutes ses préférences. Longtemps il se souviendra de sa porteuse à vêpres, « parce qu'elle lui passait la main à nu sous sa jaquette, et la promenait partout pour le chatouiller » (sic). Plus tard, — il a alors treize ans — il éprouvera un singulier plaisir à se cacher le visage entre les cuisses de sœur Pinon et il restera interdit devant la superbe gorge naissante d'une jeune fille de quinze ans ; — « ce genre de beauté », dit-il, « me frappa pour la première fois. Je ne touchai pas, je baisai ce beau sein ». Les dévotes de vingt-sept ans, au pied chaussé en soie ou en castor ; les grosses mamans qui l'appelaient auprès d'elles, et lui faisaient mille amitiés ; les grosses filles de service, Nannon Prevost, Nannette, Tiennette, toutes les conquêtes peu flatteuses dont il ne se souviendra, par la suite, que pour mieux s'humilier ; les jolies filles du catéchisme auprès desquelles il papillonnait allant de l'une à l'autre, se composant ainsi en imagination tout un sérail, agréable façon de passer les longues heures de l'office, — toute une féminité — diverse et multiple, passera comme en rêve autour du jeune apprenti-imprimeur, jusqu'au jour où apparaîtra Jeannette Rousseau, celle qu'il ne possèdera jamais et qu'il ne cessera jamais d'aimer ; celle qui sera son attachement immortel. Écoutez-le : « Jeannette seule est la Vénus, la véritable beauté, le seul objet désirable pour moi ! Et cependant, jamais une passion sensuelle n'accompagna cet amour ! Non, jamais je n'alliai l'image de Jeannette avec une idée obscène ! »

Si bien qu'il est permis de dire que, éminemment polygame par les sens, Restif paraît avoir été un monogame de cœur et d'imagination.

Le 4 juin 1788 il apprend que Jeannette Rousseau ne s'est jamais mariée. Devenu libre par son divorce, en 1794, il manifeste le désir de l'épouser, mais ses sœurs à lui, deux bigotes imbeciles auxquelles il a fait part de sa résolution, ne lui répondent que des choses évasives. En 1797 il n'a pas encore renoncé à l'espoir d'épouser sa Jeannette âgée de soixante-six ans !

Cet amour avait donc résisté au temps, et cependant, il ne fut point le seul et unique de Restif puisque — on le verra par ses confessions — il aima, ce qui peut s'appeler aimer, et Marie-Jeanne et Manon Prudhot, et Madelon Baron, « la plus aimable des filles. Le

plus tendre, la plus voluptueuse, véritable épouse-mère », — puisqu'il avoue avoir eu certaines faiblesses de cœur pour Edmée Servigné, « la vivante image de Jeannette Rousseau », Ursule Meslot, Marianne Tangis ou Colombe ; — puisque, bien mieux encore, il adora MADAME PARANGON, *la belle, l'unique* Madame Parangon, *celle dont il garda soigneusement les souliers vert-rose, celle qui lui servira de comparaison éternelle ; celle qu'il appellera « la Grâce des Grâces », la « Céleste Colette » ; celle dont il cherchera sans cesse, à immortaliser les traits dans nombre d'estampes du* Paysan et la Paysanne *et dans* la belle Imprimeuse, *des* Contemporaines (1).

Il avait rêvé l'épouse-mère ; l'épouse-servante, *dévouée* ; *Jeannette Rousseau restera toujours, pour lui,* l'épouse marquée par la Nature.

Eh quoi donc ! tant de femmes pour un seul homme, allez-vous dire, tant de jeunes filles se laissant prendre au mâle qu'on sait être un bon coq, heureuses et fières d'être engrossées par lui, et cela en une bonne vieille cité de province où les mœurs devaient être douces et simples, à Auxerre. Calomnie ! vantardise ! Récits lubriques d'une imagination érotique ! Pour un peu Restif va nous apparaître comme le satyre d'Auxerre.

Détrompez-vous ! D'abord, il n'y a dans Monsieur Nicolas *aucune description lubrique. Ensuite, les mœurs des Auxerrois de 1750 ne sont pas meilleures que celles de notre auteur. Il est le produit d'un milieu, d'un état d'âme et de mœurs qui sont ceux de la plupart des campagnes dans l'ancienne France. L'innocence des campagnes, un vieux cliché que Restif, sans cesse, se charge de détruire. « Il n'y a des mœurs que chez les gens instruits de la ville et des champs », affirme-t-il, et peut-être n'a-t-il point tort.*

II

Pénétrons dans Auxerre.

A l'époque où Restif y est apprenti typographe. — modeste emploi que devaient illustrer Franklin, Gessner, Richardson, Ballanche, et, plus près de nous, Béranger, Proud'hon, Balzac, Rougebief, Pierre Leroux, — Auxerre est encore la vieille cité du XIIIe *siècle avec sa ceinture de remparts, avec ses fossés profonds, avec ses cinq portes voûtées garnies de herses et de ponts-levis. Ce ne sont que boutiques à fenêtres étroites garnies de forts volets de chêne, ou pauvres*

(1) La belle Imprimeuse ou la Femme longtemps désirée, 247e *nouvelle des* Contemporaines (*tome XXXIX*).



VUE D'AUXERRE D'APRÈS UNE LITHOGRAPHIE DE 1830

• *Vue prise en aval. — D'après M. Porée, l'île qui figure à gauche ne serait pas l'île d'Amour, quoique celle-ci fût bien située entre l'église de Saint-Pierre et la cathédrale.*

huttes de vignerons couvertes en chaume. Pour gagner Paris, il faut compter quatre à cinq jours par la voiture d'eau, *le fameux coche qui partagera, longtemps, la célébrité de la* galiote *de Saint-Cloud Les réverbères y sont chose inconnue — on ne les verra apparaître qu'en 1788 — si bien que, le soir, sur le pas des portes, sur les promenades, tracées en 1732, et dans les champs, la jeunesse des deux sexes peut prendre librement ses ébats. Sur une population de dix mille âmes — noblesse, magistrature, bourgeoisie, — où plus de trois cents personnes sont attachées au service des autels ou à la vie religieuse, où ce sont constantes disputes de privilèges entre le bailliage et l'hôtel de ville, et banales chicanes entre les diverses communautés d'arts et métiers, la seule vraie ressource du pays se trouve être dans la culture de la vigne. Et le vigneronnage a, depuis plusieurs siècles, contribué à donner aux habitants une réputation de* beuverie, *d'emportement, de violence, voire même de mœurs faciles.* Li buveor d'Aucerre *étaient aussi réputés que* les grandz mesures *de Flavigny.* Femmes gentes et jolies sont d'Aucerre, *lit-on dans un* Dict des pays *et* le Fidèle voyageur en France, *de 1710, célèbre les qualités et l'abord facile des belles Auxerroises.*

Longtemps, il est vrai, Auxerre avait été préservé de la contagion des mauvaises mœurs par le Jansénisme, par les doctrines de Port-Royal qui y avaient trouvé un appui précieux en la personne de l'évêque Caylus (1704-1754). Mais aux approches de 1750 un certain relâchement avait commencé à se manifester ; des sociétés joyeuses s'étaient créées pour protester contre un esprit de discipline et de rigorisme étroit qui ne cadrait pas toujours avec le besoin d'expansion et de ribottage *d'un pays de vignerons. Les licences, plus ou moins permises, du Carnaval se perpétuèrent ou, du moins, se donnèrent libre cours à d'autres époques, en d'autres circonstances, et un esprit frondeur se manifesta partout.*

« Le parti des amis du plaisir se forma dans Auxerre, enrôlant bientôt dans ses rangs », dit M. Challe en son intéressante étude : Auxerre il y a cent ans (1) *« les deux armées, c'est-à-dire les partisans de la liberté mondaine et les partisans du rigorisme janséniste qui venaient s'y dérider et s'y ébattre. Il y eut dans les mœurs un détraquement général. La plus brillante société se portait en foule à un café-billard, le premier qui se fût encore vu. Et c'est de là que partirent pamphlets et chansons. Ensuite, vinrent les parties de*

(1) *Etude publiée dans le* Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne (*Année 1855*).

masques auxquelles la satire se mêla allant jusqu'à charivariser les choses de la vie privée. »

Les parties de masque ! prétexte à débauches de toutes sortes, sans cesse interdites et poursuivies par le rigorisme janséniste aussi bien que par le rigorisme calviniste. Les parties de masques « qui sont le plus terrible trébuchet tendu à la vertu des filles », a écrit un auteur iillois, M. Quarré-Reybourbon, dans une plaquette sur les mœurs du bon vieux temps.

« Cent cinquante et une pièces dramatiques », continue M. Challe, « furent dédiées à autant d'habitants pour flageller les vices, aventures, travers ou ridicules, vrais ou supposés, d'autant d'habitants. »

La plupart de ces pamphlets sortaient d'une imprimerie connue qui a fourni plusieurs maîtres à l'art typographique, les Fournier ; — les Fournier qui éditent le Journal et l'Almanach d'Auxerre, tous deux ayant en tête ou comme frontispice une petite vignette figurée par un perroquet. Si bien que, à la suite de plaintes et de poursuites qui n'aboutirent pas, — Fournier, prévenu, s'exila volontairement quelques semaines, à une demi-lieue d'Auxerre — on entendit dire et répéter dans la ville à tout propos et, souvent, hors de propos : « Fournier ton perroquet a trop jasé. »

Sous l'influence du relâchement des mœurs et des idées du moment, plusieurs fugues de jeunes personnes vinrent émouvoir la vieille cité janséniste. Une famille, de rang assez élevé, eut même sa Nouvelle Heloïse qui, plus avancée que celle de Jean-Jacques, s'était fait enlever au grand complet par Saint-Preux. En réalité, la jeune personne, Mlle Catherine Boyard de Forterre, était partie avec le fils d'un menuisier, commis de son père.

Or Mlle Forterre, belle et spirituelle, tout comme la non moins belle Mme Parangon, devait tenir une place assez considérable dans l'œuvre de notre Restif, cette œuvre tout impregnée de souvenirs, de détails de mœurs et de descriptions de la contrée.

« Les souvenirs d'Auxerre », dit M. Challe, « reviennent fréquemment dans les ouvrages de Restif : il y plaçait souvent la scène de ses compositions, il en décrivait avec amour les sites et les mœurs, et l'on peut y trouver encore, avec la peinture fort vive de ces mœurs si peu édifiantes, la plupart des incidents et des aventures qui égayèrent ou affligèrent la société auxerroise de ce temps. L'histoire de la pauvre Catherine ne pouvait échapper à cet impitoyable chroniqueur des scandales de notre pays. Il écrit immédiatement quatre

volumes qu'il publia sous le titre de Lucile ou les Progrès de la vertu (1).

« Il y nommait en partie, les lieux et les personnes, et désignait les autres par des initiales très transparentes. Cependant l'héroïne restait pure, comme Clarisse Harlowe, mais c'était bien plus hardiment que dans le célèbre roman de Richardson, la théorie de la faute irréprochable et de l'enlèvement vertueux. Quatorze ans après il abrégeait cette composition pour lui donner une place dans son livre des Contemporaines *sous le titre nouveau des* Crises d'une jolie fille *(tome VI). Enfin, quand dans sa vieillesse, il publia les Mémoires de sa vie* (2), *si pleine d'agitations passionnées, il revint encore sur cette malheureuse héroïne que de son nom familier il appelle Cadette Forterre, dont les grâces et les distinctions avaient laissé de vifs souvenirs dans son cœur et qui était, dit-il, une des plus charmantes Auxerroises dont il eût jamais rêvé »* (3).

Lucile et Madame Parangon — pour les appeler de leur nom, Catherine Forterre et Collette Fournier, car la belle Madame Parangon (4) *était la femme de l'imprimeur Fournier* (5), *c'est-à-dire du patron de Restif, ce patron dont il était jaloux, qu'il a sans cesse représenté dans* Monsieur Nicolas *comme un vicieux débauchant toutes les filles à son service, et qui avait déjà figuré dans le* Paysan et la Paysanne *avec une fonction différente — Lucile et Madame Parangon, c'est-à-dire les deux figures capitales de l'œuvre de Restif,*

(1) Lucile, *le second ouvrage de Restif, parut en 1768 et porte comme nom d'auteur :* par un Mousquetaire, *parce que Lucile c'est-à-dire Catherine Boyard de Forterre ramenée à Auxerre par son père, fut mariée à un gentilhomme d'une province éloignée, mousquetaire endetté, M. de Puisaye.*

Lucile a paru sous nombre de titres différents : La fille entretenue et vertueuse ou les Progrès de la vertu — La Fille enlevée, entretenue, prostituée, vertueuse — L'Innocence en danger, etc.

(2) Monsieur Nicolas. — *Voir une communication de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux (*tome XXIII, pages 296, 440*) : Monsieur Nicolas *est-il la confession de Restif?*

(3) *Voir encore sur le séjour de Restif à Auxerre :* — Chardon, Histoire d'Auxerre. — Challe et Quantin, Mémoires sur l'Histoire civile et ecclésiastique du diocèse d'Auxerre (*suite de l'abbé Lebeuf*); — Ribiere, Essai sur l'histoire de l'impression dans le département de l'Yonne.

(4) *Il lui avait donné ce nom de* Parangon *parce que c'est, à la fois, le nom d'un caractère d'imprimerie et le qualificatif propre à un diamant, à une perle sans défaut.* Parangonner, parangonnage, *sont également, on ne l'ignore pas, des termes d'imprimerie.*

(5) *Michel François Fournier, né en 1715, maître-imprimeur de 1742 à 1782, avait épousé, en secondes noces, le 10 mai 1745, Marguerite Collet, morte le 28 décembre 1757, dont il eut deux fils et deux filles. Il fut juge-consul, et c'est à lui qu'on doit l'*Almanach *et* les Affiches d'Auxerre.

auprès desquelles venaient se ranger toutes les belles Auxerroises ou Bourguignonnes de moindre importance, notées dans Mon Calendrier, *et qu'on va voir évoluer dans les Mémoires de notre écrivain.*

Madame Parangon qui, tout autant et aux mêmes titres que Madame de Warens, mérite de passer à la postérité, car elle fut bonne, sentimentale et vertueuse, victime bien innocente de sa faute ou pour mieux dire de la passion de Restif (1); — Madame Parangon qu'on ose encore, à peine, appeler de son vrai nom : Madame Fournier (2), comme si elle n'avait pas droit, ainsi



— Vue de l'Horloge à Auxerre et des maisons qui l'environnent, d'après une photographie due à l'obligeance de M. [illegible]

[illegible] *se trouve encore derrière la maison formant coin,* [illegible] *Il serait à souhaiter que la municipalité d'Auxerre commémora par une plaque le souvenir des imprimeurs célèbres et du séjour de Restif.*

(1) *Le descendant des Fournier est M.* [illegible], *ancien député d'Avallon, toujours imprimeur à Auxerre et amateur très éclairé. Il possède tous les bois anciens* [illegible] *célèbres des Fournier. Plusieurs ont été reproduits* [illegible] *dans le département de l'Yonne* [illegible]

(1) *Madame Parangon ne survécut pas longtemps aux attaques passionnées de Restif, ainsi qu'on le verra dans* Monsieur Nicolas.

(2) *Paul Lacroix, le premier, arracha l'a-*[illegible] *Restif avait caché la belle Auxerroise.*

que tant d'autres qui ne la valurent point, à l'immortalité que lui a acquise Restif!

Faut-il en conclure que toutes les jeunes femmes, alors, étaient aussi inflammables! Assurément non. Mais ce qui est intéressant, et ce qu'il fallait établir, c'est qu'une certaine liberté d'allures régnait dans les vieilles cités de province, à Auxerre comme ailleurs, que Restif n'a nullement calomnié les belles Auxerroises, et que ses mœurs ont été très vite corrompues dans un pays où les filles paraissent avoir été d'une extrême bonté.

Si les personnages de Restif sont vrais, s'ils apparaissent sous leur vrai jour et nullement calomniés, les lieux décrits par lui ne sont pas moins exacts L'Ile d'Amour *dont il parle à plusieurs reprises, et où il se plaisait tout particulièrement, n'est pas une île fictive empruntée à une quelconque de ces* Cartes du Tendre *jadis si à la mode. Elle a existé, et, sous ce qualificatif charmant, jusqu'au jour de sa disparition, en 1863, à la suite des travaux entrepris pour l'amélioration de la navigation de l'Yonne. « Elle se trouvait dans la traversée de la ville » veut bien m'apprendre M. Porée, l'aimable archiviste, « à 200 mètres environ en aval du vieux pont (pont Paul-Bert) en face d'une autre île qui subsiste encore. Sur la rive gauche du fleuve, en regard de l'île, coulait une fontaine dite* Fontaine d'Amour. *L'île était encore, au* XIXe *siècle, en raison de ses ombrages, un lieu de rendez-vous. »*

Ile d'Amour, fontaine d'Amour, *pourquoi s'étonner qu'en un tel* pays d'amour, *Restif qui, sous le prénom* d'Edmond, *se fait si complaisamment admirer sur les estampes du* Paysan et la Paysanne *— car Edmond c'est notre héros — ait inspiré à tant de jolies filles d'Auxerre un* amour *qui se comprendrait moins si l'on n'avait pour juger de son physique, que le fameux portrait à tête de mouton (on le trouvera dans le tome II de la présente édition). Mais Edmond, autrement dit Nicolas-Edme Restif, est un bel enfant et deviendra le beau jeune homme que Binet a portraituré tant de fois suivant les indications mêmes de notre auteur.*

Ile d'amour, pays d'amour! Cela n'explique-t-il pas tout naturellement les exploits et les campagnes d'amour que Monsieur Nicolas *va nous conter...* con amore.

JOHN GRAND-CARTERET.

MONSIEUR NICOLAS

PREMIÈRE ÉPOQUE

MES ANNÉES PREMIÈRES : 1734-1746

Ma naissance ; mes parents. — Mon instinct pour le sexe dès ma plus tendre enfance. — Les caresses des jeunes filles. — Le danger pour les enfants des libertés que prennent certains époux. — Mon extrême sensibilité physique. — Ma première amitié. — La corruption a la campagne. — On embrasse par force le *petit monsieur Nicolas*. — Quand serai-je grêlé ? — Mon goût pour la beauté des pieds et pour les chaussures délicates. — Mon goût pour les filles laides. — Je vais en pension chez ma sœur Anne à Vermenton. — La charmante Colette ; la future madame Parangon. — L'appétissante Nanette : la premiere crise de la reproduction. — Je reçois le fouet. — Les filles continuent a me poursuivre. — Les jeux de Sacy : la *pucelle*, le *loup*. — Premiere sensation du baiser. — Mes jouissances inouies a la campagne : mon gout pour la vie sauvage. — Mon sejour a Joux : je pisse au lit. — Les attentions de Julie pour moi. — Trait bizarre digne des *Nuit. de Straparole*. — Je possede Julie : seconde paternité. — J'ai la petite verole : la fin de ma beaute. — Les jolies filles de Nitry. — Mon oncle Jean Restif m'interroge. — Mon sort se décide a la suite de cette entrevue. — Je vais a Paris chez l'abbe Thomas.

Je vis le jour en 1734, le 22 Novembre (1), dans le village de Sacy (2).

Mon père s'est marié deux fois : la première avec Marie

(1) D'apres l'extrait du registre de la paroisse de Sacy, que donne *le Bulletin du Bouquiniste* (annee 1864, page 496), Restif serait ne le 23 octobre et non le 22 novembre. J. G.-C.

(2) Sacy, de l'ancien évêché d'Auxerre, est à 50 lieues de Paris, trois de Tonnerre, trois de Noyers, quatre de Vezelay, quatre de Chablis, une de Joux, une de Nitry, une et demie de Vermenton, deux de Saint-Cyr, cinq de Saint-Bris, et sept d'Auxerre. (*Note de Restif.*)

Sacy, aujourd'hui village de 521 habitants, est à 33 kil. d'Auxerre.

Dondène, dont il eut sept enfants ; la seconde, avec Barbe Ferlet-de-Bertrô. Il en eut également sept enfants, dont je suis le premier. Je fus nommé au baptême, par Edme-Nicolas, fils aîné du premier lit, au nom de Nicolas Ferlet, mon aïeul maternel, et par Anne, première née de tous les enfants, au nom et comme représentant feue Anne-Marguerite Simon, ma grand'mère maternelle. Le vieillard ne put se rendre à Sacy, à cause du mauvais temps. Je fus nommé *Nicolas-Anne-Edme*, mon père voulant que son nom fût le dernier : mais à la rédaction de l'acte, Jacques Beraut, le maître d'école, omit *Anne*, qui ne fut point surajouté, quoique prononcé dans la cérémonie aux interpellations. Il fut ordonné par mon père, que mon nom appellatif serait *Nicolas*.

Ma mère réunissait au même degré la vivacité de l'esprit, la bonté du cœur, et la beauté du corps. Quoique blonde, elle était vive jusqu'à la pétulance ; mais elle savait se réprimer jusqu'à la douceur. Mon père avait également travaillé sur lui-même (1) : il était irascible, et se montrait le plus doux des hommes ; mais il était ardent au travail, et dans toutes les occupations utiles. Je fus ainsi formé de trois parties de feu, sur une des autres éléments ; à en juger par les passions extrêmes, l'amour, l'audace, la crainte, l'impatience, la colère, l'indignation, le zèle, la compassion, qui toutes eurent en moi une inconcevable énergie. Je fus sans doute conçu dans un embrassement chaud, qui me donna la base de mon caractère : s'il eût été accompagné de dispositions vicieuses, j'étais un monstre ; la preuve de pureté du cœur de mes parents, c'est ma candeur native... Pour achever d'embraser mon sang et mon caractère, j'eus pour nourrice la femme la plus *tempéramenteuse* du canton (car ma mère ne put m'allaiter ; mon père s'y opposa, sans doute par de bonnes raisons). La bonne Lolive, femme Lemoine, sevra sa fille Nanette,

(1) *Travailler sur soi :* expression ancienne qui s'emploie peu aujourd'hui. J. G.-C.

déjà forte, en me recevant : mais cette chère femme ne put résister aux désirs de son mari, contraint depuis dix-huit mois ; on se crut obligé de me sevrer à six... Mon tempérament en a souffert ; mais je n'en veux pas à ma nourrice ; elle m'a toujours si tendrement aimé, que je serais un ingrat, si je manquais au respect dû à ma seconde mère ! (1)

J'avais neuf mois, quand on me porta chez M. Collet, ami de mon père, et notaire à Vermenton (2), au beau dimanche de la fête patronale, c'est la mi-août. On dit que deux petites filles, l'une de cinq ans, l'autre de trois ans et demi, s'y disputèrent vivement le titre de ma femme ! On me les a nommées depuis, et c'est une bien grande singularité (3) ! je n'ai pas été leur mari ; mais je les ai adorées toutes deux.

Je me rappelle que j'étais frappé des louanges qu'on donnait à ma figure ; mais je n'étais sensible à la louange, qu'à proportion de l'amabilité de la personne qui me la donnait, surtout si c'était une jeune fille. L'instinct me parlait pour le sexe différent dès la plus tendre enfance : tandis que, d'un autre côté, les femmes mariées et le tracas du ménage m'inspiraient le plus grand dégoût !... Les jeunes filles que j'ai préférées, étaient celles dont les couleurs ressemblaient à la rose. Thomas Piôt, l'associé de mon père, dans la recette du village, pour les anciens Evêque et Chapitre d'Auxerre, avait quatre grandes filles : Marie, la

(1) Le XVIIIe siècle fut plein de sensibilité pour la nourrice, qui, la plupart du temps, tenait le rôle de *première* et même de *véritable mère*. Mis, alors, presque toujours en nourrice, les enfants, une fois rentrés chez leurs parents, étaient traités cérémonieusement par leur mère, si bien que tout leur amour restait à la *maman nourrice*. Et ce fut pour combattre cette tendance déplorable, pour développer chez la femme ce noble sentiment de la maternité, qui lui manquait alors complètement, que Jean-Jacques engagea les mères à nourrir leurs enfants. J. G.-C.

(2) Petite ville, de près de 2 000 habitants aujourd'hui, à 24 kil. d'Auxerre, et actuellement chef lieu de canton.

(3) Colette avait cinq ans ; Jeannette Rousseau, fille du notaire de Courgis, où depuis mon frère a été curé trois ans et demi. (*Note de Restif.*)

seconde, avait de belles couleurs; Madeleine, la troisième, était blanche et potelée; Nannette, la dernière, régulièrement jolie (1). Je préférai Marie, ayant un beau fichu des Indes à bouquets rouges, qui rehaussaient encore l'éclat de son teint (2.)

Je m'échappais, les dimanches, dès que j'avais diné, pour aller chez ma belle, moins pour les chatteries qu'on me prodiguait, que pour recevoir des caresses, fort vives! de Marie, et pour être porté sur ses bras, en allant aux vêpres. Je me crois obligé de spécifier ici ces caresses, qui ont été préjudiciables, non seulement à mes mœurs, mais à ma santé, en donnant, par la mémoire, avant le développement des forces, trop d'élan à mon imagination brûlante. Marie me baisait sur les joues, sur les lèvres que j'ai toujours eues appétissantes. Elle allait plus loin, quoique tout de sa part fût de la plus grande innocence; elle mettait sa main sous mes petits jupons, et se plaisait à me fouetter en chatouillant. Enfin, elle allait plus loin encore... et alors elle me dévorait de baisers (3)... Je le répète, Marie était innocente autant que moi-même; mais elle s'abandonnait à un penchant

(1) Voyez mon *Calendrier*, morceau important de mon *Histoire*, dans equel je célèbre la mémoire des 366 *femmes* principales avec qui je me suis trouvé en relation. Cette espèce de *Table* de ma *Vie*, est destinée a les réunir toutes sous un seul point de vue. Quelques-unes ne sont pas indiquées dans l'*Histoire*; alors le *Calendrier* entre dans les détails nécessaires, et devient ainsi partie intégrante de l'Ouvrage. Quand plusieurs femmes n'ont qu'un trait, elles sont au même jour. (*Note de Restif.*)

(2) Les fichus des Indes, à couleurs très vives, alors fort à la mode, sortaient des fabriques d'Alsace. J. G.-C.

(3) Pour exprimer ceci, j'emploierai une langue savante, que les hommes seront forcés de traduire décemment aux femmes : *Mentulam testiculosque titillabat, quoadusque erigerem; tunc subridebat velatis oculis humore vitreo, et aliquoties deficiebat*... Et moi, je lui rendais ses caresses, avec un rire d'aise désordonné... C'est ainsi qu'une suite de petites causes contribuaient à développer et à fortifier ce tempérament érotique, qui va étonner, et qui me précipitera dans tant d'écarts!... Grande leçon pour tous les parents qui ont des enfants d'une agréable figure! (*Note de Restif.*)

aveugle : témoin du goût que ses sœurs, et toutes les autres filles, avaient pour moi, elle se trouvait si flattée de la préférence qu'elle obtenait, que le sien devenait passion. Ma figure délicate, efféminée, plaisait infiniment dans un pays où le sang est grossier, à raison de l'air marécageux qu'on y respirait autrefois : j'y étais un phénomène! Lorsque Marie me portait, en allant à l'église, les plus jolies filles l'environnaient, pour me baiser chacune à leur tour. Je me rappelle le sens d'un propos, que tint un jour à ma porteuse un grand garçon : il s'approcha de son oreille et lui dit : — « Maie!... avouà coume vou' aimez ç'jouli enfant, « n'an s' doute qu' vou' s'eez boune méze et boune femme : « et gaijons qu' vou' vourez en avoir in pazeill! Je l' vouró « étou, et que ç' fussit moi qui vous l'eûs fait!... » Marie rougit, et baissa les yeux : un instant après, elle les leva, et ils suivirent Jean Nollin tant qu'elle put le voir. Il l'épousa quelque temps après, et je fus de la noce.

Un trait, qui date de cette même année, 1738, achève de prouver combien les libertés que prennent ensemble deux époux, sont dangereuses pour les enfants, fût-ce dans l'âge où ces innocentes créatures n'y comprennent rien. Je me trouvais un jour chez un homme appelé Cornavin, qui venait, depuis peu, d'épouser Nannette Bélin, une jolie fille. Ils occupaient une petite maison, que leur avait louée mon père. Le mari préparait des échalas, et à chaque fois qu'il en avait appointé un, il venait embrasser sa femme, et prendre d'autres libertés, qui me causaient un naïf étonnement! Ma petite mine était si comique, aux yeux de la jeune femme, qu'à chaque fois que son mari la caressait, elle éclatait de rire, en me regardant. Je riais de la voir rire, et ses éclats redoublaient. Le mari lui tenait des discours singuliers, qui me déplurent, sans doute à cause de leur effronterie, ou peut-être plus encore par ce sentiment de jalousie naturel aux mâles, et qui se montre, dans l'espèce humaine,

même avant le développement de la faculté. La haine que m'inspira Cornavin dure encore. Je sortis avec dépit, à une caresse plus décisive. Le rire de la jeune femme me paraissait charmant! mais je trouvais l'homme si laid, que je ne concevais pas comment Nannette pouvait souffrir et rendre ses caresses! Les images de cette scène lubrique ne se sont jamais effacées, et elles ont eu, dès ma plus tendre jeunesse, des effets terribles sur mes sens à peine développés! surtout après une répétition que m'en donna, dans une grange, Thomas Carré (1), avec sa prétendue, la fille à la *Polie*, femme ainsi nommée par antiphrase.

Je me rappelle qu'alors, ma confiance dans les femmes et dans les filles était absolue; je les regardais comme les seuls êtres bons, compatissants, incapables de me tromper, de me persifler. J'avais des hommes une idée diamétralement opposée, mon père seul excepté : je les regardais comme des êtres durs, sévères, moqueurs, méchants : ils m'effrayaient; je les craignais, je les fuyais presque avec la même horreur que j'avais pour le chien. L'isolement de la Bretonne (2) me rendit ensuite sauvage comme les petits chats élevés à l'écart. L'orgueil et mon incapacité sentie m'éloignaient

(1) Thomas Carré arrangeait la paille en bottes, et sa maîtresse riait avec lui; je trouvais ce bon accord très agréable et je m'amusais à l'écart, quand tout à coup Thomas renversa la fille à la *Polie* sur la paille fraîche. Je le regardai comme un traître : mais comme la fille riait, je m'en inquiétai peu. Bientôt les choses devinrent sérieuses; la fille se défendait; Thomas la contenait : enfin j'entends des soupirs... Alors la compassion s'éveille dans mon cœur : armé d'un brin de sarment, je vais sur le traître, que je frappe de toutes mes forces, en disant : « Veux-tu la laisser, vilain! — Ha! le petit diable » (s'écria la fille en syncopant), « il est là!... » Je ne fis qu'accélérer sa défaite. Après la crise, elle me caressa, en me défendant de dire que Thomas l'avais battue... Je vis complètement l'acte, sans y rien comprendre alors, mais ce fut le germe de mon aventure avec Nannette Rameau, et de celle avec Marguerite Miné. (*Note de Restif.*)

(2) C'était le domaine qu'habitait le père de Restif, domaine qui fut, depuis, scindé, mais dont l'ancienne maison-ferme existe encore.

J. G.-C.

encore des hommes ; enfin mes deux frères aînés, alors séminaristes, m'épouvantaient par leur sévérité janséniste.

. . . .

Un trait de peu d'importance, mais qui prouve une extrême sensibilité physique, c'est que ma sœur Margot, en m'habillant, s'étant avisée de me chatouiller, je m'évanouis absolument. On pensa qu'elle m'avait donné un coup, et l'on ne me crut pas moi-même, quand je la disculpai. M. le curé, à la sollicitation des sœurs aînées, Marie, Marianne, Madeleine, toutes trois grandes puristes, fut employé pour découvrir le prétendu mensonge de Margot, par la confession ; car la confession sert à tout, dans les campagnes : la jeune fille se justifia, et mes parents n'en furent que plus inquiets ; ils se dirent entre eux : « Il ne vivra pas ! »

Si Margot se justifia pleinement ici par la confession, j'ignore comment elle se sera tirée d'une autre imprudence, presque inconcevable, mais qui néanmoins atteste son innocence. Elle nous prit un jour, Marie-Louison, qui avait à peu près mon âge, et moi ; elle nous conduisit dans des chènevières fort hautes, et là, *disposuit nos ignorantissime, quemquem nostrum sedentem e regione, dicendo : « Hem ! coite !... » Maria-Ludovicella, pro sua intelligentia, obediebat ; ast ego nec voluntatem, neque facultatem habebam, et nihil nisi conatus inertes efficiebam. Erubuit tandem Margaritella, et nos dimisit integros, fando : « Sulti vos ; abite !... »* (1) Je n'ai jamais pu concevoir quel avait été le but de Margot, alors âgée de treize ans. Sans doute un garçon lui avait tenu quelques discours, ou elle avait vu quelque scène, comme celles que j'ai rapportées... Et l'on dit que l'innocence est au village ! Partout où se trouvent des hommes et des femmes, il y a fermentation et corruption.

(1) Comme le dit plus haut Restif les hommes seront forces de traduire décemment aux femmes ces quelques... faits et gestes d'une nature fort explicite.
J. G.-C.

Ma première amitié date de ma sixième année .. Sentiment délicieux, auquel je fus toujours aussi sensible qu'à l'amour, puisses-tu lui survivre dans mon cœur, comme tu l'y as précédé!... Mon premier ami fut un enfant, mon voisin, né le même jour que moi, appelé Edme, ou, comme on dit dans le pays, M'lo Bérault. Mon attachement pour lui était extrême! mais j'entrevoyais qu'il y répondait faiblement. J'en étais peiné. Pour me le concilier, je lui faisais des présents. Je commençais à aimer la solitude, par un sentiment que je puis expliquer aujourd'hui; c'était l'orgueil. Je sentais que je ne pouvais briller par mon mérite : j'ignorais le prix de ma beauté, dans un pays où celle des fleurs n'est pas sentie, et où l'on n'estime les animaux qu'à raison de leur force et de leur utilité; aussi la mienne ne m'avait-elle attiré, dans Sacy, que des désagréments; je me sentais faible, ignorant, incapable. J'étais le jouet des grandes filles qui m'embrassaient pour se divertir, ou plutôt pour exciter les grands garçons; ceux-ci m'étaient insupportables, par leur air de moquerie et de méchanceté ; les hommes me paraissaient durs. J'aimais assez les vieillards des deux sexes, parce qu'ils me louaient, me parlaient raisonnablement, et ne se moquaient jamais de moi. Mais la compagnie de mon camarade d'école était délicieuse! Avec lui, je me trouvais à l'unisson, et je goûtais le charme de l'égalité. Je ne sais où j'avais entendu parler de caverne, ou si le goût d'un repaire nous est naturel; mais il y avait près de la maison paternelle une petite carrière d'argile, que je pris en affection : j'y fis une sorte de banc; j'y portai des brimborions de ma mère et de mes sœurs; j'y composai un petit ménage, avec mes ustensiles d'enfant, sans oublier le prie-Dieu et son crucifix. Lorsque tout fut à mon gré, je pris M'lo Bérault par la main, et je l'y menai. Je voulais jouir de son étonnement et de sa reconnaissance, en lui déclarant que je le mettais de moitié dans la propriété de ma *cargniote;* car on ne dit pas caverne,

dans le pays. Il fut peu surpris, peu sensible; mais l'asile lui plut, à cause de sa fraîcheur... Il fut convenu que nous y viendrions tous les jours, sans en parler à personne... J'étais transporté de joie! Je me fis une jouissance d'y donner à goûter journellement à M'lo. Les mets n'étaient pas coûteux, ni difficiles à se procurer; le petit paysan ne mangeait que du pain bis; chez nous on mangeait du pain blanc, et c'était un régal pour lui. J'y joignais tantôt des noix, tantôt des pois ronds crus, ou en *grôlée*, comme on en donne le premier dimanche de Carême; tantôt des lentilles, et les jours où l'on cuisait le pain, de la galette, ou de la fouasse (1); ce dernier mets était pour nous délicieux! Quelquefois ma nourrice, qui avait beaucoup d'abeilles, me donnait du miel, d'autres fois du raisinet, des raisins secs, des noisettes; je portais le tout à la grotte, et Edmlot, en les partageant, doublait le plaisir de manger ces chatteries. (C'est ainsi que depuis, je doublerai les plaisirs de l'amour, en les racontant à mon ami Loiseau)... Je m'attachais par mes dons, et j'étais le plus content.

Un jour, en mangeant des pois crus, nous jetions sur la terre éboulée de la cargniote, ceux que les vers avaient endommagés. Il plut le lendemain et toute la semaine; ce qui nous empêcha d'aller à notre retraite. Au bout de huit jours, le beau temps étant revenu, nous y retournâmes, et, ô merveille! nous y trouvâmes un champ de pois levés! Notre surprise égala notre joie, et celle-ci fut la plus grande que nous eussions jamais éprouvée, surtout lorsqu'un de ces pois, non entièrement recouvert de terre, nous eût fait reconnaître que c'était un de nos verreux! — « Ce sont nos pois? » nous demandions-nous avec admiration. Des plantes nées par notre moyen! c'était une sorte de paternité : quelle gloire! Non, un général d'armée, après une éclatante victoire, n'a

(1) Sorte de galette cuite sous la cendre. On écrit plus généralement *fouace*, aujourd'hui. J. G.-C.

pas aussi haute opinion de lui-même. Ce fut notre verger notre domaine, notre royaume; nous éprouvâmes le désir impuissant de l'entourer d'une clôture... C'est ainsi qu'est né l'esprit de propriété, source des vices et des malheurs des infortunés mortels, et il était impossible qu'il ne naquit pas... Nous vîmes tous les jours notre champ : chaque développement de feuille était un épanouissement de notre existence. C'était un trop grand bonheur, pour le renfermer en moi-même : — « Papa? dis-je un soir, j'ai semé des pois, et ils « poussent, comme si vous les aviez semés vous-même! — « Ho, ho! tant mieux! si notre champ manque, nous aurons « recours au tien. — Mais c'est qu'il n'est pas à moi seul; « Edmlot Bérault en a la moitié! — Nous partagerons les « fruits. » Quelle joie! Dans le fond du cœur, je désirai que le champ de mon père manquât, afin que le mien servît.Car, dès lors, la seule véritable gloire à mes yeux, était d'être utile.

Quelque temps après, le lendemain de deux jours de pluie, nous trouvâmes nos pois en fleur : nouvelle extase! Tout nous étonnait! tout était extraordinaire et jouissances pour nous... Les gousses se formèrent; elles se remplirent; le temps de la récolte approchait, quand un jour, n'ayant pas trouvé M'lo, j'allai seul à notre domaine. Quel ravage, grand Dieu! quelle dévastation! Les pois étaient arrachés! les gousses, fraîchement ouvertes, paraissaient vidées par un gourmand qui venait d'en faire son déjeuner ; car je voyais sur la terre des miettes de pain bis. Peu s'en fallut que je ne m'évanouisse! Je m'en revins les larmes aux yeux et le cœur oppressé... Ah! si j'avais été homme et roi, quelle guerre cruelle n'aurais-je pas faite aux brigands qui m'avaient ravi la récolte du premier champ que j'eusse semé!

L'école sonna. J'y allai ! j'y vis M'lo, qui tint ses yeux collés sur son livre : j'étais trop franc pour le soupçonner; je n'ai su la vérité que dix ans après... Cette malheureuse aventure me guérit pour longtemps de la manie de la propriété;

elle s'éteignit absolument en moi, pour ne renaître que fort tard.

J'approchais de ma septième année. Je fus alors témoin d'une chose qui surprendra, et qui ajoute à la preuve que l'Espèce humaine, réunie en nombre, se corrompt à la campagne presque autant qu'à la ville; sans compter que la corruption de celle-ci s'y communique, par les domestiques des deux sexes, par les miliciens, qui reviennent à leurs villages, après s'être corrompus au loin... Une douzaine de garçons, qui avaient le double de mes années, c'est-à-dire qui étaient à l'époque de la puberté, faisaient au soleil, à la porte *Là-bas* (celle d'Orient s'appelait la porte *Là-haut*), faisaient, dis-je, une *montre*(1), que je ne puis expliquer(2)... Je ne rapporterais pas ce trait, sans une raison importante. Est-on instruit par la nature, pour le physique de l'amour, à la fin de l'adolescence, ou seulement par ce qu'on a vu et entendu? Je crois que la nature serait fort tardive, et qu'elle instruirait par les songes. Un seul mot suffit d'ailleurs, et les parents fussent-ils isolés à la campagne, sans domestiques, ce mot est toujours prononcé. Les éclaircissements étant inévitables, que fera-t-on? Il faudra imiter la nature, qui donne les lumières avec les forces. — Mais si les lumières sont accidentellement données, doit-on parler aux enfants? — Oui, pour les épouvanter par les inconvénients physiques. Un ami sage me préservera de la débauche, par l'effroi, entre vingt et un et vingt-cinq ans. Retarder la première explosion, avec la jeu-

(1) *Faire montre* : étaler, montrer, exhiber des objets *hors de la boutique*. La note latine fera comprendre ce que *montraient* les jeunes garçons.

J. G.-C.

(2) *Omnes, sine verecundia, mentulas exhibentes, ad retractionem præputii certatim ludebant. An ad emissionem usque seminis eruperunt, non potui, pro ætate mea, distinguere; sed erubescere vidi neminem.*

Ce fut dans le temps de cette *montre*, que je me rappelle d'avoir vu la fameuse comète de 1740 ou 41. J'entendis raisonner, à ce sujet, l'abbé Thomas, avec un autre séminariste d'Auxerre. (*Note de Rest.*)

nesse, c'est tout gagner, parce que le danger consiste principalement dans le discord des forces avec les désirs prématurés,.. Pour retarder les lumières précoces, il faudrait que les parents de campagne éloignassent, comme autrefois, les enfants de leur table, quand il y aurait des étrangers; qu'ils les occupassent sous leurs yeux aux travaux rustiques, ce qui n'est plus possible. Quant aux parents des grandes villes, ils n'ont peut-être que la triste ressource d'instruire eux-mêmes, pour donner le contre-poison avec le venin.

Une année s'était écoulée depuis que mes parents demeuraient à la Bretonne: j'avais environ neuf ans, et mes dispositions naturelles, senties dès la première enfance, devenaient plus marquées avec l'âge. Une passion, la plus noble de toutes, couvait dans mon sein, et jetait, par intervalle, des étincelles, avant que les facultés y pussent répondre. Elle était l'effet de la conformation physique, et par conséquent insurmontable : aussi se changeait-elle alors en un sentiment actif et douloureux, tel que celui qu'éprouvent habituellement les eunuques. Ce fut encore cette passion impuissante qui me rendit sauvage. J'étais beau : mes cheveux, alors châtain-doré, se bouclaient et me donnaient l'air de ces anges, enfants de la riante imagination des peintres d'Italie. Ma figure délicate était ennoblie par un nez aquilin, par la beauté de mes yeux, par la fraîcheur de mes lèvres, qui m'ont valu tant de bonnes fortunes! J'étais pâle et d'une blancheur de lis; mince, fluet, dans un pays où la taille est épaisse; ce qui me donnait un air *futé*, comme on disait. On se rappelle que les grands garçons, trouvant mauvais que les filles embrassassent aussi librement qu'un enfant, un bellot très avancé, m'en faisaient honte, en criant : « Il a une fille à la joue ! » Ils ne réussirent que trop bien à m'inspirer de la vergogne! mais les filles, qui les pénétrèrent, furent piquées de leur motif. Un dimanche, en sortant de la messe, je me trouvai entouré de Reine

Miné, les deux Jeanne et Madeleine Champeaux, Agathe Tilhien, Madelon Blondin, Marie Menant, Mathron ou Marthé Bérault, Ursule Ledme, Nannon Fouard, sœur aînée de Marie, en un mot de toutes les filles à marier. Elles m'embrassèrent *à gogo*, sur les joues, sur la bouche, et même me claquèrent légèrement. Ma résistance multipliait et rendait plus vives leurs attaques. Je souffrais tout à la fois, et j'avais du plaisir... Quand elles me laissèrent, les grands garçons se mirent à hurler : « Il a dix filles à la joue ! » Cette huée me couvrit de honte, je m'enfuis. Depuis ce jour, je ne pouvais sortir, que les garçons ne courussent après moi, pour me faire mettre une fille à la joue. N'osant pas embrasser les filles eux-mêmes, à cause des parents et du curé, ils avaient du plaisir à les voir me fourrager. Je m'échappais : les filles me poursuivaient. Il fut du bel usage à Sacy, d'embrasser par force le *petit Monsieur Nicolas*... ce qui me mortifiait beaucoup, et ôta le dernier asile à ma confiance dans l'espèce humaine.

Je roulais quelquefois dans ma petite tête des idées fort avancées ! Mais ce qui doit étonner, c'est que je me figurais que j'aurais eu du plaisir à embrasser une fille malgré elle, à lui inspirer de la timidité ; à l'obliger à fuir, et à la poursuivre ; je sentais que c'était là mon rôle, et je brûlais de le remplir. Une anecdote de ce temps-là va faire ressortir avec expression cette idée, qui paraît bizarre.

Il venait souvent à la maison une mercière à banne (1) de Noyers, appelée Madame Geneviève. Elle avait, pour conduire sa voiture, un homme qui n'était pas son mari (et ce fut ce qui me donna la première idée des mauvaises mœurs) : c'était un gros et fort Comtois, très grêlé, ayant l'air fier, et le chapeau toujours sur l'oreille. L'air de M. Comtois me convint ; il me parut celui de l'homme, et je me le désirai.

(1) C'est-à-dire une marchande ambulante, tous les colporteurs colportant alors leurs marchandises dans des *bannes*. J. G.-C.

Je me figurais comment, avec son imposante laideur, les filles fuiraient devant moi; et cette pensée me faisait tressaillir d'aise. Car il fallait voir comment mes sœurs et les deux servantes se sauvaient du redoutable Comtois, qui cependant les attrapait toujours! Je voyais l'air de timidité qu'elles avaient avec lui, quand il les tenait : c'était un héros, un vainqueur effrayant! Que son rôle me paraissait beau!... J'en faisais la triste comparaison avec le mien : « Ha! quand serai-je grêlé! » m'écriai-je... Je témoignais à tout le monde mon désir d'avoir la petite vérole, afin de ressembler à M. Comtois. Et l'on en riait: car c'était un des hommes les plus laids qu'on puisse rencontrer; mais grand, carré, fait au tour. Aussi plaisait-il à Mme Geneviève, qui ne me déplaisait point à moi : double raison d'envier son heureux sort, d'être laid et aimé!

Mes idées sur les femmes s'éclaircissaient petit à petit : je sentais qu'elles étaient tout ce qui est aimable; j'aurais seulement voulu les embrasser, non qu'elles m'embrassassent; le second rôle me déplaisait. Ainsi, tandis que mes parents étaient dans une sécurité parfaite, persuadés que leur *Hippolyte* détestait les femmes; tandis que le bruit de mon antipathie pour le sexe se répandait aux environs, à cause du monde que recevait mon père, et que le petit Monsieur Nicolas passait pour un *Narcisse*, ses idées, dès qu'il était seul, la nuit, le jour, n'avaient d'autre objet que ce sexe, qu'il paraissait fuir! Les filles les plus soigneuses sur elles étaient, comme de raison, celles qui lui plaisaient davantage; et comme la partie la moins facile à conserver propre est celle qui touche la terre, c'était à la chaussure qu'il donnait machinalement sa plus grande attention. Les filles déjà nommées, Agathe Tilhien, Reine Miné, surtout Madeleine Champeaux étaient les plus élégantes d'alors; leurs souliers, soignés, recherchés, avaient, au lieu de cordons, ou de boucles, qui n'étaient pas encore en usage à Sacy, de la faveur bleue, ou rose, suivant la cou-



IL A UNE FILLE A LA JOUE (1743)

— ***Monsieur Nicolas*** *au milieu d'une troupe de jeunes filles — les filles à marier du pays — qui le consolent en riant des huées des grands garçons.*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

leur de la jupe. Je songeais à ces filles avec émotion; je désirais... je ne savais quoi; mais je désirais quelque chose, comme de les soumettre.

Ce fut, à cette époque, que je vis à Sacy une demoiselle. Elle était chaussée délicatement comme à la ville, en souliers de couleur, avec des boucles à pierres; c'était en outre une charmante personne! Elle m'éblouit, et je crus d'abord que c'était cette jeune et ravissante Colette, qui m'avait, dans mon enfance, fait tant de caresses à Vermenton . mais j'entendis dire chez nous que c'était une demoiselle de Noyers, parente de M le Curé, nommée Suzanne Colas... A la vue de ses attraits délicats et frais, je la pris pour une fée, ne connaissant pas encore les déesses. Je ne rêvai plus qu'elle; Mlle Colas me rendit infidèle à mes robustes beautés de Sacy, sans doute parce que frêle et débile moi même, il me semblait que j'aurais plus de facilité à la soumettre. Suzanne disparut; elle fut oubliée : mais elle avait augmenté le charme qui m'attachait aux filles.

Je doute que les petits nègres, sitôt formés, puisqu'à neuf ou dix ans ils peuvent être pères, désirent les femmes plus tôt que je ne les désirai. On verra bientôt que j'eus la même puissance, et ce phénomène ne sera pas le moins frappant ni le moins intéressant de ma vie... Mais ce goût pour la beauté des pieds, si puissant en moi, qu'il excitait immanquablement les désirs, et qu'il m'aurait fait passer sur la laideur, a-t-il sa cause dans le physique, ou dans le moral? Il est excessif, dans tous ceux qui l'ont; quelle est sa base? Serait-ce ses rapports avec la légèreté de la marche? avec la grâce et la volupté de la danse? Le goût factice pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis pieds, qui donnent de l'élégance aux animaux mêmes; on s'accoutume à considérer l'enveloppe comme la chose. Ainsi, la passion que j'eus, dès l'enfance, pour les chaussures délicates, était un goût factice basé sur un goût naturel : mais celui de la peti-

tesse du pied a seulement une cause physique, indiquée par le proverbe, *Parvus pes, barathrum grande !* la facilité que donne ce dernier étant favorable à la génération... Je vais essayer de me faire mieux entendre dans la note (1)...

Lorsque j'entrais dans quelque maison, et que je voyais les chaussures des fêtes rangées en parade, comme c'est l'usage, je palpitais de plaisir : je rougissais, je baissais les yeux, comme devant les filles elles-mêmes (2). Trompés par mon extérieur, deux vieillards, M. Restif, de Noyers, grand-père des Restif de Grenoble (3), et mon cousin Droin, des Villages de la rivière, me voyant, aux moindres louanges, baisser de grands yeux à longues paupières, dirent à mes parents : « C'est une fille modeste que votre fils; êtes-vous

(1) *Aperta vulva semper facilitat intromissionem ac projectum seminis in uterum.* Voici une autre observation qui n'a trait qu'à la belle forme du pied. J'ai connu, dans l'âge d'homme deux femmes, entre les autres, dont la beauté du pied et de la jambe etaient la perfection ; la premiere est Rosette, de la rue des Fossés-Saint-Germain, qui a longtemps servi de modèle aux éleves d'un peintre fameux (1) ; la seconde, c'est la jolie Harris, fille d'un layetier, rue de la Vieille-Bouclerie. Des circonstances particulieres m'ayant mis en relation avec ces deux femmes, je me suis convaincu qu'elles avaient, de la tete aux pieds, un degré de beauté peu commun, *præsertim ad mammas et ad concham Veneris ; cujus venustas præcellebat super quasquas venustates quæ vel fuerunt in cæteris mulieribus.* Elles n'etaient pas belles de visage, mais elles étaient infiniment aimables. Leur pied n'etait pas le plus petit, mais le mieux fait possible : loin qu'il deformât leur chaussure, l'on aurait dit, au contraire, qu'il la perfectionnait. Ce sont les pieds petits, ronds et courts, qui seuls indiquent un baratre (2).. Et qu'on ne l'oublie pas : ce sont les barathres qui facilitent la jouissance a la jeunesse nouvellement pubere.

(*Note de Restif.*)

(2) Ayant vu, dans la suite, a Courgis, une jolie chaussure, chez un cordonnier, et quelqu'un ayant dit qu'elle était a Jeannette Rousseau, je rougis, et fus prêt a m'evanouir,.. J'adorai les chaussures de Madame Parangon...

(*Note de Restif.*)

(3) Je n'ai vu qu'une fois ce cousin, qui avait le germain sur mon père.

(*Note de Restif.*)

(1) Le *peintre fameux* que ne nomme point Restif, c'est Fragonard.

J. G.-C.

(2) *Barathre* ; nature ouverte comme un soulier.

J. G.-C.

sûrs de son sexe? » Je crois que les hommes les plus violemment portés pour les femmes (1), ont tous, dans leur jeunesse impubère, la même timidité, la même pudeur, les mêmes goûts factices : c'est qu'ils sentent déjà ce que les autres ne sentent pas encore. Aussi doit-on regarder la fille la plus *pudente*, la plus *rougissante*, comme la plus disposée aux plaisirs de l'amour... Une observation va confirmer la vérité du motif de mon impuissance, qui me faisait fuir devant les jolies filles : c'est que je n'évitais ni les vieilles, ni les laides, et que je ne rougissais pas avec elles d'être mal habillé, ou de tomber dans une faute. Souvent les plus laides de Sacy s'avisaient de me poursuivre. Je restais. Et tout le monde en concluait que j'aimais les vieilles et les laides. Un jour, mon père me fit adroitement demander les raisons de ma singularité par Germain, le garçon de charrue : « Non ! » lui répondis-je, « je n'aime pas les laides; mais c'est que je ne les crains pas. » Ceci rassura Edme Restif.

La résolution, prise le 6 décembre 1745, de me mettre en pension chez ma sœur Anne, ma sœur marraine, à Vermenton où mon frère-parrain venait également d'être nommé vicaire, ne s'exécuta que le 29 juin, saison où l'école cesse à Sacy, pour ne reprendre qu'après les vendanges... Il y avait, ce jour-là, un pèlerinage, dont le terme était une chapelle près de Crevan, nommée *la Vierge d'Harbeaux*. Cette chapelle a une fontaine, qui, outre la propriété de désaltérer, en a d'autres encore, que je ne détaillerai pas; mais elle a souvent rendu les filles fécondes... Comme on avait remarqué en moi une extrême répugnance à quitter ma patrie, attaché comme je l'étais à mon bélier, que j'avais élevé, aux abeilles que je soignais, etc., on usa de finesse : on

(1) *Ob amplitudinem testiculorum, longitudinemque gracilis veretri...* Et telle fut aussi la cause de cet indomptable erotisme qui tourmentera les plus belles années de ma vie.

(*Note de Restif.*)

proposa le pèlerinage d'Harbeaux avec ma sœur Margot, qui eut ordre de me laisser à Vermenton, au retour. Je vis donc la chapelle; je bus de l'eau, que je trouvai excellente, car j'avais soif; je mangeai des cerises, que j'aimais passionnément, et nous revînmes à Vermenton, où ma conductrice me fit rester, promettant de venir me reprendre au premier vendredi de marché... Ma sœur marraine m'instruisit, après son départ. Alors l'idée de tout ce que j'abandonnais me frappa si douloureusement, que je m'évanouis... Ce jour est le premier de ma vie où mon cœur serré m'ait fait éprouver une peine inconnue, si vive, si cruelle, qu'en me la rappelant, j'en frissonne encore. Je ne revins qu'imparfaitement à moi-même; je restai dans une sorte d'anéantissement, qui effraya tellement ma sœur aînée, qu'elle courut chercher le vicaire (mon frère-parrain). A la fin, mes larmes coulèrent; ce qui me soulagea. Depuis que nous demeurions à la Bretonne, ce site demi-sauvage avait un charme inexprimable pour moi; il était ce que leurs montagnes sont pour les Suisses. Aussi fut-on obligé de m'y renvoyer tous les samedis; j'y restais le dimanche, et ne partais que le lundi matin, pour me trouver à l'école.

L'endroit où je me déplusse moins dans mon exil, était l'école, à cause de la société des garçons de mon âge (1).

(1) Je périssais d'ennui chez Mme Linard, sans doute à cause du caractère pointilleux de son mari : ses regards, l'attention minutieuse qu'il donnait à toutes mes actions, m'interdisaient au point que, devant lui, je ne mangeais pas; je commençais à dépérir, faute de nourriture; on fut obligé de me mettre à une petite table particulière. Je me souviens qu'on me donnait du veau, par une sorte de politesse : or, dans ce temps-là, j'abhorrais également les viandes non faites, les poireaux, le sucre, production étrangère, car j'aimais passionnément le miel, les salaisons marines, etc. Cette antipathie pour les oignons, les poireaux, me semble une preuve physique que je suis aborigène des Gaules, puisque je n'avais absolument de goûts primitifs que ceux des productions indigènes de notre climat. Le singe est des pays chauds, il aime naturellement l'oignon, il en dévore jusqu'aux feuilles! et moi j'aimais l'ail, j'en mangeais jusqu'aux feuilles avec mon pain. Or on servait chez mon beau-frère de tout ce que je n'aimais pas, et je jetais aux animaux cette nour-

Quoique je fusse très sauvage, alors, il m'arrivait quelquefois d'aller m'amuser avec les jeunes Viard, dont l'un se destinait à être peintre; avec les Boudard, neveux de la mère de mes sœurs du premier lit; ces camarades me menèrent chez M. Collet, notaire et juge, ancien ami de mon père. Il y avait alors quatre à cinq belles filles dans cette maison, dont une, appelée de mon nom, Colette, me témoigna de la bonté : elle prenait mon parti, quand on se moquait de mon air agreste, ou qu'on ridiculisait ma naïveté. Un soir, m'ayant vu pleurer, elle vint auprès de moi m'en demander doucement la raison. Je lui répondis : — « C'est que je m'ennuie « de mon pays... et puis... de nos mouches à miel; de mon « béliard;... et puis de mon poirier;... et puis de notre en- « clos;... et puis d'Étienne Dumont;... et puis, de mon « père et de ma mère; et que je me déplais ici. — Chez « nous? — Mais chez mon frère Miché Linard. — Et chez « nous? — Ho, ce n'est pas Sacy! Je ne me plais qu'à la « Bretonne. — D'où vient? — C'est qu'on n'y voit per- « sonne, et que je n'aime pas le monde. — Mais... » (elle souriait de ma naïveté) « est-ce que nous vous déplaisons, « mes sœurs et moi? — Ici,... tout, tout! — Moi? » (cette aimable fille me tenait les mains, en me parlant; je la vis s'attendrir). — « Non, pas vous, » ajoutai-je, en sanglotant. — « Ce pauvre garçon! » dit Colette à ses sœurs, « si « ses parents ne le retirent bientôt, il va mourir ici!... Car « ce Michel Linard est bien insupportable!... (1) » Ha! lorsque de retour à Sacy, pour y demeurer, je me rappelle-

riture nauséabonde. Linard, étonné de ma répugnance pour de si bonnes choses, la voulut vaincre, et pensa me causer la mort. Doit-on forcer les enfants à manger de tout? Non, c'est dénaturer les races, leur donner des maladies et des vices. On fut obligé de me rendre à mes parents, chez lesquels, en huit jours, je fus parfaitement remis de mon épuisement.

(*Note de Restif.*)

(1) Lecteur, cette fille charmante, ce sera MADAME PARANGON!

(*Note de Restif.*)

rai Colette, son souvenir sera plus doux que sa présence, sa chère image embellira longtemps mes rêveries. Il m'arrivera même deux ou trois fois, le reste de la belle saison, d'aller au sommet de l'âpre colline du Terrapion (1), contempler ce bourg naguère redouté, puis dire attendri ; « C'est là qu'elle « est, ma'm'selle Colette, la bonne amie à mon père et ma mère ; « plus jolie que ma'm'selle Colas, la cousine à M. l'Curé. »

A mon retour dans mon village (sans doute obtenu de mes parents par Mlle Colette), on me crut aguerri, pendant mon séjour au dehors : on ne tarda pas à s'apercevoir que je n'en étais devenu que plus sauvage ; et les filles recommencèrent à me poursuivre. Cependant le péril ne vint pas de mes naïves compatriotes ; il fut causé par une étrangère... Si jeune encore, j'en suis déjà au moment de l'aventure la plus extraordinaire de ma vie, en elle même et par ses suites !

On sait que j'avais pour camarades d'école les jeunes Rameau : Edmond, François, Charles et Louis ne prenaient, ainsi que leur sœur Madelon, d'autres leçons que celles de maître Jacques ; que leur mère me haïssait, et cependant me mangeait de caresses, etc. Ses fils avaient la tête dure, ils avaient peu d'esprit ; on les mettait au-dessous de moi dans les conversations du village, quoiqu'ils fussent plus riches ; leur mère le savait, et sa tendresse pour eux en souffrait. Elle avait tâché de me détruire dans l'esprit de Messire Antoine Foudriat (2), et elle eût réussi avec tout autre homme ; mais celui-ci lisait dans son cœur. Et néanmoins chez elle, les compliments, les égards m'étaient prodigués. On sait encore qu'elle n'en agissait ainsi que pour me faire tomber dans quelque faute, dont elle espérait tirer avantage pour

(1) Ainsi nommée parce qu'il fallait autrefois y mettre pied à terre : cependant les voitures y passaient déjà du temps de Restif. La colline est à mi-chemin entre Sacy et Vermenton. J. G.-C.

(2) Voir le portrait que trace Restif, de Foudriat, dans *La Vie de mon Père.* J. G.-C.

me décrier. C'était une des singularités de ma jeunesse, que la haine maternelle que me portait cette femme ! Elle ne me fit d'autre tort que d'empêcher Messire Antoine de me donner les principes du Latin, comme il en avait envie. Mais il est impossible d'imaginer combien ce préjudice, qu'elle me causa, fut décisif et irréparable! Messire Antoine était un philosophe qui m'eût formé rapidement...

Mme Rameau avait, au mois d'Auguste (1) de cette même année, une jolie moissonneuse du pays de son mari, Percy-le-Sec : car ce ménage, quoique très d'accord, était séparé d'habitation; la mère, avec les enfants, demeurait dans le bien de Sacy, et le père faisait valoir celui de Percy, encore plus considérable. Cette moissonneuse, grosse dondon de bonne mine, avait le tour si voluptueux, qu'elle excita la jalousie de Mme Rameau, bien à tort, je puis le dire; l'automate qu'elle appelait son mari avait épousé ses champs. Le mari et l'épouse changèrent de moissonneuse; une grosse Mathron, de Sacy, laide comme la conscience d'une prêteuse sur gages, fut envoyée à Percy, et l'appétissante Nannette vint chez la femme de son maitre. J'aperçus Nannette à l'église le jour de la Vierge, où toutes les filles sont en blanc. Sa vue me frappa, mais d'une manière jusqu'alors non éprouvée! ce furent des désirs et non de l'amour, que je ressentis : un feu brûlant circula dans mes veines; Nannette fut la première femme pour moi. J'étais ébahi de cette impression nouvelle, prodigieuse !... Etait-ce l'effet de son genre de beauté, qui ne parlait qu'aux sens, comme celle de tant de femmes que j'ai rencontrées depuis, pendant les trente années de ma parfaite *humanité?*.. Lorque Nannette sortit, je la suivis, pour la mieux voir, et elle acheva de m'enflammer l'imagination : c'était quelque chose de lascif, que je n'avais

(1) *Auguste* pour août. Restif employait encore l'ancienne appellation qui se retrouve chez plus d'un écrivain du XVIIe siècle. On la voit même figurer assez souvent sur les calendriers, — en tête des mois. J. G.-C.



L'ÉCURIE AUX MULES OU LA PREMIÈRE VIRILITÉ (1745)

— *Monsieur Nicolas embrassé par Nannette se jetant courageusement au cou de cette jolie fille.*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

pas encore vu, même à la belle Ursule Lamas, de Nitry, dont je parlerai bientôt... Je la suivais par derrière, le plus près possible, jusqu'à la porte des Rameau, me pénétrant de volupté. Quand ensuite je fus dans l'enclos de la Bretonne, je me rappelai cette *montre*, dont j'ai parlé plus haut, que faisaient les garçons de quinze ans à la porte Là-bas, et je portai sur moi une main,... non pollutrice encore, mais qui cherchait la cause d'un phénomène nouveau, *altæ rigidæque erectionis*... Le lendemain, en allant à la messe, j'entrai chez les Rameau, malgré la pudeur, pour les prendre, ainsi que leur sœur Madelon, et y aller ensemble. J'entendis que Mlle Rameau disait tout bas à la belle moissonneuse : — « Tiens, Nannette, tu vois « bien ce grand Dadin-là? si tu le voulais embrasser, il s'en« fuirait !... » Nannette se mit à rire ; mais comme nous étions pressés par l'heure, nous sortîmes tous. Au retour de l'église, je cédai aux pressantes invitations de mes camarades, et à l'espèce de violence polie qu'employa Madelon. J'étais d'ailleurs toujours si bien reçu dans cette maison, qu'elle devait un peu m'apprivoiser. Dès que nous fûmes dans la cour, je m'aperçus que Mlle Rameau parlait à l'oreille de la provocante moissonneuse. Je jouai avec mes camarades : dans un instant où j'étais seul caché au fond de l'étable aux mules, animaux que le père Rameau employait à son labourage, Nannette vint doucement derrière moi, me surprit, et me prenant les deux mains : — « Il faut que je vous embrasse à mon aise, » me dit-elle en riant. Je feignis de vouloir me débarrasser : ce qui redoubla son envie. Elle me pressa contre son sein, le plus beau que j'eusse encore vu... Vivement ému, je l'embrassai moi-même. Alors, Nannette parut comme saisie d'une fureur utérine ; elle me serra, s'empara de tout mon être, et me fit palper tout le sien. Il paraît que cette fille était tempéramenteuse à l'excès... Elle pâlit, ses genoux fléchirent ; elle me pressait et me repoussait tour à tour... Enfin, il lui prit un tel accès d'érotisme, qu'elle voulut être possédée, et elle en

prit les moyens; nouvelle Sapho, elle aida la nature, la fit agir, et causa en moi un bouleversement inconnu... A ce moment terrible de la première crise de la reproduction,... je m'évanouis!..... En revenant à moi même, je me trouvai inondé; mes camarades m'environnaient. Madelon disait à Nannette : « Mais, tu l'as donc chatouillé? J'ai oublié de te « prévenir qu'il ne le fallait pas; car je sais de sa sœur Mar- « got, qu'il se pâme dès qu'on le chatouille. » Nannette rougit, en balbutiant : — « O ne m'en doutos pas! » Toute l'explication finit là. Je n'avais moi-même qu'une connaissance confuse de ce qui s'était passé.

Au mois d'octobre, je retournai à l'école sous maître Jacques. J'avais appris à Vermenton à faire la *fuitaine* (1); je manquai souvent la classe, ce qui donna occasion aux Rameau de me décrier dans l'esprit de Messire Antoine : j'eus le fouet! humiliation profonde qui fit triompher leur mère; elle vint en faire un compliment de condoléance à la mienne, qui fut beaucoup plus mortifiée que moi. Je n'écrivais pas encore; je ne lisais que le Latin : usage que j'approuve, loin de le blâmer! excellent, si l'on y avait joint les principes de cette langue, mère de la nôtre.

Ma conduite me rendit moins agréable à mes parents; les dispositions que je montrais n'annonçaient rien de favorable; Miché Linard m'avait aigri le caractère : je paraissais ennemi de toute application.

Je fuyais les hommes; dès qu'un étranger arrivait à la maison, j'en sortais, pour n'y plus rentrer qu'après son départ. Mais peut-être était-ce l'effet d'un instinct heureux, vu que les étrangers qui venaient chez nous ne pouvaient que me donner l'idée du vice, absolument inconnu dans la maison paternelle. En effet, j'eus alors un exemple des mauvaises mœurs, encore plus clair que celui donné par Comtois et dame

(1) Vieille expression pour : *faire l'école buissonnière.* J. G.-C.

Geneviève. Les deux Restif de Joux (1), Jean et Bénigne, venaient souvent à la maison; ils ne m'effrayaient pas comme les autres, à cause de leur bonhomie et de leur habit de paysan; je demeurais pour eux. Ils racontaient des nouvelles de ce qui se passait à l'orient de mon village, à Lille-sous-Mauréal, où une princesse de Nassau menait, dans une sorte de château fort, la vie la plus scandaleuse. J'écoutais les récits qu'on en faisait, et les réflexions de mon père : je pris en horreur le nom de Nassau, comme si j'avais été destiné à devenir Hollandais (2). Je me rappelle confusément qu'on voulut arrêter cette princesse pour dettes : elle résista, et soutint un siège dans son château contre ses créanciers et leurs recors. Tout cela commençait à me donner une sorte d'immoralité, en m'habituant à l'existence du vice, dont l'idée entrait ainsi dans mon âme neuve.

J'avais eu deux frères et une sœur, depuis les jumelles, Baptiste et Charles, avec Élisabeth, qu'on a vue religieuse à Crisenom, aux Bernardines d'Auxerre; enfin gouvernante du frère aîné de tous, curé de Courgis, et maîtresse d'école. Marie avait été à Paris, où elle venait de trouver un époux. Ce nouveau gendre, après les premiers arrangements de son établissement, était venu chez nous. Il ne put me voir une seule fois; je fuyais dès qu'il paraissait; couchant dans les greniers à foin, et ne mangeant que ce m'apportaient à la dérobée les deux jumelles... Tel avait été l'effet de la pension à Vermenton. Je fuyais, plus que tout autre, l'abbé Restif, mon frère, qui me donnait le fouet, à chaque visite, pour effacer le péché originel par la douleur. Il n'est rien de plus inepte qu'un séminariste; rien de moins propre à être un jour ce que l'on veut qu'il soit, un pasteur éclairé : ces

(1) Sans doute Joux-la-Ville, à 16 kilomètres d'Avallon. J. G.-C.

(2) Restif fait allusion, ici, aux abus de pouvoir de Maurice de Nassau (1567-1625) et aux tentatives de coup d'état de Guillaume II (1626-1650). J. G.-C.

jeunes gens n'ont la tête remplie que de fadaises mystiques.

J'ai dit que les filles continuaient à me poursuivre. L'aînée de celles de ma nourrice, voisine de Mme Rameau, avait entrevu quelque chose de la scène de l'écurie aux mules : elle leur fit un jour des reproches, en leur représentant que je n'étais plus un enfant et que leur conduite à mon égard pouvait donner d'elles une mauvaise idée. — « Vous êtes bien « bon! » me dit-elle; « quand elles viendront pour vous « embrasser, r'broussez-vous, comme avec Nannette;... « mais pas si fort! et vous ne l'aurez pas fait deux fois, « qu'ell' vous laisseront de repos »... Les filles regardèrent la remontrance comme suggérée par ma nourrice. Une d'entre elles, la jolie Marguerite Bourdillat, qui n'avait que mon âge, m'ayant trouvé seul le soir, osa bien me dire, qu'elle « allait me mettre une fille à la joue! » Elle s'approche : je ne fuis pas; elle me prend : je la serre; elle m'embrasse : je le rends; je triple, je quadruple; enfin l'audacieuse *petite assailleuse*, d'abord obligée de se défendre, est bientôt réduite à s'enfuir, en disant : « Ha mâs! j'craijos qu'c'était vous qui « aligne vou' ensauver! » Je lui répondis, que « depuis « quelque temps,.. je ne m'ensauvais plus, et que j'embras- « sais trois fois toutes les filles. — — Ho ben, all'y seront « toutes ettrappées; car je ne m'en vantehai pas... » Je fus assez content de cet essai. En la quittant, je passai devant un groupe de grandes filles qui m'environnèrent : je fus tenté de fuir; mais la raison l'emporta. Je m'élançai le premier au cou de Reine Miné. — « Mâ j'crai qu'côt li qui t'em- « brasse? » s'écria Madeleine Champaut. Elle succéda, et me laissa faire tant que je voulus. Je courus lutiner Agathe. Les trois filles se regardaient avec surprise!... Les femmes et les autres filles s'approchèrent; en me voyant me démener, on m'applaudit : « Ç'ôt bén fait! » disaient les femmes; « Ha! ha! vous craijéz-donc encoi' avoir affaihe à un enfant? « — Je veux avoir toutes les filles à la joue! » m'écriai je.

Depuis ce jour-là, aucune fille n'osa plus me poursuivre. Une de mes voisines, jolie, et toujours modeste, me fit compliment de ma résolution, et me témoigna, en rougissant, combien elle avait désapprouvé l'effronterie des grandes filles! Peu s'en fallut, ici, que je ne renouvelasse l'aventure de l'écurie aux mules! Mais Marguerite ne s'y prêta pas...

Vers la fin de Juillet, après que le regain était assez poussé pour faire paître les chevaux, les adolescents et les adolescentes qui les gardaient, se réunissaient dans la prairie, et s'y amusaient à différents jeux, capables de donner une idée de la vie des anciens bergers. Je n'avais encore aucun emploi dans la maison paternelle : ainsi, en tout temps j'étais libre dans les intervalles de l'école, et je l'étais absolument pendant la moisson et les vendanges. Mais j'avais l'inutilité en horreur; elle était pour moi une honte insupportable : dans la journée, je m'occupais à soigner les abeilles, les agneaux, les différents oiseaux de basse-cour; à sarcler le jardin, dont je portais les mauvaises herbes aux vaches. Fatigué, je lisais du latin, que je n'entendais pas, mais que j'aimais à chanter à l'église; je ne savais pas encore lire le français, et je m'en mourais d'envie : mais mon père, par une saine politique, renfermait les livres de cette langue, qu'il nous lisait le soir, après le souper, heure à laquelle toute la famille était rassemblée. A la chute du jour, attiré par les cris et les ris de la jeunesse, je courais à la prairie, où je trouvais à jouer à l'*escarpolette*, à la *chèvre*, à la *belle-mère;* ensuite à la *pucelle*, et dès que l'obscurité empêchait d'y voir, au *loup*, quand il y avait de grandes filles. Tout le monde connaît l'*escarpolette :* la nôtre avait pour appui un vieux pommier sauvage; plusieurs licous de cheval noués ensemble formaient la brandilloire : les filles et les garçons étaient brandillés tour à tour; mais les premières éprouvaient quelquefois certains désagréments quand il se trouvait, dans le jeu, des vauriens

comme le Grand-Colas, qui cherchaient à les mettre dans des points de vue immodestes... (1)

La *pucelle* était un jeu fort amusant, qui affectait les formes dramatiques, On couvrait une jeune fille, qui était la pucelle, des tabliers de toutes celles qui étaient du jeu, ainsi que des chemisotes ou vestes des garçons, jusqu'à ce que le tout formât une sorte de pyramide. On assiégeait ensuite la tour, c'est-à-dire les garçons ; les filles l'entouraient et la défendaient.

« *Les portes Dondène sont elle' ouverte'?*
« *A-t-elle sa robe verte?*
« *— Non, elle est cachée,*
« *La tant éplorée.*
« *Nous la voulons l'épousée,*
« *Par mariage!*
« *— Non, non, mariée,*
« *Vous la battrez avec rage!* »

L'adresse des garçons consistait à enlever, sans qu'une fille les touchât, tout ce qui couvrait la pucelle. Alors, elle leur appartenait ; et les filles se lamentaient en disant :

« *Comme la rose effeuillée,*
« *Elle sera bientôt ;*
« *Comme la prune secouée,*
« *Elle sera mangée,*
« *Par le ravousio!*
« *La pauvre infortunée!*
« *Elle sera fanée,*
« *Comme la fleur de choquerio.*
« *Qui teint les roulée'?* »

Puis elles la livraient aux garçons... On laissait un espace

(1) On sait à quelles estampes suggestives ces *points de vue immodestes* donnèrent naissance. J. G.-C.

entre les deux sexes : la pucelle était amenée au milieu : Elle joignait les mains en suppliant, et regardant les filles :

« — *O! m'abandonnerez-vous!*
« *Et suis-je livrée?*
« — *C'est votre destinée*;
« *Il faut suivre l'époux :*
« *Mais vous serez pleurée*,
« *Toute l'année*,
« *En entendant les coups...* »

Elles poussaient ensuite des cris de douleur, et l'une d'elles éparpillait les cheveux de la pucelle. Alors les garçons s'avançaient, l'environnaient. Elle se mettait à genoux, en élevant les mains : ils feignaient de se laisser fléchir, et ils lui disaient :

« *Viens, viens, mieux te garderons*,
« *Que ces filles à cotillons*,
« *Qui te garder ne pouvont.* »

La pucelle se levait, et donnait la main à celui des garçons qui lui plaisait. C'était son mari, et le jeu finissait là. Le garçon choisi remettait ensuite poliment la jeune fille au milieu de ses compagnes.

Quant au jeu du *loup*, toujours réservé pour l'obscurité, il était sans but moral, au moins apparent. On plantait un piquet en terre ; on y attachait une longue corde formée de plusieurs chevêtres de cheval. On choisissait le premier loup : ordinairement ce titre était ambitionné ; on l'attachait à la corde; on lui bandait les yeux, puis on s'écartait. Alors, on lui jetait, les garçons leurs chapeaux ou leurs bonnets; les filles, leurs tabliers ou leurs fichus roulés, et jusqu'à des camisoles et des corsets. Le loup devinait à qui appartenait le chapeau, le tablier, le fichu, ou il le mettait au pied de nos



LA VIGNERONNE. — *Estampe de Binet pour les Contemporaines.*

* *Cette estampe est intéressante parce qu'elle donne la petite maison basse des vignerons de la Bourgogne au XVIIIe siècle.*

piquet, s'il ne devinait pas; on tâchait, alors, de les reprendre. Mais s'il avait deviné un garçon, celui-ci était loup à son tour; au lieu que si c'était une fille, elle nommait un garçon pour la remplacer. Si le loup saisissait un garçon personnellement, il le rossait; si c'était une fille, il la mangeait; c'est-à-dire qu'il la fourrageait assez librement. On n'était guère attrapé qu'en voulant reprendre les gages amoncelés autour du premier loup. Ce jeu était fort innocent entre des enfants tels que j'étais, malgré mon aventure avec Nannette; mais quelquefois les garçons de quinze à vingt ans s'en mêlaient, et alors il s'y passait des choses peu décentes. Cependant Messire Antoine Foudriat ne voulut jamais ni le défendre, ni recommander de la décence dans ce jeu; il disait que depuis plus de cinq cents ans, on n'avait pas ouï-dire qu'il y fût rien arrivé d'essentiel, et qu'il suffirait de le défendre pour qu'il devînt criminel... Ce sage pasteur mourut; son successeur, Messire Louis Jolivet, défendit le jeu, qui devint criminel; il fallut que le pouvoir civil le proscrivît. Depuis ce temps, il n'y a plus de jeux à Sacy; on y végète tristement, comme ailleurs : le purisme a toujours été le plus grand ennemi du genre humain (1).

A cet âge, et après tout ce qu'on vient de lire, je ne connaissais pas encore la douceur d'un baiser. Voici à quelle

(1) Dans l'ancien régime, on avait cru remplacer les jeux par la pédante et plate institution des *Rosières*. Mais ces tristes fêtes ne sont pas un jeu; elles sont une source de petites cabales, de petites intrigues, de petites vertus d'ostentation, et de vices réels. Les villages à rosières, loin d'être aujourd'hui les plus innocents, sont les plus licencieux; le vice s'y cache comme à la ville, et les filles y sont libertines sans faire d'enfants. D'où vient cela ? C'est que les dames qui allaient présider ces ridicules solennités, menaient avec elles leurs valets, leurs amants et leurs vices. Je tiens du constituant Clermont-Tonnerre, que sa femme ayant fait une rosière à Champlâtreux, un seigneur de la cour se donna le plaisir piquant de la déflorer deux heures avant la cérémonie du couronnement. On ne doit jamais donner de récompenses ni de couronnes au devoir rempli; et surtout, jamais le vice ne doit couronner la vertu !

(*Note de Restif.*)

occasion j'éprouvai pour la première fois cette sensation délicieuse.

Un soir, en arrivant de l'école, j'entendis qu'il y avait à la maison deux de mes cousines Gautherin d'Aigremont : c'étaient les filles d'une sœur de mère de mon père. La blonde Marie, l'aînée, se mariait; elle venait en prévenir son oncle l'*Honnête homme*, et la brune Nannon, sa sœur cadette, l'avait accompagnée. Marie était d'une belle figure, suivant ce que je me rappelle, ne l'ayant jamais revue; elle ressemblait à cette jolie Guéant (1), qui n'a joué que peu d'années sur le Théâtre-Français. Nannon, sa cadette, n'était que jolie; un peu de son noir, loin de l'enlaidir, rendait sa figure plus piquante. Marie, après m'avoir embrassé, m'avoir donné des dragées, me remit à sa sœur, qui me garda près d'elle et ne s'occupa que de moi. Elle m'embrassa enfin, mais d'amitié, après avoir fait connaissance. Jamais des joues si douces n'avaient approché les miennes; je sentis un frémissement de volupté! Ce baiser m'est encore présent, et lorsque mon imagination me le retrace, je crois le sentir. J'osai le renouveler sans que ma jolie cousine s'y opposât; au contraire elle paraissait charmée et redoublait ses caresses. Il y avait alors à la maison une servante de Nitry, excellent sujet et assez jolie, appelée Catherine Panneterat, qui m'avait quelquefois défendu quand les filles me poursuivaient; elle dit tout bas à ma cousine qu'elle avait bien du privilège ! — « Je le sais », répondit Nannon; « je n'en aime que mieux « mon petit cousin. » Je fus flatté : mon jeune cœur nageait dans une volupté d'autant plus vive, qu'elle était plus pure. Cependant, quelque plaisir que je trouvasse aux caresses de Nannon, je me rappelle que mes yeux étaient secrètement attirés par le joli pied de Marie. Ce petit événement fait

(1) Il sera question plus loin, c'est-à-dire au tome II, de l'actrice Guéant avec laquelle Restif se trouvera en partie joyeuse.

J. G.-C.

époque dans ma vie, par le développement d'une faculté nouvelle, le savourement du baiser. Tout ce qui me semble extraordinaire, c'est que cette sensation ait suivi au lieu de précéder *l'écurie aux mules!* C'est sans doute parce que cette autre crise fut forcément amenée.

La première fois que je retournai jouer dans la prairie (1), après la visite de mes cousines, je fis plus d'attention aux filles de mon âge qui avaient la peau douce comme Nannon Gautherin. Il y en avait deux de très jolies : l'une se nommait Marie Fouard; l'autre, Madeleine Piôt, cousine et non la sœur de cette rouge Marie, qui me portait à Vêpres dans mon enfance. Marie Fouard avait de beaux yeux noirs, des sourcils bien arqués et fournis; tout en elle annonçait la force et... le tempérament; c'était celle que je préférais. Madeleine avait plus de blancheur dans le teint, l'air plus doux, plus tendre, plus naïf; elle partageait mon cœur... On joua au loup, mon ami Étienne Dumont en fut : c'était un enfant d'une grande innocence, quoique un imprudent l'eût exposée, à peu près comme Margot avait exposé la mienne avec Marie Louison : mais les excellents principes que lui donnait sa mère le garantirent. Il fut loup le premier. Il était mon rival pour Marie Fouard, et il tâcha de la prendre. Il y réussit; mais il en agit conformément à son caractère, il ne ravit pas même un baiser; il se contenta de presser la main et la taille de sa bien-aimée. Je me laissai attraper ensuite : — « Mon camarade » me dit tout bas Étienne, « si tu crains d'être « loup, quoiqu'il m'ennuie fort de l'être; je ne vous devinerai « pas. — Ah! je veux l'être! », lui répondis-je, afin de man- « ger ma cousine, Madeleine Piôt, comme vous venez de man- « ger Marie Fouard. » La passion me rendit politique, c'est-à-dire menteur; car c'était Marie que je voulais manger. Étienne me devina tout haut et je fus loup. Marie Fouard se

(1) Au jeu du loup.

laissa prendre très facilement; car elle me préférait à Étienne. Quand je la tins, je me rappelai toutes les sensations voluptueuses que j'avais déjà eues, soit par le tact volontaire sur Ursule Rameau; soit par les baisers enflammés de Nannette la moissonneuse, soit en dernier lieu par le contact des joues douces de ma cousine Nannon Gautherin, et je cherchai à les renouveler sur la brune Marie. En feignant de la manger, je l'embrassais; je me faisais embrasser; *manus insertæ pertractabant inguia, impuberemque concham;* l'innocente se prêtait à tout et le désir de la jouissance se fit sentir... Je lui disais cependant : — « Marie!.., Étienne, mon camarade, vous « aime bien, moi aussi : lequel aimeriez-vous le mieux? — « C'est vous, Monsieur Nicolas; Étienne n'est qu'une mau- « viette. » En effet, cet enfant avait une petite stature, et ses bras n'étaient guère plus gros que mes doigts. Je fus enchanté de cette réponse, mais je craignis de faire de la peine à Étienne en retenant plus longtemps Marie, et je tâchai, avant de me donner un successeur, d'attraper Madeleine; ce qui me fut facile : elle était jalouse de Marie, et se mourait d'envie d'être mangée comme elle... j'observe ici que dès lors, et ensuite pendant mon séjour à Courgis, brûlé par les yeux de Jeannette Rousseau; que même à la ville, éperdu d'amour jusqu'à la fureur pour Mme Parangon, et toute ma vie, je n'ai jamais été absolument *monéraste* (1), mais *polyéraste;* à moins qu'on ne trouve bonnes les raisons que je me propose de donner dans le temps, pour prouver que je n'ai aimé qu'une femme. — « Ne craignez rien, ma chère Madeleine », dis-je à la jolie Piôt, en la saisissant; « je ne serai pas un « méchant loup pour vous; je ne vous ferai pas de mal! » Je l'embrassai plusieurs fois au lieu de la mordre (ce qui arrivait quelquefois aux loups, mes confrères); je la traitai comme Marie, et de plus, me souvenant que Nannette

(1) C'est-à-dire adorateur d'un seul être. J. G.-C.

m'avait livré sa gorge, je cherchai celle de Madeleine sans en trouver... Je la laissai aller enfin... Je n'avais plus envie d'être loup; Étienne m'avait bandé les yeux fort négligemment; j'y voyais : je devinai un chapeau et je fus remplacé.

A parler sincèrement, je crois que j'aimais la seule Marie Fouard... Mais peut-on avoir de l'amour, à l'âge que j'avais alors? Je le crois; car j'ai senti dès lors le goût inspiré par la différence du sexe; j'ai senti un trouble secret, à la vue de Marie; je l'ai trouvée la beauté qui était d'accord avec mon cœur.

Mon père, depuis qu'il demeurait à la Bretonne, avait un vaste enclos de prés, et toutes les facilités pour nourrir des troupeaux de moutons, des vaches, des cochons; pour avoir une basse-cour nombreuse, composée de tous les oiseaux domestiques, même de ceux à qui l'eau est nécessaire. Il n'était pas homme à négliger aucune des parties économiques. Il prit un berger : auparavant, il envoyait ses brebis au pâtre public. J'aimais sa compagnie, et, pour en jouir plus à l'aise, j'usai d'un petit stratagème : toutes les veilles de dimanches et fêtes, je manquais l'école du soir et j'allais rejoindre Jacquot aux champs. Je ne saurais exprimer qu'imparfaitement le plaisir que je trouvais à parcourir les campagnes avec le berger Jacquot, qui me faisait toujours quelques contes dont j'étais fort avide.

Mon âme vive et sensible jouissait de tout : un site agreste, une colline inculte, une vallée profonde, où la vue était bornée par un bois qui avait quelque chose d'effrayant, m'inspiraient par là-même une sorte d'ivresse concentrée, qui s'égayait, lorsque nous montions sur les collines. Alors, je me trouvais plus léger; l'audace remplaçait l'effroi; je chantais le premier *Deo laus* qui me venait dans la mémoire. Si, pour accroître le charme, nous venions à voir un lièvre, ou à trouver un nid, mon bonheur était au comble; je na-

geais dans la volupté ! (Hélas ! aucune jouissance depuis n'a été aussi pure, aussi complète !)

... Je me trouvai seul, libre, maître absolu de faire ce que je voulais, loin de tous les yeux. Il faut avoir une âme capable de sentir cette jouissance, pour m'entendre. Le sentiment de ma vie se doubla ; mon existence s'agrandit ; je m'enivrai de liberté ; je la chéris ; je l'adorai ; je sentis que je la préférais à tout...

Cependant les occupations à la maison paternelle étaient si multipliées, qu'on fut obligé de me laisser conduire le troupeau, quoique les jours s'accourcissent ; on ne s'informait pas même des pâturages que je fréquentais. On avait soin seulement, à cause du loup, de me faire accompagner par les trois gros chiens, *Pinçard, Babillard* et *Friquette*. (Cette dernière était un trésor de fidélité, d'intelligence). Le Grand-Pré, pour lequel j'avais pris goût, fut le pâturage que je préférai : je m'y rendais en droite ligne. Les gens de Nitry, toujours pressés de jouir, vendangent de bonne heure ; de sorte que j'eus la liberté de grappiller dans les vignes, à mon aise, abondamment, en véritable propriétaire ; car les négligents Nitriates avaient laissé de toutes les productions, raisins, pêches, poires, pommes, coings, le tout meilleur que la récolte non mûre des cultivateurs. Les habitants de Nitry, outre leur insouciance, ont une sorte de grandeur et de générosité ; leur récolte n'est pas faite avec exactitude, comme à Sacy ; le Nitriate dit : « Il en faut un peu laisser au pauvre qui n'a pas de vigne, afin qu'il puisse goûter au raisin ; car autrefois, quand il n'y avait que des fruits sauvages, tout était à tous. Il faut laisser au pauvre qui ne possède plus rien, un peu de fruit cultivé, pour le préserver du vol et du désespoir, pour désaltérer le passant ou le pâtre qui abordent ces collines écartées... » Je trouvais donc des fruits en abondance dans les vignes de Mont-Gré, tandis que mes brebis, mes porcs et mes chèvres paissaient dans le

Grand-Pré ou dans le champ de Jean Simon, *le mansier* (1). abondant en serpolet et autres herbettes de coteau excellentes pour les moutons. Comme je sentais ma vie sur ces collines élevées ! Ah ! quels moments délicieux, et combien je les ai regrettés ! Combien aussi j'en ai joui depuis par le seul ressouvenir ! La journée s'écoulait trop tôt; c'était avec chagrin que je retournais à la maison paternelle.,. Arrivé le soir, je soupais seul, et dès le matin je faisais sortir le troupeau.

Il prospérait entre mes mains; je ne le ramenais que rassasié, et grâce à *Friquette*, les loups n'en diminuaient pas le nombre.

Vis-à-vis les vignes de Mont-Gré, derrière le bois du Bout-Parc, était un vallon plus solitaire, où je n'avais encore osé pénétrer; la haute lisière du bois lui donnait quelque chose de sombre qui m'effrayait. Le quatrième jour après les vendanges de Nitry, je me hasardai à y passer avec tout mon troupeau. Il y avait au fond du vallon, sur le bord d'une ravine, des buissons pour mes chèvres avec une pelouse où mes génisses pouvaient paître comme dans le Grand-Pré. En me voyant là, j'éprouvai une secrète horreur, causée par les contes d'excommuniés changés en bêtes que me faisait Jacquot; mais cette horreur n'était pas sans plaisir. Mon quadruple troupeau paissait; les cochons trouvaient en abondance une espèce de carotte sauvage, que les paysans nomment *échavie,* et ils labouraient la terre, tandis que les plus gros, et surtout leur mère, s'avançaient du côté du bois. Je les suivais pour les empêcher d'y entrer, lorsque j'aperçus sous un vieux chêne à glands, un énorme sanglier. Je tres-

(1) Ou le faiseur de *manses*. C'était un homme à qui la religion avait tourné la tête, par la crainte de l'enfer. Il avait cessé d'aller à la messe, il travaillait les dimanches et fêtes à ses vignes. Il faisait des manses, ou petites boules de terre argileuse, pour éloigner le diable, qui lui paraissait sous la forme d'une araignée. On fit enfermer cet infortuné au bout de dix ans, quoiqu'il n'eût causé aucun trouble. Mon père refusa de signer le mémoire.

(*Note de Restif.*)

saillis d'horreur et de plaisir, car cet animal augmentait l'aspect sauvage qui avait tant de charmes pour moi. Je m'avançai le plus qu'il me fut possible. Le fier animal m'aperçut et, dédaignant un enfant, il continua de se rassasier. Par un heureux hasard, la truie était en chaleur, elle s'approcha du sanglier qui courut à elle dès qu'il la sentit. J'étais ivre de joie du spectacle qu'ils m'offrirent, et je retins mes trois chiens en laisse pour ne pas troubler le sanglier. Dans le même moment parurent un lièvre et un chevreuil : je me croyais transporté dans le pays des Fées ; je respirais à peine. Je m'écriais inarticulément quand un loup parut. Je fus obligé de lâcher mes chiens contre cet ennemi public ; la crainte qu'il n'attaquât le troupeau détruisait le charme de sa présence (car tous ces animaux sauvages augmentaient à mes yeux celui de cette solitude). Mes chiens effrayèrent et lièvre et chevreuil et sanglier ; tout disparut et rentra dans les bois : mais le charme resta. Il fut même augmenté par une belle huppe qui vint se percher sur deux gros poiriers dont les paysans appellent le fruit *poires de miel*, parce qu'elles sont si douces et si sucrées dans leur maturité, que les guêpes et les abeilles les dévorent. Je connaissais déjà ce fruit ; les parents de mon ami Étienne Dumont avaient un poirier de miel au bas d'un champ très voisin de la maison paternelle, et il m'avait quelquefois mené en manger les poirettes tombées. Mais que je trouvais celles-ci délicieuses, à moi, et dans une terre de liberté !

Il me vint alors une idée : « Ce vallon n'est à personne : « je le prends : je m'en empare ; c'est mon petit royaume. Il « faut que j'y élève un monument, comme mon père lit « dans la Bible, pour qu'il me serve de titre. » Je mis aussitôt la main à l'ouvrage. Lorsqu'il fut achevé, je montai dessus pour contempler mon empire, car ne voyant personne, je me trouvais maître ; je sentais, avec mon imagination vive et réalisante, ce que l'on n'a peut-être jamais senti en Europe,

la situation de l'homme avant les rois, avant toutes les entraves et toutes les lois... Cette heureuse journée finit trop tôt...

De retour à la maison paternelle, j'étais triste et taciturne : le tracas, le tumulte, la subordination m'impatientaient. Ma bonne mère me crut malade : elle me prodigua les soins. — « Je me porte bien ! » lui dis-je un peu durement ; « mais « je voudrais être chevreuil ou sanglier ; car je ne voudrais « pas être loup, à seul fin de vivre tranquille dans les bois, « et surtout dans le vallon où j'ai été aujourd'hui, — Et où « donc as-tu été, mon Nicolas ? — Au delà du Bout-Parc. — « Oh ! si loin, mon enfant ! — Fût-ce plus loin encore !... « Oh ! si vous saviez comme c'est joli !... » Et je me tus, manquant de termes.

Tous les talents, toutes les qualités sont des dons naturels : l'instruction en facilite et en éclaire l'exercice, mais elle ne les donne pas. J'ai dit que je soignais les brebis, mais les agneaux attiraient surtout mon attention ; je parvins à les préserver de la mortalité, assez ordinaire pour ces petits animaux, quand le temps devient froid et qu'on les néglige. Un mot que j'avais entendu dire à Pierre Guerreau, frère aîné de Jacquot, me donna des lumières ; je hachai de la paille et du foin, que je mêlai avec du son, et cette nourriture fortifia les agneaux, ainsi que les brebis allaitantes. En 1745, aucun agneau n'était mort. Les abeilles avaient aussi mes soins. Chaque hiver, il périssait au moins la moitié de nos ruches et presque tous les essaims ; on ne pouvait ainsi réparer la perte des vieilles ruches. J'examinai les causes de ce dépérissement ; je trouvai que c'était les mulots et surtout le froid. Je fis des 4 de chiffres pour détruire les souris ; j'enduisis les ruches de chaux et de bouze de vache ; je les couvris d'excellentes robes de longue paille de seigle. Je portai l'attention plus loin, je leur fis cuire des lentilles, et dans les beaux jours d'hiver, où les abeilles sortent, j'en

mettais sur leurs pierres, en les humectant d'urine; ce légume farineux les soutenait et les préservait de la diarrhée. Mes parents et les domestiques étaient surpris de mes petits talents économiques. Mais ils ne produisirent pas l'effet que j'en attendais; au contraire, mon père se confirmait de plus en plus dans l'idée de m'envoyer à la ville, après m'avoir fait donner les principes du latin par mes frères aînés.

Pendant l'été de 1745, on eut plus d'une preuve de mes talents pour la conservation de la basse-cour.

Ma mère, quoique très adroite et très soigneuse, n'élevait que difficilement les oiseaux aquatiques, et elle n'avait pas encore réussi pour les poulets dindes. Une attention infatigable me fit triompher des obstacles. J'eus peu de peine pour les canards et les oies; je leur fis, dans la cour, une petite mare, avec une bonde, pour la nettoyer tous les jours : je la remplissais tous les soirs de l'eau du puits, et le lendemain, elle se trouvait suffisamment aérée. Je savais qu'il ne fallait pas que les jeunes dindes fussent mouillées ; je les préservai de la pluie et du froid. Je réussis. Ma mère était enchantée ! Mais mon succès même m'attira un désagrément. Mon père, à qui elle en parlait devant moi, lui dit qu'il augurait mal de cette grande aptitude aux petites choses; il assura qu'il fallait m'en dégoûter, en engageant mes sœurs aînées à se moquer de moi, par l'insultant sobriquet de *Metteur de poules couver*. J'entendais ce discours de sur mon pommier, et je rougis douloureusement,

Voici un nouvel ordre de choses qui va commencer. Le lendemain du jour où j'avais mené Jacquot à mon vallon, où j'avais passé une journée délicieuse avec mes camarades et ma première maîtresse, mon père m'éveilla du matin : « Nicolas ! Nicolas ! » Je pensai que c'était pour aller à l'école de Sacy, et mon cœur se serra : — « Allons, mon père. — « Nous allons à Joux, voir ta sœur Marianne et ton beau « frère Marsigny. Par la même occasion, nous rendrons une

« petite visite à M. Christophe Berthier, fils du bon M. Ber« thier, de Nitry. » Ma mère prit la parole quand il fut sorti, pour me représenter qu'il fallait m'instruire; que je serais à Joux auprès de ma sœur et comme chez nous... Arrivés à Joux, nous dînâmes chez ma sœur, et nous n'allâmes chez le maître qu'à l'heure de la classe du soir. Le fils du bon Christophe Berthier reçut mon père avec beaucoup de témoignages d'amitié; mais je lui trouvai quelque chose de sévère pour moi dans le regard : au lieu que son épouse, m'inspira de la confiance par son air de bonté; je crus voir ma bonne tante Madelon. Christophe Berthier, de Joux, avait deux grandes filles de vingt-cinq et de vingt ans. Joson, l'aînée, était le portrait de sa mère; et Nannette, la seconde, beaucoup plus jolie, mais haute, dédaigneuse, même : elle avait, en perfection, la noble figure des Berthier, qui aurait pu passer pour Romaine, sans leur extrême blancheur. Je fus d'abord prévenu pour Nannette : mais bientôt elle cessa de me plaire, en parlant toujours d'un grand pensionnaire de Noyers, alors en vacances, appelé Barbier. J'avais alors onze ans moins un mois ou six semaines; je paraissais formé par la taille, et plus encore par mon air sérieux et concentré. J'avais eu fort tard le défaut qui brouilla la Présidente De Mesmes avec son mari; mais, depuis longtemps, cet accident ne m'arrivait plus à la maison paternelle. Ce fut avec un étonnement douloureux que je m'aperçus d'une rechute à la troisième nuit de mon séjour à Joux! Quelle honte pour un garçon de mon âge, qui vivait dans une maison où étaient de grandes et jolies filles!... Je fis mon possible pour sécher ma place, mais en vain; la laine sèche difficilement ? J'avais d'ailleurs un fort bon lit, que je maudis mille fois : j'aurais préféré une paillasse. En me levant, je l'approchai de la fenêtre, que j'ouvris. Mais (et l'on en sera surpris à Paris), je couchais dans la même chambre que deux grandes filles, au premier étage; ce que, dans les campagnes, on

nomme la *chambre haute* ; le père et la mère étaient au rez-de-chaussée. Lorsque je fus descendu pour aller en classe, je guettais du coin de l'œil si Nannette montait faire les lits ; j'espérais que le mien sécherait, si elle différait jusqu'à midi. Ce fut ce qui arriva. Mais elle s'aperçut de quelque chose. Elle était si éloignée, cependant, de soupçonner la vérité, qu'elle me dit le soir en se couchant : — « Monsieur Nicolas ! « prenez garde, lorsque vous prendrez le pot-de-chambre » ! Ensuite elle rit beaucoup en parlant bas à sa sœur. Je me promis d'être exact ; je ne dormis presque pas. Mais on sait que la *mictio lecti* étant un effet du relâchement général, j'augmentais la cause en aggravant le mien par la suspension. J'avais pris dix fois le pot sans en avoir grand besoin, et cependant l'accident redouté eut lieu ! Mais ce ne fut presque rien. Le comble de la honte m'attendait le lendemain, que je dormis d'autant plus serré, que je m'étais plus contraint la veille : le besoin produisit un songe, dans lequel je croyais tenir le vase. Je m'éveillai cependant au milieu de l'évacuation. Je fus désolé... Je sentis bien qu'il n'y avait pas moyen d'échapper (il faisait jour) et que ma vergogne allait être découverte !... Elle le fut, en effet. Nannette, qui avait quelques doutes, fit les lits dès le matin. Elle trouva le drap encore mouillé, ainsi que le matelas. Elle vint avec éclat avertir sa mère. Son père et tous les écoliers qui étaient alors en classe l'entendirent ; j'étais confondu... Depuis ce malheureux jour, Nannette m'accabla de mépris ; elle me parlait comme à un enfant haï ; elle est la seule femme qui m'ait fait concevoir comment on peut haïr la beauté. Ce qui me fait éclater de rire aujourd'hui, c'est qu'avant d'aller nous coucher, on voyait une jolie fille de dix-huit ans, mener devant la porte un grand nigaud presque de la même taille, pour lui faire faire son petit tour, observant curieusement s'il ne la trompait pas !... Mais ceci tient à l'innocence des mœurs du Morvand, dont Joux est la fron-

tière. Nannette alla se plaindre à ma sœur, qui lui dit : « Il « faut qu'il soit malade, car ça ne lui arrivait pas chez nous, « ni à Vermonton, où il était en pension, cet été. » Elle me fit cependant de graves représentations. Mais à quoi tout cela servait-il? La crainte même de l'incongruité la rendait plus fréquente.. Je ne me serais pas arrêté à cette puérilité, si elle ne devait pas amener une de ces aventures qui font époque dans la vie.

Barbier, ce grand pensionnaire si vanté par Nannette arriva enfin. Le grand lit où j'étais devait être occupé par nous deux. La chose la plus pressée qu'eut à lui dire Nannette, après les premiers compliments, ce fut qu'il allait coucher avec un *pissenlit*. A ces mots, Barbier, surpris, me regarda : « Ça n'est pas possible!... » (je crois le voir encore.) « Ah! parbleu, nous verrons ça. » Je rougis, en baissant la vue ; je n'eus plus faim, et je ne pus déjeuner. Le grand Barbier m'avait déplu avant son arrivée ; il m'effrayait depuis que je le voyais. Après son déjeuner, il entra dans la classe et se mit à causer avec les demoiselles Garnier, filles du bailli, les demoiselles Barbier et Mlle Mouchou, fille fort riche, qui me faisait beaucoup d'amitiés auparavant. J'avais les larmes aux yeux. Julie Barbier me demanda ce que j'avais? Mon condisciple se hâta de prendre la parole : « Il a pissé au lit. » Un grand éclat de rire partit de tous côtés ! J'aurais voulu pouvoir m'anéantir. Moi, qui faisais le grand garçon ! moi, l'oracle de Sacy, moi, déjà père, être bafoué a Joux, pour un des premiers défauts de l'enfance !... Mlle Julie Barbier, l'aînée, qui n'était point la parente de mon condisciple, avait l'âme douce, sensible; elle lisait même déjà des romans ; Julie vint auprès de moi, elle essuya mes larmes avec son blanc mouchoir, en me représentant que ce défaut passager ne m'ôtait rien ; elle gronda Barbier : « Que vous « êtes dur! Vous voyez bien que c'est un défaut involon- « taire, et qu'il en est plus peiné que vous. Ne vous désolez

« pas, Monsieur Nicolas! ce n'est pas là un vice; on se cor-
« rige plus tôt et plus sûrement de votre petit défaut, qui « vous rend plus intéressant à mes yeux, que de ceux de « Monsieur » (désignant Barbier). « Vous lisez bien; vous « calculez facilement; et » (ajouta-t-elle tout bas) « pour « savoir ce que vaut celui qui vous traite avec tant d'impo- « litesse, il le faut entendre. » Ces dernières paroles adoucirent ma situation : je remerciai l'aimable fille et je souris ; elle me frappa deux ou trois fois sur la joue, de sa main douce, et je me trouvai presque heureux,

Malgré les attentions de Julie, je me déplaisais beaucoup à Joux, à cause de mon indisposition nocturne et de Nannette, mais je ne m'ennuyais pas comme à Vermenton, et depuis à Paris, auprès de mon frère, l'abbé Thomas; mais il y avait deux causes qui me rendaient Joux supportable : la première et la plus forte, était la société de Julie; la seconde, c'est que j'étais à l'orient de mon village. Celle-ci paraîtra futile; elle l'emportait cependant sur les autres motifs que je pouvais avoir; elle agissait continuellement sur moi et me préservait de cet ennui qui oblige quelquefois les Suisses à revenir dans leurs montagnes, du fond de la France et de l'Italie. Julie avait près de quinze ans; elle était formée, très jolie; elle lisait bien, avec sentiment et grâce; elle écrivait correctement, parce qu'elle aimait la lecture; elle venait moins à l'école pour elle-même que pour y accompagner ses frères et sœurs, qu'elle surveillait avec une prudence qui la faisait admirer de tout le monde. Elle apprenait la musique de son père, homme fort instruit ; il n'y avait personne dans le bourg qui ne l'aimât, à cause de sa bienfaisance. Presque tous les jours elle m'apportait tantôt des confitures, tantôt du gâteau, tantôt des fruits : elle me forçait de les prendre, en me disant : « J'ai appris de Joson que vous ne « mangiez presque pas à table. Je vous crois trop timide. « Prenez garde! mon cher Nicolas, on paie quelquefois de sa

« santé, dans l'âge mûr, la mauvaise honte de la jeunesse! (à ce que dit mon cher père). » Un jour que nous étions seuls à la table à écrire, les grands écoliers n'étant pas encore arrivés, elle me dit en riant : — « Vous étiez bien « désolé d'avoir fait ce qu'on vous a si rudement reproché « devant nous? Eh bien, c'est ce qui nous lie : si ce petit « désagrément ne vous avait pas fait passer pour un enfant, « une fille de mon âge oserait-elle se familiariser avec vous « comme je le fais?... » Je sentis qu'elle avait raison, et je fus presque bien aise de mon malheur.

Cependant, à mesure que je craignais moins, mon incommodité devenait plus rare. Enfin, la dernière fois qu'elle arriva, elle occasionna un trait singulier, bizarre, digne des *Nuits de Straparole*.

Barbier se plaignait fort de coucher avec moi, quoique le lit fut assez grand pour que je ne l'incommodasse pas, en mettant tout au pis. Il en dit tant, qu'à la fin Joson, la bonté même, consentit qu'on me fit un lit à part. — « Non ! » répondit Barbier, « qu'il reste là, ce *Fleurisson jaune*; c'est « moi qui prendrai le lit à part. — Il faudra donc que mon « père ni ma mère n'en sachent rien? » (dit tout bas Nannette). — « Eh bien, ils ne le sauront pas ! » reprit Joson. — « Voyez pourtant ! » dit alors Nannette, de ce ton fâché bien aise, qui allait si bien à sa figure, « comme ce... comment donc l'appelez-vous, Monsieur Barbier? (et elle rit très fort). — « *Fleurisson jaune* », dit-il. — « Comme ce fleurisson « jaune-là est incommode!... Si j'avais dit à mon père les « choses comme elles sont, il aurait eu le fouet. » Ah ! pensai-je, elle est pourtant bonne ! elle n'a pas dit tout ce qu'elle pouvait dire. Le lendemain soir, Joson et Nannette firent un lit à part pour Barbier, sur une longue table, environnée de chaises, et on ne me laissa que la paillasse, un drap et une couverture. Je n'en fus pas fâché; car dès que je n'eus plus de lit à gâter et que je ne craignis plus rien, je



EDMOND ADMIRÉ

— *Edmond, dans l'atelier de son maître, avec Mademoiselle Manon, qui l'examine en le louant : « Vous êtes bien fait. »*

(6e *Estampe de Binet pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.)

• Edmond, c'est Restif.

n'eus plus d'échappée. Tout le monde était donc content, excepté Joson, parce qu'elle croyait que je ne l'étais pas. Lorsqu'elle me crut endormi, parce que je feignis de ronfler, elle dit à sa sœur : — « J'aimerais mieux perdre un lit que « de voir un jeune homme délicat comme celui-là aussi mal « couché ! On voit qu'il se déplaît ici ; à peine mange-t-il ! « cela me fait peine ! — « Bon, bon, » dit Nannette, « c'est « assez bon pour lui ! Il ne s'ennuie pas, sa Julie Barbier l'en « préserve ; et quant à ce qu'il ne mange pas, cela m'inquié- « terait, si je ne le voyais toute la journée croquer des chat- « teries avec elle. Je suis bien aise qu'elle sache que c'est un « *pissenlit* à fleuron jaune. » Elle éclata de rire. — « Bon ! » dit mon camarade, « elle le sait et ne lui en fait que plus « d'amitiés. — Oh ! je la reconnais là ! » reprit Nannette ; « c'est la consolatrice des malencontreux. « — Il est bien « doux, ma sœur ! » dit Joson, « voilà pourquoi on l'aime ; car « moi, je l'aime beaucoup ! et M. Lemoine » (d'Oudun, c'était son futur qui était venu deux fois à la maison, depuis que j'y étais), « dit que c'est un enfant plein d'esprit. » — « Lui, de l'esprit ! » s'écria Nannette, il l'a donc laissé au « *Puits-Babillard* (1), quand il est venu à Joux. Il est hon- « teux pour nous ; il ne cause qu'avec sa doucereuse Julie. « — La timidité marque de l'esprit, ma sœur, » observa « Joson ; tu l'as souvent entendu dire à mon père ; et que les « hardis font quasi toujours des bêtes. Mon frère aîné, qui « est à Noyers, était timide comme cela, et il a beaucoup « d'esprit ! Le cadet, qui est à Vézelay, n'en a pas la moitié « autant, et tu sais comme il était hardi ! »

Elles parlaient ainsi tout haut, croyant leur père et leur mère endormis. Mais il paraît que le maître Berthier, qui n'avait que cette chambre pour coucher ses pensionnaires et ses filles, ne s'en fiait pas absolument à l'innocence de l'âge

(1) Petite fontaine, sans doute ainsi nommée du babil des femmes qui vont y laver. (*Note de Restif.*)

d'or : il était entré doucement, et ayant entendu parler Barbier, qui était fort près du lit de ses filles, il alla s'imaginer qu'il etait couché dans leur lit ! Et ce n'aurait pas été la première fois que, dans ce pays, on aurait vu un grand garçon couché avec de grandes filles sans qu'il en fut mésarrivé : mais il ne faut pas qu'ils aient été dans les grandes villes ! Il semble même qu'un certain instinct instruise là-dessus les parents les plus bornés : quand un fils a une fois quitté la maison paternelle et qu'il y revient, il ne couche plus avec ses sœurs ; on croirait lui donner une marque de mepris et le traiter en enfant... Je disais que M. Christophe Berthier s'imagina que Barbier s'était mis auprès de ses filles sous prétexte que les deux sœurs étant ensemble, le danger n'existait pas. Dans cette idée, il s'approcha doucement du lit, et lorsqu'il sentit qu'il y était, il chercha le gaillard de la main. Nannette, sentant une main errer sur elle, crut que c'était celle de son bon ami Barbier — « A quoi pensez-vous donc ? » lui dit-elle bien bas. « Retirez-vous, que ma sœur ne « vous entende ! » Le père ne savait ce que signifiait ce langage, et je conçois aujourd'hui qu'il l'interpréta au pire ; ce qu'il fit qu'il donna un soufflet à sa fille cadette, sans prononcer un seul mot. Nannette fit un cri. Joson cria d'entendre sa sœur crier. Barbier voulut sauter du lit, croyant que ce fût un voleur ; il renversa la table, les chaises et tomba lui-même au milieu de la chambre, sous les pieds de Christophe Berthier, qui, surpris de ce boulvaris (1), et trouvant le prétendu coupable à sa portée, lui donna les étrivières avec son martinet, arme qu'il portait toujours, comme les nobles leur épée et les Italiens leur poignard. Les deux filles criaient « Au voleur ! » et appelaient leur père. Barbier, qui était fort, gourmait le maître, quoiqu'il l'eût reconnu à ses armes. La mère monta, une lampe à la main. On vit alors tout le

(1) Mot particulier à Restif, pour *charivari*. J. G.-C.

désordre, des matelas et un lit de plume sur le carreau ; le maître et Barbier colletés, celui-là dessous, et frappant comme un sourd avec son martinet ; les filles demi-nues a leur séant et tremblantes ; moi, couché sur ma paillasse, enveloppé dans un drap et une couverture, feignant de m'éveiller... Les explications se firent peu à peu. Christophe me questionna ; je répondis naïvement ; et il eut le bon sens de m'assurer, que si l'accident nocturne m'arrivait quelquefois, il savait que c'était involontairement, et qu'il ne m'en ferait pas un crime. Notre lit fut raccommodé sur-le-champ; Barbier se mit à côté de moi, et délivré de ma crainte, je ne lui donnai plus occasion de se plaindre.

Huit jours après, arrivèrent les vendanges de Joux, qui se font tard. Nous eûmes de la pluie ; je fus mouillé ; j'eus froid, et la fièvre me prit. Je ne connaissais pas cette maladie. J'étais auprès de Julie Barbier, quand j'eus le second accès... Faites attention à ce trait-ci, Lecteur.

Je frissonnais ; elle me tâta le pouls : — « Ah ! mon « Dieu ! vous avez la fièvre ? » me dit cette bonne fille ; « il « faut vous aller coucher et beaucoup boire. Je voudrais « vous soigner, si cela se pouvait : mais Madame Berthier « est bonne ; elle vous soignera bien. » Je ne voulus pas aller me coucher. J'étais courageux, quoique d'un tempérament délicat. Non, il n'est pas possible d'exprimer les attentions de Julie. Elle alla me chercher à boire, et profitant de l'absence du maître, elle courut chez son père, d'où elle m'apporta d'un sirop très agréable, que je crois de violette, et je bus tant qu'elle voulut par ce moyen. Que de choses compatissantes elle me disait ! Et tout cela n'était en Julie que l'effet de son excellent caractère Elle m'embrassait ; elle allait jusqu'à me baiser les mains. On sait que j'avais les sens faciles à émouvoir ; que mon aventure avec Nannette avait développé en moi un sixième sens, exquis dans l'adolescence. Brûlé par la fièvre, enivré des caresses de Julie, je

sentis l'aiguillon de la volupté; je cherchai la jouissance, d'après mes ressouvenirs. Mlle Barbier ne fit pas la moindre résistance : elle se livra... d'un air si tendre, avec tant de complaisance, qu'il fallait que ses lectures eussent entamé son cœur et ses sens. Quant à moi, encore fort excité par la douceur des caresses d'une fille charmante et dévouée, je me trouvai au delà de la nature, par la tension des organes. Je triomphai... Mais que je payai cher cette exagération accidentelle de mes forces ! Je faillis d'en mourir. Pour Julie, elle était plus âgée que moi, elle se portait bien, et elle était femme; malgré la douleur de la défloration, qui lui fit jeter un cri, elle m'avoua qu'elle avait goûté toutes les delices de l'amour... Elle fut ensuite infiniment tendre : mais j'étais mourant dans ses bras. Ah ! comme ses attentions furent délicates! elle me ranimait doucement par ses baisers, par un peu d'élixir... Heureusement elle eut tout le temps : il ne vint point d'écoliers, cette après-midi-là, et elle avait laissé à la maison ses jeunes frères et sœurs. Quelle soirée ! c'est une des époques les plus extraordinaires de ma vie!... Quoique chérissant Julie (que, sans le savoir, je venais de rendre mère), je sentais que ce n'était pas en amant, que je l'aimais, c'était (comme depuis, Thérèse, sa fille) de la plus pure et de la plus tendre amitié... Mon épuisement extrême empoisonna cette seconde jouissance, comme l'avait été la première avec Nannette... Une autre singularité, c'est que le lendemain, ce fut moi qui me trouvai honteux devant Julie, embarrassé ; c'était elle qui me prévenait, me rassurait!... Je fus deux jours sans avoir la fièvre ; un nouvel accès plus fort survint le troisième. Julie redoubla d'attentions. Mais il n'y eut plus d'érétisme (1) de ma part, et je n'en fus que plus sensible aux soins de mon amie... Cependant, qui le croirait? moi, qui la chérissais ; moi qui avais été si touché de ses soins, que

(1) On écrit plus volontiers *éréthisme*, de nos jours.

I. G.-C.

j'en avais souvent versé des larmes de joie ; qui croirait que je ne l'ai jamais revue?...

Le lendemain, j'étais si faible, que je ne pouvais me soutenir; je demandai à retourner chez mes parents. On ne voulut pas y consentir. Je le dis à ma Julie. Elle ne répondit qu'en secouant un peu la tête. Un moment après, elle ajouta : — « Attendez encore. » Le jour suivant, je n'eus pas de fièvre. Julie parut contente. Mais le troisième jour, le frisson annonça un accès terrible! Julie était à côté de moi, quand il commença. — « Vous pâlissez ? » me dit-elle. — « Oui, je sens la fièvre qui me vient au galop. — Ah! je « voudrais que votre pays fût plus éloigné, ou que du moins « vous n'eussiez pas une sœur ici; je vous emmènerais chez « nous; je vous soignerais, comme j'ai soigné mon père, « qui disait qu'il ne l'aurait jamais été aussi bien par per- « sonne que par sa Julie... Mais vous avez une sœur ici, et « vous êtes d'un pays trop voisin. Croyez-moi; allez chez « vos parents : la maladie ne veut pas être traitée chez des « étrangers, tels bons qu'ils soient; s'ils ne vous gênent « pas, vous vous gênez vous-même... Il m'en coûte à vous « donner ce conseil! et je crois que vous me connaissez « assez pour n'en pas douter. » J'étais ému par la fièvre et par la bonté de Julie; je lui baisai la main. — Adieu, Made- « moiselle! » (je ne croyais pas que ce fût pour toujours!) « Je m'en vais chez nous. — Pas aujourd'hui, dans l'accès! « — Il ne me faut pas une heure de marche; et j'y serai « avant la fièvre chaude... » Elle me donna deux oranges, les seules peut-être qui fussent dans le pays, et les premières que j'eusse vues. Elle me dit de m'en parfumer la bouche, après avoir bu aux fontaines. — « Adieu, mademoiselle Julie! » Elle ne me répondit rien ; mais elle sanglota, en appuyant ses deux mains sur mes épaules.

Ce fut ainsi que se passa mon séjour chez le maître Berthier, qui fait dans ma vie une époque à jamais mémorable!

et que se termina ma onzième année ; car nous sommes au commencement de Novembre.

J'eus les fièvres-tierces tout l'hiver de 1746. Comme j'avais deux bons jours sur trois, je m'appliquai à lire, à écrire, à compter ; je soignai les abeilles, les brebis, les agneaux, toute la basse-cour ; ma maladie ne m'inquiétait pas : je l'avais vue à plusieurs de mes camarades, et pas un n'en était mort.

Au printemps, ma mère voyant que mes accès étaient toujours aussi forts, avec fièvre chaude et délire, elle consulta par lettre mon frère Boujat, qui lui conseilla de me purger avec la manne et la rhubarbe. Je gardai le lit pour ma médecine. Je ne le quittai pas. La fin de ma beauté était arrivée. Dès le lendemain de ma purgation, on remarqua tous les symptômes de la petite vérole. Une fièvre continue me saisit ; l'éruption commença, et je fus trois jours dans le délire le plus effrayant. Mes craintes étaient les chiens et les serpents. Je sautais du lit, me croyant poursuivi par des chiens, ou que j'avais plein mon sein de serpents ; je secouais ma chemise, pour les faire tomber. Mon père, tout fort qu'il était, suffisait à peine pour me contenir. On me crut perdu. Je me souviens parfaitement de ce délire, suivi d'un malaise si violent, que depuis, j'ai plus redouté la petite vérole que toutes les autres maladies...

Guéri de ma petite vérole, je fus aussi laid de visage que j'avais été beau. Mes traits étaient grossis et absolument changés ; mes cheveux, châtain doré et bouclés, étaient tombés ; ils revinrent noirs et droits. La première fois que je me vis dans un miroir, ce fut avec une sorte d'horreur. De ce moment, je devins plus honteux, plus sauvage ; je n'avais plus rien qui me rassurât. J'avais vivement désiré de ressembler au Comtois de Geneviève ; mais je trouvai que la nature avait été trop loin, et ce fut peut-être ma laideur qui m'empêcha de chercher à revoir Julie Barbier ; outre que je n'au-

rais osé me remontrer chez mon maître : il avait écrit à mon père une lettre fort sèche, qui les refroidit.

Dès qu'on me parlait d'aller chez ma tante Madelon (1), j'étais transporté de joie. Ce fut une faveur signalée, que mon père m'accorda, de me mener avec lui à une fête patronale de Nitry.

Mais un motif secret, et qu'on était loin de pénétrer, redoublait mon contentement : j'étais curieux de voir plusieurs jolies filles dont François (2) n'avait cessé de me parler. Il m'avait surtout vanté Ursule Lamas, qu'on nommait *la belle Ursule* dans tous les environs; Edmée Boissard, petite-fille par sa mère du bon maître Berthier; Catin Doré (3) ; Georgette Lemoine et quelques autres. Nous partîmes dès le matin. Je n'étais plus beau de près, mais je l'étais encore de loin, et ma mère, en frisant mes cheveux renaissants, leur avait rendu l'apparence de leur bouclé naturel. J'avais un chapeau neuf, une chemise à manchettes ; habit rouge, veste et culotte bleu céleste ; de fins bas de coton, des escarpins avec des boucles à pierres, fort antiques, mais qui n'en étaient que plus éblouissantes. Ma tante ne pouvait se lasser

(1) Madeleine Restif avait été, nous apprend M. Nicolas, la plus belle fille du canton. Mariée deux fois elle n'avait pas eu d'enfant et aimait ceux de son frère comme s'ils eussent été les siens. « J'étais surtout l'objet de ses complaisances et de sa tendre et sincère affection », dit Restif.

J. G.-C.

(2) C'était le berger du père Restif avec lequel aimait tant à se promener M. Nicolas. J. G.-C.

(3) Il faut dire ici que le nom favori, pour les filles, à Nitry, c'est *Catin* ; comme celui de *Marthon*, prononcé *Mathron*, est le nom le plus en usage à Sacy ; d'où le proverbe :

Des ribans aux Catins de Nintry,
Des galotes aux Mathrons de Sacy,

ce qui exprime les deux caractères. Les filles de Nitry n'aiment que la joie, la danse, les rubans ; aussi sont-elles toutes battues et malheureuses en ménage ; les filles de Sacy sont sérieuses, laborieuses, elles veulent du solide, figuré par les galotes, qui sont des morceaux de pâte cuits dans du lait et le plus rassasiant de tous les mets. (*Note de Restif.*)

de me voir et de me caresser. En allant à la messe, elle me tenait par la main et me montrait à ses anciennes camarades, qui avaient connu mon grand-père Pierre : — « Hem ! voila « encore un vrai Restif !... Voyez ces traits ! cet œil, ce nez « aquilin !... L'aîné de premier mariage est aussi un vrai « Restif; mais le second n'est qu'un Dondène (1). » Toutes ces bonnes femmes me firent accueil et voulaient rentrer chez elles pour me donner, l'une un gâteau, l'autre des fruits; mais ma tante en empêchait : — « Vous savez que « j'ai de tout cela, » leur disait-elle, « et que les Restifs ne « sont pas sur leur bouche. »

Nous approchions de l'église, vis-à-vis laquelle est l'abreuvoir, quand je vis sortir d'une maison à côté de nous, une jeune fille, ou plutôt une nymphe (telle que depuis j'ai vu Jeannette Rousseau). Sa beauté me frappa comme l'éclair... — « Edmée? » lui dit ma tante, « c'est ton cousin Nicolas de « Sacy, et tu ne viens pas l'embrasser?... » Edmée accourut. Mais en m'approchant, elle rougit, et devint honteuse. Ma tante nous fit embrasser. Ensuite nous allâmes ensemble à l'église : je regardais ma jolie cousine avec une sorte d'extase, et je baissais ensuite les yeux, comme si j'eusse été ébloui. Je sentais au fond de mon cœur ma timidité naturelle, qui aurait été bien plus forte, si mon père n'avait pas été adoré dans Nitry, si je n'avais pas été aussi bien habillé, et si je n'avais pas été au milieu de parents, qui avaient de moi la plus haute opinion non méritée... Edmée nous laissa, pour aller à sa place, et j'en fus bien aise : elle me causait une émotion trop vive; ensuite, elle était trop formée pour moi, et j'entrevoyais avec peine qu'elle serait le partage d'un autre. Je sentais seulement que j'aurais bien désiré avec elle la scène de Nannette, et, mieux encore, celle de Julie.

Arrivés dans l'église, nous vîmes tout le monde se lever,

(1) La première femme de mon père était une Dondene.

(*Note de Restif.*)

pour nous regarder d'abord ; un instant après les regards se portèrent vers la grand'porte, ouverte à deux battants. Une grande, belle et grosse fille arrivait entre ses deux frères, hauts de six pieds, et aussi beaux qu'elle. Elle était en blanc, toute couverte de rubans rouges, bleus, verts ; son teint effaçait l'éclat des roses, dont elle avait un gros bouquet ; elle était plus éblouissante que jamais dame ne me l'a paru depuis à Paris, avec des diamants, du blanc, du rouge, et tout ce que l'art peut inventer, pour relever l'éclat des charmes. Elle effaçait Nannette, qui, onze mois auparavant, m'avait causé mes premiers désirs : c'était une belle fleur dans son plus bel épanouissement. Tous les yeux s'étaient fixés sur elle. Ma tante, voyant que je la regardais, me dit : — « C'est Ursule Lamas ; son père était le plus grand ami de « votre père dans sa jeunesse... Ursule ? » lui dit-elle, « de- « vines-tu quel est ce jeune garçon ?... » Ursule me regarda, et dit : « On voit bien que c'est un Restif, un peuchot échôlé « par la vézole. » Et elle m'embrassa deux fois. Elle avait les joues douces comme ma cousine Nannon d'Aigremont, et ses roses m'embaumèrent, ou son haleine, je ne sais lequel ; mais femme jamais n'a senti si bon. Cependant elle ne m'inspira qu'une admiration froide ; Edmée Boissard m'occupait plus profondément ; sa taille svelte, son air timide et virginal étaient plus d'accord avec mon goût, que les charmes parfaits d'Ursule... Je présentai l'eau bénite à ma tante et à la Belle ; ensuite mon oncle qui nous suivait, s'empara de moi et me mena dans le chœur, où était sa stalle : pour lui, il alla chanter au lutrin.

A l'*offerte* (1), je m'occupai à vérifier ce que François

(1) Les grandes fêtes, toutes les filles au-dessus de quinze ans vont à l'*offerte*, où elles donnent un liard : c'est une sorte de *montre* qui retrace en petite et faible image, l'ancienne coutume de Sparte, de faire danser nues, dans la place publique, toutes les jeunes filles absolument formées, au milieu d'un cercle composé de tous les garçons à marier. La place des femmes à Nitry, comme à Sacy, est la nef entière ; les hommes occupent le chœur et

m'avait dit de la beauté de ses concitoyennes. J'en remarquai plusieurs fort agréables; mais Edmée Boissard les surpassait toutes. Il est un certain charme tout-puissant sur chaque homme et sur chaque femme; lorsqu'on trouve ce charme à une personne d'un sexe différent, il produit le véritable amour. Je suis encore persuadé que je n'ai jamais aimé qu'une seule Beauté, ma véritable Vénus, quoique j'aie désiré différents individus : Je voulais examiner toutes les filles; mes yeux une fois fixés sur Edmée, je ne vis plus qu'elle.

Après le dîner, tous nos parents des deux sexes vinrent pour voir mon père, l'unique rejeton d'un nom respecté; car chacun prétendait l'avoir pour le goûter et le souper, en même temps que ma tante nous voulait retenir. Ce fut alors qu'arrivèrent Edmée Boissard, Ursule Simon, Catin Doré, Georgette Lemoine, Catiche *Tous les jours*, Dodiche Gautherin, Ursule Lamas, et d'autres jeunes filles de ma famille, les plus aimables du pays. Elles m'emmenèrent dans leurs courtils (jardins), pour me donner des bouquets, tandis que les pères et les mères causaient avec mon père, ma tante et mes oncles. Je donnais une préférence marquée à la jolie Boissard. Ursule Simon me dit en riant : — « Petit *cousinn*, je « vous suis plus proche qu'Edmée, et je porte un nom qui, « après le vôtre, est le plus respecté dans Nitry ; c'est le nom « de votre grand'mère... — O ma cousine! » lui répondis-je, « croyez que je vous considère autant qu'Edmée Boissard ; « mais c'est que je ne saurais m'empêcher de vouloir être « auprès d'elle. » Ursule Simon embrassa Edmée, en lui disant : — « Tu vois *bienn* que tu es la plus jolie ! » Et à

les deux ailerons de la croix; ainsi l'on voyait parfaitement, et en détail, passer la longue file qui marchait modestement et fort doucement à cause du baiser de la patène. A Courgis, l'on n'allait à l'offerte que lorsqu'on devait communier.

(*Note de Restif.*)

« moi : — « Vous êtes, comme ma mère dit quelquefois « qu'était votre père à votre âge, clairvoyant, franc et bon. « Vous avez raison : Edmée est la plus jolie fille du pays, et « si j'étais garçon, je la préférerais à Ursule-la-Belle. » Celle-ci l'entendit : « Tais-toi, langue ! Ne vois-tu pas que je fais « au petit *cousinn* un chapel de roses ? — Mettez-y les vôtres ? » lui criai-je, « et prenez-en de nouvelles ! — Ah ! le « petit *coquinn* ! il est coquet ! » dit-elle, « et son père ne « l'était pas ! » Ursule Simon sourit, et croyant que je n'avais pas entendu, elle reprit : — « Edmée, Ursule ou moi, nous « vous attendrions trop longtemps... au lieu que... ma pe- « tite sœur... Anne-Marguerite, qui n'a pas osé venir.. « Allons dans notre jardin... Il faut *bienn* qu'elle vous voie « aussi... » Et elle nous y mena tous.

Je marchai paré de mon capel de roses. Au milieu de ce chœur de jeunes filles, je ressemblais à l'Amour. Je songeai à Julie : — « Ah ! si elle me voyait !... » Nous trouvâmes ma cousine Simon la mère, occupée à préparer une collation ; car elle attendait mon père. Elle me fit les mêmes caresses que si j'eusse été son fils. Ensuite elle appela sa cadette : — « Anne, *vienn* donc voir ton jeune *cousinn* de Sacy, que tu « avais si envie de voir ! » Je vis entrer une grande fille mince, et qui pourtant n'avait pas encore mon âge, qui promettait d'être dans quelques années jolie comme Edmée Boissard, un peu brune, comme tous les Simon, mais ayant le sourire céleste. Je fus frappé ! La mère s'en aperçut ; elle mit sa main dans la mienne ; je la sentis trembler... — « Embrassez-vous ! » nous dit la mère ; « car vous êtes enfants de bons « parents et amis !... » Je regardai la jeune Anne, avec d'autant plus d'intérêt, que peut-être c'était l'épouse que mon père me destinait.

Le 28 Auguste 1746, veille de la fête patronale de Sacy, arriva M. Jean Restif, suivant sa promesse. Mon père avait été au-devant de lui jusqu'à Nitry. Jean Restif avait une

chaise (1), car il était fort riche. J'étais curieux de voir cet homme respectable, d'une vertu rigide, et dont mon père parlait sans cesse, à cause de la reconnaissance qu'il lui devait. Il était mis plus que simplement; un vieux habit de drap gris, ses souliers coupés à cause des cors aux pieds; il marchait difficultueusement. Je fis ces remarques en le conduisant à l'église par derrière les murs, comme il l'avait demandé à mon père. Dès que nous fûmes seuls, Jean Restif m'interrogea : — « Mon petit cousin, que lisez-vous?
« — La Bible, monsieur l'Avocat; et mon père nous la lit
« tous les soirs. — Qu'y avez-vous remarqué? — Ho! la
« création du monde; et comment Adam pécha tenté par
« Eve, qui l'avait été par le vilain serpent, qui parlait; et
« comme ils furent chassés du Paradis terrestre. Et puis il y
« a Caïn, qui tua son frère Abel; et puis le déluge universel;
« ho! j'aime bien la colombe, que Noé envoya deux fois, et
« qui revint la seconde avec une branche verte dans le bec;
« et puis il y a Cham; et puis Abraham, qui allait immoler
« son fils Isaac, mais l'Ange lui retint le bras. — Qu'avez-
« vous remarqué dans la conduite des fils envers leurs
« pères dans la Bible? — Que tous les bons fils, comme
« Isaac, Jacob, Joseph, respectaient leurs pères, comme
« mon père respecte son père Pierre Restif, et que tous les
« mauvais fils comme Cham, Esaü, et quasi tous les fils de
« Jacob, ne respectent pas leurs pères, et leur donnent du
« chagrin. — C'est fort bien! Qu'avez-vous remarqué en-
« suite? — Moïse, le buisson ardent, où Dieu lui parla, et où
« il se donna son vrai nom, dit mon père; les plaies
« d'Egypte, et comme Pharaon était méchant : aussi, c'est
« que Dieu endurcissait son cœur; et comme les Israélites
« passèrent la Mer Rouge; et comme ils mangèrent la manne
« dans le désert; et comme ils firent un veau d'or, et comme

(1) Une *chaise de poste* pour le voyage, c'est-à-dire une voiture à lui personnelle. J. G.-C.

« Dieu les punit. — Vous avez une excellente mémoire! et « vous seriez inexcusable de ne pas en profiter! Qu'espérez-« vous devenir? Quel état voudriez-vous, à portée des fa-« cultés de vos parents? » La question était au-dessus de ma sphère; je connaissais très peu d'états: celui de laboureur, ou de vigneron, ou de curé, ou de maître d'école, ou de chirurgien; c'était tout à peu près; car les autres états, comme notaire, juge, procureur, n'étaient point des états à Sacy; ils étaient exercés par des laboureurs (idée juste, et malheureusement fausse pour les villes). Je répondis que je ne savais pas; mais que j'aimerais bien à être berger. J. Restif sourit. Il me parla des états exclusifs des villes, et je n'y comprenais rien. Il me fit ensuite raisonner, pour connaître l'étendue de mon esprit, la rectitude de mon jugement, autrement le bon sens que je tenais de la nature. « Quelles « sont vos idées sur ce que l'on doit aux autres, sur ce qu'ils « nous doivent; sur la manière de se conduire avec eux? « Avez-vous quelquefois réfléchi là-dessus? — Non, Monsieur « l'Avocat. — Hé bien, qu'en pensez-vous, en ce moment? « — Ce que j'en pense?... mais rien... — Comment! rien?... « Vous ne savez pas ce que vous voudriez qu'on vous fît? — « Ho! si fait, monsieur l'Avocat : je voudrais qu'on me fît « tous les plaisirs que je désire; je voudrais qu'on ne me reprît « qu'avec amitié; qu'on me donnât tout ce que je demande-« rais. — Je vous crois! mais les autres ont la même envie. « Si vous voulez qu'ils vous aiment, qu'ils vous fassent plai-« sir, il faut donc leur en faire. Le plus sage commence. — « Ho! vous avez raison, monsieur l'Avocat! et c'est comme « je fais avec mes camarades, déjà depuis longtemps! « car ayant été bien méchant, un jour, quand j'étais tout « petit, on me rendit tout le mal que je faisais aux autres; je « pinçais : on me pinça; je crachais au nez : on m'y cracha. « Je m'avisai de donner de mes confitures : tout le monde « me donna; et depuis j'ai fait plaisir le premier, pour qu'on

« me le fit de meilleur cœur. — Pourquoi, à ma première « question, m'avez-vous dit que vous ne saviez pas? — « C'est que je n'avais pas compris. — Bon! voilà une excel- « lente réponse!... Mon enfant, pendant toute votre vie, « songez à bienfaire aux autres, afin qu'ils vous bienfas- « sent. »

Au retour, ce fut avec mon père que s'en revint son honorable parent. Je marchais derrière eux, sans dessein; mais j'entendis quelque chose de leur conversation : je vais rapporter fidèlement le peu que j'en ai retenu.

— « Hé bien ! mon respectable parent », dit mon pere. — « Je vais vous dire ce que je pense... » J. Restif se retourna en ce moment, et, m'ayant aperçu, il parla bas. — « Mais enfin, » dit mon père au bout de quelques minutes, « quelle « est votre opinion? en ferai-je un laboureur? — Non. » Ce fut le mot fatal qui décida mon sort; il retentit encore à mon cœur, ce **NON**, que la bonté dicta, et qui m'a fait tant de mal! Après ce mot, J. Restif continua : « Cet enfant a beaucoup « de son aîné; mais ce n'est pas plus le même caractère, que « c'est la même mère : ces deux enfants se ressemblent dans « tout ce qu'ils tiennent des Restif; mais ce qui vient de leurs « mères les différencie prodigieusement! » et il répéta : « PRODIGIEUSEMENT! L'autre a réussi, tout le monde l'estime, « je le sais. Pour celui-ci, je n'oserais lui promettre la même « estime... — Comment? » dit mon père, « avez-vous vu « en lui des dispositions au vice? — Non; mais il ne faudra « pas lui donner l'état de son frère. Il aime les femmes; ce « n'est pas vice, mais c'est un penchant qui est toujours « prêt à le devenir : comme la pauvreté, *qui n'est pas vice*, « tient les pauvres toujours à la veille d'être fripons. « L'homme sage, à force de soins, peut éviter la pauvreté; « mais pour régler le penchant aux femmes, il faut une ex- « périence qui vient toujours trop tard. — Je le ferai ins- « truire, » reprit mon père; « après nous verrons ce qu'il

« sera à propos de faire de cet enfant. Le fond est propre à « l'étude, vous me l'assurez? — Je vous l'assure. »

C'est tout ce que je pus entendre de leur conversation, que je compris à peine alors; mais qui depuis m'est revenue, comme je la rapporte ici.

Cependant l'abbé Thomas avait répondu aux sollicitations de mon père, et de l'avis de notre frère aîné, il avait consenti à me prendre. Mon père m'aurait conduit à Paris avant les vendanges, si Larivière (1) n'avait pas abandonné le troupeau : je fus encore berger. J'étais plus formé, mes soins furent plus entendus : jamais le troupeau n'avait été si beau. Je retournai dans mon vallon ; mais je n'y eus pas la même ivresse : mon âme n'était plus aussi tranquille. Au lieu de ne sentir que le charme du présent, comme l'année précédente, je me reportais dans le passé ; mon imagination me retraçait tout ce qui m'était arrivé depuis treize mois. Je découvrais Joux de mes collines, et le souvenir de Julie Barbier, de ses charmes, de ses qualités, de son amitié pour moi, me plongeait dans une profonde mélancolie! Si proche de cette aimable fille, et n'oser l'aller voir! J'ai toujours eu, comme Socrate, un Moniteur secret, qui m'éloignait du péril, bien qu'absolument inconnu : Julie venait d'être mère, à l'insu de tout le monde, son père et la belle-mère exceptés... Un autre sujet d'inquiétude, c'est que j'entendais journellement mon père et ma mère parler entre eux du projet de me mettre à Paris, auprès de mon second frère, l'abbé Thomas. Tout cela troublait ma tranquillité, empoisonnait mes plaisirs ; je n'étais plus seul ; j'avais, à ma suite, toutes ces tumultueuses idées dans mon cher vallon, et elles enlevaient le charme à tout ce qui m'avait enchanté l'année précédente.

A onze heures, le même jour qu'en 1745 j'étais parti pour aller en pension à Joux, arriva sur son âne la bonne Margue-

(1). C'était le nouveau berger du père Restif. J. G.-C.

rite Pâris, gouvernante de mon frère, le curé de Courgis (1), avec une lettre de l'abbé Thomas, qui fixait le jour de mon départ. Je la regardai comme un malheur... et je vois aujourd'hui que je ne me trompais pas!...

Lecteurs! Les plus heureux de mes jours sont passés!

(1) Restif, curé de Courgis (1715-1800). J. G.-C.

SECONDE ÉPOQUE

JE SUIS ENFANT DE CHŒUR : 1746-1747

e suis interrogé par le chapelain de Courgis qui me félicite sur mes dispositions. — On me prédit que je serai, un jour, un saint. — Auxerre me frappe d'admiration. — Je prends les carrosses qui vont à Fontainebleau pour une troupe de voleurs. — « Mon père, je veux demeurer toute ma vie à Paris! » — « Ho! que de petits curés! », — Mon premier tableau littéraire : la marchande de pommes cuites. — Mon arrivée à Bicêtre : la table, mes occupations. — Mon amitié avec Nicolas Fayel : sa jalousie. — Les jolies sœurs grises : Esther. — Sœur Rosalie me dévore des yeux. — La lecture au réfectoire des prêtres. — Pèlerinage à Sainte-Geneviève. — La guerre aux Jésuites; nous quittons Bicêtre. — Je me considère comme un petit persécuté. — Je regarde avec frénésie les jolies Parisiennes. — Je possède une jeune noire. — « Mon pitit blanc! » — Mon retour à Auxerre.

On me remit entre les mains de la bonne gouvernante, le mardi 15 octobre, et mon père devait venir le lendemain dîner à Courgis pour me mener coucher à Auxerre où nous devions prendre le coche, le jeudi matin. Nous arrivâmes à la fin du jour, mais je ne vis mon frère qu'à souper; il eut l'attention de me recevoir d'un air riant et plein de douceur. Après le souper, nous allâmes chez le bon M. Foynat, chapelain du seigneur baron de Courgis. Il y avait en ce moment, chez le chapelain, une demoiselle de Courtives, de Chablis, une dévote appelée sœur Pinon et sa servante. Tout cela se leva et baissa modestement les yeux à l'arrivée de M. le Curé. Le bon chapelain m'embrassa en riant. Dès le premier

premier coup d'œil, je l'aimai : la franchise, l'indulgence étaient peintes sur son visage.

Le bon chapelain m'interrogea sur mes occupations, sur mes lectures? Je lui répondis que j'avais lu les *Vies des Saints*. — « Et en avez-vous retenu quelque chose? » Sur-le-champ je citai les différents supplices par lesquels avaient passé les Martyrs qu'on honore durant l'année. « Voilà une prodigieuse mémoire! » disait M. Foynat à mon frère... « Et qu'avez-vous encore lu? — La Bible? *L'Abrégé de l'Ancien Testament?* » Je récitai tout le premier chapitre. Mon frère en avait aux yeux des larmes de joie. Le bon chapelain paraissait extasié : — « Il a bien étudié! » dit-il à mon frère; « était-il sous messire Foudriat? — Lui? sous personne que mon père; il gardait les moutons... » A ce mot, le bon chapelain m'embrassa en disant : « Quelles dispositions!... » Et il se retourna vers les quatres dévotes : — « Hé bien, mes sœurs? — S'il est humble ce sera un jour un saint! » dit Mlle de Courtives. — « *Si...* » dit tout bas Marguerite, en souriant. Les deux autres dévotes assurèrent modestement que je serais *humble*. — « Il ne dément pas la famille », reprit le chapelain en s'adressant à mon frère, « et cet enfant ira loin si on ne l'arrête! »

Le lendemain matin, mon frère me confessa : je ne sais si c'était uniquement pour faire son métier de prêtre. Vers le midi, mon père arriva. Nous quittâmes Courgis vers les trois heures.

Nous continuâmes notre route gaiement. A la vue d'Auxerre qui s'élève en amphithéâtre sur une colline, moi qui n'avais jamais vu que de chétifs villages, je fus frappé, saisi d'admiration!... Nous avançâmes! Je n'avais jamais vu de pont! nouvelle surprise! Je tremblotais d'émotion et de respect. En traversant la ville, mon père me fit passer devant la cathédrale qui me parut l'ouvrage des Fées. Saint-Christophe m'effraya. L'horloge me ravit, surtout la boule des

lunes comme celle de la Sorbonne, à Paris. Tout le monde me paraissait riche et je le dis à ma manière : « — Il n'y a donc ici que des messieurs?... » Toutes les femmes me paraissaient jolies; semblable aux enfants, j'étais ébloui par les colifichets de ces poupées...

Le jeudi matin nous partîmes par le coche-d'eau (1). Je ne pus supporter le coche à cause des fréquents coups de perche que donnent les maladroits conducteurs de cette lourde nacelle, pour lui faire éviter les bancs de sable qui l'engravent. J'y avais pourtant de l'amusement. Nous avions fait ordinaire avec une famille parisienne où se trouvait une fille de mon âge, qui douce et jolie comme toutes les filles de Paris, faisait ce qu'elle pouvait pour m'amuser : elle en était aux petits soins. Mais j'avais le mal de mer, comme si nous avions navigué sur l'Océan et je ne pouvais manger. J'avais cependant éprouvé une velléité, à la première vue, occasionnée par la chaussure délicate de ma jolie complaisante... Mon père fut obligé de quitter le coche.

Lorsque nous eûmes mis pied à terre, nous prîmes les carrioles. Je ne pus en supporter le cahotage; je me mourais : mon père fut donc forcé d'aller à pied. Mes caprices, ma sauvagerie le firent beaucoup souffrir.

Aux environs de Melun je crus voir une campagne immense couverte de moutons : c'étaient de petits rochers de grès. Il y en avait sur notre chemin, que, de loin, je prenais pour des maisons; ce spectacle m'amusait, et je faisais à mon père questions sur questions...

Nous passions par la vieille route : en nous rapprochant de la nouvelle, j'entendis un bruit effrayant qui ressemblait pour moi à celui d'un tonnerre roulant. Je me mis à crier : « Mon père! mon père! c'est une troupe de voleurs qui

(1) On allait d'Auxerre à Paris par la voiture d'eau en quatre ou cinq ours. En 1630 fut créé par privilège le *coche d'eau* qui partagea longtemps la célébrité de la fameuse *galiote* de Saint-Cloud. J. G.-C.



HORLOGE D'AUXERRE

Incendiée le 28 Septembre 1825. D'après une lithographie de l'époque.

vient! » Edme Restif sourit : « — Ce que tu entends, ce sont des carrosses qui vont à Fontainebleau où le roi et la Cour sont apparemment. Les voitures roulent sur le pavé : car il n'y a qu'un roi pour la France entière et tous les gens qui ont des affaires vont à lui. — Pour lui parler? — A ses ministres qui exercent son autorité... Mais ceci ne sera que dans quelque temps à ta portée. Qu'il te suffise de savoir que le roi défend tous les pays de la France avec des armées qu'il entretient de nos tailles. — Contre qui, mon père? — Contre les étrangers, les Allemands, les Anglais. — S'ils venaient, tout Sacy, Vermenton, le grand Auxerre, et tous les pays que nous avons vus, les battraient? — Tout cela fuirait devant des soldats bien armés... » Je n'entendis pas trop cela...

Les environs de Paris sont charmants. J'avais beaucoup de plaisir, ou plutôt d'étonnement, à considérer les belles maisons qui bordent la route des deux côtés. Cet air de grandeur ne portait pas le désir dans mon âme; je n'enviais rien si ce n'est les parcs, j'aurais voulu habiter les bois, les sites demi-sauvages, pourvu que le château eût été bien loin!

En sortant de Villejuif nous découvrîmes un immense amas de maisons, surmontées par un nuage de vapeurs. Je demandai à mon père ce que c'était? — « C'est Paris. C'est une grande ville! On ne la saurait voir entière d'ici. — Ho! que Paris est grand!... Mon père! il est aussi grand que de Vermenton à Sacy et de Sacy à Joux! — Oui, pour le moins. — Ho! que de monde! — Il y en a tant que personne ne s'y connaît, même dans le voisinage, même dans sa propre maison. » Je réfléchis un moment; et transporté de joie : — « Mon père! Je veux y demeurer toute ma vie! » Mon père sourit et me dit : — « Tu n'aimes pas le monde? — Ho! le monde qui me connaît! On me gêne; je ne suis pas libre. Là, vous dites, mon père, qu'on ne se connaît pas? — Non.

— On ne se salue donc pas? — Non. — On ne prend donc pas garde l'un à l'autre? — Non, non. — On ne prendra pas seulement garde à moi? — Ho! pas le moins du monde. » Je tressaillis d'aise en disant : — « Je vas voir, je vas voir. » Nous n'allâmes cependant pas directement à Paris : mon père se voyant à la porte de Bicêtre où demeurait l'abbé Thomas, il y entra.

Je ne fus point honteux dans cette maison : je n'y voyais que des malheureux au-dessous de moi. Nous visitâmes d'abord l'église, j'entendis mon vertueux père remercier Dieu de la fin de son voyage et le prier de me bénir.

Dans le même moment, un autre spectacle bien nouveau attira mon attention; c'était une trentaine d'enfants en soutane et en camail qui entraient à la fois. Je les regardai avec admiration et je m'écriai naïvement : « Ho! que de petits curés! » C'est que je n'avais encore vu de prêtres que des curés; je croyais les deux mots synonymes... Les enfants, après avoir assisté à la messe s'en retournèrent avec mon frère que nous n'abordâmes qu'en ce moment, car mon père avait pour maxime qu'il ne faut déranger personne de ses occupations d'état.

Il faut placer ici le portrait de l'abbé Thomas. C'était un grand garçon, maigre, ayant le visage allongé, de teint couleur de bois et taché de son noirâtre, la peau luisante, le nez aquilin, les sourcils noirs et fournis. Un accident lui avait donné à la joue droite une sorte de loupe grosse comme une noix. Il était concentré, très fort sans le paraître, emporté, passionné, lascif, mais devenu maître de lui-même par dévotion. Il était né pour les secondes places, ayant peu de fermeté et une âme très déférente... Mais il ne faut pas oublier que la religion fortifiait toutes ses qualités et atténuait ses défauts au point que son manque d'esprit avait quelquefois tout le mérite de la plus aimable et de la plus franche bonhomie.



II[e] VUE D'AUXERRE PRISE DE DESSUS LE PONT. — D

* *Cette vue est prise en amont. L'île que l'on voit à gauche, alors déjà dégarnie de ses arbres*
son séjour à Auxerre. Celle de droite est l'île du Moulin-mi-l'Eau, encore subsistante

…ne. 4. Saint Germain-d'Auxerre



…é par Lallemand, gravé sous la direction de Née.
… la fameuse Ile d'Amour *qui doit tenir une grande place dans la vie de Restif durant*
…jourd'hui — mais qui est appelée à disparaître par suite de la création d'un port.

Nous montâmes au dortoir des enfants de chœur qui a très belle vue : de ses croisées on distingue tout Paris ou, du moins, tout ce qui est visible de ce côté-là. Je fus très content des petits curés au nombre desquels on me dit que j'allais être; ils m'environnèrent tous et me firent doublement accueil, comme à leur nouveau camarade et comme au frère de leur maître. Après un petit rafraîchissement nous partîmes pour aller à Paris, l'abbé Thomas et moi.

En venant avec mon père et mon frère qui causaient ensemble, j'avais toujours été devant eux, observant avec surprise ce qui frappait mes regards, je ne me sentais pas du tout sauvage à Paris, je le trouvais mon élément naturel. On me demanda ce que j'avais remarqué. Je rendis compte de quelques observations puériles sur les boutiques, les marchandes, les laquais. Ensuite, je fis un tableau, le premier de ma vie : Je n'avais pas encore pris les leçons de Coqueley-Chaussepierre, pour faire sérieusement rire :

« Mais... ha! ha! ha! ce qui m'a le plus étonné » (quittant la table pour mieux figurer) « c'est une jeune fille moitié nue, car elle n'avait des jupons en loques que jusqu'aux genoux, des souliers percés, des bas de boue avec un casaquin à travers duquel on voyait les trous de sa chemise; elle portait devant elle un petit van » (un éventaire), et elle chantait : *Crocüites! Crocüites au fouhour!...*

« Elle était aussi gaie, aussi hardie que si elle avait été bien habillée! Elle riait à tout le monde. J'aurais pourtant eu pitié d'elle si elle ne s'était pas moquée de moi quand je me suis approché tout contre pour regarder ce qu'elle vendait. — Pou' comben en voulez-vous, l'petit garçon? J'vou' en ferai pou' deux yards! — Moi je n'ai rien dit, et elle m'a fait des yeux en disant à une de ses camarades : — R'garde donc, quiens (1) Marie-Louise! ce p'tit *Jocrisse qui mène les poules*

(1) *Quiens* pour *tiens*. Expression populaire qui se trouve sans cesse dans Vadé. J. G.-C.

pisser, c'm'i me r'garde en imbécile qu'il est ! I m' prend pour une curiosité d'la foire, qu'il prenne? I' vient d' loin, car il a les pieds poudreux, l'petit hébété !... — Et puis, elle s'est remise à chanter : *Crocüites! Crocüites!* ses deux poings sur ses hanches, comme ça. Je ne sais ce que c'était, car ça était recouvert d'une vieille étoffe noire, et ça sentait la poire cuite... » (1) Je dis cela si naïvement que tout le monde, jusqu'à mon père, en rit de bon cœur. — « J'ai bonne opinion de mon jeune frère » dit Marie ; « je vous le recommande, mon frère » ajouta-t-elle en s'adressant à l'abbé Thomas. — « Il est facétieux ! » s'écria Beaucousin ; « je veux lui apprendre des bons mots. » En même temps, il dit une demi-douzaine de trivialités dont il rit beaucoup, et que j'ai parfaitement oubliées : mais on en vend de pareilles *chez Langlois*. (2) Mon père leur raconta ensuite, pendant que j'étais devant la porte A REGARDER PARIS, comment mon frère le curé avait été surpris de ma prodigieuse mémoire. Ceci flatta l'abbé Thomas qui se proposa de se servir de moi pour exciter ses élèves qui, presque tous, étaient des nonchalants.

... A notre arrivée je fus placé, non à la petite table où mon frère mangeait avec le sous-maître, M. Maurice, et deux enfants, de ceux à calotte rouge, frère Nicolas Fagel, et frère Jean-Baptiste Poquet, mais à l'une des deux grandes tables entre frère Edme et frère Joseph : le premier Trécin (3), et fort taquin : le second roux et du caractère indiqué.

Je soupai de l'ordinaire de la maison qui n'était pas excellent ; c'est un mauvais ragoût accommodé de manière à ne pas satisfaire sa sensualité. Depuis, j'ai fait

(1) J'ai vainement cherché dans les *Cris* des anciens *Petits Métiers* — estampes détachées ou vignettes d'almanachs — le *cri* que note ici Restif.
J. G.-C.

(2) Langlois, comme la veuve Duchesne, comme Knapen, comme Valade, était un des éditeurs attitrés des publications du colportage. J. G.-C.

(3) C'est-à-dire natif de Troyes en Champagne. (*Note de l'édition Liseux*)

l'observation que l'accommodage dans toutes les maisons publiques, gâtait la viande au lieu de la bonifier, dans l'unique vue d'enrichir l'économe. Les cuisiniers ne mangent pas de ce qu'ils assaisonnent ou plutôt empoisonnent pour le pauvre; ils ont un ordinaire à part, qui est celui des Officiers, et ils traitent les pauvres beaucoup plus mal qu'on ne nourrit à Paris ces animaux abandonnés, qui vivent de ce qu'on jette. L'économe a une cuisine particulière, splendide et délicate comme celle d'un traitant. Je ne me suis jamais accoutumé à cette nourriture, et, comme on obligeait à la manger, nous en jetions une partie sous la table.

La première chose qu'on m'enseigna, ce fut à lire correctement, c'est-à-dire avec les consonnances et les inflexions convenables. Je fus bien surpris, la première fois que je lus en public, dans les Figures de la Bible, de Royaumont, d'entendre presque à chaque mot que je prononçais, la clef du sous-maître frapper la table! Mais il ne fallut me le dire qu'une fois; dès le lendemain, M. Maurice me cita comme un modèle d'intelligence et d'application. Ce fut en mon absence néanmoins; mais Nicolas Fagel me l'apprit le soir en nous couchant, car il était mon voisin de lit.

Lié d'une étroite amitié avec ce jeune camarade, je ne fus pas plus heureux qu'autrefois, mais par des causes opposées; mes deux premiers amis, grossiers paysans, manquaient de sensibilité; celui-ci fut au contraire susceptible, capricieux, jaloux; c'est ce qui, depuis, m'a rendu si sensible aux peines des femmes; nouveau Tirésias, en un sens, j'ai fait le rôle d'amante contrainte, gênée dans ses paroles et jusque dans ses regards. Fagel, une fois préféré, me querellait, me tourmentait, dès que j'avais parlé, ou seulement répondu au joli frère Jean-Baptiste dont le visage efféminé, les couleurs vives et rosées annonçaient plutôt une fille déguisée qu'un véritable garçon; un soir Fagel, avec qui je jouais souvent après souper, soit aux échecs, soit au cochonnet, gros dés à

douze faces, me boudait plus qu'à l'ordinaire; il n'avait pas voulu que je fisse sa partie et il ne me répondait pas. Je n'en pus dormir de la nuit. Le matin, je dis à Fagel : — « Que « t'ai-je fait? Parle, je suis prêt à réparer mes torts; mais ne « me boude plus! ton amitié m'est nécessaire... » (Voilà du moins le sens). Frère Nicolas me regarda, je vis des larmes dans ses beaux yeux; j'en fus si touché que je me jetai à son cou. — « Ah! » me dit-il, « j'ai le malheur d'être jaloux. . « mon cher Augustin, je hais frère Jean-Baptiste, ne lui « parle plus. — Veux-tu que je sois ingrat? Ne m'a-t-il pas « soigné en frère?... Ah! tu veux que je sois ingrat!... » Je m'arrêtai un moment; puis, jetant les yeux sur Fagel, je crus le voir pâle... — « Eh bien, je serai ingrat », lui dis-je, « oui, je le serai plutôt que de te chagriner. » Notre amitié fut cimentée par là. Mais je priai le frère Joseph, mon voisin de droite, de faire mes excuses au jeune Poquet. Cet enfant me fit dire : — « Je connais Fagel; que frère Augustin ne soit « pas inquiet de moi, je l'aimerai toujours, et Fagel aussi. »

. . . .

C'en était peut-être fait de mes mœurs , malgré mon éloignement extrême pour le vice *philandrique*, si, comme ce Romain, un coup de poignard dans ma vertu n'avait percé l'abcès qui m'eût donné la mort. Un jour, on nous envoya, Fagel et moi, chez la sœur supérieure, pour demander un renouvellement dans notre vestiaire épuisé. Nous ne trouvâmes pas la Mère, mais à sa place, une jolie secrétaire. Elle envoya Fagel auprès de la supérieure, qui l'aimait beaucoup et elle me garda. C'était une brune de vingt ans; elle me fit cent questions, sur mon pays, ma famille. De temps en temps elle allait regarder à une porte. Elle paraissait désirer quelque chose, et m'obligeait à la regarder; et voyant que mes yeux ardents démentaient la timidité de mes actions, elle alla s'imaginer... la vérité... elle courut regarder encore, et revint avec vivacité, en étendant les mains de joie, ou

d'étonnement. Elle vint s'asseoir, me tira sur elle, et me dit : — « Qui est-ce qui vous peigne? – Une demi-sœur. — « Est-elle jeune? Est-elle jolie? — Non, ma sœur. — Non, « ma sœur, non, ma sœur... Vite là, que je vous peigne. » Je me mis à genoux devant elle. Sœur Mélanie m'enfonça le visage entre les cuisses : — « Est-elle plus vieille que moi? « — Ah! ma petite sœur, vous êtes jeune. — Ma petite « sœur! ma petite sœur! » disait-elle en s'agitant. — « Et « plus jolie? — Vous êtes la plus jolie des sœurs! — Ah! « mon petit homme!... » Et elle s'agita. Un instinct, et un double souvenir me fit lever, et me jeter à son cou. Je la poussai vers sa jolie couchette. — « Eh! le pauvre petit homme ! » disait-elle en riant, et reculant d'elle-même, « que veut-il donc! » J'étais emporté. — « Que veut-il donc! Que cherche-t-il donc? » C'était toute la défense de sœur Mélanie... Elle réussit... Elle me mangeait de caresses. Et comme je paraissais languissant, elle me donna d'un élixir. Je l'avais à peine avalé, que Fagel rentra. Nous nous en allâmes. En chemin, nous nous aperçûmes que nous avions bu du même élixir. Mais il fut discret, je le fus aussi.

On nous avait dit de revenir au bout de quinze jours, Comme nous avions été longtemps, on nous adjoignit le jeune Poquet, également aimé des sœurs, On nous dit à la Gouvernance que la supérieure et sa jolie secrétaire, Mélanie, étaient dans la cour, chez la sœur Saint-Augustin, qui présidait cette partie de la maison. Je ne sais si Mélanie avait parlé. La supérieure emmena Fagel; sœur Saint-Augustin prit Poquet ; je restais seul avec Mélanie, et la blonde Rosalie, âgée de quinze ans, secrétaire de la sœur Saint-Augustin... Rosalie me dévorait des yeux.

— « Quoi ! lui ? dit-elle à Mélanie. — Oui, lui. — Ah ! « mon Dieu !... on n'a pas peur de cela! — Sans doute, c'est « une belle occasion de passer ! — Oh ! de passer ! — Cer- « tainement ! Vas-tu ſaire la petite bouche ? comme si je ne

« te connaissais pas. — Et les Mères ? — Bon ! elles en ont « pour deux heures à leur tapoter les... » (Elle éclata de rire) — « Allons donc !... Que faut-il faire ? » Mélanie lui parla bas. — « Oh ! commencer la première ? — Pour une « fille d'hôpital, tu es bien scrupuleuse ? »

Rosalie vint à moi, d'une manière si libre, que je ne l'ai retrouvée depuis qu'une seule fois, le 26 mai 1756, chez la Massé... Nous fûmes presque surpris par les deux mères, que Mélanie qui faisait le guet, retint un instant à la porte... On nous donna de l'élixir à tous trois ; et nous nous en retournâmes... Pour un petit dévot janséniste, ma morale était un peu relâchée ! Mais, on voit que je n'avais pas recherché l'occasion, et que mon premier usage, cause de ma félicité, avait été purement accidentel... Il ne faut pas croire non plus que mes camarades fussent comme moi : c'étaient des enfants que l'on caressait, mais trop délicats pour le reste.

Il y avait, ou il y a sept à huit ecclésiastiques à Bicêtre : ce sont comme les prêtres-habitués des paroisses ; et pour toutes les maisons de l'Hôpital Général, un recteur, qui en est comme le curé. Les prêtres-habitués, même le doyen, ou vicaire, mangent ensemble dans un réfectoire commun. Deux élèves des enfants de chœur y allaient faire la lecture, pendant le dîner et le souper ; et afin qu'elle fût profitable à tous, le tour était hebdomadaire. J'allai à mon tour lire au réfectoire des prêtres, et je ne pouvais mieux tomber ; c'était dans la grande *Histoire Ecclésiastique* de Fleury, celle du trop célèbre Abeillard, mal à propos écrit *Abaillard,* et qu'un prêtre me fit plus mal à propos encore, prononcer *Abèlard.* Je la commençai : elle me faisait un si grand plaisir que j'étais bien peiné quand le semainier frappait des mains, pour cesser la lecture. De retour à notre dortoir, je répétais tout ce que j'avais lu. Mais je m'aperçus que l'abbé Thomas fronçait le sourcil, lorsqu'il fut question d'Héloïse, et j'eus soin, les jours suivants, de

passer tout ce qui la concernait : ces détails ne m'en restèrent que plus profondément gravés.

Pendant l'octave de la fête de Sainte-Geneviève, nous fîmes à Sainte-Geneviève un pèlerinage. Nous étions parés, c'est-à-dire en soutanes des grandes fêtes, en ceintures, etc. Les sœurs nous virent défiler : nous avions l'air de véritables abbés ; ce qui le enchanta, surtout sœur Rosalie. Les six calottes rouges qui, ordinairement l'emportaient sur nous par leur propreté, leurs aubes éblouissantes, leurs révérences de jeunes filles, qui faisaient illusion même à l'abbé Thomas, avaient ici du désavantage avec leurs perruques, qui leur donnaiént l'air de jeunes danseurs, dont on fait les petits vieillards à l'Opéra. Arrivés à Sainte-Geneviève, nous vîmes des gens qui faisaient toucher des linges à la châsse au bout d'une perche, moyennant six sous. L'abbé Thomas qui était en prières fut grossièrement dérangé par un de ces hommes à perche : « Mon ami, dit-il à l'homme qui avait payé, ce n'est pas une chemise qui aura touché à la châsse au bout d'une perche qui guérira votre maladie, mais des prières ferventes, et vous ne vous êtes pas mis encore à genoux ! » A notre retour nous allâmes à la cathédrale ; puis nous passâmes à la Salpêtrière pour rendre nos devoirs à sœur Julie, la supérieure que l'abbé Thomas regardait comme une sainte, et qui n'était qu'une intrigante. Elle parut nous connaître tous et savoir nos relations ; car elle nous dit à chacun un mot. Il est certain que ces maisons sont, toutes, un abîme d'intrigues et de perversité.

L'archevêque Gigot de Bellefons était mort. Peu de temps après, M. Christophe de Beaumont fut nommé au siège de Paris. Dès qu'il fut installé, il se crut obligé de faire la guerre aux Jansénistes. A dater du jour de la visite du nouveau recteur, l'abbé Thomas sentit qu'il fallait quitter sa place ; il s'y prépara.

Comme les Jansénistes avaient alors de puissants appuis

on était averti de toutes les démarches de l'archevêque. L'abbé Thomas, pendant les huit jours suivants, renvoya chez eux tous les élèves qui avaient des parents religieux. Mon cher Fayel partit le second. Frère Jean-Baptiste vint me consoler; nous vîmes par la croisée la voiture où était Fayel et nous sanglotâmes. Mais nous étions encore deux amis : le surlendemain je fus seul pour le départ de Poquet.

Mon frère, le septième jour après la visite du recteur, fut averti que l'ordre d'expulsion des Jansénistes allait être expédié. Il était prudent de le prévenir.

Après une semaine de séjour à Vitry, on me fit conduire à Paris chez ma sœur Marie. Le maître et le sous-maître se séparèrent en même temps, pour ne se revoir jamais, et tout fut dissous. J'avais pris, moi, un air grave; intérieurement j'étais persuadé de ma surexcellence, depuis que j'étais persécuté pour la vérité ; je me regardais comme un petit confesseur de Jésus-Christ, et je n'entends pas qu'on en rie! car j'étais aussi entêté qu'un martyr.

Depuis que j'étais à Paris, je voyais avec le fremissement du désir les jolies personnes qui venaient chez ma sœur. On ne savait pas comme j'étais aguerri !

Une femme mariée, nommée Mme Bossu, voluptueusement parée, m'avait mis hors de moi, et je l'avais ardemment embrassée chez elle avant qu'elle eût de la lumière. Je m'aperçus qu'elle était tentée : mais enfin, elle me repoussa en me disant: « Si vous n'êtes pas sage, je le dirai à votre sœur. » Elle ne dit cependant rien, malgré une longue lutinerie... Mais celle qui me causa une plus vive sensation, parce que c'était un objet nouveau, ce fut une jeune et jolie noire, femme de chambre d'une Américaine, dont l'air de douceur était le plus séduisant que j'aie vu de ma vie. Elle s'aperçut aisément qu'elle me plaisait. Un jour que j'étais seul à lire, elle entra chez ma sœur et vint lire sur mon épaule. Un divin sourire que sa noirceur rendait encore plus touchant, pénétra jusqu'à

mon cœur, en me rappelant une belle noire que j'avais vue dans l'ancienne estampe de la *Toilette d'Esther*. Je levais les yeux vers elle, en souriant, la bouche entr'ouverte ; elle crut que je lui demandais un baiser. Elle appuya légèrement ses lèvres brûlantes contre les miennes. Je me sentis tout en feu ! Sans être retenu par ma qualité de petit confesseur de Jésus-Christ, qualité qui me donnait une certaine morgue depuis quelque temps, je pris une liberté. Esther, loin de se défendre se mit à rire en me disant : « Mon pitit blanc ! Mon pitit blanc ! Je aime lé blancs et pas lé noirs, pis-tu sortir ? » Je lui dis que je ne voulais aller nulle part, mais que ma sœur et mon beau-frère ne viendraient pas de plus d'une demi-heure. Je vis les yeux d'Esther étinceler, elle vint sur moi en effrénée... J'étais à demi savant, Esther l'était beaucoup en théorie, et surtout elle était passionnée. « Mon *pitit* blanc » me disait-elle, « tu auras mon étrenne à cause de ta sœur qui est *julie* femme et que j'aime bien ; et *pis* après, le grand noir *m'ipousera* s'il veut. » Je n'entrerai pas dans de lubriques détails ; je dirai seulement qu'après différentes tentatives, je parvins à ce qu'elle désirait. L'accident qui m'était toujours arrivé, et que les jolies sœurs de Bicêtre aimaient tant, m'arriva encore, et fortement ! je m'évanouis... La jolie noire, effrayée, s'enfuit. Je revins à moi avant le retour de ma sœur. Je réparai mon désordre ; j'eus des remords et je demandai pardon à Dieu avec larmes...

...Nous prîmes le coche d'Auxerre le 20 ou le 21 décembre. Je le supportai mieux qu'en venant à Paris, parce que sur la Seine, où l'eau est abondante, on ne donne point de coup de perche. Nous quittâmes néanmoins l'ennuyeuse voiture à Sens, après un accident arrivé au curé de Sainte-Colombe, de cette ville, qui fut renversé dans l'eau par la brutalité de notre timonnier. Le lendemain, nous marchâmes un peu, nous prîmes ensuite des carrioles, nous couchâmes à Bassou et, le dimanche matin, nous arrivâmes à Auxerre. L'abbé Thomas alla descendre au Petit Séminaire où il fut reçu

comme un confesseur de Jésus-Christ. On lui donna une belle chambre ; à moi une petite. Le lendemain j'allai à Courgis avec Marguerite Pàris, la gouvernante du curé qui vint me prendre.

Je vais entrer dans la *troisième Epoque* qui sera la première du véritable développement des passions ; époque importante de laquelle, sans doute, a dépendu tout le reste de ma vie ! C'est ici qu'il faut me suivre attentivement.

TROISIÈME ÉPOQUE

MON SÉJOUR A COURGIS : L'AMOUR (1748-1751)

C'est à Courgis que j'éprouve le véritable amour. — Jeannette Rousseau : mes yeux ne cherchent plus qu'elle. — Aventure *immorale* qui m'arrive a la Bretonne avec Marguerite Miné, nouvelle mariée. — Elle m'apprend ce que c'est que le mariage en me menant de détails en détails jusqu'au dénouement. — Je lis en cachette *Térence* qui me transporte de plaisir. — Je désire Marguerite Pàris, la gouvernante; je me trouve mal. — Je suis dévoré de désirs pour toutes les jolies femmes du bourg. — Je brûle d'un feu couvert pour Mlle Jeudy. — J'entre dans le lit de Marguerite qui rêvait et je réalise doucement son rêve. — J'emprunte quelques livres a la bibliothèque de Linard. — Marguerite m'annonce qu'elle est grosse. — Sentiments que suscite en moi l'idée de paternité. — Les jupes de Marguerite raccourcissent par devant; elle part pour Paris. — Je vois certaines choses entre l'abbé Thomas et la sœur Pinon, — J'écris à Jeannette. — Mon père est prévenu et me morigène vivement. — Je vais chez mes parents. — Jamais je n'obtiendrai Jeannette Rousseau. — Je dis deux mots à l'objet de mon plus ardent amour. — Je suis agréablement occupé de Marie-Jeanne. — Je vais à Vermenton chez M. Collet. — Je vois Colette, celle qui sera Madame Parangon. — Une demoiselle qui voudrait m'embrasser m'effrayerait par sa hardiesse. — Je veux faire mon épouse de Marie-Jeanne. — Mon père m'annonce qu'il a l'intention de me mettre chez M. Parangon, imprimeur. — On me présente à lui. — J'éprouve pour Madame Parangon tous les sentiments que m'avait inspirés Jeannette.

J'AVAIS déjà senti mon goût pour les femmes : Marie Fouard avait intéressé mon cœur; mais c'était un établissement de paysan que j'envisageais avec elle. Nannette n'avait parlé qu'aux sens; Julie à l'âme; Ursule à la convenance; Edmée Boissard à l'admiration; Mélanie et Rosalie avaient provoqué; Esther était un goût d'étonnement et de nou-

veauté : mais ce fut à Courgis que j'éprouvai le véritable amour. C'est dans ce bourg que l'homme se développa dans toute sa plénitude. Je fus tendre, timide, mais trop ardent pour être fidèle.

J'étais à Courgis depuis trois mois et demi, c'est-à-dire aux fêtes de Pâques, et je n'avais encore rien vu, parmi les jeunes filles, capable de me faire oublier entièrement Julie. Pendant cet intervalle, mon corps avait achevé de se former, et mon imagination, qu'une faculté nouvelle rendait brûlante, avait plus travaillé que jamais. Comme elle était neuve et pure encore, elle me traçait un modèle aimable, auquel elle donnait toutes les perfections de l'esprit et du cœur, et elle me le présentait sans cesse, comme la source de mon bonheur. Ce modèle ne ressemblait à aucune des filles que j'avais encore vues; mais il avait quelque chose de Marie Fouard, de Julie Barbier, d'Edmée Boissard, d'Ursule Simon, et surtout d'une nouvelle beauté de Laloge, Marie-Jeanne; seulement il était plus parfait que chacune d'elles... Le jour de Pâques, mon âme était exaltée par la grandeur de la solennité. Les jeunes filles avaient leurs plus beaux atours; le temple était parfumé de l'encens prodigué; la grand'messe célébrée avec diacre et sous-diacre (le bon chapelain et l'abbé Thomas), avait une majesté imposante; j'étais dans une sorte d'ivresse. A l'offerte, je vis défiler les jeunes communiantes, dont les plus jolies me parurent une jeune *Nolin*, fraîche et colorée comme la rose, fille d'une jolie mère, une femme mariée, sans enfants, nommée Mme Chevrier, et une jeune personne, filleule et cousine de Marguerite, appelée Marianne Taboué; celle-ci me fit tressaillir : elle approchait de mon modèle. Enfin, le moment de la communion arrivé, je vis, après que les hommes se furent retirés, avancer les femmes, puis les jeunes filles, et parmi celles-ci une que je n'avais pas encore vue et qui les effaçait toutes. Elle était modeste, belle, grande; elle avait l'air virginal, le teint peu coloré, pour donner sans doute

plus d'éclat au rouge de la pudeur, et marquer davantage son innocence; elle était faite comme les Nymphes, mise avec plus de goût que ses compagnes, et surtout elle avait ce charme tout-puissant auquel je ne pouvais résister, un joli pied. Son maintien, sa beauté, son goût, sa parure, son teint virginal, tout me présenta la réalité de l'adorable chimère de mon imagination... « C'est elle! La voilà! » dis-je assez haut; car je le pensais trop vivement pour ne pas le dire: elle s'empara de toute mon attention, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes pensées, de tous mes désirs; je ne vis plus qu'elle... J'ignorais son nom. La messe finit. Je sortis. La céleste beauté marchait quelques pas devant moi; Marguerite Pâris l'aborda, et lui dit : « Bonjour, mademoiselle Rousseau! » Et elle l'embrassa, en ajoutant : « Ma chère Jeannette, pour l'âme, comme pour le corps, « vous êtes un ange... Vous n'étiez pas à l'offerte? — J'étais « allée donner à boire à ma grand'mère », répondit une voix aussi douce que la jolie figure.

Concitoyen lecteur! cette Jeannette Rousseau, cet ange, sans le savoir, a décidé mon sort. J'ai tout fait pour mériter cette fille, que je n'ai pas eue, à qui je n'ai jamais parlé; dont le nom me fait tressaillir à soixante ans, après quarante-six années d'absence, sans jamais avoir pu prendre sur moi d'oser demander de ses nouvelles; que je sens, que j'adore toujours.

. . . .

J'allais tous les jours à l'église; mes yeux n'y cherchaient que Jeannette : j'étais heureux dès que je la voyais. S'il se passait plusieurs jours sans qu'elle parût, mon courage s'amollissait, mon goût pour l'étude se ralentissait; je devenais moins concentré, plus disposé à jouer avec mes camarades, moins chaste dans mes pensées. D'autres jeunes filles du pays, excitaient en moi, non de la tendresse, mais des désirs, comme avait fait la Nannette, de Percy-le-Sec, mon

imagination embrasée s'égarait dans des idées de jouissances ... Mais Jeannette venait-elle à reparaître, telle qu'un soleil radieux, elle chassait toutes les images impures, et ne laissait dans mon âme qu'un sentiment tendre à l'excès, vif, impétueux, mais pur comme mon cœur : mon esprit reprenait aussitôt son essor; je rougissais de mes négligences...

. . . .

Mais si j'étais trop longtemps privé de la vue, il suffisait qu'on la nommât devant moi pour renouveler ma vertu; ce fut ce qui m'arriva plusieurs fois de la part de Marguerite Pâris, qui, aimant beaucoup Mlle Rousseau, en parlait assez souvent.

Pendant mon séjour à Courgis, j'allais souvent en campagne pour des commissions dont mes frères me chargeaient. En outre, nous allions tous les dimanches matin chercher à Saint-Cyr, à tour de rôle, la provision de viande pour la semaine.

De tous les petits voyages que j'ai faits, c'était le plus agreable. En hiver, je le faisais dans l'après-dîner du samedi, mais, en été, je partais le dimanche à deux heures du matin. En sortant de Courgis je voyais l'aurore ouvrir les portes du jour. J'avais le temps de traverser un étroit mais profond vallon dans lequel le père de Jeannette avait des peupliers arrosés par le ruisseau. J'aimais passionnément les grands arbres; ceux-ci étaient à Jeannette. Je les saluais; ils me pénétraient de sa vie. Je voyais à cet instant de ravissement le plus beau du jour, le soleil coupé par l'horizon, m'offrir la moitié de son disque lumineux. Emu, palpitant, je tombais à genoux, et je m'écriais : « O soleil! que tu es beau! » Et je restais immobile quelques instants... « Ah! si Jeannette était là! J'y verrais tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature! »

Un autre voyage que je faisais quelquefois, plus agréable encore était celui de la maison paternelle. J'aimais, je chérissais mes parents, et j'en étais aimé; l'amour inspiré par

Jeannette n'affaiblissait pas ces sentiments; il fallait que celle qui en était la source, inspirât toutes les vertus.

C'est à ce voyage que j'eus une aventure, que j'ai annoncée, avec une voisine de la Bretonne : aventure que je ne puis taire, quoiqu'elle doive m'attirer l'accusation d'être *immoral;* mot nouveau. que j'entends aujourd'hui retentir de tous les côtés; mais je dois être vrai, ou nul. J'ai dit un mot, d'une fille, appelée Marguerite Miné, qui habitait la dernière maison du bourg du côté de la Bretonne. Nous nous étions toujours parlé en bons voisins. Comme j'étais à Sacy pour plus de huit jours, parce qu'on m'y faisait un habit complet, j'eus occasion de voir Marguerite. On m'avait dit chez nous qu'elle se mariait avec Covin, le milicien, grand drôle bien bâti, faraud faisant le beau parleur. Marguerite était jolie; M. Covin la prenait par inclination, car il était plus riche qu'elle; c'est-à-dire que Marguerite avait environ pour cent vingt livres de terres labourables, et que Covin avait pour six cents livres, tant prés, que vignes et terres. Covin avait sa maison et son jardin. Il était en outre tisserand; sa femme avait du travail près de lui. Ce fut dans le moment où elle était dans la joie et l'espérance, deux jours avant son mariage, que je l'abordai.

— « Bonjour, Marguerite! Vous allez donc vous marier? « — Oui, monsieur Nicolas. — Vous êtes bien contente? — « — Mais je ne suis pas fâchée! — Marguerite... vous savez « que nous avons toujours été amis? — Oui, monsieur Ni« colas, et que nous le sommes encore. — Je voudrais bien « que vous me voulussiez faire un plaisir! — Volontiers, « monsieur Nicolas; je suis votre voisine la plus proche. — « Vous allez vous marier; vous saurez ce que c'est que le « mariage...; il faudra me le dire? — Je ne le dirais pas à « un autre, » répondit Marguerite, « mais à vous je le di« rai. » Nous changeâmes ensuite de conversation... Marguerite se maria le surlendemain, en noir; car tel est



JEANNETTE ROUSSEAU ALLANT A LA COMMUNION (1748)

— *Monsieur Nicolas à genoux dans le chœur de l'église de Courgis, à côté du chapelain, regardant avec admiration Jeannette.*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

l'usage dans toutes les campagnes que l'habit des noces, sans aucun changement, y sert pour le deuil, si l'un des deux vient à mourir; toute la différence, c'est que la mariée a des rubans à sa bavette, et une ceinture rose; au lieu que les jeunes filles, ou nymphes, n'en ont qu'à leur bavette, et qu'elles sont en couleur, ou en blanc, suivant qu'elles ont des habits. Je vis marier Marguerite, et je la trouvais très jolie!

C'était le mardi. Je restai à Sacy jusqu'au mercredi suivant. Le dimanche, on fena et serra le foin du pré de l'enclos de la Bretonne, fauché du vendredi et samedi. C'était l'usage, que l'on invitât toute la jeunesse au fenage et au serrage dans les chaffauds (1), qui tenaient à l'enclos même, et cette partie de plaisir se faisait le dimanche après les vêpres, que le pasteur avait la bonté d'avancer; ma mère, qui s'était préparée pendant toute la semaine, régalait de *lait battu*, auquel elle joignait des *galotes*, petits morceaux de pâte pétris au lait et cuits dans une sorte de bouillie; mets excellent, parce qu'il rassasie, dans un pays où l'appétit est dévorant! Le fenage avait fait remettre au suivant le beau dimanche de Marguerite, qui vint avec toute la jeunesse : je lui tins fidèle compagnie. Lorsque l'ouvrage fut achevé, j'allai lui chercher une écuelle de lait, et une terrinée de galotes, je m'assis à côté d'elle dans le chaffaud; elle mangea, et nous causions. Je lui répétai la demande que je lui avais déjà faite. — « Vo- « lontiers, » répondit-elle comme la première fois, avec une innocence qui m'étonne encore, « car je vous ai toujours « aimé : vous n'étiez pas fait pour moi, ni moi pour vous. « Voyez s'il n'y a personne dans le chaffaud?... — Personne : « les garçons, les filles, votre mari, sont tous à manger. » Nous étions dans un endroit retiré. — « Je veux vous tout apprendre, » me dit-elle. (Je suis sûr qu'elle était dans une

(1) Chaffaud ou chafaud, grenier à foin, en Basse-Bourgogne.

J. G.-C.

parfaite innocence ; j'en ai eu depuis les preuves ; mais moi, avec ma feinte ignorance, ma piété, et un autre amour dans le cœur, j'étais triplement coupable)... J'attendais un détail purement oral, et c'était un détail pratique que Marguerite commençait de me donner ! Je fus surpris ! mais les sens l'emportèrent. Ce fut avec un commencement de corruption, que je me laissai conduire pas à pas dans la carrière de la volupté. Marguerite me mena de détails en détails, jusqu'au dénouement, qui fut pour moi plus heureux que tous les précédents. Je fus transporté de joie, le croirait-on ? en songeant à Jeannette ! « Je suis homme enfin ! et je n'aurai plus à rou- « gir de moi-même ». C'est que Rosalie et Mélanie s'étaient moquées de moi, quoiqu'elles ne fussent pas fâchées de l'accident, dont elles tiraient parti.

Je ne pus cependant recevoir qu'une leçon. Dès que je fus remis, elle descendit par l'enclos, et moi par la cour ; elle rejoignit adroitement son mari, au moment où, rassasié, il commençait à s'inquiéter d'elle. Marguerite lui dit qu'elle avait achevé d'arranger quelque chose avec moi, et qu'elle avait goûté.

Je n'avais cependant pas eu tout le plaisir qu'on imagine ; la secousse était encore beaucoup trop violente, et ce que j'avais éprouvé ressemblait encore à de la douleur. Aussi, loin que ces actes de virilité précoce me portassent au libertinage, je crois qu'ils m'en éloignaient. Je n'en trouvais pas les femmes moins désirables, le cœur fut seulement plus affecté que les sens, surtout pour Jeannette, que je n'avais jamais aimée comme une femme, mais adorée comme une déesse. Ce n'était pas de l'amour seulement qu'elle m'inspirait ; c'était de la tendresse, de l'attachement, de l'adoration.

Cependant, comme on le verra dans peu, d'autres femmes que la touchante Rousseau m'inspiraient des désirs (ou plutôt Jeannette ne m'en inspirait pas : présente, sa vue remplissait mon âme ; absente, je ne désirais que sa vue). Mes

désirs les plus violents étaient excités par un objet que j'avais continuellement sous les yeux, la gouvernante : ce fut elle qui la première me fit connaître le remords! oui, j'éprouvai ce pénible sentiment qui nous tourmente, lorsque nous nous sommes abandonnés à des écarts qui blessent la délicatesse d'une passion vive, extrême. Mais les sens l'emportaient : ma dernière aventure de Sacy avait donné du jeu aux organes et déterminé le cours des esprits ; je souffrais, je brûlais, j'étais agité par la plus violente des tempêtes...

Ce fut dans le temps de cette effervescence, que l'abbé Thomas ayant par hasard laissé ouverte une cassette, dans laquelle il renfermait quelques livres, tels que mon *Phèdre* latin-français, *Tibulle*, *Térence*, *Catulle*, *Martial*, *Ovide*, *Juvénal*, et quelques autres, j'y portai la main, et j'en tirai... *Térence.* Je me cachai à l'heure de la récréation, pour lire cet auteur. Il me transporta de plaisir. Ah! quelle différence, de la *Vérité rendue sensible*, et des *Anecdotes de la Constitution*. « *Unigenitus* » au premier comique de l'ancienne Rome ! Je lus, je dévorai trois actes de la première pièce, l'*Andrienne*. J'y retrouvais les sentiments de mon cœur pour Jeannette; j'admirais le naturel, moi qui n'avais encore lu, la *Bible* exceptée, que de sottes bouffissures, ou des *idéalités;* ce fut ce beau naturel qui me frappa, qui me saisit! Ce fut sur une terre neuve que tombèrent les beautés du plus pur des Latins. J'adorai Térence en le lisant. J'admirais la beauté de son génie et je me demandais comment l'esprit humain pouvait aller jusque-là?

Le lendemain, à la dérobée, je repris mon *divin* Térence, et je continuai de lire; mon admiration croissait avec l'intérêt du drame; une noble ardeur m'enflamma : « J'en ferais « autant », m'écriai-je, « étudions! Ah! si j'avais fait une « pareille pièce, je ne serais plus honteux, ni sauvage! « J'irais trouver le père et la mère de Jeannette; je leur dirais : « *Tenez, voilà ce que j'ai fait : et je vous demande votre fille : je*

« J'aime comme Pamphile aimait Glycerie; elle sera heureuse avec « moi, car je l'adorerai, et je vous ferai honneur. » Ces nobles idées me tenaient dans l'enthousiasme, et suspendaient les fonctions de mes deux sens, la vue et l'ouïe, quand l'abbé Thomas survint par derrière, vit que je lisais, et reconnaissant que c'était son *Térence*, qu'il ne m'avait pas donné, me l'arracha des mains : « Ah ! ah ! Vous savez trouver les livres « que je serre ! » Il l'emporta ; et moi, immobile de douleur, je me vis ôter un auteur adoré, le modèle sur lequel je comptais pour me former ! On m'en privait au plus fort de l'intérêt, lorsque le poète avait mis en jeu toutes mes passions ! Ah ! quelle maladresse de la part de l'abbé Thomas ! Qu'il connaissait peu le cœur humain ! Il ne fallait, pour éteindre la moitié du désir, que me laisser achever l'*Andrienne ;* ou peut-être fallait-il me laisser lire les cinq autres comédies, qui sont bien moins intéressantes... C'est ainsi que, sous mes yeux, une mère imprudente, après avoir laissé traîner les *Liaisons dangereuses*, trouvant sa fille à les lire, lui arracha ce roman détestable, au milieu du troisième volume. La fille, âgée de quinze ans (l'oserais-je dire !) le désirait avec tant d'ardeur, qu'un homme de quarante-cinq ans obtint d'elle la dernière faveur, à la condition qu'il le lui apporterait. Elle l'acheva pour lors. Son désir satisfait, elle fut étonnée, effrayée de sa faute; elle fut au désespoir, et peu s'en est fallu qu'elle ne se soit donné la mort. O mères ! soyez prudentes.

Je vis avec une amère douleur le cagotisme renfermer mon auteur chéri dans la fatale cassette ! et, depuis ce moment, j'y rêvai nuit et jour. J'ignorais le dénouement de la pièce. J'amalgamais l'histoire de Jeannette avec celle de Glycerie, la passion de Pamphile légitimement la mienne.

Il y avait, dans la paroisse deux filles aisées et dévotes, qu'on nommait les *sœurs*, parce qu'elles faisaient gratuitement l'école des filles, et qu'elles visitaient les pauvres ma-

lades. Sœur Droin, l'une d'elles, un peu notre parente, avertit Marguerite Pâris que pendant le prône, ou le sermon, j'avais toujours les yeux tournés du côté de Mlle Rousseau, Marguerite me le redit avec bonté, en m'assurant que plusieurs personnes avaient fait la même remarque. Je rougis, je pâlis ; et dans ce moment, ma plus grande crainte ne fut, ni de mes frères, ni que personne de ma famille en fût instruit, mais que Jeannette sût que j'osais lever les yeux jusqu'à elle.

J'étais absolument formé ; des actes de virilité non fréquents, mais assez multipliés, m'avaient donné l'usage et rendu mes sens brûlants. J'étais souvent la semaine entière sans avoir une maitresse idolâtrée, qui m'inspirait l'amour de la vertu ; à la vérité, je m'enflammais l'imagination pour elle, en allant sonner midi : mais au retour, je voyais Marguerite, fille de quarante ans, j'en conviens, mais fraîche comme une dévote, ou plutôt comme une fille qui, ayant de la fortune, n'avait jamais souffert du besoin. D'ailleurs, on sait que cet âge, dans les femmes, n'est pas un obstacle aux désirs pour les jeunes gens qui arrivent à la puberté ; il semble même que la nature les porte de préférence vers les femmes faites, non pour aimer tendrement, mais pour jouir. Marguerite Pâris était bien faite, propre sur elle et dans ses alentours; elle se coiffait avec goût, et précisément comme Mlle Rousseau, ses chaussures venaient de Paris, et avaient la grâce de celles de nos jolies femmes; si elle était en sabots, ils étaient bien faits et à talons élevés. Le jour de l'Assomption, elle avait des mules neuves de maroquin noir, dont les coutures conservaient leur éclatante blancheur, avec un talon mince, qui affinait encore la jambe la mieux faite; celle-ci était couverte d'un bas de fin coton, à coins bleus. Mes yeux se fixèrent malgré moi sur le joli pied de Marguerite; je ne pouvais les en détourner... Il faisait très chaud ; après vêpres, la gouvernante se déshabilla et se mit en blanc ! Sa jupe

ccourtée laissait voir le bas de sa jambe. Je me trouvai dans une situation semblable à celle où, quatre ans auparavant, m'avait mis la Nannette à Mme Rameau ; elle était encore plus décisive, ayant passé l'époque où la voix change et devient mâle ; le rasoir m'était déjà nécessaire... Marguerite s'aperçut de mon attention sur elle, et cette bonne fille en parut flattée. Elle savait que j'avais une passion dans le cœur ; elle la regardait comme un malheur pour moi, et craignit que je ne souffrisse autant, en adorant la fille, qu'elle avait elle-même souffert en aimant le père. Une distraction lui paraissait avantageuse, et elle n'était pas fâchée d'y contribuer. Nous étions seuls, mes camarades jouaient ; l'abbé Thomas était occupé ; moi j'étudiais à ma petite table, auprès de la fenêtre. Non loin de moi, Marguerite épluchait une salade, les jambes croisées, et me montrant ainsi sa jambe jusqu'au mollet, et sa jolie mule ne tenant à son pied que par la pointe. Mon imagination allumée, mes sens embrasés ne me permettaient pas de rester en place... Je ne pus résister au frottement machinal (soit que la nature voulût un soulagement nécessaire, soit que l'irritation seule l'amenât). Je me lève dans une ivresse de fureur ; je vais à Marguerite... Elle ne s'effraya pas : — « Mon cher enfant », me dit-elle avec douceur, « qu'avez-vous ? Eh bien ! eh bien ! que voulez-vous ? » Je ne répondis pas, mais je lui tenais les mains, que je serrais, sans faire aucune autre entreprise. Elle se troubla pour lors, en voyant mes regards effarés : — « Monsieur « Nicolas ! vous vous trouvez mal ?... Je vais vous donner de « l'eau. » Je la contins fortement sans lui répondre, en la serrant dans mes bras à l'étouffer. Elle craignit que je ne redoublasse d'efforts pour la résistance ; elle me pressa contre sa poitrine... Je n'avais plus de force, un nuage couvrit mes yeux, mes membres défaillirent ; je serais tombé si Marguerite ne m'avait soutenu. C'était la première fois que cette crise m'arrivait, sans copulation et sans que je perdisse en-

tièrement connaissance. Ravi de l'avoir sentie tout entière, je me dis à moi-même : « Je suis homme enfin ! » Et Jeannette fut encore le principal motif de ma joie : « Je pourrais être le mari de Mlle Rousseau. » Je revins de mon trouble excessif, et Marguerite, me voyant calme, me fit des remontrances, quoiqu'elle ignorât (du moins, je l'imagine), tout ce qui venait de m'arriver. Je lui protestai que c'était une sorte d'égarement involontaire; que je m'étais trouvé hors de moi, je ne sais comment, et que j'avais été bien éloigné de vouloir lui faire du mal. Elle m'en parut persuadée, car elle sourit. Elle me demanda ensuite : « Quoi donc vous a mis dans « cet état? — Il faut », lui dis-je, tant j'étais encore innocent, « que ce soit la vue de votre mule et de votre jambe, « car je ne pouvais m'empêcher de les regarder, quand cela « m'a pris : j'étais comme un oiseau que charme une vipère ; « Il sent le danger et ne peut le fuir. — Mais si vous aimez « Jeannette Rousseau !... » Ce mot fut un coup de foudre. Une sorte de frisson me prit ; je devins glacé. Le *Salut* vint à sonner, et j'y allai. Ce fut là que, recueilli, je rougis de mon action, tout involontaire qu'elle était.

. . . .

Ce qui m'était arrivé le jour de l'Assomption, fait époque dans ma vie. Depuis cette crise, la première que j'eusse parfaitement sentie, je continuai d'aimer Jeannette aussi purement et sans songer à ses faveurs ; je l'aimais, indépendamment de tout autre plaisir que celui de l'aimer. Mais après huit jours de sagesse, les autres femmes recommencèrent de m'inspirer des désirs; et Marguerite était continuellement sous mes yeux, ayant ce charme d'un joli pied, auquel j'étais sensible dès l'enfance, ce fut le désir de ses faveurs qui me dévora.

Cette bonne fille, qui mieux que moi-même, lisait dans mon cœur, n'était ni une libertine, ni une dévote hypocrite; c'était une âme droite, pure, excellente ; elle me traitait en



LE SOLEIL LEVANT (1748)

— *Monsieur Nicolas, sur la colline de Fontfroide, près le grand chemin, voyant, avec transport, lever le soleil. Derrière lui, comme dans un nuage, Jeannette Rousseau. Ému, palpitant, il tombe à genoux, et s'écrie : « O soleil! que tu es beau! »*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

mère : son cœur était sensible; elle avait aimé, elle avait été aimée, sans aimer (car j'ai su qu'elle avait inspiré, dans son printemps, une si forte passion à un jeune homme, qu'il était mort d'amour et de regret de ne pouvoir l'emporter sur son rival, le père de Jeannette) : elle connaissait le sentiment nouveau qui m'agitait : aussi employait-elle envers moi les ménagements les plus adroits et les plus obligeants. La différence de nos âges lui donnait de la sécurité; sa conduite d'autrefois la rendait indulgente, car elle avait bien pleuré l'amant qu'elle n'avait pas eu et l'amant dont elle avait causé la perte, l'un par amour, l'autre par bonté.

Un jour, au salut, je m'efforçai d'être infidèle à la jeune Rousseau : mes regards se portèrent sur Marianne et je fis, en son honneur, une chimère de mariage. La gouvernante m'observait. Mlle Taboué était grande, svelte comme on l'est à seize ans; d'une grande blancheur; modeste comme Mlle Rousseau. Elle me donna des désirs et m'inspira des pensées obscènes; je sentis que, devenue ma femme, je ne l'aimerais pas purement, mais uniquement pour la jouissance. Ajoutant à tout cela ma reconnaissance envers Marguerite, j'associais l'idée impudique de la posséder, à celle de posséder Marianne...

Je demeurai quelque temps dans une situation flottante en apparence; dévoré de désirs pour toutes les jolies femmes du bourg, telles que celles déjà nommées. Mon imagination embrasée me donnait quelquefois un sérail, composé de Marianne, d'une jeune Bourdillat, fille d'un marguillier, de sa mère encore jolie, seconde femme du procureur fiscal, de Mlle Droin, que je voyais quêter, de Mme Chevrier, de Mme Droin, sa belle-fille, dès lors amante, et depuis femme du jeune Rousseau, frère de Jeannette; de quelques filles du catéchisme, une jeune Nollin, une Jeannin, une Adine, une Cady, une Pinon, etc., au nombre de douze car il n'en fallait pas moins à mon appétit). Mon imaginative

s'égarait dans un labyrinthe d'obscénités, en m'occupant de toutes ces odalisques. La demoiselle de Courtives, de Chablis, pénitente de mon frère, excitait encore plus ma lubricité par sa fraîcheur; son habillement, sa blancheur, et une aventure de viol qui lui était arrivée, me rendaient quelquefois furieux de luxure. Mais le cœur n'était pas intéressé le moins du monde; et je croirais inutile de parler de ces turpitudes s'il n'était pas nécessaire, pour le développement des ressorts de mon cœur, de les faire marcher sur la même ligne que ma passion pour Jeannette Rousseau, passion si différente, que si ce n'était pas dans mon cœur qu'elle a eu lieu, dans le même temps, je ne pourrais en croire le récit fait par un autre... Mais il était une fille qui excitait encore plus mes désirs que celles de mon sérail imaginaire, à cause de ses beaux restes, de son goût, de sa propreté, de sa jolie chaussure, de sa fraîcheur, de son ton affectueux, de sa bonne volonté pour moi, des occasions fréquentes de la voir seul à seule, de l'entretenir de mes sentiments, de lui parler des jeunes filles, Jeannette et Marianne : on voit que c'est de Marguerite qu'il est question. Un soir, elle arrivait d'Auxerre, où elle avait été pour des emplettes de la maison : on m'envoya au-devant d'elle pour diriger sa monture, l'âne curial, très têtu, très fort et très beau dans son espèce. Je courus au-devant de ma chère confidente, avec tout l'empressement d'un fils qui vole au-devant d'une mère chérie. Je la trouvai dans la vallée de Montaléry, et je lui fus d'un grand secours à la montée de la colline en chapiteau, qui amène au tertre de Courgis. Parvenu au-dessus, je priai Marguerite de remonter sur Martin; elle fut obligée de s'appuyer sur moi. Je sentis un léger frémissement de plaisir. Elle s'assit et j'arrangeai ses jupes sur ses jambes; je touchai son pied; mon cœur palpitait... Sœur Marguerite voyait mon émotion; elle en souriait. Elle me reparla de Jeannette; elle m'assura que c'était Mlle Rousseau que

j'aimais. A cela, je répondis par une confidence bien sincère! je lui exposai mon âme toute nue, le genre de mon attachement pour la belle Rousseau, celui de mon goût pour Marianne; j'allai jusqu'à lui parler de ce que m'inspiraient les autres femmes. Elle parut un peu surprise de l'étendue de ma confidence! Enfin, il fut question d'elle, et mes expressions furent brûlantes. Nous descendions le tertre; la rapidité de la colline m'obligeait à tenir le panier opposé à celui où Marguerite avait ses pieds; je lui prenais de temps en temps la taille pour la soutenir aux demi-faux pas que faisait Martin. Elle était rouge comme une rose, à ce que j'entrevoyais de profil. Elle n'eut pas le loisir de me répondre, attendu que l'abbé Thomas, qui était venu voir le champ curial, nous joignit à l'improviste... Après souper, tout le monde sortit, pour aller prendre l'air dans le jardin; Marguerite alla dans la chambre du curé pour lui rendre compte de ses commissions particulières, je saisis cet instant... Il est des écarts qui ne peuvent se raconter; mais si je ne les faisais pas entrevoir, certains événements deviendraient invraisemblables ou l'effet de la folie: on jugera par ce qui va suivre si j'ai dû y préparer. Ce fut à la jolie chaussure, qui venait de m'enchanter aux pieds de Marguerite, que je m'en pris...

Dans le temps où les désirs que m'inspirait cette bonne fille étaient dans leur plus grande effervescence, elle fit à la ville un autre voyage. Il fut décidé par mes frères qu'elle serait accompagnée par l'un de nous. Ce fut moi qui fus nommé. La Sœur se para d'une manière qui me prouva que les femmes sur le retour, quand elles ont été jolies, savent à merveille prendre leurs avantages et repousser dix ou quinze de leurs années. Marguerite, avec un bagnolet de fine mousseline sur la tête, la taille pincée par un corset à baleines souples recouvert d'un casaquin juste de coton, plus blanc que l'albâtre, un tablier de toile à carreaux rouges, une jupe de soie gorge de pigeon, chaussée en souliers de maroquin

noirs, à talons hauts et minces, avec des boucles à pierres, ne paraissait pas trente ans ; son agréable figure se rafraichissait par un sourire rajeunissant qui n'excluait pas une intéressante langueur ; ses grands yeux noirs étaient doux et brillants... Et j'avais l'âge où rien de tout cela n'échappe... Une chaise que je mis à la porte la fit monter commodément sur Martin, et je marchai à côté d'elle pour empêcher de vaciller le panier où posaient ses pieds. A la descente du vallon de Montaléry, elle fut obligée de quitter sa monture ; je la reçus dans mes bras ; je la soutins embrassée par la taille en descendant : je la portais presque. Arrivés dans le vallon, j'eus le plaisir de la voir marcher sur la pelouse de cette manière voluptueuse et dégagée à laquelle contribue tant la hauteur des talons dans les femmes parfaitement bien faites. Elle remonta, aidée par le talus d'un ancien étang. Je l'arrangeai comme la première fois ; mes mains brûlantes erraient sur ses pieds, sur le bas de sa jupe ; elles les quittaient avec crainte et j'y revenais à tout moment. Nous causâmes : le chemin n'avait plus rien de difficultueux jusqu'à la ville... Ces entretiens et deux heures canoniales que nous récitâmes nous conduisirent innocemment à la ville.

Marguerite commença par expédier les affaires qui regardaient M. le curé ; ensuite elle s'occupa de ses emplettes particulières. Nous allâmes pour cet effet, chez une marchande mercière, Janséniste, à laquelle la gouvernante donnait sa pratique. Cette marchande, appelée Mme Jeudy, nous retint à dîner ; c'était une épreuve d'autant plus cruelle pour ma *sauvagerie* que cette dame Jeudy avait une fille charmante nouvellement mariée à un jeune Janséniste de Clamecy, et une grande nièce très bien faite. Les jeunes époux vivaient à la maison sous les yeux de leur dévote mère et ne pouvaient ni se parler dans la journée, ni coucher ensemble sans sa permission. Je fus placé entre la jeune et belle Sophie Jeudy et sa cousine, Marguerite était de l'autre côté de Sophie ;

Mme Jeudy ensuite, puis le pauvre mari. Une jeune et jolie cuisinière, appelée depuis Marianne Cuisin, nous servait. La beauté de Sophie m'interdisait d'autant plus, que je l'admirai davantage; je n'étais jamais timide avec les personnes inconnues dont je ne me souciais pas; je palpitais de désirs à la vue de ces charmes délicats; je ne pouvais presque manger. On appelait encore Sophie, quoique mariée, Mlle Jeudy (il faut avouer qu'il n'est que les *honnêtes gens*, ainsi que les Jansénistes s'appelaient entre eux, pour ces procédés-là!) ou simplement Sophie; je trouvais ce nom charmant! mon imagination travaillait, travaillait! J'étais brûlé d'un feu couvert qu'excitaient les tendres appas de Sophie, et tout à la fois aise et faché de dîner dans cette maison. « Qu'elle est jolie! » pensais-je; mais je ne sentais que des désirs... Enfin, le dîner et la gêne finirent, et avec eux le plaisir de regarder en dessous la provocante Sophie, Mais en sortant de table, j'aperçus à une porte du côté de l'horloge, une jeune personne encore plus belle que Sophie, puisqu'elle ressemblait à Jeannette et qu'elle m'inspira les mêmes sentiments; c'était une jeune et grande fille, fluette et joncée(1), pâle, mais dont la forme du visage avait une douceur, un charme inexprimable; sa vivacité, son rire charmant, cet air de ville, aussi séduisant pour les campagnards que l'air de cour l'est pour les citadins, ou que la naïveté villageoise l'est quelquefois pour un courtisan, son air de ville et ses autres attraits m'enchantèrent. « Ah! que « les filles sont ici jolies! » pensai-je... « mais... Jeannette « est un ange!... » La jolie personne joncée me fit oublier Sophie, mais la volupté excitée resta.

Nous partîmes d'Auxerre vers les quatre heures : c'était pour arriver avant sept à Courgis. Marguerite me parla de Mme Jeudy, de sa fille Sophie et de sa grande nièce. Elle me

(1) C'est-à-dire droite comme un jonc. J. G.-C.

conta que cette dernière, âgée de vingt-six ans, était autorisée à traiter fort durement sa jeune cousine et son mari, dont on l'avait établie la surveillante. La bonne gouvernante désapprouvait la conduite de la mère. Le pauvre gendre, lui, reste parce qu'il aime sa femme. — « Ah ! oui », dis-je naïvement, « il a bien raison ! mais peu m'importerait à moi, si j'étais le... de J..., de ne pas lui parler, pourvu qu'elle fût ma ..... et qu'on ne pût nous séparer ni la donner à un autre. » Je dis cela fort vivement.

Bientôt nous sentîmes l'aiguillon de l'appétit. J'aidai Marguerite à descendre. Nous nous assîmes sur la pelouse, elle étala notre provision : nous fîmes un bien agréable goûter !... Lorsque la faim fut apaisée, mes yeux sans cesse fixés sur Marguerite, le souvenir de la provocante Sophie, le rappel des charmes délicats et de la parure voluptueuse de la ville, enfin et surtout l'objet présent, tout se réunit pour allumer mes désirs ; je sentais dans mon sein un feu dévorant. — « Il me semble », dis-je à ma compagne, « qu'on ne saurait avoir « un plus joli pied ? » Marguerite sourit en répondant ? « Allons-nous en ! » — « Un moment encore ! » Et je la retins avec force. — « Eh bien ! eh bien ! je le veux, causons ». Je passai le bras droit autour de sa taille ; ses yeux pétillaient, j'osai l'embrasser. Elle s'effraya : — « Monsieur Nicolas ! Monsieur Nicolas ! Allons-nous-en ! — Non, non ! » dis-je d'un ton animé qui augmenta sa frayeur. Je l'embrassai de nouveau avec une véhémence inexprimable... — « Que faites-vous ? Que voulez-vous, méchant enfant ? » me dit-elle. — « Je veux.., je veux... » (J'osai exprimer ce que je voulais.) — « Non, non, mon enfant ! Non ! Monsieur Nicolas ! c'est un péché... Un jour, si vous êtes pour épouser Jeannette... » Alors, touché de son ton, je devins tendre au lieu de brutal ; je l'embrassai en lui disant : « Ma chère Marguerite, je ne sais... mais... il faut que j'en meure !... Si vous saviez !... Non, ce n'est pas un péché ; ce que j'éprouve est

insurmontable !... — Mon cher enfant, ma délicatesse y répugne... Voudriez-vous, un jour, qu'un obstacle aussi cruel qu'inattendu... » A ces mots, interdit, décontenancé, je cessai mon attaque avec une sorte d'effroi. Marguerite, débarrassée, monta lestement sur Martin, et je fus obligé de la suivre.

Il était près de neuf heures quand nous rentrâmes, tant mon attaque de la fontaine nous avait retardés ! On nous attendait pour se mettre à table. On ne fut au lit qu'à dix heures.

. . . .

Le presbytère, depuis rebâti, était alors composé de quatre pièces au rez-de-chaussée ; la chambre du curé, avec un cabinet, qui donnait sur le jardin ; la grande pièce du milieu, qui nous servait de salle à manger, de classe et de chambre à coucher (il y avait quatre lits : celui de l'abbé Thomas, au fond, le mien auprès de la porte de la cuisine, et derrière, les deux petits baldaquins d'Huet et Melin) ; la cuisine, où était le lit de Marguerite, terminait l'enfilade... On sait que le grand air seul, pour les personnes sédentaires, augmente le penchant à la volupté ; ajoutez-y tout ce que j'avais vu et senti dans la journée. J'étais hors de moi-même... Au milieu de la nuit, lorsque je compris, à la respiration de tout le monde, qu'on était sous l'empire de Morphée, je me levai doucement ; sans réfléchir à quoi je m'exposais, j'entrai dans la cuisine, dont la porte ne fermait qu'à la spartiate. Je cherchai à tâtons le lit de la gouvernante, je le trouve, j'écoute... Elle dormait... Je me glisse auprès d'elle... Marguerite rêvait. Elle disait entre ses lèvres : « Laisse-moi, mon cher Denêvres, laisse-moi ! » Excité par là, guidé par la nature et par mon expérience, je réalisai doucement son rêve... Marguerite s'éveilla trop tard ; elle partageait mes transports... Je demeurai comme anéanti dans ses bras, après une vivacité qui tenait de la fureur. Au lieu de me



LA FENAISON (1748)

— *Monsieur Nicolas demi-couché à côté de Marguerite Miné, un genou avancé, la bouche près d'un sein demi découvert, et recevant de voluptueux détails. « Je veux tout vous apprendre », dit la jeune mariée.*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

gronder, il fallut me ranimer sans bruit; car elle m'avait d'abord cru évanoui absolument... Rappelé à moi-même, il lui fut aisé de me renvoyer: toute mon âme s'était liquéfiée à la fois, et j'étais dans une sorte d'épuisement. Je dormis jusqu'au lendemain grand jour; on m'avait laissé au lit, à cause de la fatigue de la veille. Lorsque je fus debout, je profitai du premier moment de liberté, pour entrer dans la cuisine, j'y trouvai Marguerite à genoux, fondant en larmes. Je courus l'embrasser. Cette bonne fille, dont la piété n'était pas grimace, ne me rebuta pas : « Puissé-je », me dit-elle, « porter seule tout le poids d'une aussi grande faute ! « ...Monsieur Nicolas! je suis bien fâchée que vous ayez « mis cette tache sur votre vie! Si jeune encore, vous aurez « longtemps à vous repentir!... Vous avez empoisonné ce « qui faisait auparavant votre bonheur! et je tremble qu'un « jeune garçon, dont le cœur était si bon et si tendre, ne « devienne un jour libertin, et d'y avoir contribué!... Mon « cher enfant, qui m'avez si cruellement outragée! diminuez « ma douleur en conservant vos premiers sentiments pour « Jeannette Rousseau, puisque cet amour-là est le seul qui « soit pur dans votre cœur. » Je me retirai pénétré, mais les bons sentiments qu'avait excités le discours de Marguerite ne furent pas de longue durée.

. . . .

En causant, un soir, avec mon beau-frère Miché Linard, je jetai les yeux sur sa petite bibliothèque. J'étais avide de livres; je visitai les siens. J'y trouvai :

1° *Les Serées*, ouvrage fort libre, dans le goût des *Histoires prodigieuses* de Boistuau et de Belleforest; avec cette différence, que les contes qui se faisaient, en devisant, le soir après souper, dans les châteaux des Gentilshommes, étaient presque tous comiques;

2° *Le Théâtre du Monde*, production plutôt pieuse que libre, où il était question de tous les abus ;

3° *Les Poésies de l'abbé de Montreuil.*

4° Deux volumes des *Muses Françoises*, imprimées du temps de Henri IV, entre ses deux assassinats.

5° Quelques *Histoires de la bibliothèque bleue.*

Je demandai ces livres à Linard, qui me les prêta, et je les emportai. Cependant je cachai les *Serées* et les *Poésies* de Montreuil ; ce dernier ouvrage m'étonna bien, en me donnant la première idée de la galanterie française. Je ne pouvais en revenir ! Dans mes écarts obscènes, j'avais bien souvent désiré des femmes mariées, mais j'étais loin d'imaginer qu'il existât un pays, qui était la capitale du mien, où l'adultère fût une gentillesse ! Je m'abreuvais avidement de ces nouvelles connaissances, qui n'épurèrent pas mes mœurs. Le *Théâtre du Monde*, écrit dans un style lamentatif continuel, m'ennuya. J'eus le bonheur de rendre les *Poésies* et les *Serées* à Linard, dans un voyage qu'il fit à Courgis, sans que ces livres eussent été vus ; je lui remis aussi les *Historiettes bleues*, qu'il se trouva que je connaissais.

. . . .

Certainement si ma destinée avait été de rester au village, le livre de Montreuil, qui avait été sans effet sur l'âme et les sens obtus de Miché Linard, aurait été très dangereux pour moi ! il aurait pu me rendre un scélérat, un corrupteur de filles et de femmes, comme l'était alors le fils Lenain, jeune Parisien, dont le père, ancien intendant de seigneur, était venu se cacher à Sacy. Peut-être serais-je devenu comme ce vieux Champenois, qu'une jeune fille a récemment tué d'un coup de barre, parce qu'il voulait lui faire violence, comme à cent autres (1).

(1) Cet homme resté au village avec des sens vigoureux, que la facile jouissance de la ville n'avait pas énervés, conservait la même véhémence, à soixante-cinq ans, que moi dans le feu de ma jeunesse. Il guettait les jeunes filles, préférant celles sans expérience, se jetait sur elles et les déflorait, mais avec des précautions si grandes qu'il ne leur faisait pas plus de mal que si elles eussent consenti ; aussi plusieurs de ces filles ne s'en vantèrent-elles

La lecture de Montreuil fortifia la manie que j'avais depuis quelque temps pour les vers français; je trouvais ce langage beau, et propre à exprimer les mouvements des sentiments, qui n'étaient alors qu'hyperboliques en moi. J'avais examiné les *stances*, les *rondeaux*, les *sonnets*, etc., et je m'étais proposé d'en prendre des modèles; mais je rendis le livre trop tôt. (1)

. . . .

Depuis le succès de mon audacieuse entreprise sur Marguerite Pâris, j'étais devenu libertin, mais sans avoir rien perdu de ma naïveté, je pourrais dire de mon innocence... J'étais encore franc, véridique, incapable d'une action basse; mon seul vice, si c'en est un, était le désir effréné du plaisir par les femmes; car tous les autres plaisirs me paraissaient insipides. Avant d'avoir vu Jeannette, j'avais déjà eu l'idée de la pluralité; mais cette aimable fille l'avait fait disparaître, et ce goût ne revenait que par la force du tempérament non exercé, ou non satisfait; si Jeannette avait été ma femme, et que je l'eusse calmé autant qu'il était nécessaire par la possession, je serais demeuré longtemps *monogyne*, mais tout cela n'étant pas, et Marguerite une fois surprise, fermant la porte aux occasions, mon imagination s'égarait; ce n'était pas elle qui faisait fermenter les sens; c'était la force de ceux-ci qui portait l'imagination à s'égarer.

. . . .

Au sortir du catéchisme, un jour, Marguerite me tira par

pas. Celle qui le tua avait déjà été surprise, et elle ne s'était plainte à personne; le vieillard s'imagina qu'elle avait pris goût à la chose. Quand il se jeta sur elle la seconde fois, elle l'attendait. Elle le saisit, d'après les conseils d'une commère, servante de cabaret, lui fit perdre ses forces et l'assomma. Elle a été absoute. On a fait de ce vieillard et de la fille deux ovales en regard : les graveurs de Paris, presque tous sans génie, tirent parti des moindres choses, plutôt que d'inventer. (*Note de Restif.*)

(1) C'est à la suite de cette lecture que Restif entreprit un poème dont les douze héroïnes étaient douze filles du pays à commencer par Jeannette. J. G.-C.

mon habit : — « Après Vêpres, j'irai au champ de la cure « visiter la haie vive; je vous demanderai pour m'accom« pagner ; j'ai quelque chose à vous dire. » Ce peu de mots me fit attendre la fin des Vêpres avec une grande impatience!... Aussitôt que l'Office fut achevé, je tâchai de précéder mes camarades; mais l'abbé Thomas me suivait. La gouvernante me demanda, et jamais on ne lui refusa rien. En route, nous ne dîmes que des choses indifférentes. Lorsque nous fûmes arrivés au champ curial, Marguerite s'assit derrière l'endroit de la haie le plus *fourré*. Elle était endimanchée; elle était charmante! Mon cœur palpita. Je voulus me jeter dans ses bras. Elle ne me repoussa point, au contraire, elle me pressa contre son sein : — « Vous avez effacé de « ce cœur le souvenir, monsieur Nicolas; ah! que vous « m'êtes cher! — Prouvez-le moi, » lui dis-je, « en m'accor« dant ce que vous savez que je désire. — Oui, je vous le « prouverai, mais non de la manière que vous le demandez; « je crains Dieu, et ne veux pas l'offenser... Mais vous êtes, « à présent, l'être que je dois le plus aimer... je suis « grosse... » A ce mot inattendu, je pâlis, non de la crainte d'épouser Marguerite; en ce moment, subjugué par sa présence, par ses attraits et par mon devoir, j'y eusse consenti sans peine; mais je vis un nuage de réprimande se former sur ma tête, et, sous mes pas, un abîme d'anéantissement... Comment étudier marié? ce fut ma première crainte, Jeannette ne s'offrit à ma pensée, que durant le discours suivant de l'excellent fille : « Tu te troubles », me dit-elle, « crains-tu de « m'épouser? — Non! non! » m'écriai-je, « non, Marguerite! « Tu m'es chère; tu me l'es doublement, par ta grossesse. « Tu me l'es comme *Glycérie* l'était à *Pamphile*! — Je suis « contente », reprit Marguerite; « le père de mon enfant a « l'âme sensible... Va, mon ami, je n'exigerai pas un pareil « mariage. Je t'aime tendrement; mais je t'aime pour toi. Ne « crains pas que je dévoile mon état! Ne crains pas que je

« veuille te donner une femme qui a plus du double de ton « âge, et qui serait vieille dans la force de ta jeunesse! Non, « mon cher ami; songe à Jeannette, et ne t'occupe que « d'elle; qu'elle soit un jour ta femme; c'est avec elle seule « que tu peux être heureux...

. . . .

« Tranquillise-toi, mon jeune ami; je ne te ferai pas de « reproches. Moi, t'en faire! sera-ce de m'avoir rendue « mère? Ah! c'est par là que je te dois; de toutes les conso- « lations, c'est la plus efficace, et je te la devrai! Tu me « donnes qui aimer avec innocence, pour le reste de mes « jours; un enfant tout à moi, et dont je disposerai seule « (bonheur dont je n'ai pas encore joui) : voilà un présent « que je n'oublierai jamais... Mon jeune ami! voici mes « résolutions, qu'il était nécessaire de te communiquer : dès « que je ne pourrai plus cacher mon état, j'irai à Paris, sous « prétexte de voir mon frère, qui est à Versailles, panetier « du Roi : je confierai mon état à une parente sûre, sans te « nommer encore; je ferai mes couches; je mettrai mon fils « ou ma fille en nourrice; puis je reviendrai ici pour deux « ans; c'est-à-dire jusqu'au sevrage de mon enfant, que je « ne quitterai plus. Je ne t'écrirai pas, de peur de mésaven- « ture. A mon retour, je te dirai le sexe de notre enfant, et « les mesures que j'aurai prises, pour que tu en disposes un « jour, avertis-moi, quand tu t'apercevras que, malgré mon « attention, mon état commence à paraître... Et quittons- « nous : si les murs ont des oreilles, les haies sont encore « moins sourdes. » J'étais dans une situation orageuse, tandis que Marguerite m'avait parlé; mes idées se roulaient et se précipitaient, comme des cailloux agités dans un tonneau. Le plaisir d'être père à mon âge (hé! je l'étais déjà, depuis le 14 mai 1746; mais je l'ignorais!), la générosité de Marguerite, l'image de Jeannette qui se mêlait à tout cela; mes craintes, si la gouvernante avait ressemblé à toute autre

femme; le bonheur que j'avais de trouver, dans ces commencements de ma vie, des êtres si bons, pour contrebalancer la haine de mes frères et ma propre malice.

A l'épanouissement momentané, succédait le serrement de cœur le plus cruel, et dont le souvenir m'est encore douloureux. J'embrassai Marguerite sans parler, les yeux en larmes: elle y répondit par les siennes... J'allai seul visiter la haie, tandis que la gouvernante parut s'en retourner.

Un mois s'écoula.

Cependant j'observais sœur Marguerite; je m'aperçus que ses jupes raccourcissaient un peu par devant, et je l'en avertis en ces termes : — « Vos jupes commencent à devenir à la mode de Nitry. » Elle me comprit tout d'un coup ; car on sait dans tout le canton, que les femmes de Nitry ont la jupe écourtée par devant, et en forme de queue par derrière; ce qui a quelque chose de lubrique. Marguerite apporta un remède factice à l'irrégularité de son habillement, et commença de parler de ses affaires à Paris. Elle se fit même écrire par son frère une lettre qui la demandait, pour la garder chez lui. Le jour de son départ fut fixé; mais elle promit au curé de revenir, dès qu'elle aurait terminé ses affaires, « préférant », dit elle, « une vie humble et simple au « village, à une plus douce et plus variée à la ville ».

Elle partit un mercredi, de très grand matin, afin que j'eusse la facilité de revenir de bonne heure; car elle me demanda, pour la conduire sur Martin, joint à une autre, qui portait le surplus de son bagage... Notre entretien fut aussi affectueux qu'intéressant : j'étais pénétré des procédés de Marguerite; elle *m'adorait, malgré elle*, depuis que je l'avais rendue mère. Elle me recommanda la sagesse, les bonnes mœurs; elle me parla de notre enfant et me dit que s'il vivait, il aurait tout ce qu'elle possédait. Elle m'embrassa en me pressant contre son sein.

Aux environs de la Pentecôte, mes frères m'envoyèrent

voir mon père. Ils me chargèrent d'une lettre, dont je présumais le contenu. Ils espéraient que mon père, après l'avoir lue, me retiendrait à la maison, ou ne me renverrait que pour prendre congé d'eux. Je ne pus me résoudre à porter des calomnies contre moi; j'ouvris la lettre, je la lus : elle était affreuse. On y prétendait deviner mes sentiments, et l'on y donnait ces atroces conjectures pour des découvertes... Je frémis; je fus tenté de déchirer la lettre. Au lieu de la déposer en lieu sûr, ou même de la confier à ma mère, je fis un trou dans un champ, au pied d'une aubépine, et je l'y enterrai. Je continuai ma route fort ému.

Vis-à-vis Laloge, je vis imprimée sur la terre encore molle l'empreinte d'un talon de femme... J'étais en fureur : ma fureur se calma. « Quel ange céleste, » m'écriai-je, « est descendu récemment dans ces lieux sauvages?... » Je double le pas, je cours, je vole... Dans le vallon de la *Fontaine*, je vois devant moi une jeune fille faite comme les Nymphes et légère comme elles; je l'atteins sous les noyers de mon père, à la jonction des trois vallées. Je la regarde, elle rougit, et me salue par mon nom de Monsieur Nicolas. « Qui donc « êtes-vous, aimable voyageuse? » lui dis-je. — « Je vous « reconnais bien, moi, » répondit-elle; « mais vous ne me « reconnaissez pas ; j'étais trop jeune quand vous avez « quitté le pays; je suis Marie-Jeanne Lévêque, la fille de « Laloge, et je vais à Sacy. » Je la reconnus alors. Dieu ! quelle aimable candeur! quelle grâce, quelle timide modestie, quelle fraîcheur! Elle n'avait guère que quinze ans, mais elle était grande, formée, elle était en blanc et d'une propreté recherchée, à la manière des jolies filles de Nitry. Je la trouvai charmante, mais je ne fus pas infidèle : je songeai à Jeannette, plus belle encore, plus délicate, plus nymphe que la jolie Marie-Jeanne... J'accompagnai l'aimable fille, en causant, jusqu'à un passage appelé *la Brèche*, par lequel on entre dans le village du côté de Laloge.



LES TRACES DE FILLE (1750)

— *Monsieur Nicolas abordant la fille de Laloge, qu'il a suivie en voyant l'empreinte de son pied sur la terre molle : « Qui donc êtes-vous, aimable voyageuse ? »*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

En avançant vers la maison paternelle, j'étais agréablement occupé de Marie-Jeanne : « Jamais je n'obtiendrai « Jeannette », pensai-je ; « il faut renoncer à cette espérance ; « je n'étudie plus. Devenons laboureur ; le père de Marie- « Jeanne est riche ; mais il regardera comme un honneur de « s'allier à mon père... Marie-Jeanne est aimable ; elle me « consolera de Jeannette !... Il faut me fixer ici. J'y reverrai « ces campagnes, où j'ai passé mon enfance. » Je sentis une consolation intérieure. J'entrai gaiement dans la maison paternelle, presque fâché de ne pas avoir conservé la lettre de mes frères, qui sans doute eût déterminé mon père à me garder ; car elle était propre à l'indisposer autant et plus contre eux, que contre moi, puisqu'ils avaient eu l'audace d'y donner à entendre à mon père que les chagrins que je lui causais étaient l'ordinaire punition des remariages ! Il sembla qu'on se doutait de ce que j'avais osé ; car mon pere me demanda si je n'avais pas une lettre ? — « Non, mon père », répondis-je froidement, « je n'en ai pas. » Il sourit à demi, et n'ajouta plus rien à ce sujet.

On se mit à table, et ma mère servait le potage pour dîner, lorsque Marie-Jeanne parut. Elle fut accueillie comme la fille de bons amis, chez lesquels on était toujours reçu avec transport. On la mit à côté de ma mère ; j'étais à côté de mon père ; ainsi nous étions vis-à-vis l'un de l'autre. Ses grâces naïves, sa modestie, le son intéressant de sa voix, dont le timbre un peu voilé semblait annoncer du tempérament, tous ses attraits m'enchantèrent ; j'espérai d'en devenir amoureux. Après le dîner, ma mère la mena voir le jardin et l'enclos ; je les accompagnai, montrant à Marie-Jeanne les différents arbres que j'avais plantés dès ma jeunesse : car j'aimais à faire des choses utiles et qui restassent. Marie-Jeanne avait la bonté d'admirer tout ce que j'avais fait, et de recevoir de ma main les plus jolies fleurettes ; ma mère paraissait voir mes attentions avec complaisance. Cette

soirée me fut très agréable, et, je crois, à la jeune Lévêque; car elle ne quitta ma mère que lorsque l'heure de s'en retourner avant la nuit l'y obligea. J'aurais bien voulu la reconduire; mais cette politesse n'est pas en usage dans le pays, et elle aurait fait parler.

Je restai deux jours entiers chez mon père; le troisième, au matin, je repartis. J'avouai à ma mère, en la quittant, que j'avais décacheté la lettre; je lui en dis le contenu, et elle me promit de me faire excuser à mon père, après néanmoins m'avoir fait des remontrances, tempérées par beaucoup de douceur. Mon père, nous voyant en grande conversation, se douta de quelque chose; il vint auprès de nous, et ma mère lui voyant l'air souriant, elle lui dit la vérité : « Vouliez-vous », ajouta-t-elle, « qu'il vous apportât le « mal, qu'il savait bien qu'on vous écrivait de lui ? — Cela « nous aurait au moins prouvé sa confiance dans notre « bonté, ma femme », répondit le vertueux Mortel, « outre « que c'est une chose dangereuse, et à laquelle il ne faut pas « s'accoutumer, que de décacheter les lettres dont on est « porteur! C'est une action, que la situation seule où se « trouve Nicolas me fait excuser. » Ces paroles encourageantes étaient nécessaires pour me soutenir, et m'empêcher de faire quelque fuite imprudente. Je m'en retournai pénétré de la bonté de mes parents, et bien résolu d'apporter, une autre fois, tout ce qu'on écrirait.

On parut surpris de me revoir, du moins de ce que j'étais seul, car on me demanda si mon père était avec moi. Je répondis que, probablement, il viendrait dans peu, mais qu'il ne m'en avait pas fixé le temps. Cette réponse ambiguë satisfit, parce qu'elle donnait à entendre que mon père n'avait pas voulu familiariser avec moi. Le soir, en ma présence, le curé s'informa de la santé de mon père, de ce qu'il m'avait dit, mais sans m'adresser la parole : c'était à l'abbé Thomas qu'il parlait... L'abbé Thomas répondait de lui-

même, ou me faisait des questions, auxquelles je satisfaisais laconiquement, mais sans humeur.

Le lendemain de mon arrivée, tout alla comme auparavant; la seule différence; c'est que je m'employai plus ardemment au travail du jardin; c'était une préparation aux fatigues de l'agriculture, à laquelle je venais de me destiner. Le surlendemain fut le jour à jamais mémorable où je parlai à Jeannette Rousseau. J'étais seul dans la salle, sœur Pinon (1) étant sortie, mes deux camarades à la fontaine, l'abbé Thomas au jardin et le curé à son église. Jeannette frappe à la porte de la cour. J'étais occupé d'elle, en ce moment, et mes regrets de ne plus étudier venaient de me reprendre; j'en pleurais. Entendant frapper, j'essuie mes larmes et je vais ouvrir. La parole expira sur mes lèvres; je rougis, je pâlis : je me troublai si fort que je fus obligé de m'appuyer contre un orme planté dans la cour, Telle fut ma déclaration; tel fut le langage que je tins à l'objet de mon adoration secrète. Jeannette sourit en rougissant. Qu'elle était belle!... Le son harmonieux de sa voix rappelait mon âme fugitive. « Monsieur, » me dit-elle, « mon père m'envoie demander si « Mlle de Courtives n'est pas aujourd'hui chez M. le curé? « — N...on, M...ademoiselle. » Je n'ai jamais dit que ces deux mots à l'objet de mon plus ardent amour... Encore cette apostrophe, *Mademoiselle!* me paraissait-elle un effort de hardiesse; la première syllabe me fit tressaillir. Je la trouvais trop libre : *Ma!*... Ah! c'est à ces émotions, inconnues aux âmes mortes, que je reconnais combien j'aimais!... Mlle Rousseau me fit une révérence, et partit sans ajouter un mot. Je respirai, quand elle s'éloigna; je sortis, et je la suivis des yeux jusqu'au détour, tremblant et désirant qu'elle se retournât. Elle ne se retourna pas, et j'en fus humilié; si elle se fut retournée, elle m'aurait anéanti.

(1) C'était la remplaçante de Marguerite. J. G.-C.

On me faisait faire alors plusieurs voyages, autant pour éloigner un objet haïssable, dont on ne pouvait sans remords si mal employer le temps, que pour achever de me dégoûter. Dans le nombre de mes courses, il y en eut encore une à Vermenton chez M. Collet. Au moment où j'entrai, Mme Collet était environnée de deux de ses filles, et de quelques autres jeunes personnes. En voyant un grand nigaud, les yeux baissés, n'osant regarder, rouge à suffoquer, elles se mirent à parler entre elles : « Qu'est-ce donc que « ce garçon? » Mme Collet leur dit : — « C'est un jeune Restif, de « Sacy, qui est chez son frère, notre ancien vicaire, le « curé de Courgis, un homme bien estimable ! » Une Collet se leva aussitôt, et j'entendis qu'elle disait, à l'entrée d'une pièce voisine : — « Venez donc voir un élève du curé de « Courgis... » Elle rentra, et, un instant après, parut Colette, ou Mme PARANGON, ayant l'air sérieux, mais qui s'ouvrit par un sourire, en me voyant. Elle s'assit, et me regarda, comme si elle eût attendu que je lui parlasse ; mais je ne l'osai pas. La demoiselle qui avait averti Colette appela ses deux frères et les deux clercs. Il vint trois grands gaillards, qui me regardèrent en ricanant : « Quel paltoquet! « Comme il a l'air bête! » dirent les deux clercs. A ce mot insultant, je levai les yeux sur eux avec une rougeur qui marquait autre chose que de la honte. Et Collet l'aîné venant à paraître, j'allai à lui d'un air dégagé, m'expliquant très bien, de sorte que ce jeune homme, qui n'avait rien entendu, me marqua beaucoup de considération. Cette conduite frappa Mme Parangon; elle renvoya son frère cadet et les deux clercs, en leur disant : « S'il était un sot, il ne tien« drait pas de famille. » Puis m'adressant la parole, de cet air de bonté qui lui était naturel : « Vous étudiez donc chez « vos frères, monsieur Nicolas? » me dit-elle. — « J'étudiais, « Mademoiselle; » et je la regardai... Grand Dieu ! c'était la beauté de Jeannette, sa taille et le son de sa voix; le même

charme était répandu sur toute sa physionomie; je tremblai de nouveau. « Vous êtes timide avec mon sexe; vous n'en « serez que plus estimable, » ajouta Colette. — « Oui, Made- « moiselle, je respecte infiniment votre sexe... » Et m'apercevant que messieurs les clercs tendaient le nez : « Mais je « ne suis pas timide avec les jeunes gens de mon âge; et... je... les ai quelquefois mis à la raison... » La belle dame rit de bon cœur à ce mot. — « Venez, venez, messieurs les suf- « fisants. » Ils rentrèrent, et je les regardai, mais sans colère. — « Il a l'air bon enfant, » dit l'un; « c'est dommage « qu'il soit honteux devant les demoiselles! — Hé! » dit l'autre, « n'est-ce pas Monsieur Nicolas, que j'ai vu ici éco- « lier?... Vous étiez bien sauvage ? » (aux autres) : « Une « femme du marché m'a dit qu'il s'enfuit dans son village, « quand les filles veulent l'embrasser. » On éclata de rire, excepté ma Colette. — « C'est par dévotion, » dit Mlle Jacquette, sœur puînée de Colette. — « Quoi? » me dit une des demoiselles Compagnot, « si je voulais vous embrasser, vous « vous enfuiriez? — Oui, oui, » dit un des clercs, avant que je pusse répondre, — « N'en croyez rien! » dit Mme Collet. — « Pardonnez, Madame, » répondis-je un peu aguerri; « je m'enfuirais; une demoiselle qui voudrait m'embrasser « m'effrayerait par sa hardiesse. » M. Collet père, son épouse et leur fils aîné parurent satisfaits de ma réponse. Colette dit aux deux jeunes gens : — « Vous ne le valez pas, Mes- « sieurs. » Je sortis cependant un peu humilié de cette maison, où la vue de Colette, mariée à mon insu, ne m'avait causé qu'une émotion douloureuse.

Quelque temps après ce voyage, un matin, je vis arriver mon père avec trois chevaux. Je compris qu'il allait m'emmener. Il me parla froidement devant mes frères, ensuite ils s'enfermèrent tous trois dans la chambre du curé. Je sentis alors, en voyant mon départ certain, combien, malgré mes peines, je m'étais plu dans ce bourg où j'avais connu Jean-

nette et Marguerite. Mon cœur se gonfla, je ne pouvais retenir mes larmes : tout ce que je voyais avait un *air d'adieu* attendrissant.

Je marchai seul pendant toute la route. Mon père, le plus excellent des hommes, vit bien qu'il ne fallait pas me contraindre. Je traversai les bois ; je passai devant Laloge, sans même songer à Marie-Jeanne ; ce ne fut qu'après mon arrivée à la maison paternelle que je me rappelai cette jeune fille. « Ha ! » m'écriai-je douloureusement, « je n'aime que Jeannette ! »

Mon dessein fut néanmoins ensuite de m'attacher à Marie-Jeanne et d'oublier Jeannette Rousseau par l'absence.

Je n'oubliais pas Jeannette ; sans que je m'en doutasse, son souvenir était immortel, mais je voulais aimer Marie-Jeanne. Tous les dimanches, lorsqu'elle venait à la messe, avec sa famille, je les allais chercher pour dîner. Ils acceptaient souvent ; mais comme ils avaient à Sacy beaucoup de proches parents ; que, d'ailleurs, ils avaient meublé la maison achetée de mon frère Boujat, ils n'acceptaient pas toujours, et ils m'emmenaient quelquefois chez eux. Ce fut dans une de ces occasions que Pascal me fit donner par sa sœur le contregage que j'hésitais à demander. Ce fut alors que je me crus engagé et obligé de renoncer à Mlle Rousseau... On nous laissa seuls, depuis le dîner jusqu'à vêpres. Je fus très tendre, et Marie-Jeanne encore davantage. Alors, pour m'engager irrévocablement, je voulus... en faire mon épouse... Elle ne s'y refusa presque pas... Je fus, pendant six mois, c'est-à-dire depuis novembre jusqu'à la fin d'avril 1751, autant heureux que pouvait me le permettre le souvenir de Jeannette. Mais, à cette époque, tout changera... Il ne pouvait entrer dans la tête ni dans la pensée de mon père et de ma mère, que je fusse laboureur. Ils s'agitaient, ils se tournaient de tous côtés, lorsque le hasard ou plutôt l'attention que j'avais excitée dans Madame Parangon, au

voyage dont j'ai parlé, leur offrit une ouverture inattendue.

Avant que de m'en parler, mon père me dit un jour · « Hé bien, Nicolas? que dis-tu des travaux de la campagne? « — Ils sont durs, mais je m'y accoutumerai, mon père. — « Ce n'est pas trop la peine, mon dessein n'est pas de te « garder au coin du buisson. Je ne te ferai pas de reproches « sur tes fautes passées : tu en portes la peine et je ne « reproche jamais ce dont on souffre. Sans tes fautes tes « frères aînés te poussaient dans les études : ils avaient déjà « l'agrément de M. de Caylus pour te les faire achever au « Séminaire, au lieu qu'ils sont parvenus à t'empêcher de « les continuer. Et maintenant,mon fils Nicolas! je te dis « qu'il ne faut pas songer à prendre femme avant d'être « homme, et de la pouvoir nourrir. Marie-Jeanne est une « aimable fille, mais elle est bien jeune, et toi aussi! Mon « dessein n'étant pas que tu restes à la culture de la terre « mais de te mettre en apprentissage, soit de commerce, soit « de quelque art, à la ville d'Auxerre, ou même à Paris, — « mais je penche pour Auxerre, — une fille de village ne se « trouverait plus un jour les manières qui te conviendraient; « car j'ai été dans les villes et j'en connais les manières, et « je sais combien elles sont différentes de celles des villages! « Ainsi donc, je te dirai que M. Ladrée, l'huissier de Vermenton, nous a, l'autre jour, parlé de M. Parangon, imprimeur à ***. C'est chez lui que nous pensons à te mettre; il « a épousé la fille d'un ami; tu seras doucement; c'est une « profession honorable, où ce que tu as fait d'étude ne sera « pas perdu... Mon enfant, tu parais aimer les travaux de la « campagne; mais, outre que tu as encore ici trois frères plus « jeunes que toi, et trois sœurs, sans compter les aînés, je ne « te trouve pas ce qu'il faut pour soutenir un travail aussi « pénible, que mon digne père ne pouvait supporter et qui « m'a cassé avant le temps. Tu as vu la plus jeune des « cadettes de Mme Parangon; elle sera beaucoup plus riche que

« ses sœurs ; elle est belle, surtout bien élevée, et j'ai des rai-
« sons pour croire que tu pourrais espérer un jour d'avoir
« cette plusjeune, supposé que tu deviennes ce qu'il faut deve-
« nir pour cela. Ainsi, mon enfant, ne songe plus à la cam-
« pagne. Je suis père, je dois me servir de ma prudence pour
« diriger mes enfants, et leur donner l'état qui leur convient
« mieux. Tout ce que tu pourrais avoir de mérite, ne servirait
« de rien au village, ou très peu, les liseurs et les spirituels
« laissant leurs champs en friche quand ils se sont dégoûtés
« du travail.

« J'estime Marie-Jeanne et M[lle] Jeannette Rousseau plus
« qu'on ne saurait dire ; je les connais mieux que toi, par les
« personnes qui doivent les connaître. Et plût à Dieu que
« tu fusses riche de patrimoine ! Je te dirais : prends celle
« des deux qui est la plus suivant ton cœur ; car avec femme
« belle, pieuse et bonne, tout va bien. Mais quand on est
« pour demeurer à la ville, il faut prendre une fille de ville
« pour femme. Outre qu'il peut se trouver des occasions
« comme celle que j'ai trouvée, et nous en avons quelque
« espérance : M. Ladrée nous a paru comme parler de la part
« de M[me] Parangon, l'autre jour, pendant que tu étais à
« Laloge... Car M[me] Parangon a su par M. Gallereux, chirur-
« gien à Courgis, que tu n'étais plus chez tes frères, et elle a
« parlé à M. Ladrée pour qu'il nous parlât, ayant dessein,
« par amitié pour nous, de te voir entrer dans la profession
« de son mari. Et elle t'a vu à Vermenton, au jour que tu fus
« chez M. Collet pour des lettres et pour parler au frère aîné ;
« tu lui convins, encore que des demoiselles qui se trou-
« vaient là, et des clercs, se moquassent de toi, parce que tu
« étais honteux et timide, ce que j'approuve. Chez M[me] Pa-
« rangon, fille de mon ami, tu ne seras pas humilié outrageu-
« sement, comme quelquefois le sont les apprentis des villes.
« Mais pourtant faut-il être préparé à tout souffrir ; et il faut
« songer que l'apprentissage est un temps qui passe, et ne

« laisse aucune trace de servitudes, ce n'est que dans l'état
« d'homme qu'il ne faut rien faire d'ignoble, s'il est possible,
« et maintenir sa dignité, parce que c'est l'état permanent.
« Sois donc prudent et sage, mon fils Nicolas, et ne songe
« qu'à te perfectionner dans l'état d'imprimeur, dès que tu y
« seras entré; car c'est un état noble et relevé, si je m'y
« connais, où l'on peut acquérir bien des connaissances
« utiles!... »

Le surlendemain des avis paternels, mon père et ma mère me conduisirent à Vermenton, chez le père de Colette, pour me présenter à M. Parangon. Je me trouvai fort timide. Je vis Mlle Fanchette et ce qu'on m'avait dit, à son sujet, m'empêcha de faire autant l'enfant que j'avais coutume, lorsque je me trouvais avec des demoiselles de ville. Fanchette avait douze ans, et elle me parut très jolie !... En ce moment parut Colette, environnée de cinq à six nymphes, dont une de Paris, très éveillée, une d'Auxerre à figure imposante, et les autres du pays. En voyant Mme Parangon, j'éprouvai pour elle tous les sentiments que m'avait inspirés Jeannette, au désir près que Mme Parangon m'inspirait aussi ; je sentis mon cœur voler à elle. Elle me regarda : ses beaux yeux, en se fixant sur moi, semblèrent ennoblir mon existence. Dieu ! quel air majestueux et bon tout à la fois !... J'oubliai Marie-Jeanne et tout ce qui ne m'avait inspiré que des désirs ; j'associai Jeannette à la céleste image qui se gravait dans mon cœur. Je tremblais de plaisir ; rien ne m'intimida plus que la crainte de lui déplaire ; je fus homme et sensé, au point d'étonner mes parents, surtout lorsque je fus environné de six demoiselles. La Parisienne seule me déconcerta un peu, par ses regards trop hardis et ses questions équivoques. Je rougis et baissai les yeux (or rien n'était plus à mon avantage). Les jeunes personnes en rirent; Mme Parangon leur dit fort bas : « Ha ! si
« vous êtes à l'épreuve de cela, je ne sais que penser de vous !
« Un jour peut-être vous gémirez sous les sarcasmes d'un

« petit maître insolent !... » M. Parangon étant alors entré, on me présenta. D'après l'air que sa femme venait de me faire prendre, il me donna vingt-trois ans ; on l'assura que je n'avais que seize ans et demi. Mes raisonnements, tout ce que je fis, tout ce que je dis prit de la gravité. Colette avait fait un autre homme de moi, en un instant, d'un seul coup d'œil !... Heureuse et fatale passion, fus-tu de l'amour ? fus-tu quelque sentiment plus noble encore ?...

QUATRIEME ÉPOQUE

MON APPRENTISSAGE — MADAME PARANGON (1751-1753)

Mon arrivée chez M. Parangon. — Comment je suis reçu par Mlle Manon. — Mon premier ouvrage c'est *de faire les ordures.* — Je suis chargé de satisfaire aux besoins et aux fantaisies de trente-deux ouvriers. — Tous ces gens sont sans mœurs. — Les épreuves des apprentis : je vais me faire prendre mesure pour mes « gants de fer ». — Je compose sur les *Canons* latins du Martyrologe. — J'acquiers un certain degré de considération. — Je passe mon brevet d'apprentissage. — La sensible Aimée. — Sur sa demande j'écris à son amoureux pour qu'il vienne se marier avec elle. — J'empêche les libertins de contempler les charmes d'Aimée. — Aimée est remplacée par la jolie Tiennette. — Je sauve Tiennette des entreprises de M. Parangon et du prote. — Tiennette pour se sauver m'offre son pucelage. — Je refuse ses faveurs. — Je vais avec mes compagnons à l'*apport* de Saint-Loup. — Je passe pour le plus vertueux des garçons. — Les rondes légères que l'on danse. — Le *Joli Chose*, chanson nouvelle. — L'arrivée de Madame Parangon. — La belle Colette. — En la voyant, je l'adorai. — Gaudet d'Arras cherche à me prémunir contre l'innocence de mon cœur. — Il faut maîtriser les femmes pour en être aimé. — Le pied mignon de Madame Parangon. — Gaudet lace la belle Jaquette, femme de son procureur, et *l'épouse.* — J'écris à Madame Parangon une déclaration d'amour que je place dans sa mule. — Je me laisse aller à posséder Jeanneton, servante des demoiselles Baron. — Je presse de mes deux mains la taille légère de Madame Parangon. — Vers à Mlle Berdon cherchant ses puces. — Je lis à Madame Parangon, renversée dans son fauteuil, les jambes croisées. — Éloge très licencieux de Thérèse Laloix. — Madame Parangon et le *Cid.* — Les *Marionnettes de la Crèche :* songe éveillé. — Faiblesse d'Aimée avec moi. — Je possède Madelon : elle devient *ma chère petite femme.* — Je perds Madelon. Ma douleur est horrible. — Je deviens dissipé. — Songe dont Annette est l'objet. — « Voilà une belle veuve ! » — Je m'agenouille auprès du lit de Madame Parangon qui se réveille en criant : *chat! chat!* — Je couche avec une fille inconnue Flipote.

A TROIS heures du matin, le 14 juillet, mon père m'appela : « Nicolas ? » (je crois encore l'entendre) « Nicolas ? » — « Mon père, plaît-il ? — Mon fils, je vois la petite pointe du

« jour. — Je me lève, mon père. » Et je me levai, tout troublé, le cœur me battant : car j'étais arrivé au jour auquel je devais entièrement changer de vie ; et le soir de ce même jour, je devais me voir dans un état différent de celui où j'étais le matin. Ces pensées m'occupèrent en m'habillant. Ma mère me dit : « Mon cher enfant, il faut partir matin, à celle « fin que tu arrives de bonne heure ; car on ne sait ce qui « peut retarder en route : il y a sept grandes lieues d'ici à la « ville ! — Il arrivera devant midi, ma femme », dit Edme Restif, « ainsi tranquillisez-vous. — Tant mieux, mon mari, « et il évitera la grande chaleur, le pauvre enfant ! et l'âne « de sa tante sera moins fatigué... » Je déjeunai, en avalant deux œufs frais, et buvant un grand gobelet de vin blanc. Mon père lui-même sella mon grison ; nous chargeâmes mes paquets, et... je partis trempé des larmes de ma mère. Pour mon père, il me reconduisit jusqu'au sommet de la montagne de *Vèzebaut*, et il ne me quitta que lorsqu'il fut grand jour, en me disant ces mots : « Nicolas ! tu vas à la ville. Songe que « tu y portes mon nom, qui est ici honoré, à cause de mon « digne père et de tous nos ancêtres : aie cette idée présente « en toute occasion. Il est trois choses que je ne supporterais « pas sans crève-cœur : le manque de probité, la débauche et « le mariage avec une fille avilie par la servitude à la ville ; ne « l'oublie jamais. »

Mon cher lecteur !... quelle époque de ma vie, que celle-ci ! Elle la coupe en deux parties, absolument différentes l'une de l'autre !... Me voilà mon maître pour les mœurs et pour tout le particulier de la conduite ; moi, si contraint jusqu'à ce moment. Moi, qui ne regardais les femmes qu'en tressaillant, me voici dans une ville, dont les maisons ne sont pas isolées, comme le presbytère de Courgis, ou comme la Bretonne ; elles se touchent, elles sont remplies de jolies filles (car en arrivant à la ville, la blancheur et l'arrangement me les faisaient toutes paraître jolies). Moi, dont les passions étaient

si faciles à émouvoir, me voici au milieu de tout ce qui peut les embraser...

Je demandai la maison de M. Parangon à M. Chambonnet qui demeurait sur mon passage, et dont j'avais l'adresse ; il me donna son fils pour me conduire. Arrivé devant l'antique horloge, je l'admirai. Le jeune Chambonnet me fit observer une boule qui marquait les lunes, et qui était noire ou dorée, suivant le quartier, à peu près comme celle de la Sorbonne. J'étais émerveillé!...

Enfin, j'aperçus la porte de M. Parangon. Chambonnet, plus hardi que moi, m'annonça, tout en me présentant à une grande et jolie demoiselle, que, faute de lever les yeux, je pris pour Mme Parangon : mais je fus bientôt détrompé, en la reconnaissant pour une de mes rieuses, le jour que je fus présenté. Je déchargeai seul mes paquets, sans que la demoiselle me donnât la moindre attention. Chambonnet remmena Martin. Je ne savais ensuite que devenir, personne ne me disant rien, quand la grande demoiselle s'étant levée, mes paquets l'embarrassèrent. Elle s'écria d'un air de dédain : « Mais, est-ce qu'il va laisser ça là?... — M...ad...dame, je « ne sais où il faut le mettre? — Par là. » Elle me montra une porte vitrée, qui donnait dans la cour. Alors une bonne et jolie fille, la cuisinière, me voyant entrer mes paquets, m'aida obligeamment; et me montrant un cabinet au-dessus des latrines, elle me dit : « Nous allons les monter là ; c'est « la chambre des apprentis. » Et elle appela mon camarade *Boudard*, ainsi que le domestique *Tourangeot*, qui descendirent hâtivement. Ils m'aidèrent à ranger mes paquets, et m'offrirent, en s'en retournant, de me mener à l'imprimerie. Je les remerciai. Pour *Aimée* elle me présenta des rafraîchissements, en attendant le dîner. La bonté de cette jolie fille me toucha vivement! et je le témoignai d'une manière qui lui plût. Je voulais courir après le jeune Chambonnet, qui emmènait Martin chez son père. M. Parangon, qui parut, m'en empêcha.

J'allai le saluer. Il ne me dit que deux mots : « Vous voilà?... « Songez à faire votre devoir. » Et il me tourna le dos. Comme on servait le dîner, la grande demoiselle me dit : « Garçon, « passez à la cuisine. » J'allai dans la cuisine, au fond de la cour, sans que M. Parangon, si poli chez son beau-père, parut faire attention à moi. Le prote et les ouvriers descendirent, L'apprenti et le domestique vinrent auprès de moi. La cuisinière, en nous apportant le reste du potage, dit au dernier d'aller servir. Il avala sa soupe, et y courut. En mangeant, Boudard me dit du mal de Tourangeot. Aimée, qui méritait ce joli nom, me dit en riant : — « C'est un compli- « ment pour vous, Monsieur Nicolas; M. Boudard croit à « votre discrétion. » Ce mot délicat me donna une bonne opinion d'Aimée. L'ordinaire était assez bon, j'avais grand'-faim ; je m'inquiétais fort peu de l'apaiser à la cuisine ou à la table du maître : au contraire, vu mon humeur, j'étais là moins gêné. En dînant, je demandai à Boudard, qui était de Vermenton, et fils de M. Boudard-la-Grenouillère, arpenteur, et ami de la maison paternelle, qui était la dame que j'avais vue, au lieu de Madame Parangon? — « C'est Mademoiselle « Manon Gauthier, sœur de M. Gauthier de Préhy, dont la « mère était une Quatrevaux; elle est cousine de Madame, « qui est actuellement à Paris. — A Paris! » dis-je douloureusement. « Mais M. Gauthier de Préhy est mon cousin à « la quatrième. » Tourangeot rentrait. — « Ho! elle n'en « sait rien, car elle vient de demander à Monsieur : Quel est « ... ce garçon qui vient d'arriver? M. Parangon a répondu : « C'est un apprenti que mon beau-père me donne. » Pour moi, j'aurais été désolé que celle qui m'avait si mal reçu eût été Madame Parangon.

Après le dîner, je voulus aller voir comment on soignait le Martin de ma tante. Simple et bonace comme je l'étais, je crus avoir besoin de la permission de Mlle Gauthier, et je la lui demandai en ces termes : « Plaît-il, Mademoiselle, que

« j'aille voir mon âne?... — Allez », me dit-elle en se moquant de moi; « il ne faut pas manquer aux égards qu'on doit « à ses semblables ! » Je fus un peu déconcerté. L'on m'avait partout marqué les égards de la politesse, jusqu'à ce moment, et M[lle] Gauthier était la première personne qui s'en dispensait ; j'avais le cœur gros, je fus prêt à pleurer en chemin. A mon retour, ce fut pis encore ; j'ouïs M[lle] Gauthier qui disait à M. Parangon : — « Et votre paysan, qui m'a demandé la « permission d'aller voir son âne ! ha ! ha ! ha ! » Je n'entendis pas le reste.

Je montai à l'imprimerie pour la première fois : mon camarade Boudard m'en fit les honneurs. Mon air surpris, et plus neuf encore, fit rire les ouvriers ; chacun me donna son lardon, de la maniere plus grossière, surtout la femme du compagnon Yeury, cousine de M. Parangon, très jolie blonde, un peu catin (1); et une certaine Manon Vernier, Parisienne, aussi cousine, fille d'un fondeur de caractères, qui se trouvèrent là par hasard. — « Il durera longtemps ! » dit la première. — « Pourquoi cela ? » dit un ouvrier nommé Chenou. — « Ha ! c'est qu'il a l'air tout neuf ! (2) » répondit la Manon de Paris. On sent que je devais avoir le costume de paysan-abbé, qui prête au ridicule ; mon air était naïf, ce que de pareilles gens devaient confondre avec l'air niais : un paysan ordinaire, avec cet air-là, parait ce qu'il doit être, et tout est d'accord ; mais le costume de *Magister* indique une sorte de prétention, qui contraste avec la naïveté du personnage... Ce n'était pas la seule raison de ce que j'entendais d'humiliant : dans toutes les professions, les compagnons ne voient qu'avec

(1) Catin s'employait alors facilement, surtout dans la poésie et les chansons à boire, et ne jouissait pas d'une réputation aussi mauvaise que de nos jours. *Je suis avec ma catin* voulait dire : *je suis avec ma maîtresse*, et par *être un peu catin*, il fallait simplement entendre : *être un peu légère*.

J. G.-C.

(2) Vieille expression pour : *avoir l'air naïf; avoir l'air puceau.*

J. G.-C.



ARRIVÉE A LA VILLE (1751)

— *Monsieur Nicolas, dans la salle de M. Parangon, où se trouve la grande demoiselle Gauthier que les paquets du nouvel arrivé paraissent embarrasser. « Mais .. est-ce qu'il va laisser ça là ? »*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

11

peine les nouveaux venus, qui doivent partager leur pain, et ils cherchent à leur donner tous les dégoûts possibles. « Quel « monde ! » pensai-je en moi-même ; « mais M. Boudard de la « Grenouillère, dont la femme est de condition, y a bien mis « son fils ; pourquoi n'y serais-je pas ? Son père est estimé, « comme l'est le mien : il est même plus *Monsieur.* » Je me consolais ainsi tout bas, et je m'encourageais moi-même. Je considérais cependant, avec surprise, quelques-uns des ouvriers de la presse, faits comme des malheureux. Boudard, qui s'aperçut de mon étonnement, me dit à l'oreille : « Ce « sont des débauchés. » Comme je passais devant la presse de Chenou, cet homme, grand parleur, et petit ouvrier, me prit la main, et dit aux autres : « Il aura besoin de gants de « fer ». C'était une attrape : mais mon camarade ne m'en instruisit pas.

Le premier ouvrage que me donna Boudard, en qualité de mon ancien, à qui ma première instruction était dévolue, ne me parut pas attrayant, à moi qui m'étais figuré que j'exercerais noblement un art distingué ; cet ouvrage fut de *faire les ordures*, c'est-a-dire de tirer des balayures les caractères tombés sous les pieds des ouvriers et qui étaient échappés à l'attention du balayeur (désormais ce ne devait être que moi), pour les *recomposer* ensuite, sans en faire des mots, puis les *distribuer*, ou les recasser. Ainsi, pour mon début, j'eus le nez dans la poussière, à peu près comme les cendriers de Paris...

J'ai dit que les apprentis sont soumis aux ouvriers, qui ne les ménagent pas ; j'avais donc autant de maîtres qu'il y avait de compagnons, et à peine installé il fallut obéir à tous. Je n'étais presque pas un instant dans la journée sans recevoir des ordres inutiles, injustes, ridicules, quelquefois criminels; car, non seulement il fallait être le pourvoyeur de tous les besoins, mais de toutes les fantaisies de trente-deux ouvriers, du maître, de deux femmes, de mon camarade et même du valet, qui me fit porter de l'eau à sa place ; sortir pour aller

chercher les déjeuners et les goûters, le vin avec lequel ils prenaient la *barbe* (1), du tabac et le reste. Ce n'est pas tout, il fallait être le Mercure de ces Messieurs, porter leurs billets éroti-grossier-crapulo-doux à des maîtresses, que j'eusse rougi d'avoir pour mon compte... Et le mieux, c'est que lorsque ces Messieurs de la presse ne savaient pas écrire, comme le Limousin *Billom*, ou ne savaient pas dicter, comme tous les autres, excepté deux, il fallait écrire ou aller dire de bouche leurs douceurs grenadières, et les expliquer, tantôt à une blanchisseuse, tantôt à une cuisinière dans son lavier.

Tous ces gens n'avaient pas la moindre notion des bonnes mœurs. Mon camarade Boudard, d'un excellent caractère avant d'entrer chez M. Parangon, et qui le redevint à l'âge du parfait développement des facultés, était un petit monstre, qui avait l'écorce de tous les vices. Le Tartare Tourangeot avait aidé son maître à violer, à piller en Flandre ; il nous racontait froidement comment son maître, un Jeaurat, de Vermenton, lui remettait quelquefois des filles de fermier, dont il s'était rassasié, quand il n'était pas à même de tirer une rançon des parents de ces infortunées ; comment il avait voulu en épouser une, et comment il avait manqué d'être tué par la famille, quand les armées s'étaient éloignées. Ce Tourangeot était le favori du maître, qui se proposait de lui faire épouser une ancienne servante appelée *Marie*, qu'il n'avait séduite qu'en lui donnant cette perspective. Boudard était au fait de tout cela, et ce fut une des premières choses qu'il m'apprit. J'étais dans un profond étonnement qui me donnait l'air de la stupidité.

Mais à peine ce jeune homme se vit-il délivré de l'esclavage d'être le dernier, qu'il se joignit aux ouvriers pour me tourmenter ; il étudia mes faiblesses, mes ridicules, pour leur

(1) *Prendre la barbe.* Terme d'argot typographique : se saouler ; prendre une *cuite.* J. G.-C.

en faire part et me tourner en dérision ; le Tartare même s'en mêlait. J'étais émerveillé que la sottise se moquât de moi, malgré ma supériorité sentie par elle et par moi-même. On sait qu'il est certaines épreuves, cruelles ou plaisantes, qu'on fait subir aux nouveaux venus ; c'est une espèce de *bec jaune* qu'on leur fait payer. On avait coutume de persuader aux nouveaux apprentis qu'il fallait pour l'imprimerie des gants de fer (1). Sans être un sot, un jeune homme qui entre dans un état, où il entend journellement cent termes inconnus, peut croire que gant de fer est un terme technique. Boudard, à qui je me fiais entièrement encore, comme au fils de l'ami de mon père, fit songer à moi pour cette ridicule attrape. — « Il n'y donnera pas ! » dirent les ouvriers ; un garçon de cet « âge-là ! — Vous ne savez pas comme il est *bêquiot !* (2) » reprit mon perfide camarade ; « il y donnera. » Il vint donc me trouver à mes ordures, et me dit d'un air désintéressé : « Monsieur Nicolas, il faut aller chez le serrurier, porter « cette *frisquette* (3) à raccommoder, et en même temps vous « vous ferez prendre la mesure pour vos gants de fer, attendu « que si vous veniez à être obligé de travailler à la presse, « vous pourriez vous estropier. » Il me remit la frisquette et je partis. Je commandai les gants au serrurier. « Ha ! ha ! » dit cet homme ; « il faut donc que je vous prenne la mesure ? » Il chercha un morceau de tôle, y fit deux trous à chaque bout, le cercla autour de mon poignet, et à l'instant où je m'y attendais le moins, il y mit des clous qu'il riva. « Aller leur « montrer si cela peu aller. » Je pouvais bonnement croire que ce bracelet était nécessaire, n'ayant encore pu examiner

(1) D'après les renseignements qui me sont donnés par un imprimeur de Dijon, il paraît que le *gant de fer* était encore pratiqué vers 1860 dans les ateliers typographiques de province. J. G.-C.

(2) C'est-à-dire *bébête, bêta*. J. G.-C.

(3) Cadre de fer assez léger, sur lequel on colle du papier, qu'on découpe aux endroits de l'impression : ce qui reste préserve du barbouillage.
(*Note de Restif.*)

en détail tout ce qui concernait la profession. Je sortis. Mais en chemin il me vint un doute : « A quoi peut servir un « cercle de fer au bras ?... Mais il l'a rivé ! C'est une attrape, « digne des hommes grossiers qui la font. » Je l'ôtai difficilement, et je rentrai dans la maison. Mais je craignais tellement ces brutaux, que j'aimai mieux m'exposer à leur sot rire, que de manquer à quelque chose de nécessaire ; je gardai le cercle à la main. Tous les ouvriers et surtout le polisson Boudard, qui m'avait suivi, sans que je m'en aperçusse, et qui avait vu river les clous, m'attendaient aux fenêtres de l'imprimerie donnant sur la cour. Aussitôt que je parus, ils se mirent à *donner la buée*, c'est-à-dire à frapper, comme dans les charivaris. Je ne doutai plus ; j'entrai dans la tremperie, et je jetai le petit cercle dans la cave. On ne put s'apercevoir si je m'arrêtai, je montai aussitôt à l'imprimerie les mains libres... Les rieurs m'examinaient ; Boudard était stupéfait... Je ne dis mot, et *ne pris pas la chèvre* ; je me conduisis comme si de rien n'eût été, sans pas plus d'altération que s'il se fût agi d'un autre... Boudard, en véritable enfant, que des niaiseries occupent, alla chez le serrurier, pour s'informer. Cet artisan lui répondit : « Si, il l'avait, je le lui ai mis ; s'il ne « l'avait pas, ou il l'a ôté, ou je ne le lui ai pas mis. Par « deux ou trois mots qu'il m'a dits, je le crois plus rusé que « vous, mon petit ami, qui faites l'entendu. Allez, allez voir « s'il ne se l'est pas remonté au-dessus du coude. » Boudard revint fort en colère contre le serrurier ; il rapporta son discours aux ouvriers, qui s'en formalisèrent, croyant qu'il m'avait instruit ; ils menacèrent de lui faire ôter la pratique. J'eus alors la bonhomie d'avouer qu'on m'avait rivé un cercle de fer au poignet, mais que les ayant entendus rire en rentrant, je l'avais jeté dans la cave de la tremperie. — « Ho ! qu'il est « bête ! » s'écrièrent-ils tous. — « Et plus bête encore de » l'avouer ! » dit la machine qui se nommait Yeury. Pour moi, qui savais le motif de mon aveu trop au-dessus de la concep-

tion de pareilles gens, un regard de dédain fut la seule expression de ma pensée, et j'allai nettoyer mes ordures.

Le hasard me vengea de Boudard de trois manières. J'avais *fait* mes trois tonneaux d'ordures; j'appris ensuite ma *casse*. J'avais tiré prodigieusement de caractère, bossué, rouillé. Après l'avoir lavé, j'en remplis les casses des ouvriers pendant une ribote qu'ils firent. A leur retour, ils furent enchantés de trouver leurs casses pleines. Mais bientôt s'apercevant de la multitude des caractères rouillés et bossués, ils maugréèrent et m'auraient maltraité, malgré le prote, si le bourgeois n'était monté. On s'expliqua : le paresseux Boudard, qui avait entassé pendant une année ou deux son balayage, pour en surcharger son successeur, fut trouvé seul coupable et sévèrement puni. On me fit travailler au magasin, et Boudard, déjà libre et fier, retomba dans son ancien esclavage. Enfin, et ce fut ce qui le mortifia davantage, c'est qu'on nous fit composer ensemble sur les *Canons* Latins de Martyrologe qu'on imprimait alors. Il fallait accentuer. Dans mes huit pages sur vingt-quatre, pendant que Boudard en fit seize, je tombai dans quelques fautes typographiques, comme de mettre en deux ou trois pièces, les fl, ffl, fi, ffi, ft, ct, ſl, ſb; mais je fus exact pour tout le reste. Lorsqu'on eut fait l'épreuve, Boudard la descendit au maître. Ils lurent. Le maître, voyant une fourmilière de fautes, demanda où était mon ouvrage. Il le reconnut enfin à mes irrégularités de commençant. L'épreuve achevée, le sévère Parangon montra mes huit pages à son ancien élève, lui donna de la feuille par le nez, et comme il sortait de la salle, il hâta sa marche d'un coup de pied. Mon camarade rentra en pleurant, Le prote lui demanda ce qu'il avait : « — Je suis battu pour ses âneries, » dit-il. — « Cela « me paraît surprenant! Le bourgeois sait bien que c'est la « première fois que Nicolas *compose*, et il ne doit pas s'at- « tendre à la perfection, encore moins s'en prendre à vous. »

Boudard ne voulut pas montrer l'épreuve. Mais M. Parangon, qui connaissait l'orgueil enfantin de M. de la Grenouillère, le suivait en *catimini* : « Non! non! » dit-il d'une voix terrible, à en juger par le tremblement de mon camarade, « ce n'est pas pour les âneries de Nicolas, que j'ai corrigé « ce polisson, mais pour son ânerie personnelle, incurable, « son inapplication, sa paresse, son peu d'intelligence, sa « nullité. »

Mon brevet d'apprentissage ne devait être passé qu'après deux mois d'essai; et comme la durée de quatre ans ne devait courir que du jour de sa date, il était de mon intérêt de hâter cette formalité... On me permit d'aller chercher mon père. Je me gardai bien de me plaindre, à ce premier voyage, par la crainte que j'eus qu'on ne pensât : « Il n'est « bien nulle part! » et que mes frères triomphassent. Ce motif seul me retint dans l'imprimerie, qui a décidé mon sort, comme on le verra. Tout ce que j'exprimai de peine consista dans ces mots : — « Mme Parangon était à Paris, à « mon arrivée, et elle y est encore. » Mon père et ma mère me témoignèrent beaucoup de tendresse; et je vis qu'en ne me plaignant pas, je prévenais en eux la crainte que j'avais moi-même de faire triompher mes frères. Je parlai un peu plus ouvertement à M. Antoine Foudriat, qui me dit ces propres paroles : « Si vous faites ce qu'ont fait les autres, et « ce que vous ne pourriez refuser sans trop d'inconvénients, « continuez; mais sentez l'odieux de tout ce que vous verrez, « et puisque vous êtes forcé de le voir, songez qu'il suffit « de le bien voir pour en prendre de l'horreur. »

Mon père me donna le jour qu'il devait se rendre à la ville, et je m'en retournai, au grand regret de ma mère, qui aurait bien voulu m'interroger; car elle voyait que j'avais quelque chose en réserve, que mon père ne se souciait pas d'approfondir. Je ne revis pas mon nouveau séjour avec la peine que me causait autrefois mon retour à Vermenton; au contraire,

je ressentis un mouvement de joie : sourdement, et sans m'en douter, je commençais d'aimer la ville.

La joie que j'eus de voir passer mon brevet et courir mon temps, fut bien tempérée par les plaintes de ma paresse, que fit M. Parangon. Mais en reconduisant mon père, qui venait de se lier ainsi que moi devant un notaire, je crus pouvoir dire la vérité. Il me demanda pourquoi je n'avais pas donné cette raison devant le maître? — « J'aurais été perdu! et je « vous prie de ne pas en parler! — Je t'aurais remmené; je « te remmènerais encore, sans le contrat qui nous lie. — « Ha! mon père! *Le vin est versé, il faut le boire.* » Je m'aperçus que la raison que j'avais d'abord donnée avait fait impression sur mon père; il loua ma résolution, et parut content.

Comme je l'ai dit, je commençais d'aimer la ville, et je tremblais de la quitter!... Il faut vous en décrouvrir le motif, honnête et cher Lecteur : c'est que j'étais moins amant d'une femme, que des femmes, et plus épris du sexe que de l'individu, quelque charmant qu'il fût; je voyais dans mon nouveau séjour des moyens multipliés de satisfaire un penchant, qui de jour en jour se fortifiait. J'étais voisin, d'un côté, de cette aimable et jolie Prudhot, que j'avais entrevue chez Mme Jeudy, le jour du premier dîner avec Marguerite Pâris, notre gouvernante; de l'autre, des trois aimables sœurs *Baron*, dont je ne préférais encore aucune : ce motif seul me donnait toute ma résolution... Et dans peu, combien je vais en avoir d'autres, du même acabit! *Edmée Servigné* va paraître; la céleste COLETTE va revenir de Paris...

L'absence de Madame Parangon dura encore trois mois après mon arrivée chez elle. Pendant cet intervalle, long pour qui souffre, on a vu ce qui me fâchait à l'imprimerie. Voici pour l'intérieur de la maison. Elle était d'abord gouvernée par Mlle Gauthier, ma cousine à la quatrième, qui m'avait honoré d'un mépris si complet. Mais je n'eus pas longtemps à souffrir des humeurs de cette grande fille. Elle aimait son



TIENNETTE DÉLIVRÉE (1751)

— *Monsieur Nicolas qui a entendu crier au secours et qui a cru que c'était le feu, est pétrifié en voyant M. Parangon acharné sur Tiennette.*
(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

cousin Robin, le maître de poste, quoique marié : M. Parangon, porté jusqu'à la frénésie pour les femmes, voulut en conter à la jolie lieutenante de la sienne; mais une passion secrète défend mieux le corps d'une femme que sa propre vertu; quand elle se vit trop pressée, elle écrivit secrètement à Madame Parangon, sa cousine, *qu'elle ne pouvait plus continuer à la représenter chez elle, parce que son mari voulait qu'elle la représentât trop parfaitement*... Madame Parangon, qui ne connaissait pas encore son mari, crut qu'il respecterait son propre sang; elle lui renvoya, de Paris, cette Manon Vernier, dont j'ai déjà parlé, cousine germaine de M. Parangon. Cette fille étant revenue, Mlle Gauthier se retira.

La nouvelle Manon était une petite Parisienne au minois chiffonné, assez jolie, beaucoup plus impudente, dédaigneuse surtout envers ceux qu'elle nommait des *paysans*. J'eus le malheur de lui déplaire; elle me tournait en ridicule, avec toute la grossièreté d'une petite ouvrière sans éducation, incapable d'apprécier un mérite dénué de faux brillants.

Un soir, après le souper, elle alla se promener avec Bourgoin et Boudard; Tourangeot courut chez sa Marie, et je restai seul dans la salle avec Aimée. Je pris un livre, que j'avais déjà remarqué : c'étaient les *Héroïdes* d'Ovide, avec le latin, et une mauvaise traduction en vers français. Je lus d'abord le latin bas; ensuite, sans penser à Aimée, qui s'était placée derrière moi, je me mis à lire haut l'Épitre d'*Ariadne à Thésée*. J'étais ému, et ma voix avait ce timbre argentin sonore que le sentiment semble communiquer au larynx. Au milieu de ma lecture, j'entends un profond soupir! Je me retourne... C'est la sensible Aimée qui fond en larmes! Lorsque j'eus fini, la jeune fille sanglotait. « Vous « êtes bien attendrie, Aimée? » lui dis-je. — « Et vous aussi, « Monsieur Nicolas? Ho! que ceux qui savent lire comme « vous sont heureux! ils retrouvent dans les livres tout ce « que les autres ont dans le cœur. — Y a-t-il quelque chose

« en quoi je puisse vous obliger? parlez, Aimée, car vos « regards m'annonçent que vous avez quelque chose à me « dire? — Oui, Monsieur Nicolas; vous êtes doux, honnête, « point moqueur... et j'aurais à vous faire... comme un « aveu, qui me pèse bien!... Depuis que vous êtes ici, je « vous ai étudié; il n'y en a pas un qui vous vaille, sans en « excepter le maître... Je ne sais que la maîtresse qui mérite « de vous avoir dans sa maison... » Elle se tut. Mais ce préambule m'inquiétait... Elle reprit : « C'est d'après l'estime « que me donne votre façon d'agir, que je vais vous confier « ma situation... J'ai un amoureux... » (Je respirai.) « Il « m'avait promis de m'épouser. — Il vous tiendra parole. « Vous êtes... une si jolie fille!... — Il est tonnelier; il s'ap« pelle *Chatelain*; il m'a fait entendre que pour que son père « et sa mère consentissent, il fallait... » Elle rougit, en baissant de fort beaux yeux; elle ajouta enfin, après un soupir, un sanglot et un torrent de larmes : « Je suis enceinte!... — Que « puis-je faire pour vous? » Elle sanglotait. « Calmez-vous, ma « fille!... Que puis-je faire? — Mais, écrire... à Châtelain, « qui s'est en allé à Joigny, et lui mander *que s'il veut me « faire mourir, il ne tient qu'à lui!* — Oui, j'écrirai. Je vais « écrire à l'heure même; et je ne puis rien mettre de mieux « que ce que vous me dites-là. — Ho! Monsieur Nicolas! je « vous devrai la vie, s'il revient! — Vous aime-t-il? — Oui, « j'en suis sûre. — Et moi aussi, à en juger d'après votre « mérite; mais une aussi jolie fille que vous aurait dû être « plus retenue. — Hélas!... » Elle ne répondit que par des pleurs... J'écrivis la lettre, je lui en fis trois fois la lecture, à sa prière, et elle courut la mettre à la poste. Châtelain (pour terminer tout d'un coup cet article) en fut si touché, qu'il revint à lettre vue, et le mariage se prépara...

Peu de jours après, Manon fit à Aimée une indignité, qui montre à quel point cette fille de Paris avait le cœur corrompu. La jolie cuisinière, que sa situation appesantissait,

dormait après dîner sur son lit : la porte était mauvaise, et fermait si mal, qu'on découvrait entièrement la dormeuse. Manon savait cet usage d'Aimée. Elle épia une situation indécente, comme le hasard en donnait quelquefois à la jeune fille. L'ayant enfin entrevue dans une sorte de nudité, au lieu de l'éveiller, comme elle le devait à une personne de son sexe, elle fit avertir les ouvriers par Tourangeot. Tous, excepté le prote, vinrent rassasier leurs avides regards de ses charmes, qu'ils vantèrent beaucoup ! J'ignorais d'abord la cause de la rumeur que j'entendais. Je le sus bientôt. Indigné, je courus à ma petite chambre, qui avait une porte condamnée pour descendre dans la cuisine; j'y frappai rudement, et j'éveillai la pauvre Aimée, qui répara son désordre.

Lorsque la cohue fut retirée, j'allai l'instruire de ce qui venait d'y donner lieu, et du parti que j'avais pris de l'éveiller, en frappant à la porte condamnée. Aimée se jeta sur une de mes mains, qu'elle baisa malgré moi : — « Dieu vous bénisse, bon garçon ! » me dit-elle, « qui avez empêché ces libertins de... » Je donnai une tournure à la pensée qu'elle n'achevait pas : — « De profaner le sexe de leur mère. » Peu de jours après, Aimée quitta la maison pour se marier.

A la bonne Aimée succéda une jeune fille, peut-être meilleure encore, nommée *Tiennette*, native d'Avallon. Le sexe n'est pas joli aux environs de l'ancienne capitale des Antissiodores : toutes les filles du canton paraissent faites exprès pour servir sans danger des garnements capables de tout; mais si l'on monte plus haut, du côté du *Morvand*, qui commence à Percy-le-Sec, une lieue en deçà d'Avallon, les Bourguignonnes sont assez jolies. Tiennette était charmante...

Prévenue par Aimée, elle vint auprès de moi : — « Mon-
« sieur Nicolas? Je suis tout étonnée de me voir dans
« une maison où il y a tant d'hommes !... Mais Aimée vient
« de me dire que vous étiez un bon et honnête garçon de
« Sacy, qui n'est qu'à trois lieues d'Avallon; et de plus,

« appartenant à gens respectables et de bonne famille; « mais que si je pouvais avoir confiance en vous, c'était en « vous seul; et sur le nom de votre père, qui est connu dans « mon pays, je l'y ai, Monsieur Nicolas; vous priant de « guider mon ignorance, dans tout ce qui ne sera pas de « mon devoir de cuisinière, que je sais : car je suis aussi « d'honnêtes gens, me nommant *Dominez*, dont même un « de mes parents est avocat à Paris, ou procureur. Ainsi, je « vous prie en toute grâce de me préserver, à cause de ma « simplicité naturelle : car si j'avais su que la maîtresse n'y » était pas, j'aurais différé de venir. » Je fus charmé de ce discours naïf, auquel je n'ai pas changé une syllabe. — « Je « vous donnerai mes conseils, » lui répondis-je; « mais il « ne faut pas qu'il paraisse y avoir la moindre liaison entre « nous; on en jaserait, et cela vous ferait tort. » Tiennette était moins belle qu'Aimée; mais elle était plus jolie, plus jeune, plus délicate, et très naïve; elle était mise en demi-demoiselle, avec cette grâce, cette propreté des Morvandaises. Aussi frappa-t-elle tout le monde beaucoup plus qu'Aimée : le maître, le prote, les compagnons, le domestique, tous prétendirent à son cœur, ou à la séduire. L'innocente Tiennette se trouva fort embarrassée! Elle était d'une si grande simplicité qu'elle n'osait presque se défendre contre M. Parangon, de peur de lui manquer de respect. Ce fut ce que je compris à ses discours. Heureusement la présence de Manon, que le maître courtisait essentiellement, et qui prit de la jalousie, préserva Tiennette dans ces commencements. Le danger fut néanmoins effrayant en certaine occasion.

Un dimanche, que M. Parangon avait exprès éloigné tout le monde, excepté moi, dans la vue de triompher de Tiennette, il la pressa si brutalement, que la pauvre enfant désolée se jeta en pleurs à ses genoux, en le priant d'épargner son honneur. Il ne tenait pas grand compte de cette prière : il lui ordonna de se lever. Elle obéit par simplicité. Il se jeta

sur elle. Alors la pauvre fille, renversée, se mit à crier avec effroi : — « Monsieur Nicolas ! à mon secours ! » J'y volai, croyant que c'était le feu. J'entrai brusquement, en poussant la porte avec violence, et prompt comme l'éclair, je me trouvai au fond de la chambre. Je fus pétrifié, en voyant le maître !... Mais lui, effronté comme tous les vicieux endurcis, méprisant un jeune paysan timide, me dit avec un ton sévère : — « Vous êtes bien hardi d'entrer où je suis !... Retirez-vous ! » J'eus, pendant environ une tierce, envie de le dévisager. Mais la timidité l'emporta, et j'aurais eu la faiblesse de laisser Tiennette à sa discrétion, si cette pauvre fille, profitant du moment de relâche, ne fût venue se jeter à moi... Une fois dehors de l'appartement, M. Parangon sentit bien qu'elle n'y reviendrait pas. Il fit aussi réflexion, que je connaissais la famille de sa femme ; il nous laissa, et il alla se divertir avec Manon la frotteuse.

Après son départ, je consolai Tiennette ; je lui donnai de bons conseils, qui fortifiaient ma propre vertu. Mais diverses raisons me retenaient : outre que Tiennette était servante, et en cette qualité, traitée avec aussi peu de ménagement qu'une esclave nègre par le maître et ses amis, elle m'avait fait un aveu. M. Parangon, avant d'employer une sorte de violence, avait cherché à l'amadouer ; il lui avait cité l'exemple de Marie, qu'il allait faire épouser à Tourangeot, après, néanmoins, que celui-ci aurait appris la presse. Il avait ajouté : « J'ai ici précisément ce qu'il te faut ; c'est Nicolas. Cela est « simple, bonasse ; je te le ferai épouser, si je suis content « de toi. Ne t'embarrasse pas des moyens ; je sais comment « m'y prendre. Ainsi, ton honneur ne risquera rien. »... Une pareille découverte me fit frémir. Je dis à Tiennette que cette promesse ne devait pas la rassurer. — « Ho ! je le crois bien ! » dit la jeune fille, naïve et non sotte, « puisque je vous la « confie ! Il me l'a bien défendu ! Mais je ne veux rien vous « cacher. Je vous aimerais bien, Monsieur Nicolas : mais je

« ne suis pas une bête, et je sens de reste que vous êtes « jeune et sans état; que vous avez des parents, et un éta- « blissement en vue; et puis, je ne voudrais pas épouser, « servante, un joli garçon comme vous; et moins encore « après une vilenie. Et si je suis en service, c'est qu'il le « faut, pour éviter ce que je n'ai pas voulu, un mariage qui « me déplaisait; et j'ai quitté de chez nous en brouille. — « Avez-vous un amant? — Mon Dieu, oui! mais je n'ai pas « voulu lui parler seulement quand j'ai eu pris mon parti. » Cet aveu d'un amant me rassura; car Tiennette me paraissait alors dangereuse. Je la quittai, pour aller me remettre à ma traduction de Térence.

Il y avait une heure que j'étais tranquille, à la place du prote, où je travaillais, soit à ma traduction, soit à mes vers, lorsque j'entendis Tiennette faire le lit du prote, dont la chambre tenait à l'imprimerie. Elle chantait. Au bout de quelques minutes, je l'entendis crier, d'une voix étouffée : — « A moi! à moi!... » Je crus que c'était encore notre redoutable satyre : mais je m'indignai; j'y courus. C'était le prote, grand garçon robuste, alors amoureux d'une demoiselle *Huot*, grosse rebondie, qui correspondait à la masse de son amant. Bourgoin venait de goûter, et il ne se doutait pas qu'à pareille heure, et par le plus beau temps, je me tinsse renfermé dans le laboratoire. Ma vue le déconcerta; il fit semblant de rire, en me faisant un signe de discrétion... Ce fut après son départ, que m'arriva la chose la plus singulière! car je doute que jamais pareille offre ait été faite à personne; et quant à moi-même, le trait a été unique dans ma vie.

Tiennette, après avoir réparé son désordre, et avant d'achever le lit, vint auprès de moi, où je travaillais; elle était encore tremblante. — « Que je vous ai d'obligations! » me dit-elle, en me pressant les mains; « ho! Monsieur Nico- « las! vous êtes mon bon ange!... » Elle se tut et pleura. Je la consolai. Jamais fille ne fut plus intéressante... Un instant

après, elle se jeta dans mes bras, suffoquée de sanglots. Je crus que la pauvre fille avait succombé dans l'une des deux attaques et j'en fus très peiné! — « Ma chère Tiennette! » lui dis-je dans cette idée, « je sens que c'est un grand « malheur, si vous avez perdu... Mais enfin, ce n'est pas par « libertinage : consolez-vous!... — Ha! Monsieur Nicolas! « ils ont eu soin de m'expliquer ce qu'ils voulaient de moi, « surtout M. Parangon, qui voulait que je lui aide, et ils ne « l'ont pas eu... Ho! je mourrais de douleur, si votre vilain « bourgeois (comme on l'appelle), ou ce gros prote « moitié roux, ou quelqu'autre des ouvriers, tous libertins, « ou cet écrouelleux de Tourangeot, qui se donne aussi « des airs, venaient à me le prendre... Mais, pourtant, je « vois bien que je ne pourrai jamais garder mon pucelage (1), « ni dans cette maison, ni ailleurs; car j'ai été attaquée par- « tout. Puis donc que je ne le peux conserver... » (elle cacha son visage dans ma poitrine), « je vous le donne... Prenez-le- « moi; j'y consens... du moins, celui qui l'aura sera un sage « et honnête garçon, devant qui je n'aurai pas à rougir. Et « quand je ne l'aurai plus, ils me laisseront tranquille; car je « leur répondrai, quand ils viendront me dire : « Tiennette, « il faut que je te prenne ton pucelage. — Allez le chercher; « car je ne l'ai plus!... » Oui, Monsieur Nicolas, il faut me le « prendre, afin que je ne meure pas de douleur, si un autre « venait à me l'ôter. »

Je l'avouerai; je ne sus que penser! Il me vint un moment dans l'idée que Tiennette était amoureuse et fine; qu'elle avait succombé; qu'elle me voulait mettre sa grossesse sur

(1) Ce mot ne doit pas surprendre dans la bouche de Tiennette; les Morvandaises les plus sages nomment tout par son nom. On cite dans le pays le trait suivant : Une troupe de vendangeurs était couchée dans un chaffaud. Un amoureux prit les plus grandes libertés sur le corps de sa maîtresse, qui, s'éveillant, s'écria : — « Qui farfouille donc perinlai su' moun « c l? — Çôt moi, Beurgite. — Ha! se çôt toi, Georgeot, farfouille, far- « fouille. » (*Note de Restif*)



EDMOND CURIEUX

— M. Parangon voulant prendre Manon dans ses bras. La jeune personne ayant entendu quelque chose du côte de la porte s'avance effrayée, comme pour y voir. On aperçoit Edmond qui regardait curieusement et qui se retire.

(*7e Estampe de Binet pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.)

le corps, en me trompant; je pensai même que cette idée lui venait de M. Parangon, ou du prote, ou du Comtois Degout, qui la pourchassait comme les autres; mais je n'eus pas longtemps cette injurieuse idée. — « Tiennette, » lui dis-je, « ce « que vous me proposez me flatte ; mais c'est un péché mor- « tel. Restez sage, et je vous donnerai les moyens de l'être, « en ne sortant jamais, les fêtes et dimanches, afin d'aller à « votre secours, dès que vous m'appellerez. Ne montez ja- « mais chez M. Parangon, sans Mlle Manon. Quand vous vien- « drez faire le lit du prote, soyez bien sûre qu'il est sorti, et « fermez au verrou la porte de l'escalier. Dans la semaine, « ne quittez jamais Mlle Manon. — Ho! la belle défense que « celle-là ! » s'écria Tiennette. « Je rougirais de honte de ré- « péter ce qu'elle disait hier de moi à table devant trois « hommes! — En attendant Madame Parangon, vous n'avez « que ce moyen; Manon vous préservera, je vous en réponds. « — Ça se pourra! car c'est son vilain intérêt. Elle ne se fait « pas prier, pour faire la volonté de M. Parangon, je vous en « assure!... Vous croyez donc que je pourrai me préserver « comme ça, Monsieur Nicolas? — Je vous en réponds, si « vous prenez les précautions que je vous indique. » Tiennette était dans l'extase en m'écoutant, sa jolie bouche entr'ouverte : — « Ho! » me dit-elle enfin, « je vois à pré- « sent que je vous ai une double obligation, et que celle de « ne pas avoir accepté mon pucelage est la plus grande, car « c'était par désespoir que je vous l'offrais... Ho! je me fie « encore plus à vous... Mais, c'est que c'était pour être tran- « quille... M. Thibaut sera bien content que vous m'ayez « préservée; car je lui dirai bien que, sans vous, il n'aurait « pas eu la goutte-vierge... » Je vis alors toute son innocence. « — Comment, tranquille?... Vous croyez qu'après avoir « donné votre... fleur, vous auriez été tranquille? — Ils m'au- « raient laissée en repos, puisqu'ils ne veulent que cela! — « O ma chère enfant! que vous êtes simple!... si vous aviez

« succombé une fois avec un, il le dirait aux autres, en se « moquant de vous, et tous voudraient vous avoir à leur « tour; vous feriez comme ces pauvres malheureuses, dont « vous avez peut-être entendu parler, qui sont à tout un cha- « cun... » Tiennette pâlit; elle fut prête à tomber en faiblesse. — « De la raison! » repris-je, « avec un autre que « moi, tout cela tournerait contre vous, et on vous... *déshonoierait*. Ne vous fiez à personne, comme vous venez de « faire à moi; car rien que depuis que vous êtes ici, vous se- « riez déjà *flambée*... » Je voyais qu'il fallait parler clair à cette jeune fille, dont je ne suspectais plus la sincérité. Elle ne pouvait se résoudre à me quitter, tant elle était effrayée. Il fallut que j'allasse travailler dans la salle, afin qu'elle pût être entendue, si on l'attaquait dans sa cuisine. Cette conduite, en me pénétrant d'estime, acheva de me faire connaître Tiennette, et fortifia ma propre vertu...

Saint Loup, évêque de Troyes, et l'ami de *saint Germain* d'Auxerre, est le premier de Septembre; c'est la fête d'une paroisse de cette dernière ville, voisine de l'abbaye de Saint-Germain, dont elle dépend, et d'un village qui est à une lieue vers l'orient, sur la rive méridionale de l'Yonne, qu'on appelle *Saint-Loup-en-Vaux* (1). Le beau dimanche de cette fête, il y a un *apport* (2) à *Vaux*, où court toute la ville, les citadins se faisant un devoir d'entretenir l'amitié avec le compagnon de leur plus grand saint. Boudard et Tourangeot me firent un si beau récit de cet *apport*, qu'ils me déterminèrent à m'y rendre avec eux. Heureusement! je n'avais plus Tiennette à garder! Nous partîmes après le dîner, ayant chacun notre pièce de douze sous à dépenser. Arrivés à Vaux,

(1) Vaux est à 6 kilomètres d'Auxerre. J. G.-C.

(2) *Apport*, terme employé autrefois dans certaines contrées pour désigner les fêtes patronales, ou communales, autrement dit les *vogues*, *foires*. Le terme est même resté comme désignation d'origine dans certains quartiers : il est bien peu de ville qui n'ait, aujourd'hui encore, un *Apport Saint-Jean*. J. G.-C.

nous y vîmes ces *Messieurs* (c'est le nom par lequel on désigne les compagnons, chez les maîtres imprimeurs), qui voulurent nous régaler, à cause de Tourangeot, qu'ils considéraient, sa fonction à leur égard étant de donner le papier, de l'étendre après l'impression, etc. Il pouvait ainsi les obliger souvent, leur éviter des pertes de temps, et couvrir beaucoup de fautes ! Mais, d'un commun accord, nous les remerciâmes, et nous tâchâmes de les éviter, pour être libres entre nous. Ce fut la première idée avouée par le bon sens, que je vis adopter à Boudard. Nous avions commandé un filet de porc pour notre goûter ; on nous avait servi une pinte de vin de deux sous, et nous attendions notre bonne chère, lorsque nous aperçûmes un groupe de vignerons et de vigneronnes, qui dansaient aux chansons. Nous y courûmes. Aimée, la cuisinière, mariée à Châtelain le tonnelier, dans la même semaine, était du rond (1), ainsi que son mari. Nous voilà en pays de connaissance. Aimée m'aperçoit ; elle vient me prendre la main, et m'entraîne au milieu du rond. J'y trouvai une jeune vigneronne, qui me tournait le dos ; c'était la taille, la forme d'habits, l'étoffe même de Jeannette ! Je tressaille ! — « Dieu ! si c'était elle... » Je m'avance en tremblant, pour la voir au visage... Ce n'était pas Jeannette ; mais c'était une seconde elle-même ; c'était *Edmée Servigné !*... La douceur, l'innocence, une angélique naïveté, des couleurs rosées naturellement fondues avec une éblouissante blancheur, de beaux yeux noirs, sous deux sourcils d'ébène et bien arqués ; une bouche mignonne, qu'un sourire mignard rendait voluptueuse ; une taille parfaite ; une jambe admirable ; un joli pied, chaussé avec le même goût que Jeannette, ou Marguerite ; telle était la jeune fille qui m'avait fait tressaillir, en la croyant Mlle Rousseau ; mais mon cœur battit de désir, en

(1) Terme ancien, encore en usage dans certaines contrées : il sert à qualifier les gens du même groupe, du même clan, de la même société de bons et francs lurons, de la même *chaîne de danse*. J. G.-C.

voyant Edmée Servigné. Je m'approchai d'elle timidement, et d'un air si différent de Tourangeot, qu'elle vit bien que j'étais d'une autre espèce. Cependant elle m'évitait en rougissant. Aimée Châtelain remarqua mon empressement pour la jolie Servigné; elle parla tout bas à *Catherine*, sœur aînée de la jolie brune; c'était une grosse réjouie très appétissante, une de ces figures qui portent avec elles l'annonce de la franchise, de la gaîté bruyante et de la bonté du cœur, unies à l'honnêteté. Je ne la connaissais pas encore; elle me prévint de la politesse; j'y fis peu d'attention, j'estimais beaucoup les femmes de son genre de beauté, mais elles ne m'inspiraient rien. Je ne m'occupais que d'Edmée jusqu'au moment où ma bonne amie Châtelain vint me dire à l'oreille : « Mais « faites donc politesse à la sœur aînée qui vous a déjà parlé « deux ou trois fois ! » A ce mot, je rougis de ma grossièreté; je m'approchai de Catherine, et au premier mot qu'elle me dit, je m'empressai de lui marquer des égards. Elle me toucha sur l'épaule, en souriant avec grâce (je lui en trouvais, depuis que je voyais en elle la sœur d'Edmée), et me dit fort bas : « Gageons que c'est parce qu'on vient de vous dire deux « mots, que vous êtes plus poli ? — Ha ! Mademoiselle Cathe- « rine, c'est aussi pour vous ! — Bon; *aussi* empêche *aussi* « bien de mentir que *peut-être*. Mais on vient de me dire bien « du bien de vous ! Et je ne le croirais pas si vite, si ce « n'était Mme Châtelain la tonnelière; mais d'elle, je crois « tout, vu que je sais qu'elle n'est pas menteuse; car quand « son mari lui faisait l'amour, elle ne me cachait rien ! — Ha ! « c'est une *excellente fille !* » m'écriai-je, — « Dites donc « *femme !*... Si, comme je n'en doute pas, vous êtes tout ce « que m'a dit Mme Châtelain, vous ne serez pas mal vu de « mon père, de son fils, ni de ses deux filles. » Elle me prit la main en achevant ces mots, et me mena auprès de son frère, à qui elle dit : — « Servigné, tu ne connais pas ce « monsieur-là ? — Non, ma sœur, je n'ai pas tant d'honneur.

« — Et toi ma sœur? » dit-elle à l'épouse de son frère. — « Ni moi non plus, ma sœur Cataud. — Hé ben, c'est « M. Nicolas, de qui nous a tant parlé Mme Châtelain, le jour « de sa noce, et depuis. — Ha! Monsieur! » me dit Servigné, « j'ai l'honneur de vous saluer, et de vous dire l'es- « time que nous faisons de vous, et même mon père, qui est « un honnête homme craignant Dieu. » La connaissance faite, Catherine, qui me tenait la main, me mena dans le rond, qui se formait pour danser. J'étais tout surpris! il fallait que Mme Châtelain eût dit beaucoup de bien de moi! J'ai su, depuis, que le plus beau trait qu'elle eût cité, au jugement de Catherine, et celui qui lui aurait fait m'offrir sa sœur en mariage, si elle avait osé, c'était d'avoir averti Aimée la cuisinière, lorsqu'elle dormait dans une attitude indécente, exposée aux regards libertins des hommes par Manon la Parisienne... A ce trait, raconté devant son père, sa sœur, son frère et sa belle-sœur, Catherine avait dit : « En « voilà assez; je me confierais à ce garçon-là toute nue, « sans crainte, dans la nuit comme dans le jour; et ma sœur « Edmée aussi; c'est un brave garçon! » La bonne Catherine me plaça entre elle et sa sœur : « Donne la main à M. Nico- « las, Edmée, » lui dit-elle. Mon nom fit rougir la belle brune; elle me donna timidement la main, et nous dansâmes aux chansons. On connaît les *rondes;* c'est un genre assez libre; mais les doubles sens sont dits par nos Bourguignonnes avec tant d'innocence, que personne n'y fait attention. Voici quelle fut la *ronde* que nous dansâmes la première :

Il était un bon homme,
Qui vendait des navets ;
* Il les vendait si gros,
* Si longs et si bien faits!
Ç'sont des navets,
Ç'sont des navets au sucre!

* Il les vendait si gros, etc,
Qu'il y vint une femme,
Qui les lui marchandait.
Ç'sont des navets, etc.

Qu'il y vint une femme, etc.
* Elle prit le plus gros, etc.
* Le mit dans son corset,
Ç'sont des navets, etc.

* Elle prit le plus gros,
* Le mit dans son corset :
Le corset était large,
* Le navet descendait
Ç'sont des navets, etc.

* Le corset était large,
* Le navet descendait :
En son chemin rencontre
* Un petit cabinet.
Ç'sont des navets, etc.

* En son chemin rencontre
* Un petit cabinet ;
Il en poussa la porte,
Et leva son bonnet.
Ç'sont des navets, etc.

Il en poussa la porte,
Et leva son bonnet :
Ho ! quand il fut entré,
Dame ! comme il allait !
Ç'sont des navets, etc.

Ho ! quand il fut entré,
Dame ! comme il allait !
De chambre en antichambr',
* Partout il fourgonnait.
Ç'sont des navets, etc.

* De chambre en antichambr'
* Partout il fourgonnait.
Passant par la cuisin',
* Renversa le brouet.
Ç'sont des navets, etc.

* Passant par la cuisin',
* Renversa le brouet.
Le cuisinier lui dèt :
— Monsieu', qu'avez-vous fait !
Ç'sont des navets, etc.

Le cuisinier lui dèt :
— Monsieu', qu'avez-vous fait ?
* Vous renversez la sauç'
* Dans ce beau cabinet !
Ç'sont des navets, etc.

* Vous renversez la sauç'
* Dans ce beau cabinet !
— Ami, c'est mon usag',
* Et je vous dis tout net :
Ç'sont des navets, etc.

Toute la compagnie chanta naïvement cette ronde, sans y entendre finesse, Châtelain était le coryphée. Mais j'observai qu'Edmée se tut à tous les vers marqués par une étoile*, encore qu'elle ne les comprît pas ; il semblait que certains mots fussent trop gros pour sa bouche mignonne.

Après la danse, Boudard, naturellement froid pour les

femmes, et qui n'avait quitté qu'un moment les apprêts de notre collation, vint nous avertir. Nous avions faim : nous y courûmes, emmenant avec nous M. et Mme Châtelain, Edmée, sa sœur, son frère et sa belle-sœur. Il fut bien difficile d'avoir Edmée! Elle ne se rendit qu'à ce mot de sa sœur : « — Hé ! « mon Dieu Seigneur ! Edmée, quand tu ne ferais pas tant la « mijaurée, ça n'en s'rait qu'mieux! et Monsieu' Nicolas ne « te veut pas manger ! » Les yeux de la timide beauté se fixèrent sur la terre; elle me laissa prendre sa main tremblante, en disant seulement : — « Mon père doit venir, et je le vou- « lais attendre sur le chemin. » Elle vint s'asseoir, non sans faire encore quelques petites façons : elle ne voulait pas se mettre à côté de moi sur le gazon; elle s'éloignait; mais effrayée des regards libertins du Tartare Tourangeot, de l'air décidé de Boudard, du ton goguenard de Châtelain, et la place entre son frère et sa belle-sœur étant prise par Catherine, elle fut obligée de revenir entre Aimée Châtelain et moi. Elle restait encore debout, lorsque Châtelain, passant le bras par derrière sa femme, prit le bas de la jupe de la jolie Servigné, qu'il tira, en lui disant : « — Hé! morbleu! « asseyez-vous donc ! » Ce geste alarmant fit qu'Edmée s'assit plus vite que l'éclair. « Vous ne sauriez être mieux, pour « une petite scrupuleuse comme vous, » ajouta-t-il.

Boudard découpait. La vue d'Edmée sembla fondre la glace de ce cœur froid ; il était plus poli, plus décent : l'amour nous rappelle à la bonne éducation ; Tourangeot, au contraire, Tartare sans principes, étincelait de libertinage... Mais il avait sa Marie (quoiqu'elle ne fût pas présente), et je ne le craignais pas plus que Boudard pour rival. Je servis. Je commençai par Edmée, mais d'un air d'indifférence et comme étant ma voisine; ensuite, je présentai l'assiette à sa sœur, puis à sa belle-sœur ; Tourangeot servit Mme Châtelain, son mari et Servigné ; Boudard versa une ronde, avec cette gaieté franche des Bourguignons, quand ils régalent,

même des inconnus, et nous mangeâmes. Nous n'avions que trois gobelets d'étain ; je les disposai de façon que nous ne fussions pas obligé de boire avec Tourangeot, ni Boudard, qui passait alors pour être attaqué du poumon. Aimée Châtelain s'empara de notre gobelet, et je bus toujours après Edmée Servigné, qui mêlait son vin aux trois quarts de l'eau du ruisseau sur les bords duquel nous goûtions. J'en fis autant; et Mme Châtelain se penchant derrière moi, dit à Edmée : « — C'est son usage. » Et elle l'embrassa... Que ce moment fut délicieux? Edmée baissait les yeux ; mais je crus entrevoir qu'elle était flattée d'être auprès de moi. Je ne lui disais que des choses sensées, décentes, agréables. Tourangeot, au contraire, se permettait des propos grenadiers en parlant à Mme Châtelain, sous prétexte qu'elle était femme.

On achevait de goûter, Catherine, ainsi que Mme Châtelain, proposèrent de jouer au *Curé*, sorte de *Gage trouvé* que tout le monde connaît. Chacun s'y amusait. Mme Châtelain, pour retirer son unique gage, devait chanter : — « Que « chanterai-je, mon homme? — dit-elle à son mari. — « Tout « ce que tu voudras, ma femme, pourvu qu'elle ne soit pas « trop ancienne... Dis-nous :

Quel sombre humeur !

« — Ho! non! c'est une chanson de moine, et je ne les « aime pas. — Dis-nous :

Mon premier époux était brun.

« — Fi donc! je n'aurai jamais que toi...
« — Dis donc ce que tu voudras... Tiens!

Quel désespoir!
Père, priez pour la sœur Luce!
. . . .
Dans quel état vous m'allez voir!

Hier au soir,
Voulant attraper une puce,
. . . .
J'aperçus... un... en... droit... tout...

Aimée Châtelain eut beaucoup de peine à fermer la bouche de son mari, en lui disant : « — Non, non, pas cela ! — Ha ! « pour celle-ci, je la veux ; tu la diras, ou je me fâche ! — « Quoi c'est, mon l'homme ! — Le *Joli Chose.* — Ha ! mon « l'ami (1) ! — Ou je me fâche ! — Allons, allons ; mais c'est « pour te complaire :

Qu'un conquérant, fier d'embrasser le monde,
Brave les dieux de la terre et de l'onde.
Il me suffit, pour combler mon espoir,
D'avoir un joli Chose
De satin rose,
Bordé de noir.

Qu'un érudit, dans sa bibliothèque,
Reste collé sur Platon, sur Sénèque,
Moi, je fais mieux : je mets tout mon savoir
A bien connaître un Chose, etc.

Qu'un financier, dans son palais immense,
Bâille en faisant le malheur de la France,
Moi, plus heureux, j'ai pour étroit manoir
Un joli petit Chose, etc.

Le Père Adam, qui commença le Monde,
En qui gisait la science profonde,
Tout le premier déposa son savoir
Au fond d'un joli Chose, etc.

(1) Façon de parler, populaire, qui se retrouve souvent dans l'argot des halles de Vadé. J. G.-C.

Plaideuse aimable, auprès d'un juge austère,
Si vous voulez avancer votre affaire,
Le moyen sûr, c'est de faire entrevoir
Un joli petit Chose, etc

Un magistrat, c'est notre usage en France,
Sous la beauté voit toujours l'innocence,
Et rarement se refuse au pouvoir
D'un joli petit Chose, etc.

L'heureux mortel que tout le monde envie,
Est-ce un monarque aux lois de qui tout plie?
Non, mon Iris, c'est celui qui peut voir
Ton joli petit Chose, etc.

Je plains le sort du malheureux Narcisse;
Trop de beauté pour lui fut un supplice.
Jeune blondin, s'il vous faut un miroir,
Mirez-vous dans un Chose, etc.

Si, par hasard, la bordure était blonde,
Comme on en voit beaucoup de par le monde,
N'hésitez pas, car ils font leur devoir
Tout aussi bien qu'un Chose, etc.

Petits abbés, femmes vives et belles,
Qui demandez toujours chansons nouvelles,
Chantez la mienne, elle est d'hier au soir,
Faite à côté d'un Chose, etc.

Loin de priser les dons de la fortune,
Leur vain éclat m'ennuie et m'importune;
Pour tout trésor, je ne veux rien avoir
Qu'un joli petit Chose, etc.

« — Ha ! qu'elle est bonne ! » s'écria Boudard. — Moi, je « n'y ai rien compris ! » s'écria Tourangeot : « et si, c'est

« la seconde fois que je l'entends. — Ni d'autres non plus, » dit Catherine en regardant sa sœur. — « Elle vient de « Mlle Manon de Paris, » dit la chanteuse, « qui a dit qu'elle « était toute nouvelle, et qui l'a chantée à table, un soir, « devant des dames respectables. »

Le lendemain de cette partie, Châtelain fut redemandé à Joigny pour y travailler. Il y mena sa femme, qui ne fut pas fâchée de quitter une ville où elle était connue, à cause de son état. Et moi, j'ignorai la demeure d'Edmée, de cette nouvelle Jeannette, aussi belle que la première, mais que je connaissais beaucoup plus en un jour, que l'autre en quatre années.

Le 22 novembre, jour de ma naissance, et le complément de ma dix-septième année, arriva enfin de Paris la maîtresse de la maison.

« Madame Parangon ! » Ce mot frappe encore mon oreille. J'étais à travailler; je fis comme tout le monde, je quittai, moi qui ne me dérangeais pour chose aucune, et je descendis, mais timidement, et derrière les autres. Je la cherchai des yeux à cause de la foule des ouvriers. Tiennette était avec elle. Quoique devenu un peu plus difficile à la ville pour la beauté, je la trouvai la plus charmante personne que j'eusse vue de ma vie ; elle l'emportait même sur Jeannette, sur la belle et touchante Edmée. Elle faisait attention à tout le monde. Elle salua chacun des ouvriers. Mon tour vint, quoiqu'elle ne me vit pas. « Le nouvel *élève ?* » dit-elle à son mari. — « Je vais l'appeler, » dit le prote, « car... » Il m'aperçut, et me fit avancer. — « Le voilà, » dit M. Parangon. « Il fera quelque chose. » — « Je le crois ! » dit le prote. Je saluai : — « Madame, j'ai l'honneur de vous « féliciter sur votre heureux retour dans votre maison. » Et je m'éclipsai derrière les autres. — « Bien obligée, Mon- « sieur Nicolas... Mais où est-il donc? — Il se cache, » dit ironiquement le louche Degout; le mérite est modeste. —

Tiennette me salua, et je me mis à l'écart avec elle. — « Madame vous connaît déjà. Je n'étais pas bien, où votre « convulsionnaire m'avait mise ; mais on m'a menée à « Paris, et j'en ai profité pour aller trouver Madame, qui « m'a reprise... Je ne risque plus rien, à présent. »

Tout le voisinage se succéda, pour adorer Madame Parangon, dès qu'on la sut arrivée. Je vis avec une admiration de joie, et presque d'orgueil, combien elle était aimée...

Représentez-vous une grande femme (1), admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait également fondus la beauté, la noblesse, et ce joli, si piquant, des Françaises, qui tempère la majesté ; ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs ; des cheveux fins, cendrés et soyeux ; les sourcils arqués, fournis, et paraissant noirs ; un bel œil bleu qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté ; un son de voix timide, doux, sonore, allant à l'âme ; la démarche voluptueuse et décente ; une belle gorge, dont chaque demi-globe était presque horizontal avec ses épaules ; la main douce, sans être potelée ; le bras parfait ; la jambe aussi bien que la plus belle jambe d'homme, et le pied le plus délicat, le mieux conformé, qui jamais ait porté une jolie femme...

Elle se mettait avec un goût exquis, toujours admiré : il semblait qu'elle donnât à la parure la plus simple, ce charme vainqueur de la ceinture de Vénus, auquel on ne pouvait résister ; elle aurait pu mettre à la mode l'étoffe la plus bizarre.

Telle était Colette, à son arrivée de Paris. J'étais resté à l'admirer, après l'écoulement de tout le monde, immobile, ne voyant, n'entendant qu'elle. Madame Parangon dit à

(1) Elle n'avait pas cinq pieds quatre pouces ; mais son air noble, et sa tête admirablement portée, lui donnait l'apparence d'une grande taille, en lui laissant toutes les grâces de la moyenne. (*Note de Restif.*)

Tiennette, qui l'aidait à se déshabiller : « Ce que tu m'as dit « de mon jeune compatriote me fait beaucoup de plaisir ! Je « vois que c'est un sage garçon, plein d'honneur. — Ho ! « Madame ! jamais il n'en fut d'aussi sage, d'aussi honnête ! « — Je m'intéresse doublement à lui, comme élève de la « maison, et parce que mon père est l'ami du sien... Où « est-il? » Je revins à moi-même, à ces mots, et j'entrai. L'on crut que je venais de la boutique. « Monsieur Nicolas, » me dit la maîtresse, « approchez ! Vous êtes le fils d'un ami de « mon père; méritez d'être le nôtre... Mon mari est content « de vous ; le prote aussi ; cela me flatte ; vous n'en doute- « rez pas, quand vous saurez que c'est moi qui ait fait pro- « poser à vos parents de vous mettre en apprentissage ici... « J'ai su vos petites querelles avec vos frères ; peut-être « avez-vous bien des torts ! Mais vous êtes jeune ; et il faut, « je crois, que la jeunesse fasse quelques folies, pour être « sage ensuite plus sûrement.., » En parlant ainsi, elle souriait, et cherchait quelque chose... En achevant ces mots, elle trouva une montre d'argent, qu'elle me donna en me disant : « Un bon travailleur comme vous sera bien aise de « savoir l'heure : tenez. » Je ne savais que devenir ! Une montre à moi !... J'étais ivre de joie, et du présent, et surtout de le tenir de Madame Parangon ! Quelle gloire pour moi ! quel plaisir pour mes parents !... Mes remerciements se sentirent de ma vive émotion ; ils furent si extravagants, si peu suivis, qu'ils firent sourire Colette. Tiennette achevait de la déshabiller ; elle était en corset, en simple jupe ; je l'admirais ; je dévorais tous ses charmes ; mais d'un air de naïveté, d'innocence, qui n'était cependant que dans mon air ; mes sens bouillonnaient. Dans un moment où Tiennette était occupée à ranger quelque chose. Colette me donna sa respectueuse à poser sur ses autres habits ; je me cachai, pour la baiser ; mais Tiennette me vit... Je m'aperçus enfin, de moi-même, qu'il convenait que je me retirasse.

Depuis le retour de Madame Parangon, j'étais vu des ouvriers sous un jour absolument différent : je fus considéré comme le fils de l'ami de son père ; on ne me tutoya plus ; on mit le *Monsieur* avant mon nom. J'étais émerveillé ! — « Ha ! » pensai-je, « cette adorable femme a, sur tout ce qui la con- « naît, le même pouvoir que sur mon cœur ! » Lorsque je tirai ma montre pour la première fois, et que je la mis dans le cassetin (1) aux o *graves*, pour régler mes pages à l'heure, tous les ouvriers vinrent la voir. « Voilà une jolie montre ! « D'où l'avez-vous eue ? » Tourangeot, qui remplissait en ce moment sa fonction de donner le papier, répondit pour moi que Madame me l'avait apportée. — « *Madame* ! » ce mot fut en même temps prononcé par toutes les bouches. — « Je « vous félicite, Monsieur Nicolas ! me dit le prote ; » Vous « savez que je vous ai toujours rendu justice ? — Je sais, « Monsieur Bourgoin, que vous avez toujours eu beaucoup « d'indulgence pour moi. — Voilà répondre ! » s'écria ce bon garçon. Bourgoin, le moins corrompu de la bande, vint m'embrasser, la larme à l'œil : — « Madame Parangon vous « connaît mieux que nous ! Il mange à présent à table, » dit-il aux compagnons, — « Que ne se faisait-il connaître ? » s'écria Tresignies, qui, deux jours auparavant, m'avait donné un coup de pied pour n'avoir pas deviné qu'il fallait remplir d'eau la jatte placée devant sa presse. — « Hé ! » lui répondit le prote, « n'avez-vous pas vu, à sa science, à son hon- « nêteté, et à son silence sur certains procédés, ce qu'il pou- « vait être ? » Yeury, ce Normand qui avait épousé une cousine de M. Parangon, dit alors : — « Pour moi, j'ai bien vu, « quand Monsieur Nicolas paya son droit de tablier, le jour « de son brevet, que c'était un jeune homme de famille. « Avez-vous remarqué qu'il n'a bu qu'un petit coup, et « qu'après nous avoir salués, il est disparu ?... Me voilà

(1) Compartiment de la casse destiné à une lettre de l'alphabet.

J. G.-C.

« considéré, pensai-je, non par mon mérite, qui n'a pas
« fait grande sensation; mais par le respect qu'inspirent sa
« beauté, sa bonté, toutes les qualités et les vertus réunies
« dans une femme... à qui je ne puis donner de titre : elle
« est au-dessus de tous les termes! »

En voyant Madame Paragon, je l'adorai : si j'avais connu Colette la première, au développement parfait de mon cœur, au lieu de Jeannette Rousseau, c'est Colette C** que j'aurais seule adorée. Mais ne l'ayant qu'entrevue, et toujours trop loin de moi, pour ne m'en rapprocher que lorsque j'avais déjà le cœur effleuré, non seulement par l'amour, mais par la jouissance, et surtout par les vices de la ville, Colette, ma divinité, fut adorée moins purement; le désir se mêla au sentiment de la tendresse; je vis plus ses charmes que ses vertus, parce que mon cœur ne désira pas toujours que le sien fût pur : au lieu que j'avais toujours désiré à Jeannette autant de vertu que d'amour.

Je commençai par être jaloux contre M. Parangon; il me sembla qu'il était indigne d'un bonheur qu'il ne sentait pas comme je l'aurais senti. Dans tous les romans que je lus, ou relus, je vis Colette; c'est elle qui en fut l'estampe, et qui prêtait à l'héroïne un charme au-dessus de l'imagination; Mon imagination me représentait sans cesse Colette dans les bras du vigoureux Parangon, qui jouissait de tous ses charmes (ma pensée était : *profanait*); mes sens s'allumaient, et leur effervescence offusquait les vertueux sentiments de mon cœur honnête, tendre, et plus sensible qu'on ne l'a communément avec un tempérament fougueux. Ces élans étaient quelquefois si orageux, lorsque je lisais une épreuve avec le maître, en présence de Colette, que j'étais obligé de quitter la lecture; de sortir courbé, ne pouvant me tenir debout... Une colique presque toujours supposée, et dont j'avais eu des attaques dès ma première jeunesse, en jouant *inutilement* avec les filles, était mon excuse.., Ce qui me ras-



TIENNETTE ACHEVANT DE DÉSHABILLER MADAME PARANGON (1751)

« Monsieur Nicolas », me dit la maitresse. « approchez ! » Elle etait en corset, en simple jupe : je l'admirais, je devorais tous ses charmes.

(Composition inedite exécutee sur les donnees de Restif.)

surait, c'est que M. Parangon ne me paraissait pas éperdument aimé... Insensiblement, donc, je m'enflammais pour Colette, à un excès dangereux... Brûlé de désirs, je jetai un coup d'œil sur les objets environnants, qui pouvaient tempérer une ardeur devenue insupportable.

Ma conduite antécédente avec Tiennette me servait de frein auprès de cette jeune fille; mais nous avions pour voisines de très jolies personnes: à droite, les trois sœurs *Baron*, Madelon, Berdon et Manon (1); à gauche, cette jolie Prudhot, fille d'un épicier, dont il a déjà été question. Ma vigueur, ma jeunesse, ma constitution particulière, aidées des mœurs de la ville, ne me permettaient pas de voir journellement de près ces jeunes personnes, sans désirs. Mais d'un autre côté, j'étais retenu par ma timidité! J'étais d'ailleurs dans une mutabilité continuelle d'idées: en voyant mes voisines ou Tiennette, je les désirais; mais dès que Madame Parangon venait à paraître, j'étais plutôt charmé que fâché des obstacles qui m'avaient retenu à l'égard des autres; je ne soupirais, je ne respirais plus que pour ma déesse. Avec quel plaisir j'exécutais ses moindres ordres!

Je revis souvent d'Arras; je l'aimai. Lui et Gaudet partagèrent mon cœur, comme amis; mais le premier avait le dessus et m'instruisait (2), le second, au contraire, me regardait comme son maître, son guide, son oracle. Malheureuse-

(1) Équivalents populaires de Madeleine, Berthe et Marie. Les deux derniers sont peu usités de nos jours, sinon peut-être dans les campagnes, et bien peu de personnes se doutent que *Manon Lescaut* ait été de son vrai nom *Marie Lescaut*. (*Note de l'édition Lisieux.*)

(2) On sait quelle considérable et pernicieuse influence exerça sur le jeune Restif le cordelier Gaudet d'Arras. Ce nom est évidemment un pseudonyme; Paul Lacroix semble croire que, sous le froc du cordelier, Restif a caché l'abbé Dulaurens, l'auteur du *Compère Mathieu*, mais ce n'est là qu'une simple supposition ne reposant sur aucun document sérieux. Ce qui est certain, c'est que Gaudet d'Arras, que Restif montre, dans le *Paysan perverti*, comme le type des amis dont il faut se méfier, était un matérialiste, un athée et un dissipé. J. G.-C.

ment mon intimité avec d'Arras amena insensiblement des confidences sur l'état de mon cœur : je parlai, mais sans les nommer ni les commettre, de Mlle Prudhot, encore malade, et que je n'avais pas revue depuis notre joli entretien; de Madelon; de Fanchette enfin; et peut-être lut-il dans mes regards, dans mon air, dans quelques mots involontairement échappés, mon amour pour une femme adorée. D'Arras m'écoutait attentivement; il vit l'innocence de mon cœur. Par un principe d'amitié mon confident entreprit de m'aguerrir. Il me dit « qu'il fallait éviter un attachement « romanesque, qui ne pourrait que me rendre malheureux; « que l'unique moyen de ne pas être subjugué, anéanti par « les femmes, était de posséder celles que j'aimerais; « qu'alors je changerais de rôle, et que maître de mes sen- « timents, je m'élèverais au-dessus de l'effervescence qu'ils « exciteraient, de l'ivresse qu'ils entretenaient, pour ne plus « dépendre des femmes, et les rendre dépendantes de moi; « que je les maîtriserais, et n'en serais que plus aimé. » Il me cita des exemples que nous avions alors sous les yeux dans la ville : entre autres, celui du beau Rutot, après lequel couraient toutes les filles du commun, et même des bourgeoises, parce qu'il avait l'air dédaigneux ; une seule, *Xérine Legueux*, le dédaignait à son tour, parce qu'il était rampant devant elle (Je ne pouvais douter de la vérité de cet exemple, ayant écrit plusieurs lettres à cette belle pour Rutot). D'Arras me cita ensuite frère Saint-Hermine, qui avait trente adoratrices, parce qu'il ne se souciait pas des femmes ; tandis que frère Boulanger, qui le valait bien, soupirait inutilement depuis trois mois pour une jeune laideron qui n'avait que sa taille et sa fraîcheur, *Rose Lambelin*.

— « Mais il faut te parler d'après mon expérience, » ajouta-t-il. « Si j'avais moins poursuivi les Guignères (1),

(1) Les demoiselles Guigner; il en sera question plus loin. J. G.-C.

« j'aurais eu l'une ou l'autre. Je me suis montré trop ardent, « et elles m'ont joué. J'ai (c'est une confidence que je te « fais) Mlle Bourgoin, effrayée du péril auquel ses rigueurs « m'ont exposé. Je m'étais d'abord adressé à elle, et elle « m'avait généreusement précédé, pour me donner la clef, « en exposant sa réputation; ta bonté nous sauva ce désa- « grément, et a fait bien plus encore! tu fus un ange sau- « veur... J'ai tiré parti de mon imprudence, pour obtenir « une jouissance délicieuse! Elle est jalouse, et la jalousie « est volupté, de la part d'une fille jeune et jolie; elle est « aux aguets pour me voir passer; si je lève la tête, elle est « comblée; je suis toujours reçu avec transport; et cela, « parce qu'on a vu que je n'étais pas disposé à faire le lan- « goureux, en mangeant mon pain à la fumée... Quant à toi, « je te dirai ici, bien en particulier, que tu es plus heureux « que tu ne penses », (le dit-il exprès pour m'enhardir, où le savait-il? je l'ai toujours ignoré) « j'ai découvert, par « quelques mots échappés à Manon Bourgoin, que Madame Pa- « rangon n'est pas indifférente à ton égard, qu'elle t'évite « souvent, malgré le plaisir qu'elle trouve à vos entretiens... « Ami! cela vaut mieux qu'une fille; il n'y a rien à risquer « pour les suites. Ose, si tu en trouves l'occasion; ose, je te « le répète, ose avec assurance... Peut-être au fond de son « âme, a-t-elle du dépit de ce que tu es si timide; une « femme, même la plus sage, aime au moins à se faire « honneur de sa perte. Une femme est toujours, ou glorieuse « de la défense, ou satisfaite de sa chute; donne-lui l'un de « ces plaisirs, ou tous les deux à la fois! Il est cruel, « inhumain, de tout refuser à une femme... aussi digne « qu'on lui prodigue tout... Quant aux filles. je ne crois pas « la jolie Baron une vestale; et comme il te faut un essai, je « commencerais par elle à sonder le terrain : si d'autres t'ont « précédé, te donneras-tu le ridicule de faire ta déesse « vénérée, du plastron de méprisables ribauds?... La petite

« Prudhot, c'est autre chose : cela est sage ; point de libertés !
« mais le mariage, si comme je le crois, c'est un avantage
« réel. Cependant tu es trop jeune pour te marier : qui sait
« à quoi tu peux prétendre !... »

Les conseils que me donnait d'Arras, à l'égard des femmes, eurent pour véhicule les idées de fortune ; je fus tenté de les suivre. Cependant ils ne me persuadaient pas. C'étaient ma passion, et la violence de mon tempérament, qui me forçaient à chercher les plaisirs de l'amour.

Je commençai donc à penser plus librement ; le désir et la jouissance remplacèrent le sentiment de la tendresse, qui, jusqu'alors, avait dominé dans mon cœur. Madame Parangon possédait un charme auquel je n'ai jamais pu résister, un pied mignon ; et ce charme ne produit pas de la tendresse. Ajoutez que cet attrait était plus puissant en elle que chez toutes les autres femmes qui me plaisaient alors ; la chaussure de Madame Parangon, faite à Paris, et avec ce goût parfait qu'y sait donner une jolie femme, avait cette élégance voluptueuse qui semble y communiquer l'âme et la vie. Tantôt Colette avait un soulier de droguet blanc uni, ou à fleurs d'argent ; tantôt rose, à talon vert, ou vert à talon rose : son pied souple, loin de déformer sa chaussure, en augmentait la grâce et en rendait la forme plus provocante... Après le discours de Gaudet, dont je crus que les ouvrages de La Fontaine, Grécourt, Vergier, Boccace, confirmaient la vérité, je recherchai avidement la vue de tout ce qui pouvait exciter mes désirs. Auparavant, je les réprimais ; je voulais, comme mon ami Deschamps l'aîné, cousin des demoiselles Baron, rester fidèle à celle qui serait un jour ma compagne : mais ces idées changèrent, après ma liaison avec d'Arras et Gaudet de Varzy. Le second était un garçon vigoureux, mais borné, à qui l'excès de sa force faisait continuellement tenir des discours licencieux, que leur grossièreté rendait incapables de séduire, quoiqu'ils remuassent les sens ; l'autre

était un moine, ennemi de son état, qui dans ses discours et ses actions, outrait la liberté des gens du monde, de peur qu'on ne le soupçonnât de cagotisme, et la faisait ainsi dégénérer en licence.

Pour précipiter la catastrophe que je n'envisage qu'en tremblant, il arriva que Gaudet de Varzy, qui me regardait comme un être fort au-dessus de lui, crut ne pas manquer à la discrétion en me confiant qu'un dimanche matin, la belle Jacquette, femme de son procureur, s'était fait lacer par lui, en l'absence de son mari et de sa servante ; que, lorsque sa taille mignonne fut pincée, que la pression du corset eut fait refluer une gorge d'albâtre, lui, Gaudet, brûlant, pétillant de désirs, dévorant de l'œil des charmes qu'il touchait presque, avait été tout prêt de la renverser, en lui disant : « Mourir, ou vous posséder ! »

Le vigoureux Gaudet m'assura qu'il aurait exécuté une idée qui le faisait encore trembler, sans la chambrière qui rentra : — « Il était neuf heures « moins un quart, » « continua-t-il ; Mme Minon passa une robe ; Marie la « chaussa ; et elle sortit enfin pour aller à la messe. Marie, « qui allait la suivre, monta dans sa chambre au second, « pour achever une petite toilette. Ivre de volupté, je « monte sur ses pas ; je la guette, et saisissant l'instant « d'une demi-nudité, je me jette sur elle, furieux de désirs. « Elle veut se défendre... — Je te poignarde, lui dis-je, « et moi ensuite... Cède ! — Vous m'allez perdre ! — Ne « crains rien ! — M'épouserez-vous ? — Je t'épouse, mor- « bleu ! La fille se défendait encore : mais je l'*épousai;* ma « force, mon égarement la subjuguèrent, elle céda... Je la « retins plus d'une heure ; j'étais insatiable. Je ne la quittai « qu'en entendant frapper à la porte de la rue, que j'avais « fermée avant de monter. C'était une servante d'à côté qui « demandait Marie. Tu la connais ; c'est cette grosse fille « de bonne humeur, toujours riante, toujours fleurie, qui

« demeure chez la jeune Annette Bourdeaux, et blonde
« comme elle. Souvent elle me raillait (je le mérite; je
« conviens que mon air et ma démarche ont quelque chose
« de gauche). — Vous dormiez donc, là-haut? me dit-elle. —
« Oui; les cousins m'ont mordu toute la nuit; je n'ai pas
« fermé l'œil! — Pauvre garçon! il est si bon... que ces
« cousins-là... seront damnés, déjà! — C'est bien vrai!...
« Et comme Marie est dans sa chambre, je croyais qu'elle
« descendrait. — Elle est dans sa chambre? — Oui. —
« Par où? — Par ici. Je la poussai dans l'étude. Elle avançait,
« en se moquant de moi. Quand nous avons été au fond, près
« d'un canapé où M. Minon met asseoir les dames, quand il
« lui en vient, je la fis trébucher aisément, parce que le
« rideau étant tiré, il faisait obscur; je l'y retins si puis-
« samment, qu'elle fut vaincue avant de bien savoir si
« elle était attaquée. Marie était partie, sans nous avoir
« entendus, et elle avait fermé la porte à double tour.
« Ne pouvant sortir, il a bien fallu rester. Nannette s'est
« adoucie par la promesse d'être épousée à ma majorité...
« Elle a cédé volontairement... En voilà deux! Si j'avais
« su ce que je sais, il y a longtemps qu'elles auraient sauté
« le pas!... Si tu voyais comme elles me recherchent!
« comme elles sont douces!... Mais il a fallu que ma pro-
« cureuse me mît hors des gonds... Ha! si elle se fait encore
« lacer!... »

Buisson, mort depuis lieutenant de vaisseau, m'avait parlé en passant, trois ou quatre fois qu'il m'avait rencontré, soit avec Gaudet d'Arras, soit avec Deschamps, son voisin. Il m'aborda, me voyant seul. — « Nicolas? » me dit-il, « veux-
« tu que je te chante une chanson que j'ai composée hier
« soir, et que je viens d'envoyer par notre *Salauventre*, à
« cette jolie pensionnaire de Madame Hardouin, Mlle Emilie
« Laloge? » Je lui prêtai l'oreille, sans répondre, et il me chanta le couplet le plus infâme que j'eusse entendu de ma

vie (1). — « Il n'est pas possible, » lui dis-je, « que tu aies « envoyé un pareil couplet à une demoiselle aussi honnête, « aussi jolie, aussi délicate qu'Emilie? — Bon! ça la fera rire « comme une folle... Et toi donc, quand tu as fait ces vers à « Joséphine Paintendre, où tu la compares à *Macarée*, je ne « sais pourquoi, puisqu'elle ne passe pas pour avoir fait un « enfant de son frère? »

Ce fut au sortir de la messe que je trouvai Gaudet, qui me raconta ce qu'il venait de faire avec les deux chambrières. Je l'écoutai sans l'interrompre. J'étais dans une méditation profonde, ému de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais. Ce qui fit l'impression la plus dangereuse, ce ne fut pas le récit de la double expédition des chambrières; mais l'image naïvement présentée de M[lle] Minon, en corset, en jupon court, bien chaussée, la gorge bien rebondie. J'éprouvai un trouble inconcevable, qui me fit donner ce jour-là dans un égarement renouvelé de Marguerite, et d'autant plus à redouter, que les écarts solitaires de la jeunesse sont toujours ceux qui la perdent plus rapidement; Martial dit que

Faciunt præcipitantque virum.

(1) Il faut, autant qu'il est possible, éviter de mettre des choses vagues, et qui ne peignent rien : voici le couplet de Buisson, écrit difficilement :

Y45s m'v45t2z, j2 l' s2ns b32n,
Ç' n'2st p1s d5 y2nt q53 m'ch1t453ll2 :
Y45s m'v45t2z, j2 l' s2ns b32n,
P45ss2z v4rt, ç1 v13t d5 b32n.

La sottise le dispute ici à la grossièreté (*a*). (*Note de Restif.*)

(*a*) Pour éviter encore plus le vague, donnons la clef de ce rébus :

Y est pour v; v pour f; les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, représentent les cinq voyelles a, e, i, o, u. — Ce qui produit, en caractères grecs (*Græcum est, non legitur,* au moins par les Dames) :

Υους μ' φουτεζ, ιε λ' σενς βιεν,
Σ' ν'εστ πας δυ υεντ χυι μ'σθατουιλλε :
Υους μ'φουτεζ, ιε λ'σενς βιεν,
Πουσσεζ φορτ, σα φαιτ δυ βιεν.

(*Note de l'Édition Liseux.*)



EDMOND ET MADAME PARANGON

— *Edmond recevant une montre d'or de Madame Parangon qui est à demi deshabillee et derrière laquelle est Tiennette.*

(*10e Estampe de Binet pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.)

En rentrant à la maison pour étudier, je vis Madame Parangon élégamment parée, chaussée en souliers roses à languettes, bordures et talons verts, attachés par une jolie rosette en brillants. Comme ils étaient neufs, ils la gênaient apparemment, ou bien, après avoir été à la grand'messe, où elle avait rendu le pain bénit, elle voulut les conserver; elle prit des mules vertes non moins provocantes, à talons et falbalas roses. Je restais immobile, la dévorant des yeux. Toinette mit les souliers de sa maîtresse sur une tablette, à côté de la porte; et toutes deux montèrent au premier, en me recommandant de rester jusqu'à leur retour. Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâtre de Colette, je croyais la voir, la toucher, en palpant ce qui venait de la porter; mes lèvres pressèrent un de ces bijoux, tandis que l'autre, égarant la nature, et trompant son but sacré, remplaçait le sexe par excès d'exaltation... Les expressions plus claires se refusent... La chaleur qu'elle avait communiquée à l'insensible objet qu'elle avait touché subsistait encore, et y donnait une âme; un nuage de volupté couvrit mes yeux.

Calmé, j'écrivis dans un des instruments de mon bouillant écart : *Je vous adore!* en petits caractères, et je remis l'élégante chaussure à la place où je l'avais prise.

Tandis que je m'étais livré à cet égarement, je ne m'étais pas aperçu, malgré mon oreille alerte, qu'on était entré presque à côté de moi. La naïve Toinette m'avait vu ; mais ne comprenant rien à mon action, elle était doucement remontée avertir sa maîtresse. Madame Parangon, surprise, était descendue, et heureusement! n'était arrivée qu'au moment où j'écrivais. Un léger mouvement entendu me fit passer dans la cour. On lut pendant ce temps-là sans doute, car j'entrevis, en rentrant, le bas de la jupe de Toinette, et le dérangement de la chaussure était frappant... Cette bizarre et frénétique jouissance, le dirai-je? sembla m'aplanir la route qui conduisait à Colette elle-même... Je devins concentré, taciturne,

sauvage, furieux de luxure ; mais l'unique objet de ma frénésie était Colette, *adhuc virgo a nullo tacta viro*. Je baisais avec transport, avec rage d'amour, tout ce qui l'avait touchée, et mes désirs n'en *flagraient* que davantage ; surtout un jour que, me trouvant dans l'endroit où cette femme modeste faisait serrer le linge qu'elle quittait, je saisis avidement ce qui avait touché ses charmes, portant une bouche altérée de volupté sur son tour-de-gorge, sur... ce que j'imaginais *vela secretoria penetralium*, avec un emportement... qu'on ne peut exprimer. Si, dans les accès de cette frénésie, je l'avais trouvée seule, j'aurais employé la violence...

Arrivé à mon petit bureau, au lieu de travailler, je m'occupai de Colette, et me trouvant plus hardi, loin de ses regards, je m'applaudis qu'elle eût vu le mot : *Je vous adore !*.., — Elle le sait du moins ! pensai-je. Mais quand la sonnette avertit pour le dîner, ma timidité revint. Je descendis comme un criminel qui vient devant son juge.

Nous dînions seuls, la maîtresse et moi : M. Parangon et le prote, tous deux francs-maçons, étaient en loge dans la campagne, et Manon Bourgoin profitait de l'absence de son père, chef de loge, pour manger, etc., avec Gaudet d'Arras, en tête-à-tête, ne se cachant pas de sa mère... Je baissais les yeux et restais debout. Madame Parangon me dit, mais d'un ton intéressant, que je crois encore entendre : « — Placez-vous. » Elle était assise. Je me mis de côté. — « Nous ne sommes que deux ; mettez-vous en face. » Elle me servit. Je mangeai en silence. Elle ne parla pas. J'étais dans une situation difficile à rendre : presque fâché de ma hardiesse, dont j'étais dans quelques instants bien aise... Enfin Madame Parangon me dit : — « Vous rêvez ? — Oui, Madame... je « rêvais... — Mangez, puisque vous êtes à table. » Je répondis : — « Oui, Madame, » sans savoir ce que je disais. — « Étiez-vous à la grand'messe ? — Oui, Madame. — Avez-« vous eu du pain bénit ? — Vous savez que le distributeur

« n'en donne pas derrière le chœur. — Non, je l'ignorais... « En voilà donc un morceau... » Elle me le montra sur un plat d'argent; mais elle fut obligée de me le donner. — « Vous « êtes concentré? — Ho! beaucoup, madame! » Et j'enveloppai le morceau de pain bénit dans du papier. — « Vous « voulez le donner? — Moi, le donner! le Ciel m'en pré- « serve! — Qu'en voulez-vous faire? — Le garder, madame, « comme on garde... ce qu'on tient des personnes... qu'on « respecte infiniment. » Elle sourit et rougit, en me disant : — « Ce n'est pas une chose comme celle-là... » Ho! que j'étais tenté de lui dire ce que j'avais écrit : *Je vous adore!* et de courir ensuite exhaler mes transports sur l'*Ile d'Amour*, là-même où j'allais quelquefois, les dimanches, faire des vers, lire les romans de Villedieu, ou causer de littérature avec l'aîné Deschamps.

La violence des désirs que m'inspirait Colette, me refroidit pour Manon Prudhot, et pour Mlle Baron l'aînée. La première se rétablit : mais elle avait perdu la moitié de ses charmes, et son caractère en souffrit; elle fut moins douce avec moi; elle devint jalouse, exigeante; elle trouva surtout mauvais que je n'eusse pas encore quitté mon état. Je cessai de la voir. Cette rupture étonnerait, après ce que j'ai dit du charme de notre liaison, si je n'y avais préparé par le discours de Madame Parangon, relatif à sa sœur Fanchette... Quant à Mlle Madelon Baron, elle vit mon indifférence sans humeur. Elle souriait, en me regardant; je rougissais, comme si elle avait connu ma faiblesse. Il me semblait quelquefois l'entendre dire : — « Voilà le tendre amant des *m*.... et des « *s*......, (1) de Madame Parangon! Ces dignes objets cap- « tivent son noble cœur! » Je rougissais, mais la vue de Colette me rendait à ma frénésie, aux écarts de ma passion...

C'est à cette époque, que m'arriva un trait bien singulier,

(1) Des mules et des souliers. (*Note de l'Édition Liseux.*)

vu mes dispositions, et les jolies personnes qui se trouvaient à ma portée. Un soir, par un grand vent et une profonde obscurité, j'aperçus, assise sur les marches de l'Horloge, la *Jeanneton*, servante en second des demoiselles Baron. La laide Jeanneton avait le visage rond. Tout en songeant à sa maîtresse aînée, je me disais : « Mais Jeanneton n'est pourtant « pas si laide!... » Je courus poser mon chapeau dans la salle, fermer notre porte ; et, de retour, je m'avisai de l'embrasser. Cette fille en fut si étonnée (car sans doute j'étais le premier homme), qu'elle en resta immobile... Tous ses appas (si appas étaient) me parurent neufs. En vérité, personne n'y avait touché!... Excité par tout cela, sans réflexion, hors de moi, par l'imagination d'autres charmes que je me représentais, enhardi par la solitude et l'obscurité..., aidé par son inexpérience, et par le trémoussement automatique que la Nature lui donnait, j'obtins ce beau triomphe!... Tout étant terminé, la fille se leva lestement, et j'observai que sa taille, ordinairement plus grosse du bas que du haut, s'était *affinée* pendant mon *bonheur*. Je rentrai fort triste. Je n'osai attendre personne, et Bardet ayant paru, j'allai me coucher.

Le lendemain, le premier ressouvenir de ma félicité me serra le cœur. Il semblait que tout le monde allait lire sur mon front : *L'amoureux de la souillon des demoiselles Baron.* Je ne parlai pas de la matinée. A midi, je n'osais pas me montrer sur la porte coupée; mais, par un coup du sort, Marote envoya son aide demander quelque chose à Toinette, pendant que nous étions à dîner. Jeanneton rougit, en me voyant. J'eus encore plus de pudeur qu'elle, et mon visage parut en feu. Bourgoin dit : « En vérité, cette espèce a un « amoureux! Ça se requinque, et elle est moitié moins « dégoûtante que je ne la trouvais la semaine passée! » Jeanneton repassa. « Comment? elle a de la taille! » reprit-il. Quelqu'un dit que c'était Marote et Toinette qui lui donnaient du goût. — « On ne l'aurait pas prise avec des

« pincettes! » dit M. Parangon. Je fus surpris d'une aussi longue conversation sur un pareil objet! Il me sembla même que des regards malins tombaient sur moi. Je ne pus les soutenir; j'allai sur la porte. J'aperçus Madelon sur la sienne. Au lieu du salut obligeant qu'elle avait coutume de me faire, elle détourna la tête. « Je suis perdu! » pensai-je; « cette « maudite Jeanneton, aussi bête qu'elle est laide, aura tout « dit! Me voilà joli garçon! » Et je me maudissais...

Je ne pouvais douter que Madelon ne fût au fait. Je restais immobile, quand Jeanneton vint pour sortir. Elle passa en courant, comme si elle avait eu peur de moi. Genre de familiarité qui m'humilia beaucoup!... Madame Parangon vint alors sur la porte coupée. J'aurais voulu pouvoir me cacher! Son regard, que je crus ironique, me causa une honte qui rencogna mon amour pour elle dans le dernier repli de mon cœur. Je me glissai rapidement dès qu'elle m'eut ouvert... Je ne parlai pas plus cette après-midi que le matin ; jamais supplice n'égala celui que me fit souffrir la réminiscence d'un *bonheur* réel, que j'étais bien éloigné de croire tel, malgré la perfection des appas et le satiné de la peau : car Jeanneton avait les bras rudes et raboteux... Cet état dura près de huit jours. Enfin je me remis.

La manie des vers s'était renouvelée, malgré mon manque de talent, depuis que j'étais lancé hors de moi-même, par mes combats. Mais l'extrême attention que j'apportais à me cacher, faisait que je ne recevais d'avis utiles de personne d'éclairé. Il était dit qu'il fallait que je créasse entièrement pour moi l'art d'écrire, d'après la lecture des modèles, tant en vers qu'en prose ; que j'apprisse seul, ou presque seul, deux langues, le latin et le grec ; que je composasse mes différents ouvrages, d'après des vues absolument nouvelles, dans une manière inusitée, et telle que l'eût inventé un écrivain du temps de Ronsard. C'est d'après la notion que je donne ici qu'il faut lire toutes mes productions.

Le dimanche suivant, je vis à la maison Mlle Manon Gauthier, la même qui remplaçait la maîtresse, lors de mon arrivée à la ville. Elle était élégamment parée ; elle m'inspira des désirs violents ; et comme je n'avais d'autres moyens de les satisfaire que ma plume, je courus à mon petit bureau, où je rimai tout ce que cette grande moqueuse avait d'appétissant. Les vers n'en valaient rien ; mais en voici l'idée :

Grande et fière Beauté, qui viens charmer ma vue
Par tes attraits parés, ceinture de Vénus,
Que ne puis-je, ô Gauthier ! en les palpant tout nus,
Comme un autre Ixion, t'arracher de la nue !
L'un de ces jours, on vit l'Amour en folâtrant,
Aller autour de vous, voltigeant, becquetant :
Tantôt il vous prenait sur la bouche un baiser,
Tantôt sur un beau sein, de forme demi-ronde ;
De là, comme un plongeon, on le voyait glisser.

Une petite inadvertance de Berdon, sœur de Madelon, occasionna des vers, qui ne sont qu'à deux jours de date de mon ÉPITRE à Jeannette. La jeune Berdon, presque nue dans sa chambre, un soir que j'étais rentré de bonne heure, cherchait scrupuleusement ses puces, sans avoir tiré le rideau. Je m'étais mis sans lumière à une fenêtre, guettant si Madame Parangon rentrerait seule, lorsque j'aperçus la potelée Berdon, atteignant alors dix-huit ans, trois moins que sa sœur aînée, qui me montra successivement, sans rien omettre, des charmes arrondis et d'une perfection achevée... Mais, au fort de mon admiration, je m'aperçus que Madame Parangon était rentrée seule, c'est-à-dire reconduite par des amies, qui s'en étaient allées sur-le-champ. L'envie de lui parler l'emporta sur un spectacle bien séduisant pour un jeune homme de mon âge, et je courus auprès d'elle. Ma venue parut l'embarrasser, et j'allais me retirer. — « Non » me dit-elle, « vous

« pouvez rester. Voilà un livre nouveau » (les *Lettres du Marquis de Roselles* (1); « lisez-le moi, je vous en prie. » Je me plaçai près d'une table : la lecture m'intéressa vivement ! Je lisais avec rapidité, quand j'éprouvai une sensation nouvelle, inconnue, délicieuse ! Par hasard, le pied de Madame Parangon s'était posé sur le mien, que je tenais immobile de peur de l'en faire apercevoir. J'eus ce plaisir durant toute la lecture, qui ne finit qu'à onze heures. Personne n'était encore rentré. La journée, quoique nous fussions au 6 septembre, avait été très chaude ; la soirée était la plus agréable que l'on eût encore eue, et l'on en profitait. Madame Parangon, en se levant, sentit qu'elle appuyait sur moi : la crainte de me faire mal dérangea l'aplomb, et elle retomba sur mes genoux. Ivre d'amour, électrisé par ce contact imprévu, je ne fus pas le maître d'un mouvement audacieux : je pressai de mes deux mains sa taille légère, et je fixai un instant sur moi ma Déesse, en lui disant, d'un ton de voix altéré : — « Ho ! Ma-« dame ! ne vous êtes-vous pas fait mal en tombant ? » Elle rougit, en se levant avec vivacité, sans me répondre. J'observai le ton qu'elle prit ensuite avec moi : sa voix était plus douce, plus harmonieuse, presque tremblante; Colette m'égalait davantage à elle, par des choses qu'elle me disait : elle avait l'air de demander mon avis, par quelques confidences assez indifférentes au fond, mais qui ne sont pas faites ordinairement par une femme, à ceux qu'elle n'estime pas... L'espérance brilla dans mon cœur ; et dès que je pouvais intéresser Colette, tout le reste de mon sexe n'existait plus pour moi qu'en elle. Je sentis mon courage plus fort que jamais. J'allai oser lui parler de Fanchette, et, en lui témoignant mes sentiments pour sa jeune sœur, laisser entrevoir qu'ils n'étaient fondés que sur ceux qu'elle m'inspirait. Mais le mari survint ; sa présence m'était odieuse,

(1) Livre à la mode : roman, du reste assez fade, sous la forme, alors si employée, de *Lettres*. J. G.-C.



EDMOND INTRODUIT

— *Edmond est introduit par Gaudet d'Arras chez la coquette Madelon Baron que le Père engage à le former. La belle sourit en dessous au discours de Gaudet d'Arras.*

(35e *Estampe de Binet pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.)

• L'estampe avec Gaudet *en abbé* est assez rare. Elle avait été interdite et se trouve le plus souvent remplacée par une estampe dans laquelle Gaudet est costumé en officier.

surtout le soir, et je m'enfuis dès qu'il se fit entendre.

Je me ressouvins de Berdon ; je réfléchis qu'elle et ses sœurs pouvaient être vues par d'autres que par moi, sous le seul habit des Grâces, dans leur *chasse du soir*. Je résolus de les instruire généreusement, et je le fis en vers : un pareil sujet était naturellement verveux pour un jeune homme ardent :

A Mlle Berdon, cherchant ses puces (6 Septembre).

Hier je te voyais, jeune et charmante Iris,
Ces puces rechercher, qui, rougissant tes lis,
Bigarrant ta blancheur de subites piqûres,
Vont parsemant ta peau de leurs rouges blessures.
Que de beautés je vis en cet heureux moment.
Qui, malgré tes dédains, m'a rendu ton amant!
Tu découvres ta gorge, et toi-même charmée,
Du flux-reflux d'Amour tu parais étonnée !
Ha ! tu ne savais pas, jeune Divinité,
Que d'avides regards dévoraient ta beauté !

Je rendais à Berdon, par le reste de la pièce, dont les détails sont trop libres pour être rapportés, un compte exact de tous ses mouvements, de tout ce que j'avais vu, c'est-à-dire de la tête au pied, et je profitais de l'occasion, pour louer *individuellement* des charmes qui étaient en vérité au-dessus de l'hyperbole. J'écrivais sans crainte de déplaire ; mon passeport était dans l'avis important que je donnais : j'étais sûr qu'on me garderait un secret exact, puisque c'était à Madelon que je devais remettre les vers pour sa sœur. La pièce finissait par la même pensée, qui fait le sujet d'une Ode anacréontique, que je ne connaissais pas alors (1) ; mais la passion, dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les têtes, a le même langage : je souhaitais d'être la parure qui recouvrait tant de charmes.

L'indulgence de Madelon pour moi était si grande, qu'elle

(1) Que ne suis-je la fougère... (*Note de l'Édition Liseux.*)

recevait toutes mes sornettes, même les plus indécentes, sans m'en faire le moindre reproche. Au reste, j'exprimais ici à Berdon ce que je n'aurais réellement désiré que pour Madame Parangon.

Je copiai proprement mes détestables vers, et le soir, je guettai Madelon sur la porte, pour les lui remettre. Elle n'y parut pas. Je courus à mon poste de la veille pour voir rentrer Madame Parangon, et un peu rappelé par mon *épuceuse* (1). Au lieu de Berdon, ce fut Madelon qui tenait la place. Elle ouvrit la fenêtre, et après avoir observé s'il n'y avait de lumière nulle part, elle prit encore moins de précautions que sa sœur. Quelle perfection ! Cette vue produisit un effet dont les suites auraient décidé mon établissement, si le sort funeste qui m'a toujours poursuivi n'avait renversé tout ce qui m'était favorable. Je quittai cependant Madelon, par le même motif qui m'avait arraché la veille à un spectacle non moins séduisant. Madame Parangon était rentrée ; je lui demandai le second volume des *Lettres du Marquis de Roselles*, et je lus. Colette était vis-à-vis de moi, un peu renversée dans son fauteuil, les jambes croisées, l'une très haute. Elle écoutait avec attention, je lisais avec chaleur. Colette avait les yeux fermés. Apercevant son pied à la hauteur de mon genou, une de mes mains chercha un léger contact. J'y parvins... Comment se peut-il qu'une matière insensible, parce qu'elle touche l'objet aimé, électrise l'âme, et la remplisse d'une surabondance de feu ! Je brûlais ! J'étais dévoré !... Je fis un mouvement pour m'approcher ; j'aurais voulu pouvoir faire toucher ses genoux aux miens. J'y réussis. Je ne fus plus maître de moi-même, la voix me manqua, s'éteignit ; je n'avais plus qu'une prononciation sourde et tremblotante. — « Vous êtes fatigué, » me dit Colette en ouvrant les yeux ; « vous lisez avec trop de « chaleur... Arrêtez-vous là. » Je fermai la brochure ; mais je

(1) *Épuceuse :* vieux français ; chercheuse de puces. On disait, alors, *épucer son chien.* J. G.-C.

ne m'éloignai pas, et Colette étant adossée au mur, son pied touchait ma jambe.

— « Cette *Seconde Partie* », dit-elle, «me plaît davantage ; « la *Première* m'avait attristée. — Et moi, je m'intéressais « vivement à cette *Léonore*; mais je suis à présent pour « Mlle *de Ferval*... Ha ! quelle différence !... Je le vois, toutes « les femmes intéressent, toutes peuvent être aimées; mais... « il en est qui sont des Déesses... qu'il faut adorer !... » Je baissai la tête... En vérité, je cherchais la main de Madame Parangon... Quelqu'un entra dans la boutique : je me levai précipitamment, et je courus voir qui c'était. Je trouvai Mlle Manon Bourgouin, qui, après avoir poussé la porte coupée, disait adieu à quelqu'un qui lui baisait la main. Je la laissai libre, et je revins l'annoncer à Madame Parangon, qui se leva. J'osai la retenir par la robe, en lui disant : — « Ma- « dame ! n'allez donc pas ! elle dit bonsoir à quelqu'un très « tendrement; et... ce serait une indiscrétion ! » Colette rougit, mais resta. Elle ne me dit pas un mot jusqu'au moment où Manon entra.

J'étais à merveille dans l'esprit de Manon Bourgoin, à cause de ma liaison intime avec Gaudet d'Arras, et des projets qu'il avait annoncés. Elle disait du bien de moi à tout le monde, surtout à Madame Parangon. Après les compliments ordinaires, je la laissai sur mes louanges, et je sortis, comme pour aller faire un tour dehors.

...Jeannette occupait le fond de mon cœur, et m'empêchait de le donner tout entier. Madame Parangon possédait mes sens, mon enthousiasme, mon goût, ma vanité, ma reconnaissance, ma vertu, mon honnêteté, toutes mes qualités, toutes mes passions ; Madelon me charmait par une sorte de ressemblance avec Madame Parangon, moins par la figure que par le costume de dame... Edmée me séduisait, comme l'image de Jeannette, par la modestie, la taille, les manières et la mise ; c'était Jeannette que j'adorais en elle. Madame

Parangon elle-même, par le genre de sa beauté, ressemblait à Jeannette plus encore qu'Edmée; c'était le même teint, le même sourire; habillées de même, on les aurait prises pour les deux sœurs. Colette et la jeune Edmée m'attachaient si véritablement à Jeannette que jamais, pendant tout le temps que je les aimai, je ne cessai de sentir tressaillir mon cœur au souvenir de la belle Rousseau, de m'occuper par intervalles (et jusque dans ces derniers temps), de la chimère d'un heureux mariage avec elle. Qu'on ne soit pas surpris de ce qui va m'arriver, relativement à Madelon Baron; les sens et le désir du mariage m'entraînaient,

Au mois de novembre 1752, qui est celui de ma naissance, je fus souvent en verve. Je trouve une petite pièce datée du 1er et finie le 3 : c'est un ÉLOGE de Thérèse Lalois, qui quêtait alternativement avec Emilie Laloge à Saint-Renobert. Ces deux jeunes personnes étaient d'Ouanne, village à quatre lieues d'Auxerre (1). Il n'est guère possible de donner une analyse de ces vers; c'est une DESCRIPTION très licencieuse, effet d'un tempérament robuste, réveillé par mille causes. Cette effervescence influait sur mon cœur et le dépravait; la fièvre trop ardente corrompt les humeurs et tue le corps. Enfin voici quelques-uns :

Toi, Dieu, qui me régis dès ma plus tendre enfance,
Qui m'a toujours soumis à ta douce influence,
Charmant Fils de Vénus, j'invoque ton secours;
Tu dois être Apollon, au chantre des Amours.
Viens! présente à l'amant, et fidèle et discret,
Du temple de Cypris l'autel le plus secret!

Toi-même sois le peintre, à ces tetons d'albâtre,
De ma bouche sucés, que ma langue folâtre...
Peins la rose en bouton décorant son portail,
Ces * bruns et bouclés, ces ** de corail, etc. (2).

(1) 23 kilomètres. J. G.-C.

(2) Ces ποιλς bruns et bouclés, ces λευρες de corail.

(*Note de l'Édition Liseux.*)

Il ne m'est pas possible d'aller plus loin. Et cependant ces vers extrêmement libres, où rien n'était ménagé, étaient tous donnés à Madelon, la seule personne qui les lût et qui les recevait en souriant.

Ce fut le 8 décembre, au matin, que je finis l'Eloge d'Annette Ce jour fut un des plus beaux de ma vie, le plus heureux, le plus romantique peut-être.

C'était fête : Madame Parangon était parée, mais avec un goût, une élégance que je ne lui avais jamais vus. Elle s'était aperçue de mon admiration à dîner. Il gelait. Elle sortit dès qu'on eut quitté la table, et je la vis entrer chez sa sœur, Madame Minon, la procureuse, avec laquelle elle fut à Vêpres. Je restai ; je renvoyai tout le monde : on ne demandait pas mieux, Toinette elle-même, qui avait une visite à rendre à la belle Villetard, femme du commissionnaire de vins, amie de sa famille. Je fis grand feu dans la salle, et je me mis à lire. L'ouvrage qui me tomba sous la main fut le *Cid* de Corneille. Je le lus pour la première fois, et ce fut avec enthousiasme. J'étais réellement amoureux de *Chimène* (1), en le finissant. Je tisonnais, en savourant ma lecture, je rêvais, quand j'entendis ouvrir la porte coupée. Je fus presque fâché d'être interrompu... On pousse la porte verte, et je vois, à travers la porte de toile, une dame qui s'arrête, comme si elle eût hésité d'entrer... Je me lève : c'était Madame Parangon ! Je tressaillis... Je débarrassai un petit fauteuil cramoisi, que je lui présentai. — « Vous avez « bon feu, heureusement ! car je suis transie. » Je vis qu'elle avait froid aux pieds, mais qu'elle craignait, ou de gâter sa jolie chaussure, ou de l'ôter devant moi... Elle était si belle, j'étais si transporté, que, sans réfléchir, je tombai sur les deux genoux, et lui ôtai les souliers sans les déboucler... — « Au moins, donnez-moi donc mes mules ? » Elles étaient

(1) Restif écrit Ximène pour Chimène, comme Xavagny pour Chavagny (*a*).
(*a*) Voir page 184. (*Note de l'Édition Liseux.*)

sur la tablette, et je n'eus qu'à tendre la main. Je les présentai à son pied; mais elle le retira. Je me levai, pour placer ce que je venais d'ôter... « Asseyez-vous donc. » Je m'assis. Un profond silence. « Vous lisiez? Je vous ai « dérangé. — Je venais d'achever le *Cid*... Ha! que Chi« mène fut malheureuse! mais qu'elle était aimable! — Oui! « elle était dans une cruelle position! — Ho! bien cruelle! « — Je crois en vérité que ces cruelles positions-là... aug« mentent... l'amour? — Bien sûrement, Madame! Elles « l'augmentent à un point... — Hé! comment le savez« vous, à votre âge? » — Je fus embarrassé; je rougis... Un moment après, je pris sur moi de dire : — « Je le sais aussi « bien que Rodrigue. — Cela ne se peut pas! — Je vous « l'assure, Madame. — Vous n'avez jamais eu d'amour... « malheureux. — Madame veut dire heureux. — Heureux, « ou malheureux... Vous êtes un enfant. — Par la raison, « non par le cœur. — Il dit cela d'un air pénétré... Pauvre « garçon!... Trouvez-vous que le *Cid* soit une bonne pièce? « — Madame, si elle est mauvaise, je n'en sais rien; je ne « m'en doute pas; je suis aussi bête que l'auteur. » Ce mot fit éclater de rire Madame Parangon : — « Ha! » dit-elle, « si l'on vous entendait! aussi bête que Corneille, qu'un « grand homme! — Je m'en suis douté que c'était un grand « homme, au plaisir que m'a fait sa pièce. — Qui vous a « plu davantage, de Chimène, ou de Rodrigue? — Ha! Chi« mène... Et vous, Madame? — Rodrigue. » Je réfléchis un moment : une idée lumineuse se présenta. — « Je sais pourquoi. — Pourquoi? — Mais... » Je n'osais pas le dire. Je me fis longtemps presser. A la fin, je dis : — « J'aime « mieux Chimène, Madame, parce qu'elle est de votre sexe. « En vérité, à chaque fois qu'elle parle, je lui donne votre « air, votre ton, vos traits, votre parure... votre... beauté... » Elle rougissait; je m'enhardis : « Tenez! vous êtes l'Estampe « de la pièce, comme celles qu'on a mise dans les *Epîtres*

« *amoureuses d'Ovide.* — Je vous souhaite les vertus de « Rodrigue, et surtout son bonheur... Mon Dieu! qu'il fait « chaud ici! — Ouvrirai-je la porte, Madame? — Non. je « vais ressortir... » *(Se levant.)* « Ecoutez-moi, Monsieur Nico- « las. Il faut être appliqué, comme je sais que vous l'êtes, « économe, laborieux... Ne pourrait-il pas se trouver une « Chimène?... Vos parents sont honnêtes gens, estimés; « votre père est ami du mien... — Ho! Madame! mon père « respecte infiniment le vôtre! — Et... mon père aime bien « votre père!... » Elle fit quelques tours dans la salle, m'envoya lui chercher une pelisse rose toute neuve à l'appartement, sans doute pour se chausser en mon absence, me donna la bleue à reporter, et quand je redescendis, elle sortait... O Dieu! que de grâces!... Je l'admirais, transporté, quand je la vis revenir. — « J'ai oublié quelque chose. » Elle monta rapidement au premier, en me laissant son manchon. Comme elle redescendit très légèrement, elle me trouva en adoration devant tout ce qu'elle avait quitté. Elle feignit de ne rien voir, et, parvenue à la cheminée, elle me dit: « Si l'on me demande, je suis chez Manon Bourgoin... Son- « gez un peu à la Chimène dont je vous ai parlé. » Elle sou- « riait, en sortant. — « O femme adorée! » m'écriai-je, qu'elle n'était encore qu'à deux pas. Je crois qu'elle entendit; car elle ralentit sa marche. Mais aussitôt elle la redoubla... J'étais en extase, quand Toinette revint. Je rentrai avec elle, et je me mis derrière le paravent, pour travailler jusqu'au soir...

Le 10 décembre, je commençai l'Eloge de Mlle Carouge, que je finis le 17. Les tours y sont un peu variés, le charme le plus apparent de cette Belle étant une naïveté séduisante, certaine nonchalance dans le parler, dans la marche, qui allait au cœur.

Tandis que j'étais occupé de la *naïve indolence* de la jeune Carouge, un sujet qui m'intéressait de plus près exerça ma

veine : la pièce intitulée SONGE ÉVEILLÉ, est datée du 17 décembre. Ce récit présente deux choses : ma corruption avancée, et la vue du premier spectacle théâtral auquel je me sois trouvé... (Mais, quel spectacle ! c'était *la Crèche*, que tout le monde connaît, puisqu'on la montrait chaque année à Paris, à la porte du *Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu.)* Le proverbe dit : *Tout nouveau, tout est beau* : les marionnettes devaient nécessairement étonner un jeune paysan, très neuf dans les arts, quoique déjà si avancé dans la carrière du plaisir ! Je devais être dans l'extase !. . Mais avant la levée de la toile, et pendant la pièce, jouée dans une salle où l'on était pressé, il arriva des choses inattendues. Voici la série des faits.

Un soir, après souper, c'est-à-dire à huit heures un quart, Tourangeot, voyant avec nous Aimée Châtelain, qui était venue de Joigny, lui proposa une partie de Crèche, avec la jolie Toinette, Jeannette Geolin, maîtresse du domestique Jean Lelong, la Marie, Bardet et moi. Les maîtres soupaient en ville : Jean resta pour garder, et nous emmenâmes sa maîtresse, ainsi que deux petites ouvrières qui survinrent, la Parisienne Fleury, et la jolie Luce. Arrivés, nous nous plaçâmes. Je fus entre Aimée et Toinette, également chéri de toutes deux comme un garçon honnête, et le favori de la personne la plus respectée de toute sa maison. Elles me dirent mille choses gracieuses, comme à l'envi, en attendant la levée de la toile ; elles se faisaient mutuellement mon éloge, et l'encens me passait sous le nez... Aimée, dans un petit mouvement d'amitié, m'embrassa. Je le lui rendis... plus d'une fois. On était si pressé, si mal éclairé, que personne ne prenait garde à nous. Toinette en riait ; Tourangeot en était jaloux ; Marie paraissait étonnée ! Luce et Fleury perçaient la toile de leurs regards curieux ; Bardet polissonnait... On était assis sur des gradins ; quand la pièce commença, tout le monde se leva. Je mis Aimée devant moi ;

Toinette qui était grande, mit devant elle Luce et Fleury; Bardet, pour mieux polissonnner, montait sur les épaules de Tourangeot, qui tenait Marie. Tandis que nous regardions, une jolie brune, fille du traiteur Xavagny, à laquelle Toinette interceptait la vue d'une Égyptienne qui dansait, se fatiguait beaucoup pour voir. Je m'aperçus de ses mouvements et je lui présentai la main, pour la placer entre nous; je la soulevai même, et le hasard (je le proteste) conduisit ma main... Nous étions dans une vinée (1) assez mal close. Au milieu de l'Adoration des Mages, scène qui faisait extasier tout le monde, une toile se détacha; le vent souffla violemment, et toutes les lumières furent éteintes... Voici la vérité; si j'étais plus coupable, je l'avouerais également : Sophie Xavagny m'avait laissé où le hasard m'avait placé. Mais Aimée s'en aperçut; soit honnêteté, soit pour m'éviter les désagréments que pourrait me causer une pareille liberté, si les parents venaient à en être instruits, elle me prit les deux mains, et m'embrassa... Je sentis un frémissement délicieux... Je pressai sa taille contre ma poitrine... La lumière revint, et j'observai si Sophie Xavagny me boudait : elle me sourit. Je la réunis avec Aimée, et les pressai toutes deux... J'ai depuis revu Sophie, que cette aventure m'a rendue chère... Mais, qui pourrait exprimer l'effervescence qu'elle mit dans mes sens! Ce fut la première fois que je pris du goût pour l'adultère... La nuit même, j'eus le songe que voici :

SONGE ÉVEILLÉ

Aventure arrivée hier, 17 Décembre 1752, aux Marionnettes de la Crèche, où j'étais avec Aimée, Tiennette, Sophie Xavagny et Tourangeot.

Agréable sommeil, que souvent tes erreurs
Donnent de vrais plaisirs, sous des voiles menteurs!

(1) Terme employé en Bourgogne où les hangars servent presque toujours à remiser les vins. J. G.-C.

Dans un lieu fréquenté par les Ris, les Amours,
Tous sans cesse occupés à divers malins tours,
Par un hasard heureux l'Amour m'avait fait place
Auprès d'un jeune Objet dont l'éclat tout efface.
Pressé par mes désirs, j'employais mille efforts
A l'embraser du feu de mes brûlants transports.
Et la foule ondulante,
A tout autre incommode,
Loin d'être embarrassante,
Me servait à ma mode.
Par le reflux unis se pressaient nos deux corps ;
Bras, main, cuisse, genou, tout palpait ses trésors !
Alors la jeune enfant, par la foule étouffée,
Dans mes bras amoureux fut un peu soulevée ;
Un vent impétueux,
Pour me la donner belle,
Dans ce moment heureux
Eteint notre chandelle...
Dieux malins des Amours, que me prépariez-vous,
Par tous ces mouvements ripostés et si doux ?
Elle se tourne enfin :
Je trouve mon visage
Vis à vis de son sein.
Dieu ! quel heureux partage !...
J'étais un peu courbé, dans ma position :
Il me fallait changer de situation ;
A nu sur mes genoux j'assouplis cette Belle,
Et je la saccadai, quoiqu'elle fût cruelle.
De sa pudique main
J'écartai l'entremise,
Et, levant sa chemise,
De mon suc le plus fin
Sa conque est arrosée...
Ha ! grand Dieu ! quels plaisirs ! La Belle, subjuguée,
Si cria : « Au voleur ! » ne le fit qu'en pensée.
Profitant de son trouble
Et de l'obscurité,

Je lui montrai le double
De ma témérité.
Dans mes bras fortement je la serre, l'embrasse;
Ensemble nos deux corps s'unissent, s'entrelacent :
Inutiles efforts!
La chemise, nouée,
Me fermait la trouée
Des amoureux transports!
Transporté de fureur, dans ma lubrique rage,
J'allais multiplier les assauts, le ravage,
Quand la Belle changea de place avec une autre...
Me voilà démonté!
Mais mon corps agité
Sous celle-ci se vautre;
Je lui trousse la jupe,
Et mon siège j'occupe
Au soyeux carrefour.
Je ne fus pas la dupe
Du changement de four :
J'enfilai sur-le-champ ce nouveau pucelage,
Quoique se débattant et retardant l'ouvrage...
Puissants Dieux! quels plaisirs je ressentis alors,
Parmi ses soubresauts et ses mourants efforts!
Mais ceux tués par l'Amour, revenus à la vie,
De mourir de nouveau ne perdent point l'envie :
Je sentis, courageux, renaître mes transports,
Et pour mourir deux fois je tendis mes ressorts.
Grands Dieux! que de plaisirs je goûtai dans ce jour!
Par combien de tributs s'exhala mon amour!
Mais paraît la chandelle
En ce moment heureux;
C'est Laloge la belle
Qui vient d'avoir mes feux!
Dieu! quel étonnement! et que cette surprise
Eut pour moi de douceur, dès que je l'eus remise!
Je lui dis quelques mots; à sa vive rougeur,
Je compris qu'à son choix je devais mon bonheur;

Elle me connaissait ; elle s'était livrée,
Sachant combien d'amour j'avais l'âme altérée...

Enfin, nous contemplons d'insipides spectacles,
Où pour nos Auxerrois se trouvaient cent miracles.
Mais enfin cet ennui brièvement cessa,
Et dans l'obscure nuit, la foule qui pressa
Sur de nouveaux appas porta ma main errante ;
Je les reconnaissais pour ceux de mon amante...
De nouveau je goûtai les mêmes passe-temps
Qui m'avaient procuré jà de si doux moments.
Ma Belle je retiens fixement à sa place ;
Avec elle en deux bonds sitôt je m'entrelace,..
Vivement fut riposté
Et comme la Beauté
Du sein et de la gorge
Répondait au grand feu que martelait ma forge,
Je ne me doutai pas qu'en allant si bon train
J'eusse changé d'engrain :
Mais, parvenus dehors, c'est Edmé Châtelain
Qui, se croyant aimée
Et se voyant troussée,
Fit avec moi gaiement la moitié du chemin !

On peut être content à beaucoup moindre chère :
Pourtant, le croirait-on ?
Même soir, j'eus Goton,
La gente chambrière
De la divine Hollière :
Car loin d'être excédé de mes premiers travaux,
Ils n'avaient qu'irrité mon ardeur insatiable.
Goton s'en revenait ; elle fit un faux pas :
Et moi qui ne voyais, dans tout Objet aimable,
Qu'une proie assurée
A mes heureux appeaux,
Je donne deux assauts
A Goton renversée.
Puis je resserrai mes pipeaux,
Car ce dernier exploit termina la journée.

Et ces vers si libres que je commençai dès le lendemain 18, et qui ne furent achevés que le 22, étaient destinés à Madelon Baron, qui les eut le 23, tels qu'on vient de les lire. La pièce est de cent douze vers. Et je donnais à une fille charmante, trop bonne pour moi, sous le titre de *Songe éveillé*, ces dégoûtantes ordures! Et j'étais celui que mon vieux et digne cousin, Droin *des Villages,* appelait *la fille modeste!*... Mais ce songe avait été en partie une réalité, L'ardeur de mes caresses avait touché Aimée; ce fut même un élan d'admiration qui occasionna ce qu'on va lire. Entre deux amis de sexe différent, quoi qu'on puisse dire, la plus belle et la plus solide preuve d'estime, c'est la *commiscéabilité* (1). Aimée réfléchit que j'étais vertueux; elle présuma que j'avais cette fleur virginale qu'il est si doux de perdre... Elle dit, elle pensa, sans le penser ni le dire : « Ce pauvre garçon! il faut qu'aux dépens de mon honneur, de mon innocence, de ce que j'ai de plus cher, il faut que je lui fasse connaître ce qu'il ne connaît pas... » Elle ne songea ni au crime, ni à l'infidélité. Pour le danger de son mari, elle me connaissait trop bien : il n'existait pas... Elle coucha, non dans la cuisine avec Toinette, mais dans la chambre de Bourgoin, prote absent pour quelques jours... Nous montâmes ensemble. Elle me fit entrer, pour causer d'Edmée Servigné; elle se proposait de renouer tout cela. Je lui parlai de mes cousins... Elle me parut pensive... Un moment après, elle m'embrassa... Nous restâmes ensemble jusqu'à deux heures, que je remontai à ma guérite... Cette faiblesse d'Aimée fut la seule avec moi, et je suis sûr qu'elle n'en a jamais eu d'autre avec personne.

Le dimanche matin, 20 janvier, j'avais été fort ému par la vue de Madelon, à qui je n'avais pas encore vu de tournure aussi provoquante. En passant devant moi, tandis que

(1) Autrement dit, la mise en commun, l'union, la pénétration de l'un par l'autre. I. G.-C.

j'étais sur la porte coupée, elle me dit : « Vous n'allez pas « à la grand'messe, indévot? » Et elle s'éloigna rapidement, sans attendre ma réponse. Ses grâces, sa marche voluptueuse, qui avait je ne saisquoi d'embarrassé, ainsi que sa taille, excitèrent en moi une orageuse tempête de désirs. Je pensai : « Qu'elle est aimable! Quel bonheur d'être l'unique « et chéri possesseur d'une fille si belle!... » Je courus travailler à mes vers pour elle, avec une exaltation que je n'avais pas encore éprouvée. Je ne sortis de mon enthousiasme qu'à l'appel pour le dîner.

Après la levée de table, tout le monde s'en alla, et je me trouvai absolument seul, vers les deux heures. Je me rappelai que la fête des filles était le lendemain et que Madelon en était la coryphée. Il me vint dans l'idée de lui faire des vers de circonstance. Je cherchai une mesure, afin qu'elle pût les mettre sur un air qu'elle aimât; je n'en vis pas de plus agréable que celle de sa chanson, si flatteusement amplifiée, de l'automne précédent : *Je cherche un cœur plein de franchise*. Il me vint en l'idée d'y faire une sorte de réponse sur le même air, par une acrostiche, avec un vers intermédiaire, dont AGNÈS serait le mot apparent. J'achevais de parodier la fin, et le dernier mot n'était pas encore écrit, lorsque j'entendis ouvrir la porte coupée. Il était environ trois heures; les vêpres de la paroisse, où Madelon avait quêté pour sa Sainte, venaient de finir, et l'on allait à ceux des Cordeliers; je crus que Toinette rentrait; je ne me dérangeai pas; j'achevai d'écrire... On était derrière ma chaise, comme je relisais, en chantonnant, pour voir si rien ne manquait à la mesure. Je me retourne : c'est Madelon, plus belle encore que le matin. Je fis un cri de joie et de surprise! « Quoi? vous n'avez pas « été à vêpres? — En vous y voyant si belle j'aurais été trop « ému... Mais je ne m'occupais que de vous. — Que relisiez-« vous là? — Voyez! » — Je lui remis mes vers, avec ce titre : A Mademoiselle MADELON BARON : ACROSTICHE, *pour le*

jour de la fête des filles, sur l'air, etc. Madelon rougit, en lisant. En achevant, elle me rendait le papier. — « Mais... il est à « son adresse. — Je n'y songeais pas... » Elle le plia et le serra. Je lui pris les mains; je l'embrassai. Elle se défendit faiblement. — « Je vous adore! » lui dis-je, après un baiser ravi sur ses lèvres. — « Je n'en crois rien! — Je vous adore, » repris-je après deux nouveaux baisers. — « Non! je ne vous « crois pas! — Je vous adore, je vous aime plus que ma vie... « Vous le verrez dans peu de jours... — Non! » (d'un air charmant), « je ne vous crois pas! » A chaque assurance d'incrédulité je prenais un baiser sur ses lèvres... Enfin je la pressai dans mes bras... Puis la quittant, à l'instant où ses yeux se couvraient d'un nuage de volupté, je courus fermer au verrou le dessus de la porte coupée. En un clin-d'œil, je la rejoignis, et la pressant vigoureusement dans mes bras nerveux, je comprimais tout ce beau corps. — « Je vous « adore! » répétais-je. — « Non! non! volage!... vous ne « m'aimez pas!... » Avec quelle adorable langueur elle s'exprimait!... Sa bouche n'évitait presque plus la mienne. Madelon n'avait jamais été si belle, et ses soupirs répétés gonflaient son tour de gorge. Un profond soupir s'échappe de ma poitrine. Les lèvres de Madelon pressent les miennes... Nous restâmes unis; nous ne parlions pas, nous jouissions l'un de l'autre... Les désirs cependant excités par les charmes, par les caresses, par la parure provocante de Madelon, étaient parvenus au comble... Si j'avais paru quelques instants dans l'immobilité de l'extase, c'était que mon bonheur était assez grand; je ne désirais rien. Mais cet état ne peut se prolonger; le bonheur est comme l'éclair : un désir satisfait, un autre lui succède, pour ne briller qu'un instant... Mon imagination était alors, depuis plusieurs jours, tout occupée de Madelon; cette Belle y était vivement empreinte, avec tous ses charmes, sujets de mes vers actuels... Pressée avec une tendre véhémence contre ma



L'ACROSTICHE. MADELON BARON (1753)

— *Monsieur Nicolas, assis à la petite table, sous la tablette aux livres et aux chaussures. Il finit un acrostiche et se retourne pour regarder Madeleine Baron, appuyée sur sa chaise.*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

poitrine, elle me dit, d'une voie mourante : — « Laissez-« moi... si vous êtes... un séducteur. — Ton amant te jure « un amour éternel ! » m'écriais-je hors de moi... « Comble « mes vœux ! fille adorée ! et ne crains rien ! en triomphant, « je deviens ton esclave à jamais !... » Madelon soupira ; elle me rendit un baiser, et n'apporta plus que les obstacles d'une pudeur expirante... Que je fus heureux !

Les vêpres des Cordeliers ne duraient que trois quarts d'heure. Il fallait prévenir le retour du monde, et cependant Madelon *bis terna Venere fuit locupletata*, dans ce court intervalle !... (1) Je ne pouvais la quitter. Mais les filles, dans ces occasions, plus soigneuses de leur réputation que de leur vertu, ont la puce à l'oreille. La grande horloge sonne douze petits coups, avant l'heure ; Madelon se déroba, dès qu'elle l'entendit, et lorsque le marteau frappa quatre fois la grosse cloche, elle était dans sa chambre..... Elle me laissa plus amoureux d'elle qu'auparavant.

Après le départ de Madelon, je m'assis, pour réfléchir à mon bonheur... Aucun remords... je n'en éprouvai pas : « Elle est fille, » pensais-je, « et moi garçon, je l'épouserai. « Mes parents verront en elle un parti avantageux et « convenable à tous égards ; elle est charmante : ils l'adore-« ront ; elle m'aime, et je serai le plus heureux des hommes... » Puis faisant un triste retour sur moi-même : « Ah ! si elle pouvait effacer de mon cœur une passion « funeste !... » Je m'applaudis de m'être lié (car j'étais alors assez honnête homme pour croire que les faveurs de Madelon venaient d'en faire ma femme).

Le 11 Mars est une des époques de ma vie, qui ont éloigné de moi l'aisance et le bonheur... Celle-ci m'attendrit encore vivement trente années après ! Le 16 Février 1784, à trois heures et demie, dans mon lit, où je travaille, je ressens

(1) *Bis terna*, deux fois triple. Cela rappelle un peu les *novem continuas fututiones* de Catulle. (*Note de l'Édition Liseux.*)

le coup aussi douloureusement que le premier jour : si je l'écrivais le 11 Mars, je ne pourrais tenir la plume; les anniversaires m'émeuvent trop violemment...

Je voyais Mlle Baron tous les soirs, depuis le 20 janvier; mais elle ne vint plus me trouver dans la salle, les dimanches et fêtes. J'en fus dédommagé par le joli passage, que facilitait le cabinet et le petit jardin de Maine Blonde : Madelon, en lui montrant son Éloge, et lui découvrant que j'étais aussi l'auteur des petits vers, l'avait dévouée à mes intérêts. Ce qu'il y a de singulier dans ces excursions nocturnes de ma *femme*, c'est qu'elle ne me disait mot, et que je lui laissais remplir son rôle de fée, sans faire semblant de la reconnaître et sans prononcer un mot : ce qui paraissait lui plaire.. Nous nous vîmes beaucoup pendant le carnaval, et toujours en compagnie. Dans nos fréquents pourparlers du soir, pendant la danse, nous décidâmes que si elle ne devenait pas grosse, nous attendrions la fin de mon apprentissage; que si elle l'était, elle m'avertirait au premier indice, et que pour ne pas l'exposer à rougir, on concluerait, sous un prétexte tout simple : celui de quitter mon état pour en prendre un autre plus avantageux, que son frère de Dieppe me procurerait. Nous ne nous appelions plus que *mon cher petit mari*, *ma chère petite femme*. Nous nous communiquions toutes nos pensées, toutes nos résolutions; nous n'avions plus rien de caché l'un pour l'autre. Je l'adorais : ma reconnaissance était si vive, qu'elle me paraissait de l'amour... Mais c'est que Madelon était si belle, si tendre! Quand les hommes sont inconstants, c'est presque toujours la faute des femmes, soit parce qu'elles se refroidissent les premières, soit parce qu'elles négligent les moyens de plaire...

Le 7 Mars arriva. Je vis Madelon sur sa porte coupée, à midi, avant de se mettre à table. Elle me fit signe. Je courus à elle. « Cher ami! » (ces mots sont les derniers qu'elle m'ait dits), « je crois qu'il faut commencer à prévenir tes parents;

« je veux être ta femme. Mon frère, qui est à Dieppe, m'a « répondu : « Si tu épouses le jeune homme dont tu m'as « parlé, j'aurai une place avantageuse à donner à ton mari, « dans les bureaux de la marine... » Sûre de toi, autant que « de ton mérite, j'ai répliqué : qu'il nous la gardât pour « après Pâques, temps auquel je lui donnerais un beau-frère « dont il serait content... Je t'ai nommé; j'ai fait ton portrait « pour la figure; surtout j'ai parlé de ton caractère, de tes « qualités, de tes vertus; je suis instruite plus que tu ne « l'imagines, par la fille qui était chez Madame Parangon, « lors de ton arrivée, et par la jolie Tiennette; je le suis par « Madame Parangon elle-même, par M. Bourgoin, par Toi- « nette... Écris à tes parents, mon ami, et montre-moi ta « lettre, avant de l'envoyer : j'y mettrai certains détails qui « ne la gâteront pas. Je ne prévois aucuns obstacles; en pré- « vois-tu? — Non! non, pas le moindre! » Et je lui baisai la main, quoi qu'il passât trente personnes. « Je vais écrire, » ajoutai-je. « Adieu! » me cria Madelon; « voilà Bardet qui « vient vous avertir qu'on est à table. Adieu, mon ami! »

Je la quittai le cœur serré, ou du moins dans un si grand trouble, que j'étais hors de moi!... Je mangeai peu. — Madame Parangon me dit par deux fois : — « Qu'avez-vous? » Je baissai les yeux sans répondre. Au sortir de table, je retournai sur la porte. N'y voyant pas Madelon, qui ne pouvait encore avoir dîné, je remontai rapidement à mon travail. L'idée d'écrire sur-le-champ à mes parents m'étant venue, je pris une plume, du papier, et j'allai dans mon cabinet. Je n'avais écrit qu'une ligne, lorsque Toinette arriva : « Madame veut vous parler. » Jamais les ordres de Colette ne m'avaient été importuns; ils ne me le furent pas même cette fois-ci; je descendis plus rapidement que je n'étais monté.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur Nicolas? » me dit-elle. Je gardais le silence... « Je suis instruite... Madelon vous a

« parlé tout à l'heure? — Oui, Madame... — Je sais tout :
« elle m'a tout dit... Je ne me plains pas de vous... Mais vous
« oubliez facilement ce que je vous confie! — Moi, oublier...
« Toutes vos paroles sont gravées dans mon cœur... Mais,
« là... je l'avoue à celle que je ne regarde pas comme une
« femme, mais comme une Divinité... là, je suis devenu
« l'époux de Madelon... L'honneur m'engage, et je serais
« indigne de celle dont vous m'honoriez, si... — Je vous
« entends, et vous approuve... Mais fallait-il... Je ne vous
« ferai pas d'inutiles reproches : vous n'avez plus qu'un moyen
« d'être honnête homme; il faut l'employer... Je ferai pour
« vous, dans cette occasion, ce que je ferais pour mon frère...
« Monsieur Nicolas, je le vois, et je le savais dès auparavant,
« la vertu tient à bien peu de chose! Il faut ne pas se per-
« mettre le moindre écart, si l'on ne veut tomber dans les
« fautes les plus... Allez : laissez-moi... je vais agir pour
« vous. »

Je me retirai, encore plus ému qu'après mon entretien avec Madelon.

Après le souper, Madame Parangon sortit. Je ne vis pas Madelon, non plus que ses sœurs. Je ne sais par quelle espèce de timidité, je ne m'informai pas d'elle à la jeune Marote, sa chambrière. Ce que m'avait dit Madame Parangon m'occupait et me troublait; j'imaginai qu'elle était chez Mme Baron. Enfin, je ne doutais pas que je n'eusse Madelon cette nuit, comme presque toutes les autres, depuis le 27 janvier, jour où je lui donnai son Éloge joint à celui de sa sœur... Cependant, je voulus rentrer, pour écrire ma lettre ; il me fut impossible de quitter la porte; au moindre bruit j'y revenais, brûlant de revoir Madelon... que je ne devais jamais revoir !... J'allai dans l'escalier de l'imprimerie, à la fenêtre d'où l'on découvrait celle de Madelon : j'y vis de la lumière, mais le rideau était si exactement tiré, que je n'entrevis que quelque mouvement de personnes qui ressemblaient à des ombres.

En ce moment, tout le monde rentra chez nous. J'aurais donné la moitié de ma vie pour voir Madelon un instant, et lui dire que Madame Parangon consentait à notre mariage. Je me couchai, dans l'espérance de l'entendre bientôt, et je ne dormis pas... Vaine attente! j'eus l'anxiété de cœur, supplice horrible, que j'ai si souvent éprouvé depuis!... Vers le matin, je fis un songe. Il me sembla que je voyais Maîne Blonde sur un arbre, et me faisant signe d'aller avec elle. J'y courais, lorsque je vis Madelon tomber de l'arbre. Aussitôt ses deux sœurs, Manon et Berdon, s'avancent en deuil et fondant en larmes. Je m'élance vers l'endroit où Madelon venait de tomber; elle était disparue... Je m'éveillai dans une inquiétude fatigante... « C'est un songe », me dis-je alors à moi-même. « Ha! ce n'est qu'un songe! » Hé! c'était une réalité!

Le lendemain 8, personne ne me parla dans la matinée. A midi, j'allai sur la porte, pour voir Madelon. Marote sortait en courant. Je m'approchai; je ne vis personne dans la boutique. Les voisins me regardaient; j'avais l'air triste; ils me croyaient instruit. Le soir, à souper, je ne vis pas Madame Parangon. Je sortis sur la porte, en quittant la table; j'aperçus Manon Baron : j'allais à elle, pour entrer ensemble et m'informer. Elle me fit signe de ne pas avancer. Timide naturellement, je fus interdit, mais ne soupçonnant que des choses éloignées du vrai, je rentrai chez nous. Je voulus écrire ma lettre. Une idée me vint de suspendre, jusqu'au moment où j'aurais parlé à madame Parangon. Je fis cent tours dans la boutique et devant la porte, jusqu'au retour de tout le monde : j'étais dans une sorte d'engourdissement; je me demandais pourquoi je ne voyais pas Madelon? et je ne pouvais m'en donner de raison à moi-même. Remonté à mon cabinet, j'observai la croisée de sa chambre : le rideau en était aussi exactement fermé que la veille, et je voyais également les ombres aller, venir, s'agiter.

Le 9 au matin, Toinette m'aborda, quand je descendis :

« Mademoiselle Baron est bien malade depuis deux jours. — « Ha ciel ! malade ! » Et j'y courus, sans écouter Toinette, qui voulait me retenir. Mme Bonne-Baron, en me voyant entrer, vint à moi et me prit les mains : — « Qui est ma- « lade, » lui dis-je, « Madame? » — On vous le dira : mais « vous ne pouvez voir la malade. — Hé ! pourquoi, Madame? « — Elle n'a pas sa raison. — Pas sa raison ! — Non, elle ne « l'a pas. — Laquelle est malade? — On vous le dira... j'ai « prié Madame Parangon de vous le dire. — Ha ! c'est Made- « lon ! c'est mon amie ! — Calmez-vous ! Allez. » Je me retirai lentement, la main sur le front, les yeux baignés de larmes ; je les cachai à Mlle Prudhot, en baissant ma main, et parvenu à notre porte, je m'élançai chez nous...

Je trouvai Madame Parangon dans la salle ; mais elle n'était pas seule, et je saluai par une inclination profonde, sans parler. Je courus au travail... J'allais avec une rapidité qui tenait du prodige ! Toute mon activité, dans la tempête que j'éprouvais alors, s'exerçait dans mes doigts. Bourgoin, le prote, me regardait sans parler ; la sueur gouttait de chacun de mes cheveux. « Vous vous tuez », me dit-il ; « il y a du temps ! « — Du temps ! il est fini !... » Je ne savais ce que je disais.

A l'heure du dîner, je descendis. J'étais défait. J'allai à la porte de Madelon. Marote me dit : « Elle est entre les bras « de ses sœurs ; elle est plus calme... Mais elle repose ou va « reposer... O la chère !... — Ne la nommez pas ! » lui dis-le, en lui mettant la main sur la bouche. Marote fut effrayée ; elle me crut fou. Elle avertit Mme Baron. — « Ne la verrai-je « pas, sans être vu, s'il le faut ? » dis-je à la *Bonne*. — « Non ! non ! pas encore. » Je sortis sans lui répondre.

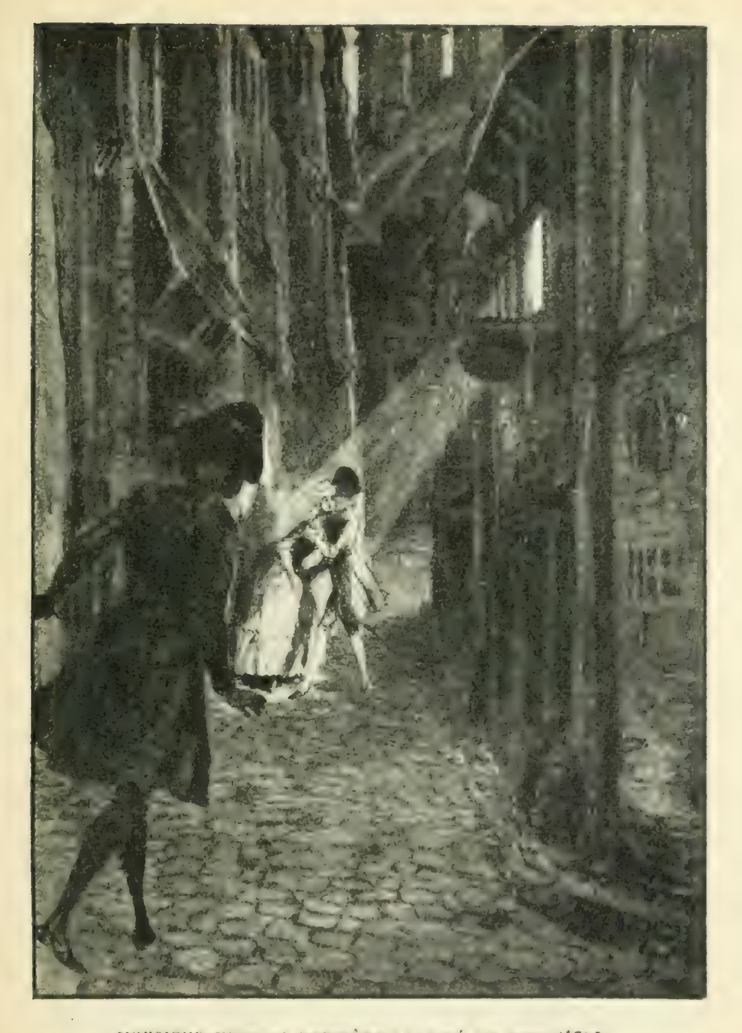
A huit heures du soir, je volai à la porte de Madelon. Ne trouvant personne dans la boutique, je montai. Je l'aperçus, étendue sur son lit : ses cheveux noirs et bouclés ombrageaient son front, qu'ils me cachèrent. Elle dormait ; ou elle

était accablée, ou elle était morte... Sa *bonne* et ses sœurs vinrent à moi troublées. On me permit de regarder Mlle Baron, mais on m'empêcha d'en approcher. — « C'est elle ! ha ! c'est elle ! » dis-je à Mme Baron et à ses deux sœurs, qui avaient été ses seules gardes. Je me mis à genoux, et levant les yeux au ciel : — « Mon Dieu ! sauvez-la ! et donnez-moi des larmes ! » La *bonne* m'adressa la parole : — « Nous lui dirons « comme vous avez été sensible, et... elle vous en remer« ciera. » Elle dévorait ses pleurs et contraignait ses sanglots ; Berdon et Manon me regardaient sans parler, d'un air d'étonnement et de pitié. — « Ha ! vous desserrez mon cœur ! » leur dis-je ; « il m'étouffait ; je vais pleurer ! » Et je fondis en larmes... Mes sanglots trop forts m'obligèrent à m'éloigner. On ne me permit pas de remonter ; et si l'on avait prévu ma visite, je ne l'aurais pas rendue.

Je ne dormis pas ; des songes affreux me troublèrent... A trois heures du matin, je m'éveillai d'un demi-sommeil, en étouffant ; on pesait sur moi !... Je vis une femme, le visage décoloré, le front ombragé de cheveux noirs... C'était Madelon !... Je pousse un cri ! je m'élance vers elle... je l'étreins dans mes bras... je trébuche et tombe auprès de la fenêtre du toit... Hélas ! hélas ! était-ce une illusion de mon imagination troublée ! ou... Maine Blonde, émue de compassion, venait-elle m'avertir de mon malheur, en l'adoucissant ?... J'ouvris la fenêtre qui donnait sur celle de mon épouse... d'où je l'avais vue, le jour, l'heureux jour !... d'où je l'avais entendue chanter :

Je cherche un cœur plein de franchise...

J'y vis de la lumière : les ombres allaient et venaient avec une agitation extrême, et dans un morne silence... Je ne pouvais sortir : je me recouchai. Mes paupières s'appesantirent ; mais ce fut pour entendre ces mots effrayants : « *Adieu !... Adieu !... Adieu !... Tu ne me verras plus...* »



MONSIEUR NICOLAS DERRIÈRE LA CITÉ LE SOIR (1753)
— *Une lumière part de la fenêtre d'un chanoine. Elle frappe sur un homme qui avait la main sur le sein d'une belle brune..., c'était Mme Linard.*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

C'était la voix de M[lle] Baron l'aînée, de mon épouse... J'achève de m'éveiller; je saute du lit; je m'habille. Le jour pointait; je restai quelque temps à la fenêtre. Les lumières étaient éteintes chez les demoiselles Baron; tout paraissait tranquille; un rayon d'espérance succède à l'effroi. Le jour augmente, et je vais me mettre au travail.

Jusqu'à midi, tout le monde garda le silence avec moi. En quittant la table, où tout le monde était triste et silencieux, j'allai sur la porte; j'avançai timidement la tête; enfin je regardai. La porte des demoiselles Baron était fermée. Je restai immobile, mais la vérité ne se présentait pas encore. Je rentrai; je montai à l'ouvrage; mes yeux se fixèrent seulement sur la fenêtre de Madelon, qui était entr'ouverte. Je demeurai quelque temps en contemplation, appuyé sur la rampe. Madame Parangon, qui ne m'apercevait pas, traversa la cour; je crus voir ses larmes couler... je frémis!... mais je crus m'être fait illusion; j'allai travailler jusqu'à huit heures. On soupa tristement; j'étais accablé de fatigue et de sommeil. Je dis à Madame Parangon en quittant la table : — « Madame, croyez-vous qu'elle aille un peu mieux? — « Non. — Ha ciel! — Vous n'êtes pas bien : allez vous « reposer. Je vais chez elle, pour vous et pour moi... Cela « sera mieux que si vous y alliez. » Je n'eus rien à répliquer. Je montai dans mon cabinet. Un sommeil profond, et semblable à la mort, assoupit mes sens jusqu'au lendemain six heures.

C'était le dimanche 11 mars!... Je m'habillai dans un trouble moins étouffant; mais j'étais plus affaissé. Cependant, ingénieux à me rassurer, je fis ce raisonnement : — « Si elle « était désespérée, quelle raison aurait empêché de me laisser « la voir?... *Cela sera mieux*..., c'est-à-dire plus décent; on « craint les discours, l'éclat, ou de la faire rougir elle-même, « de ce qu'elle peut avoir dit pendant son délire. » Ce raisonnement répandit un baume salutaire dans mon cœur... En

ce moment, le son plaintif des cloches frappe mon oreille : — « Quelque infortuné a cessé de vivre, » pensai-je, « et « vient de tomber dans le gouffre sans fond de l'éternité !... » Descendu, je cherche à qui parler. Toinette semble me fuir ; Madame Parangon est au lit ; Bardet vient de sortir, et Tourangeot n'est pas rentré. Ne pouvant parler à personne dans la maison, je sors enfin. Manon Prudhot était sur la porte ; elle rentra, en me voyant, mais c'était alors son usage. Annette sortait de chez les demoiselles Baron ; elle me vit, et passa rapidement. La jeune Marianne Roullot, presque enfant encore, Maine Blonde, et sa voisine, la belle Bourdignon, avaient la larme à l'œil... Je pris sur moi de traverser la rue. A deux pas de la maison, j'aperçus, dans la cour du *Palais*, Tourangeot, qui sortait du magasin où il célébrait quelquefois des orgies. Il avait l'air moins Tartare que de coutume. Il m'aborda : — « Je te plains ! » me dit-il, en me prenant la main ; « elle est morte d'hier, à trois heures du matin... On « ne pouvait le croire... mais elle va être enterrée... — « Morte ! Qui morte ! » dis-je en pâlissant. Il ne répondit rien ; mais montrant du doigt la porte de Madelon, il resta quelques instants dans cette attitude (à ce que je crois). Je ne sais ce qu'il devint ; j'ignore ce que je devins moi-même. Il me quitta, ou je le quittai... Mais je sais que je gagnai la *Porte du Pont* ; que j'allai jusqu'à l'église moitié ruinée de Saint-Gervais (où j'avais fait mes adieux à Marguerite !), que je m'assis sous une voûte en ruines ; que j'y poussai des cris lamentables, qui ne furent entendus que des oiseaux, qu'ils effrayaient... Lecteur ! nous en sommes au 11 mars 1753 ! Je ne guérirai jamais du mal qu'il me fit... Il était dix heures du matin, quand j'arrivai à Saint-Gervais ; j'y demeurai dans un état de désespoir, ou d'anéantissement, jusqu'à quatre heures après-midi. Je sentis tout ce que je perdais ; mais vers les trois heures, l'idée d'une consolation puissante se présenta enfin à mon esprit. Ce fut à cet

instant que mon âme attendrie, venant à se jeter dans les bras de Madame Parangon, je ressentis une douleur plus onctueuse : je tirai mon troisième cahier; je voulus y consacrer des vers à mon désespoir, et à la mémoire de Madelon... Mais, ou mes larmes effaçaient, ou le désordre de mes idées m'empêchait de les pouvoir lier. Je poussai des cris, en pensant : « Ha ! Madelon ne lira pas ces vers !... »

La douleur que j'éprouvais était la première de ce genre que je ressentisse : c'était la douleur d'un homme qui perd sa femme, un établissement qu'elle eût rendu facile, doux, avantageux. (Et Madame Parangon le savait; c'est ce qui l'avait déterminée à me seconder dans les derniers temps.) C'était une jolie fille, que j'allais rendre mère... qui périssait avec une partie de moi-même... qui venait en sylphide me trouver, pour me sauver des écarts de la jeunesse... qui, en se substituant, m'avait préservé de l'horreur de posséder Janneton... qui... avait trouvé la mort, en venant me donner le bonheur trois jours auparavant. Elle était tombée, pour avoir mal assuré l'échelle, le soir de ce dernier entretien, si pénétrant, où le contact de nos âmes avait été si parfait ! Et j'ignorais la cause de sa maladie ! Et Gaudet d'Arras (sans doute par amitié) me débita des fables calomnieuses ! Un doute horrible me fut insinué... Ha ! ce ne fut point par Madame Parangon ! Je sens, à présent, pourquoi je ne pus la voir; pourquoi l'on ne me permit pas de recevoir les derniers adieux de ma femme, qui m'aurait annoncé que j'étais père... « Lâche ! infâme ! » m'écriai-je, « tu n'as pas « su défendre ton épouse contre d'Arras. Misérable ! Monstre ! « Cœur dénaturé ! » Et j'allais m'enfoncer dans cette effrayante solitude qui règne autour de Notre-Dame de la Cité (1).

Les consolations de Madame Parangon me furent préjudiciables. Je me fis un devoir d'entrer dans ses vues; je comp-

(1) C'est là que se livrant à sa douleur intime, Restif assiste à la scène qui fait l'objet de la gravure de la page 199.

tai sur Mlle Fanchette, au lieu de m'adresser à Berdon, comme on s'y attendait dans la maison de la *bonne*, et de réaliser avec elle tous les avantages que me faisait Madelon. On y comptait si bien, que Berdon, quoique très fière, me rechercha d'abord... J'oubliai presque Madelon, lorsque la simple politesse exigeait que je recherchasse ses sœurs. Un soir, pour me sonder, elles me parlèrent obscurément de cette multitude de vers adressés à leur sœur. Je crus voir une curiosité maligne, et je feignis de ne pas les entendre... Conduite insensée, car Berdon était charmante, même à mes yeux.

Comme Madame Parangon avait pour principe de ne jamais donner de suite à nos entretiens affectueux, elle me laissa un peu trop à moi-même. Je me livrai à Gaudet d'Arras, à Gaudet ; je revis les connaissances que m'avait données Buisson, et qui lui ressemblaient. Je devins dissipé : la dissipation me conduisit au libertinage ; je repris mes idées de triompher de la vertu de ma bienfaitrice. Trois semaines après la mort de mon amie, de ma véritable amie autant qu'amante (30 Mars), j'eus un songe, dont ANNETTE fut l'objet :

Elle était dans mes bras, et nous montions ensemble
Un degré rude et long. Elle frémit et tremble
D'émotion et de pudeur,
Que lui causait ma vive ardeur :
Mais mon tendre amour la rassure
Et calme une fausse terreur.
Ma bouche à la sienne collée,
Ma main sous sa jupe glissée
Cherchaient la félicite pure.
Sur son beau sein régnaient les lis,
Et des roses le coloris
Leur boutonnet à la parure.
Par mille et mille doux soupirs
Nos deux âmes s'étaient mêlées,
Et nos *** enlacées
Se trémoussaient par nos plaisirs...

Le reste du songe est une jouissance complète, que j'eus l'honnêteté de ne pas envoyer à la jeune personne.

Le 30 Avril, je repris mon goût pour l'aimable Laloge, a l'occasion d'un Songe, qui me la montra ravissante !... Je lui fis tenir en même temps des vers anciens, qu'elle n'avait pas encore eus, ou que j'avais corrigés, sur ce qu'elle m'avait dit le 20 Auguste 1752. Enfin, j'avais envoyé à Madelon, avant qu'elle m'eût accordé ses faveurs, des vers sur mon épuisement solitaire, qui probablement la déterminèrent au sacrifice généreux qu'elle fit à la conservation de ma santé : (1)

M. Parangon était parti le 27 pour Vermenton; je l'ignorais. Gaudet d'Arras était venu me voir, et m'avait dit en riant : « Voilà une belle veuve ! » Je ne fis pas attention à ce mot. J'étais préoccupé de l'idée qu'il avait voulu dire : « Si « cette femme charmante avait perdu son mari, cela ferait « une belle veuve !... » Le soir, à souper, je m'étais trouvé seul avec Madame Parangon, le prote ayant été retenu chez son oncle avec Gaudet d'Arras, et peut-être par ce dernier Bardet était parti avec M. Parangon. On avait envoyé inviter *la belle veuve;* mais Gaudet d'Arras, tout-puissant dans la maison, avait retenu la servante. J'ignorais tout cela. Nous causâmes, après souper, Colette et moi; il y avait près de trois mois que nous n'avions eu d'entretien particulier. Colette me dit : « Voilà une grande solitude, après avoir eu « tant de monde tout l'automne..... J'avais eu envie « d'envoyer mes sœurs à Paris, avec la mère et les sœurs de « M. Parangon. Une raison m'en a empêché : elles ont « beaucoup vanté Parangon le neveu, fils du frère. Or je ne « goûte pas l'alliance qu'on paraît désirer dans la famille « Parangon, par bien des motifs, dont vous connaissez le « plus fort... » Je m'inclinai. Toinette ayant desservi, nous nous assîmes auprès du feu.

(1) On les trouve en deux pièces dans le *Drame de la Vie* (1793), pages 1205 et 1206. (*Note de Restif.*)

« Ma belle-mère et mes belles-sœurs, » reprit Colette, « ne vous aiment pas. Je vous le dis, afin que vous ne preniez « pas garde à quelques brusqueries de M. Parangon ; sa mère « et ses sœurs l'ont un peu indisposé contre vous. — « Madame, je suis fâché d'avoir déplu à ces trois femmes... « Mais, qu'y faire ! — Rien ; les voilà parties, sans emporter « la satisfaction qu'elles espéraient... de surprendre un « entretien, ou quelques marques d'intérêt... qui ne sont « pas dans mon caractère... Tâchez seulement de vous con- « cilier un peu M. Parangon ; M. d'Arras peut nous y servir. « et c'est un homme qu'il faut que nous ménagions. — « Je n'espère y réussir, madame, que par le moyen que vous « venez de m'indiquer. Quant à vous, il m'est impossible « de ne pas toujours vous marquer le respect et le zèle qui « sont dans mon cœur. — Et c'est tout le contraire ! » me dit-elle en rougissant un peu, et je vis par là qu'elle ne m'avait pas dit tout ce qu'elle savait — « Quoi ! Madame... « Il en sera ce qu'il pourra ; mais c'est l'impossible... — « Je veux dire que vous... évitiez de montrer tant de feu, « lorsqu'il s'agira de me louer... et même lorsqu'il faut « exécuter... quelques-uns de mes ordres... Laissez faire « Bardet, Tourangeot, Toinette, quand c'est à eux que je « me suis adressée ; ne renversez pas tout le monde, pour « aller où je ne vous envoie pas ; vous avez un jour culbuté « mes deux belles-sœurs sur leur mère. — Je ne m'en « suis pas aperçu, Madame. — Je le sais. — Je m'imposerai « cette contrainte... douloureuse, Madame... Puisque vous « me l'ordonnez, sans doute il le faut ? — Oui, il le « faut... Ce n'est pas tout ; j'ai un conseil à vous don- « ner... Mais il me coûte... Je... ne voudrais pas, à cause de « mes vues, auxquelles je tiens beaucoup... que... vous... « retrouvassiez... une seconde Madelon ; mais un amuse- « ment honnête, feint plutôt que vrai, qui éloignât les idées « de M. Parangon au sujet de... ma sœur Fanchette...

« Quand il s'agira du mariage, je saurai comment faire... »

Toinette entra ; Madame Parangon la fit asseoir à côté d'elle et continua de me parler. — « Je connais vos sentiments ; « ils sont honnêtes, et ne peuvent m'offenser ; mais Toinette « sait tout ce qui s'est dit ? — O mon Dieu, oui, je le sais, et « je ne conçois pas comment des demoiselles d'âge et d'esprit « peuvent avoir de pareilles idées ! jusqu'à dire un jour à « Monsieur, là, tenez, là, que M. Nicolas était amoureux fou « de Madame !... Il n'y a pas de sens, seulement ! » [Je rougis, en pensant : « Elles ne manquent ni de penétration, ni « d'esprit ; mais je croyais ; moi, que j'en avais davantage, « et que je m'observais mieux ! »] Aussi Monsieur leur a-t-il « bien dit », continua Toinette, « j'ai de trop bonnes « preuves du contraire, pour en rien croire, à moins qu'il « ne soit amoureux fou de trois ou quatre à la fois ; car je lui « sais trois maîtresses, sans le casuel... » [Ici, Madame Parangon ferma la bouche à l'innocente Toinette, qui répétait ces expressions, sans en connaître la force.] « Oui, Madame, « elles ont dit ça, et Monsieur leur a répondu ce que je vous « ai dit... Il faut avoir l'esprit bien de travers !... Et puis, « est-ce que nous ne savons pas ce qui en était avec Mlle Madelon, quand elle vivait ?... Ho ! si je n'étais pas fille, et « que *j'ôsâs'* parler à Monsieur, j'sais bien ce que je lui « dirais. » — « Vous savez, Madame », dis-je alors, « quelles « sont mes vues et mes espérances : ainsi, je m'en rapporte « à votre justice ? — Quant à moi, Monsieur ; » répondit Colette, « soyez sûr que je sais à quoi m'en tenir... Mais « lisons quelque chose. » Et elle me donna RACINE. Je lus PHÈDRE, qui fit une impression prodigieuse sur la naïve Toinette ! Mais une réflexion, qu'elle tira du fond de son innocence, effraya Madame Parangon : « Une femme... aime « donc... un autre que son mari ?... »

En passant devant la tremperie, j'entendis quelque bruit... J'allai voir ce que c'était, et j'aperçus Gaudet d'Arras. Je pré-



LA TÉMÉRITÉ (1753)

— *Monsieur Nicolas en chemise, à terre devant le lit de Madame Parangon. « Elle s'éveilla, elle tendit la main en disant : « Chat! chat! » Je me couchai sur le ventre et son bras, quoique étendu vers moi, ne m'atteignit pas. »*

(Composition inédite exécutée sur les données de Resti.)

sumai qu'il nous avait écoutés. Mais comme il avait une clef, l'on n'avait rien à lui dire. D'ailleurs, il paraissait entrer. Il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer. Ce ne fut qu'une longue confidence, relative à la belle Hollier; mais tellement savoureuse que j'en étais tout ému en le quittant... Je montai, absorbé dans mes réflexions. J'avais cru voir de l'humanité dans les regards de Madame Parangon; j'étais enflammé par la vue de ses charmes, et peut-être, sans la présence de Toinette, me serais-je émancipé... Je brûlais... Je m'arrêtai à la porte de mon cabinet... Je pensai à ce que je pouvais faire, en l'absence de M. Parangon;... à mon entretien avec Colette;... à la lecture de Phèdre;... au discours de Toinette; aux peintures que venait de me faire Gaudet d'Arras;... à ce mot : « *Voilà une belle veuve!* » — « Il « faut être heureux! » m'écriai-je; « elle est trop belle, pour « que jamais il me vienne des remords... Elle ne veut pas... « que j'aie une autre Madelon... mais un amusement « honnête... Il n'en faut pas douter, c'est... elle!... Qui « serait-ce?... Elle ne veut pas d'une nouvelle Madelon... Ha oui! sa bonté est égale, surpasse... comme Madelon, « elle veut me préserver des écarts solitaires et du liber- « tinage... Allons! elle m'attend... Épargnons sa pudeur... « pas un mouvement qui puisse la blesser... Possédons, avec « respect, cet objet sacré... Feignons de croire qu'elle ne « s'est pas éveillée... » Voilà des réflexions qui me déterminèrent à la plus audacieuse des entreprises...

Je descendis enivré d'amour et d'espoir... Je n'avais pas des idées bien nettes de ce qui allait arriver... Nu en chemise, malgré le froid qu'il faisait, je traversai la cour; je brûlais... Parvenu à la porte de la salle, qui, de ce côté, ne fermait pas en dedans, je tournai le bouton si lentement, qu'il ne fit aucun bruit. J'entrai; je refermai la porte avec autant de précaution... Guidé par la faible lueur d'une veilleuse, j'allai m'agenouiller auprès du lit de Colette... Je cherchai à la

toucher. Mais cette femme modeste, quoique couchée seule (c'est une remarque à laquelle je m'arrêtai), avait la gorge et les autres appas exactement voilés... J'étais dans une terrible situation!... Elle s'éveilla : elle étendit la main, en disant : « *Chat! Chat!*... Qui est-ce?... » Puis, par réflexion, elle dit : « Toinette? Toinette?... » Je me couchai sur le ventre, et son bras, quoique étendu vers moi, ne m'atteignit pas... Si elle m'eût touché, que fût-il arrivé?... J'en frémis encore!... Elle m'eût pris pour un voleur; elle aurait eu peut-être une frayeur dangereuse; elle eût crié, au moins sonné! Tourangeot, le prote, Bardet, Toinette, Jean Lelong seraient accourus; j'aurais été rencontré... J'étais perdu pour jamais... Elle se recouvrit. J'attendis qu'elle fût rendormie, ce que je reconnus à sa respiration, et je cherchai à lui prendre un baiser... Je ne pus y parvenir; je l'aurais éveillée à cause de sa position... Un peu de calme ramena une étincelle de raison. Je sentis qu'il fallait me retirer, sans tenter une entreprise que je désespérai de voir secondée; elle me parut folle, impraticable... Je rouvris la porte, et la refermai, sans faire de bruit, et cela par la seule lenteur du mouvement... Il y a beaucoup d'apparence que Colette m'entendit, car elle me donna le temps de remonter, avant de sonner Toinette, qui couchait dans la cuisine, séparée de la salle par une partie de la cour...

Cependant, j'étais parvenu à mon cabinet, et je me remettais au lit. Malgré le froid et ma nudité, la sueur s'échappait de chacun de mes pores. Je me couvris. Mais bientôt glacé par la crainte, je tremblai comme lorsqu'on a le frisson : mon tremblement était si violent, qu'il donnait le mouvement à mon lit.

J'étais enfin calmé, et je succombais au sommeil, lorsque j'entendis un crépitement léger, comme lorsqu'en marchant doucement, on écrase des atomes de sable. J'écoute... On ouvre ma porte fermée avec un simple petit loquet de bois

On entre, la lumière de Toinette, qui, en ce moment, entrait auprès de Madame Parangon, donna un jet de lumière, qui me fit distinguer une jeune personne de la taille de Colette, en petit corset de basin... On laissa tomber sa jupe, et l'on se mit dans mon lit, en bas et en corset. Je n'étais pas garçon à m'effrayer d'une pareille visite : mais j'étais dans une étrange perplexité!... Je voyais bien là du d'Arras; mais avec qui étais-je? Il m'en passa dix par la tête : mais non pas celle qu'on voulait que je soupçonnasse. Je pensai à Mme Linard, à Mlle Hollier, à Toinette, et même à Berdon... Quand elle s'en alla, je reconnus Goton *Pouillot*, cette appétissante chambrière de la seconde... O Gaudet d'Arras! tu employais trop de moyens pour une corruption qui marchait seule!...

Le lendemain, Colette ne me dit pas un mot de relatif à ce qui s'était passé la nuit : si elle me soupçonnait, elle avait trop de pudeur pour en laisser rien paraître... Elle ne fit aucune confidence ni à Toinette, ni à Bourgoin, ni même à Manon, son amie. Mais, le soir, elle pria cette dernière, devant moi, de venir coucher avec elle, durant l'absence de M. Parangon. C'était encore une bonté de choisir Manon Bourgoin; en cas d'une nouvelle imprudence de ma part, c'était une double amie, incapable d'indiscrétion avec d'autres que Gaudet d'Arras, mon conseil.

Voilà quelle fut la marche et l'issue de mon premier attentat, terrible par ses suites, bien plus qu'il ne le paraît en lui-même. Il me persuada que Colette m'avait reconnu, et qu'elle était indulgente...

Le jour du retour de M. Parangon, je m'oubliai dans mes rêveries solitaires, dont il fut le sujet (car malgré ce qu'on a vu, j'ignorais la conduite *abstème* (1) des deux époux l'un avec l'autre). Lorsque je vins pour rentrer, la porte était fermée. Je me gardai bien de frapper! Je courus demander

(1) *Abstème*, qui se prive de vin. Le sens littéral de ce mot est ici fort étendu. (*Note de l'Édition Liseux.*)

Gaudet d'Arras, pour avoir une clef de la tremperie. Je ne pus pénétrer jusqu'à lui. A mon retour, j'aperçus Gaudet (1), auquel Marie ouvrait sans bruit. Je courus lui peindre mon embarras... — « Parbleu ! tu coucheras avec moi. » Nous montâmes à son donjon ; nous nous couchâmes, et après quelque babillage, nous nous endormîmes... Vers les deux heures du matin, m'étant éveillé, je me trouvai seul. Je ne savais ce qu'était devenu mon camarade. Je l'appelai à demi voix... Sûr que j'étais seul dans le donjon cléral, je me lève, je descends au second, je pousse du doigt une porte qui cède, et j'entre, dans le dessein de m'amuser et de rire de la frayeur que j'allais causer à Marie. — « Est-ce vous ? » me dit-on fort bas. Silence de ma part. Je m'avance auprès du lit, guidé par la voix. — « Je ne veux pas ! » dit une voix qui m'était parfaitement inconnue. Je me mis au lit, malgré cette petite façon, après m'être assuré qu'on y était seule. Je croyais jouer un bon tour à Gaudet, et je me promettais de bien rire, quand il allait venir me surprendre... Cependant j'étais auprès d'une fille qui avait beaucoup d'embonpoint, et qui, après quelques baisers, laissa les façons, et me traita en homme attendu, désiré. Je fus tenté d'être généreux, de me découvrir. Mais je fus d'abord retenu par la crainte de mortifier la fille. Cette crainte fut même si forte, que je remplaçai entièrement Gaudet... Je fus surpris de la perfection des appas qu'on m'abandonnait !... A tout moment, il me venait dans l'idée : Mais avec qui suis-je !... et où donc est Gaudet !... J'aurais d'abord voulu qu'il me trouvât à sa place. Mais bientôt je craignis : la Nature parlait fortement, et je réexerçai les droits de mon hôte... Je l'attendis plus d'une heure dans cette douce occupation... Je quittai enfin la fille, et je remontai. A mon grand étonnement, le lit était encore vide. J'avais eu l'idée, en quittant la fille, que peut-être

(1) Gaudet (de Varzy), clerc de Me Minon.

(*Note de l'Edition Liseux.*)

Gaudet m'avait précédé, ou que son absence n'était occasionnée que par un besoin pressant, etc. ; mais ne le trouvant pas à mon retour, je fus convaincu qu'il avait une autre fortune. Et quelle était-elle ? Il n'y avait dans la maison que Marie et la maîtresse... Vers les six heures et demie, avant la petite pointe du jour, Gaudet revint. Je l'entendis et feignis de dormir. Il se coucha doucement ; mais une fois dans le lit, il ne se gêna plus. — « As-tu bien dormi ? » me dit-il. — « J'ai fait la nuit d'une pièce, à ce que je crois. — Ha ! ha ! « tant mieux ! j'avais peur que le changement de gîte ne « troubla ton sommeil. » Il en resta là, et je fus aussi discret que lui. Nous nous levâmes ; je rentrai chez nous, et j'allai me mettre au travail.

A midi, en sortant de table, j'avançai jusque chez M. Minon, pour examiner les physionomies. Tout en arrivant, je vis deux filles, une grosse maman fraîche et jolie, qui paraissait fort éveillée, et la Marie. Je demandai à Gaudet si cette jeune et jolie fille avait couché à la maison ? — « Oui, » me dit-il en secouant la tête. Et il me mena un peu à l'écart. « C'est « une fille qui arrive de Paris, où elle sert chez un avocat, frère « de nos *daronnes* (1), Madame Minon et Madame Parangon. « Elle doit loger ici une huitaine de jours. Elle m'avait donné « parole ; mais elle se moquait de moi ; elle a tout dit à « Marie, qui est jalouse à cause de ce que tu sais ; si bien « qu'elles ont changé de chambre et de lit ; la fille de Paris « a été coucher au second. J'ai été attrapé, comme tu vois, « et il a fallu que je restasse toute la nuit avec l'ancienne, « pour lui prouver que je n'étais pas avec la nouvelle. Elle « m'a fait une querelle... que j'ai été plus de quatre heures

(1) *Daronne*, patronne, maîtresse. Au masculin *daron*. « Mot vieilli qui est resté dans l'argot », dit Littré. (*Note de l'Édition Liseux.*)

Daron et *daronne* s'emploient surtout, aujourd'hui, dans l'argot des filles et des marlous. On les trouve sans cesse dans l'œuvre de Bruant.

J. G.-C.

« à apaiser, encore est-ce à recommencer. » Je fus assuré par là que j'avais eu la nouvelle arrivée. Je la regardai expressivement. Elle était réellement jolie... Elle rougit de mon attention, frappa sur le bras de la Marie, et lui dit : — « Vois-tu ce modestin-là? Ne t'y fie pas!... » Je la comprenais seul.

Voilà de ces aventures non prévues, qui portent toujours aux mœurs une atteinte funeste, en ce qu'elles détruisent la délicatesse... Le soir, il me prit un petit mouvement d'inquiétude jalouse. J'allai sur la porte de M. Minon. Je ne voulais pas que Gaudet put réparer son malheur de la veille, et les faveurs que j'avais obtenues m'en faisaient craindre le partage. Je joignis la fille de Paris seule sur la porte coupée; Marie servait à table. Je lui dis brusquement, de peur de manquer l'occasion : — « Ha çà, ma belle, je sais que cette « nuit vous avez reçu dans votre lit un jeune homme qui... « — Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire, et... « — Vous le savez, ne disputons pas; nous n'aurions pas le « temps de nous parler... Ce jeune homme que vous avez « reçu, c'est moi. Nous ne l'avons fait exprès ni l'un ni « l'autre; j'allais pour surprendre Gaudet, sans aucune « intention; je ne vous savais pas là. Nous ne nous étions « jamais vus. Vous êtes jolie; le plus fort en est fait, réunis- « sons-nous cette nuit volontairement. Gaudet sera chez sa « Marie, qui est très jalouse; moi chez vous; tout le monde « sera content. » La friponne sourit, en rougissant néanmoins; je lui pris la main; elle serra la mienne, et tout fut conclu. Marie fut charmée de notre arrangement que nous ne pouvions lui cacher, et favorisé par elle, je passai les huit nuits du séjour de la jolie *Flipote* dans ses bras ..

Mais il arriva ici une aventure. La Marie, sûre de son Gaudet, ne le gêna plus. Une nuit (la cinquième, et la seconde de son repos), le gaillard vint pour toucher au fruit défendu. Flipote et moi nous étions très éveillés. J'eus soin de me

mettre du côté par où Gaudet devait aborder. Il s'approche, dépêche une main, et trouve... un homme, barbu, etc!... Il paraissait dormir!... Gaudet se retire. Il lui vient dans l'idée que c'est son procureur... Il tressaille, et croit avoir une idée d'or .. Il descend, et va pousser la porte de l'appartement. Il tourne doucement le bouton du loquet; car dans toutes ces maisons, l'on ne poussait pas les verroux; il pénètre jusqu'au lit. Il tâte. La dame est seule. — « Ha! mon Dieu, « mon ami, tu rentres bien tard? » Gaudet ne répond mot, et feint de se déshabiller. . On ne sait trop ce qu'allait faire le malavisé, quand M. Minon, qui passait quelquefois une partie de la nuit à jouer, tourne doucement la clef. Gaudet se mit derrière la porte, et pendant que M. Minon allait prendre de la lumière chez Marie, il regagna lestement son donjon. Je sus tout cela le lendemain, de lui-même.

Le neuvième jour, la maîtresse de Flipote arriva de *Semur-en-Auxois*, où elle n'avait pas voulu mener sa chambrière, à cause d'un jeune homme de Semur, que son mari avait été obligé d'y renvoyer, parce qu'il était devenu amoureux de cette fille... L'avocate logea chez Madame Parangon, sa belle-sœur chérie. Mais elle n'y resta que trois jours, avant de s'en retourner à Paris. Dans le temps, Flipote devint enceinte; elle me nomma. On l'écrivit à Madame Parangon, qui, sans m'en parler, s'informa chez sa sœur. On l'assura bien que jamais je n'avais parlé à Flipote. On soupçonna Gaudet, un peu M. Minon et même M. Parangon, à raison de quelques badinages diurnes. Marie m'instruisit de tout cela. Cette fille ne pouvait me trahir; elle se fût compromise, étant ma complice...

A cette époque de 1755, je ne savais pas encore danser. On recommençait à donner de petits bals bourgeois chez Mme Bonne Baron, depuis que le deuil de Madelon était fini. J'étais honteux de n'y pouvoir aller; car j'avais formé le projet d'*avoir* Manon Baron, qui me marquait plus de bonne

volonté que Berdon; Manon, d'ailleurs, passait pour très amoureuse, et montrait de l'éloignement pour le mariage; j'espérais m'en faire un amusement, pour attendre Mlle Fanchette. Je pris un maître de danse, qui me fut indiqué par Rüttot. C'était un de ces Hollandais faits prisonniers à Fontenoy et à Bergopzoom (1), dont il s'est fixé en France plusieurs milliers. Il me donna seul à seul les premiers principes. Lorsque je commençai à marcher au violon, il pria une de ses voisines, amie de sa femme, de venir figurer avec moi. C'était une brune, jeune veuve, très jolie, pas sauvage, une seconde Flipote. Je pris avec elle, non pour elle, un goût de la danse si vif, qu'il dégénéra en passion. Je n'aspirais, dès le matin, qu'à voir arriver la fin du jour, pour aller danser. Dès que je fus un peu formé, la brune *Pernon*, ma figurante, m'entraîna dans les salles de danse...

(1) Berg-op-zoom que Restif écrit sans traits d'union avait été prise par les Français en 1747. J. G.-C.

QUATRIÈME ÉPOQUE (II)

MON APPRENTISSAGE — MADAME PARANGON (1754)

Je prends des leçons de danse. — Je fréquente les filles du commun. — Partie avec Gonnet, la petite Marianne Lagneau et Tonton Lenclos. — Je me jette avec frénésie sur Madame Parangon. — Je me livre à la dissipation et je vais avec Gonnet chez mes maîtresses. — L'aimable Colombe. — Encore un écart. — Partie avec Lenclos, Colombe et Tonton. — Je possède également cette fille. — Adieux éternels à Colombe. — L'arrivée de Loiseau en apprentissage. — Mon futur ami. — Promenade sur l'Ile d'amour : Un essaim de jeunes filles. — L'arrivée de Mlle Fanchette, la sœur de Madame Parangon. — Nous échangeons des gages. — Je danse publiquement pour la première fois l'*Aimable Vainqueur*. — Tonton me raconte ses aventures. — Le départ de Madame Parangon. — Je fais lire et écrire Toinette. — Roc Lambelin. — Je vois passer Jeannette Rousseau. — Toinette lutinée par M. Parangon et Tourangeot. — Plein de désirs dévorants je me jette sur Toinette et je la possède.

Ici commence un nouvel ordre de choses. Jusqu'à présent, je n'avais fréquenté à la ville, que la bourgeoisie, ou de bonnes gens aisés, qui ressemblaient à ceux de chez nous. Aux salles de danse, c'est tout un autre monde ; ce sont les filles d'artisan, les ouvrières, toutes celles qui jouissaient d'une grande liberté. La Pernon me fit faire la connaissance d'une foule de filles du commun, dont quelques-unes étaient fort jolies, et de jeunes gens de la même classe. Il se fit alors en moi une grande métamorphose ! Rassis, modeste jusqu'alors, je devins étourdi, dissipé, faraud (non pas cependant avec mes anciennes et honnêtes connaissances, mais

avec les nouvelles). J'eus alors deux sociétés : ma fréquentation ordinaire en hommes, en femmes et jeunes gens pendant le jour, et celle des soirs après souper, qui n'était composée que de danseurs et de danseuses de salle. Mon camarade le plus ordinaire, pour la danse, fut Colombat, l'amant d'Annette Bourdeaux, et c'était aussi le plus honnête. Gaudet fut quelquefois de ces parties ; mais sa manière gauche, qui faisait éclater de rire tout le monde, l'en dégoûtait : cependant il était bon prince ; jamais il ne se fâchait ; il riait le premier de ce qui faisait rire les autres : aussi était-il aimé dans les salles. Les filles, en le raillant, le recherchaient ; un grand drôle, d'une apparence si prometteuse, leur paraissait *considérable*, à certains égards ; leur rire, à son sujet, n'était pas éclatant mais adouci, comme lorsqu'on rit de ce qu'on aime ; les petits mots qu'elles lui disaient, pour lui donner quelques leçons de grâces, étaient affectueux : mais Gaudet, quoique très porté pour les femmes en général, ne sut jamais profiter de ces heureuses dispositions ; il n'avait du goût que pour les servantes, avec lesquelles il brillait ; il en amenait quelquefois une dizaine, que suivaient autant de laquetons ; ce qui faisait déserter la salle à toutes les demoiselles à bonnets montés (1). Pour les garçons, ils s'en donnaient à cœur joie avec les chambrières, la plupart paysannes très nices (2) et très timides. Colombat, le contraire de Gaudet, était un joli petit faquin, ayant des grâces, des manières, et jusqu'à des façons, ce qui est le comble de l'urbanité provinciale ; sa beauté efféminée aurait tourné toutes les têtes à Paris, mais dans notre ville, on ne paraissait pas en faire beaucoup de cas... Je tenais le milieu

(1) C'est-à-dire les demoiselles de la bourgeoisie ou des corps de métiers (filles de maîtres-boutiquiers) qui, seules, pouvaient porter des *bonnets montés*. J. G.-C.

(2) *Nice*, simple, naïf, ignorant. Terme vieilli, qui au moyen âge signifiait aussi *joli, délicat ;* c'est encore dans ce dernier sens, un des mots les plus courants de la langue anglaise. (*Note de l'Edition Liseux.*)

entre Gaudet et Colombat : mon air réfléchi me faisait paraître vingt-cinq ans ; c'était l'âge qu'on me donnait ; j'avais des couleurs vives, le nez aquilin, les yeux grands, beaux, mais si vifs, quand ils étaient animés par le plaisir, qu'ils en paraissaient libertins, et que ma figure, avec un bonnet de femme, n'aurait pas été supportable pour un Garde-Française. J'ai dit que mes lèvres, vermeilles par excellence, comme celles de ma mère, appétissantes, véritables organes du plus délicieux des plaisirs, étaient ce que j'avais de mieux. Ce fut ce qui me donna quelques coquettes voluptueuses du tiers ordre, rarement une femme, qui s'était amusée à les considérer, pouvait détourner sa bouche de la mienne; et Madelon disait un jour à ses sœurs (Manon me l'a redit) : — « C'est un aimant qu'il a aux lèvres ; il faut « l'éviter, ou l'on est perdue !... »

Je trouvais ordinairement à la danse, où me conduisait Mme Pernon : Mlles *Léger*, deux sœurs, dont une très jolie; *Rosalie Maufront*, *Marianne* et *Marine Tartre*, *Sallé*, les deux sœurs *Lucot*, *Laurens*, *Babet*, la jolie *Marianne Gendot*, *Maine Lebègue*, les trois sœurs *Julien*, les cinq *Morillon*, trois sœurs et deux cousines; la belle *Colombe*, d'un cran au-dessus, qui n'y venait qu'avec ses trois amies, les sœurs *Aglaé*, *Aimée* et *Madelon Ferrand; Mlle Douy*, belle brune au teint bilieux ; les deux grandes sœurs *Lacour*, les sœurs *Jouan*, l'aimable et douce *Gremmeret*, les deux sœurs *Tangis* et leur cousine *Dorothée*, *Jeannette Demailly*, *Manette Hérisson*, etc., les femmes de chambre des grosses maisons, enfin *Tonton Lenclos*, et les sœurs *Guigner*, qu'on n'envoyait chercher que le soir, lorsque le mauvais temps ou l'heure trop avancée nous empêchaient d'avoir des danseuses. Mes camarades ordinaires de salle, les *Sallé* frères, maîtres de bateau ; *Piffou*, le tonnelier ; *Baras*, beau-fils du charpentier *Dalis*, cousin de M. Parangon ; *Léger*, frère des sœurs *Jeanneton* et la jolie *Manon*, *Dhall* le frère de deux sœurs plus jolies encore, *Lacour*, les

Gremmeret, et les autres fignoleurs, aimaient à se donner des grâces, surtout des libertés, avec des danseuses exercées et peu susceptibles. Les sœurs Léger, Mlle Douy, et quelques autres dansaient supérieurement, mais il fallait de la réserve avec elles ; et plus encore avec les sœurs Ferrand, Colombe, les demoiselles Dhall, et Marianne Tangis. Je fais ici une observation ; c'est que la belle Douy, au teint bilieux, dont je savais que Baras-Dalis était l'amant aimé, m'inspirait des désirs, qui allaient jusqu'à la frénésie. Ce n'était pas de l'amour, mais un priapisme presque involontaire. Elle fut obligée de me fuir...

Nos assemblées de salle étaient tranquilles : on n'y troublait jamais la danse par des disputes, comme à Paris (1). On ne commençait les contredanses, que lorsque tous les menuets des présents étaient finis. Chaque homme, pour ses deux sous, avait deux menuets, ou un menuet, avec telle danse à deux ou seul, qu'il jugeait à propos ; car lorsqu'il n'y avait pas de danseuse qui sût la danse demandée, la femme ou fille du maître de salle venait la danser avec l'homme. Les hommes priaient seuls ; (2) de sorte qu'une fille pouvait ne pas danser. Ce qui cependant n'arrivait jamais. Le maître de danse y avait l'œil, et il engageait adroitement ceux des hommes qui n'avaient pas amené de femmes, ou un de ses écoliers, à danser deux menuets de plus avec la délaissée... Le tour pour danser était réglé par le moment de l'arrivée. Le maître avait à côté de lui des dés d'ivoire, comme ceux du *loto*, mais carrés ; il donnait par ordre le 1 au premier

(1) Paris avait alors de nombreux bals où au moment du carnaval les seigueurs et leurs nobles dames venaient se faire « engueuler » par les femmes des Halles. Le plus célèbre fut le *Vaux-Hall* qui se multiplia rapidement et donna naissance à quantité d'autres *Vaux-Hall*, (*Vaux-hall de la foire Saint-Germain*, *Vaux-hall des Champs-Elysees*, *Vaux-hall Saint-Martin*, *Petit Vaux-hall*, *Grand Vaux-hall*, etc), puis ce fut le tour de *Ramponneau* qui lui, également, donna naissance à plusieurs *Ramponneau*.

(2) C'est-à dire : *priaient à danser* G.-C.

entrant, et ainsi de suite jusqu'au dernier. On dansait, et à la dernière contredanse, on remettait le numéro avec deux sous, prix de la séance simple, et quatre sous, si l'on payait pour sa dame. On voit que ce divertissement n'était pas ruineux; avec quatre ou huit sous, on dansait après le dîner, et, après le souper, on trouvait une compagnie nombreuse de jolies filles, des garçons avec qui l'on pouvait faire une partie de goûter.

Je pris des leçons de danse pendant six mois, c'est-à-dire jusqu'en Juillet 1754. J'appris le *Menuet*, le *Passepied*, la *Bretagne*, l'*ancienne Allemande*, la *Matelote*, la *Sabotière*, l'*Aimable Vainqueur*, espèce de danse aux beaux bras, dans le genre de celle de *Vestris*, de *Gardel*. Le *Passepied* est une sorte de menuet de mauvais goût; mais le pas dit *passepied* existe encore dans toutes les danses de l'Opéra... La *Bretagne* est moitié menuet, moitié pas de rigodon, battues, chassés, entrechats et passepied : c'est une préparation aux contre-danses, à l'*ancienne Allemande*, et à toutes les autres danses de caractère. L'*ancienne Allemande* est maussade, comparée à la nouvelle, qui n'était pas alors connue. La *Matelote* et la *Sabotière* sont encore en usage, L'*Aimable Vainqueur* est très composée : elle est dans cet ancien genre majestueusement et savamment ennuyeux, que dansait Vestris père encore masqué; cette danse était une sorte de pantomime, où l'amant supplie d'abord, pour obtenir des faveurs... Il les obtient enfin; et alors la danse devient voluptueuse, indécente même, dans le goût de celles des Nègres. La victoire remportée, le Vainqueur exprime son triomphe, par une danse du genre de celle de Dauberval, vive et gaie... Ma légèreté naturelle, qui m'avait fait réussir dans toutes ces danses, était ce qui avait engagé le Hollandais à me les montrer. Il était transporté de joie d'avoir trouvé un sujet unique, et tel qu'il n'en avait jamais vu. Dans les derniers mois, et pendant qu'il me formait à l'Aimable Vainqueur, il me condui-

sait orgueilleusement chez les trois autres maîtres de la ville, Mme *Màris*; MM. *Calais* et *Fiévé*; il me faisait danser seul, ou à deux (ordinairement Mme Pernon, qu'il avait formée avec moi), et il leur disait : — « Je suis étranger, et vous me « méprisez; mais faites des écoliers comme ça! »

Mme Màris dit un jour à mon maître de danse Hollandais : — « Si je l'avais formé, il aurait plus de grâces; je ne lui « aurais pas fait prendre cet air faraud-soldat que vous lui « avez donné; il aurait un air plus décent, plus bourgeois — « Ha! il a l'air qu'il faut pour les duchesses de Paris, s'il « n'a pas celui qu'il faut aux bourgeoises, » répondit mon maître en riant. En effet, j'avais pris, mais à la salle seulement, un air et des manières qui me rendaient méconnaissable à mes anciens familiers... Malgré la critique de la Màris, mon petit talent me faisait accueillir et rechercher par les belles danseuses; j'étais le héros de la salle où j'allais ordinairement; il se faisait un mouvement lorsque j'entrais; une fille était flattée quand je la priais; si je n'avais pas été dans la position où j'étais, j'aurais dû le cœur et la main de l'une ou l'autre des deux plus riches et plus jolies bouchères, aux grâces faraudes et à la légèreté de ma danse.

Mon goût pour la danse, en m'éloignant de l'étude, me déconcentrait, et en me tirant de la maison, éloignait les occasions de voir Colette en particulier. Je l'aimais toujours avec autant de passion; mais j'étais plus distrait. Cependant les actions libres que j'avais journellement sous les yeux aux salles de danse, diminuaient ma délicatesse : j'y voyais prendre d'indécentes libertés; j'y entendais cent discours gazés, sans en être moins obscènes; j'y rencontrais le soir des filles presque publiques, comme les deux sœurs Guigner, Tonton Lenclos, la petite Bouzon, sœur d'un homme de rivière (1), Greluche Pointd'âme, sœur de Moutré, dit Pointd'âme,

(1) C'est-à-dire un marinier et, de tout temps, les mariniers jouirent d'une mauvaise réputation. J. G.-C.

Goton Chôvot, les couturières Chapotin, et jusqu'à Mlle Brochart, fille du bourreau, que les compagnons de métier, étrangers, ne dédaignaient pas. Toutes ces filles, surtout les Guignères et Tonton, me faisaient plutôt des agaceries, que je ne leur marquais de l'empressement : mais enfin, les sens étaient émus. La jolie Manon Léger avait l'ensemble le plus voluptueux ; je la trouvais très désirable ; elle me prévenait en tout, et je m'émancipais... J'aurais même été plus loin avec elle, si j'avais été réellement libertin, ou sans le bref et vif attachement que m'inspira Colombe : enfin, sans le goût de préference que je sentais pour Ferrand l'aînée, pour la jolie Dhall, et pour Mlle Douy. C'était la pluralité qui m'empêchait de me livrer à un goût; l'impression ne creusait jamais assez profondément.

Ce fut dans ce temps-là que Gonnet réalisa la partie qu'il m'avait proposée, avec la petite Marianne Lagneau et Tonton Lenclos. Comme la première, qui était femme de chambre de sa marraine, avait de grandes précautions à garder, et que j'en avais aussi, la partie se fit dans un endroit écarté. Gonnet avait sa Tonton ; moi j'eus la Marianne, petite brunette qui paraissait naturellement sage, mais que la libertine Tonton avait su tromper. Ce qui n'est pas étonnant : la marraine de la petite demeurait derrière les *Consuls* (1), et comme dans un autre monde, où la mauvaise réputation de Tonton n'avait pas encore percé. C'était d'ailleurs un quartier désert, où l'on ne voyait jamais les deux jeunes filles ensemble... La débauche fut complète. Après avoir goûté, nous attendîmes le soir pour revenir. Tonton, qui ne voulut pas céder à Gonnet, que son amie ne l'imitât avec moi, fit plus que moi-même pour me procurer les faveurs de Marianne ; elle la gronda, la caressa, la tapota : — « Tu fais « la bégueule, je crois, petite gaupe? » lui disait-elle.

(1) Quartier d'Auxerre plus collet-monté. J. G.-C.



QUELLE TURPITUDE! (1754)

— *Monsieur Nicolas dans les vignes, tenant la petite Marianne Lagneau. Derrière, Tonton Lenclos, avec Gonnet, est en train d'émoustiller cette dernière en lui criant : « Ne t'avise pas de faire la petite bouche, pour parler mal de moi! »*

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

Ensuite : — « Ma chère amie ! ma bonne amie ! tu n'en « seras pas fâchée : c'est un joli garçon, qui ne te compro- « mettra pas... non, en aucune façon... Tiens ?... » Elle lui dit une chose qui ne peut s'écrire. Mais ce fut, ce soir là, que j'appris de Gonnet et de Tonton une précaution criminelle (qui adoucit Marianne, un peu échauffée de vin, Tonton ayant substitué du vin blanc à l'eau qu'elle feignait de mettre dans son vin rouge). Quant à la précaution, que je n'employai cependant pas, jamais je ne l'ai mise en usage, pas même avec Toinette !... (1).

Le coup porté à mes mœurs, au jour où nous en sommes, ne saurait être plus funeste. C'était le 12 Mars, l'un des premiers beaux jours de printemps, et le dimanche anniversaire de Madelon. (Je ne fis cette réflexion qu'après, et je versai des larmes de repentir, autant que de regret, de n'avoir pas célébré la commémoration de ma première épouse : au contraire, j'avais insulté à sa mémoire de la manière la plus criminelle !)... Je ne possédai Marianne qu'avec de grandes difficultés, du moins la première fois : mais ensuite, encouragée par Tonton, par Gonnet, Avignonnais extrêmement lubrique, et par le plaisir, elle se livra tout entière. Dans certains instants, j'avais été prêt à me retirer, touché des larmes de Marianne. Alors je voyais Tonton disposée à m'arracher les yeux ; elle venait à nous, nous tarabustait, nous émoustillait, et forçait nos organes au libertinage : c'était une diablesse, qui ne voulait pas qu'aucune créature humaine conservât l'innocence... Gonnet riait stupidement à tout cela. La petite brune, entièrement apprivoisée, se réconcilia enfin avec Tonton, qu'elle embrassa la première. La blonde Lenclos était déjà si corrompue, qu'elle fouetta Marianne en jouant : ce qui nous donna, pendant un demi quart-d'heure, les plus provocantes attitudes... Les

(1) Quelle était donc cette « *précaution criminelle* » ? C'était bien le cas d'user du latin. (*Note de l'Édition Liseux*)

désirs revinrent. Alors elle me dit à l'oreille de proposer le changement à Gonnet? J'eus horreur de cet excès de libertinage! Mais je fis seulement observer à Tonton qu'elle allait perdre par là toute espérance d'épouser son amoureux, un bon garçon, étranger, peu susceptible. Elle goûta cette raison. Elle retourna vers son partenaire; je repris Marianne... Enfin, nous rentrâmes, à l'obscurité.

Le dimanche 26 je commençais la quatrième scène de mon *Térence* (1) lorsque j'entendis ouvrir la porte coupée. C'était Madame Parangon!... Mon cœur palpita. — « Quoi! vous « êtes ici, par ce temps-là? — Vous voyez, Madame; je « traduis mon *Térence*. — Voyons... votre ouvrage d'aujour- « d'hui?... — Le voilà. — Oui, l'écriture en est fraîche. » Colette était mise d'un goût... elle était adorable!... Le temps était si beau! Personne ne reviendrait... — « Où est « Toinette? — Elle est sortie; elle m'a prié de descendre. — « Vous êtes bien bon de la laisser aller promener, tandis... « — Elle ne m'a pas la moindre obligation, je vous assure, « Madame. Je m'étais proposé de travailler là-haut. » Elle s'assit à côté de la table où j'étais. Puis, se levant tout d'un coup : — « Ha! mon Dieu! j'ai du fil que la poussière « mange! voilà trois jours que j'oublie de le serrer, et Toi- « nette n'a pas été plus soigneuse. » Elle monta sur-le-champ à la chambre haute. Je la dévorais des yeux... Au bout d'un moment, je m'entendis appeler : — « Monsieur Nicolas? « venez me tendre le fil? » Je volai. Colette était déjà sur une chaise : je pris les paquets de fil, et je les lui donnai les uns après les autres... Elle les rangeait au plus haut rayon de l'armoire. Mon œil ardent se fixait sur sa jambe fine, sur son soulier de droguet blanc, dont le talon mince, élevé, donnait encore plus de délicatesse à son pied mignon, le mieux fait que j'aie vu de ma vie. A chaque fois qu'elle

(1) On a vu plus haut que Restif donnait tous ses loisirs à la lecture, à la traduction et à l'interprétation de Térence. J. G.-C.

posait un paquet de fil, elle me tournait le dos, et tendait une jambe en arrière ; son pied me touchait : c'était une mêche brûlante

Sur le salpêtre en poudre préparé.

Tous mes sens étaient en désordre : leur tumulte était si grand qu'il me semble encore l'éprouver. Dans certains moments, j'etais tenté de l'enlever de sur la chaise, de la jeter sur le lit qui était vis-à-vis de nous, et de lui dire : « Vous posséder... ou!... » D'autres fois, ma main audacieuse... touchait le bas de sa jupe... Enfin, je lui tends le dernier paquet. Elle fut plus longtemps à l'arranger que les autres. J'osai toucher son pied ; j'osai baiser la partie de son vêtement qui couvrait des appas... Je résolus de périr ou de triompher de cette femme si longtemps désirée...

Cette résolution était à son comble, lorsque Colette se retourna pour descendre... Elle s'appuya sur mon épaule. Je me retourne en face. Je posai une main de la manière convenable à mon dessein, et de l'autre, j'enveloppai sa taille. Elle fut sans effroi d'abord... Mais comme la main téméraire soulevait la jupe, et que je me dirigeais vers le lit, elle parut se troubler. — « Posez-moi ! » me dit-elle. — « Non ! » répondis-je. Et, nouveau Cacus (1), je sentis mes forces centuplées par l'attouchement de ma Divinité... Je la renversai... — « Ha, mon Dieu !... Monsieur Nicolas ! « Monsieur Nicolas !... Que voulez-vous? que faites-vous ! » disait-elle rapidement. « Vous... posséder... ou... périr .. « Vous, moi ; nous mourrons ensemble... — Grand Dieu !... « Ha !... Hé quoi? vous abusez... N'espérez pas .. Ha ! « malheureux !... je meurs... » Je ne sais plus ce qu'elle dit... mais elle nomma son père et le mien... Je ne l'écoutais pas... J'étais... un héros... devenu frénétique par la plus violente

(1) Cacus, le fameux monstre de la légende, d'une taille et d'une force colossales, également célèbre pour ses exploits *phalliques*. J. G.-C.

des passions... Je la meurtrissais au lieu de la caresser... Dès le moment de la chute sur le lit, je l'avais mise, en la renversant, dans une situation où la défense était presque impossible. Elle ne pouvait en changer, malgré ses efforts, ensevelie qu'elle était, par un effet de la bonté du coucher... La fureur érotique qui m'animait semblait suspendre la molle éruption des sens, pour n'être que de la vigueur. Ainsi rien ne précipitait cette explosion, qui fait quelquefois échouer la témérité... Elle s'épuisa en vains efforts, qui, loin de m'éloigner, irritaient mes désirs et me faisaient multiplier les attentats... Elle en vint aux prières... Ce fut un nouvel aiguillon... Les débris sanglants de la pudeur, déjà trois fois immolée, m'embrasaient au lieu de m'assouvir. Alors, elle crut que j'en voulais à sa vie, à la mienne, et que je projetais, après m'être assouvi, de nous détruire tous deux... Les femmes craignent vivement la mort! c'est un excès de leur extrême sensibilité... Elle entreprit de me fléchir. Je ne sais ce qu'elle me dit; mais je crois que je la vis sourire, et qu'elle m'offrit un baiser... Peut-être est-ce une erreur... Je le pris sur ses lèvres, et mon âme s'exhala tout entière... Colette émit un soupir, et tous ses nerfs se crispèrent. Nous restâmes anéantis... Un autre soupir la rendit à la vie. — « Ha ! mon ami ! » me dit-elle, « que vous « nous préparez de remords !... » J'étais adouci, depuis le baiser : s'il avait été donné d'abord, peut-être n'aurais-je pas triomphé... Je me laissai glisser à genoux devant Colette...

Ma furieuse passion n'était pas diminuée ; mais elle était adoucie. Je contemplai ma victime, non avec une exaltation barbare, mais avec un sentiment d'adoration... Elle était mourante; son visage était décoloré... Ses mains froides... s'abandonnaient de chaque côté... Je poussai un cri douloureux!... Je la secourus. — « Épargnez-moi ! » me dit-elle en reprenant ses esprits... « Ne me tuez pas! » Je n'étais plus

dans la frénésie : ce mot glaça mes sens! — « Hé! me pre-
« nez-vous donc pour un assassin ? » J'étais encore à genoux ; je lui baisais les mains; je les trempais de mes larmes... Elle sourit (ce qui marquait une sorte de délire) : — « Vous « ne me tuerez pas? — Moi? je donnerais ma vie pour pro- « longer la vôtre d'un seul jour! » Elle pleura : — « Ha! « c'est vous! qui... attentez à mon honneur! — Non, non! » lui répondis-je machinalement, « l'état d'où vous sortez m'a trop épouvanté! » Elle me regarda, comme pour voir si je disais la vérité. Ma situation respectueuse parut l'en convaincre... — « Descendons », me dit-elle en s'efforçant de sourire; car elle me craignait encore. Que j'étais puni! Elle voulut se lever et n'en eut pas la force. Je la pris dans mes bras, pour la porter. — « Ha! » me dit-elle effrayée, « qu'allez-vous faire? — Vous descendre. » Elle voulut marcher, mais d'autres obstacles que la faiblesse l'en empêchaient. Je la descendis avec une légèreté qui l'étonna! — « Quoi? si fort?... » Je la posai sur une bergère; j'ouvris aussitôt la porte de la rue; elle vit, put être vue des passants. Alors elle tomba dans une méditation, dont elle ne sortit que par un profond soupir. Elle me regarda :

— « Qui l'aurait pensé, » me dit-elle, « que le fils de tant « d'honnêtes gens commettrait une action... ou du moins la « voudrait commettre?... Si elle avait été consommée... je « n'y survivrais pas! — Madame! écoutez-moi! — Ha! « vous pouvez parler! je n'aurai pas la force de vous inter- « rompre! » Ses larmes coulèrent. J'étais à côté d'elle. — « Pardonnez-moi! » lui dis-je, pardonnez à l'excès... J'ai « résolu de mourir ou d'obtenir mon pardon... Je vous « aime... je vous adore... Que n'ai-je pas fait pour vous éloi- « gner de ma pensée?... J'ai livré mon cœur... j'ai cherché « l'insipide amusement de la danse... Mais rien n'a pu... « jamais affaiblir l'impérieux sentiment que vous m'aviez « donné... Je vous adorais en silence... et le silence même

« augmenta le feu qui me brûle, me dévore, me consume !...
« Vous parlez à mon cœur, à mes yeux, à tous mes sens,
« avec une inconcevable violence... Je n'ai pas été maître de
« moi-même... Dites un mot ! dites que vous ne pouvez me
« pardonner? que vous m'abhorrez ! et... j'aurai vécu ! —
« Ha ! je m'accuse autant que vous-même ! » me dit-elle.
« N'attentez pas à votre vie.., puisque je suis aussi coupable
« que vous... et... qu'un second crime n'effacerait pas le
« premier. Mais il est un Dieu que vous avez offensé... et je
« suis votre complice... N'augmentez pas ma faute en dou-
« blant la vôtre. » Elle me regarda fixement — « Infortuné !
« tu n'as pas voulu du bonheur !... Ha ! savais-tu ce que je
« voulais faire pour toi... bientôt... dans quelques jours ?...
« Il n'y faut plus penser... » En ce moment, je la vis frémir.
Elle se tut assez longtemps... Ensuite elle mit sa main sur la mienne : — « Ha ! sais-tu... à quoi, peut-être, je vais être exposée? » Je frémis à mon tour, sans savoir pourquoi. Je poussai du pied la porte de toile, et je tombai à genoux, fondant en larmes : — « Ange céleste ! je t'ai souillée ! Je suis un
« monstre ! Je devais t'adorer en silence... Je ne me pardon-
« nerai jamais mon crime... — Je vous le pardonne ! Ense-
« velissons cette horreur entre nous deux, je vous dis ceci du
« fond de mon cœur... — O femme-déesse ! que vous aug-
« mentez mes remords ! — Le Ciel me punit par vous »
reprit-elle, « c'est une leçon terrible ! — Ha ! peut-être,
« Madame, opérera-t-elle un bien ? Je me sens changé... Ho,
« que je suis puni !... — Hé ! tu ne seras pas mon frère !...
« je suis plus punie que toi ! » Elle prononça ce mot avec un élan, qui m'a toujours convaincu depuis qu'elle l'avait dit involontairement. J'en sentis moi même toute la force, et ce coup me fut bien sensible !

Depuis la mort de Madelon, l'espoir d'avoir Mlle Fanchette m'inspirait une sorte de fierté avec les autres femmes. En ce moment, je sentis un anéantissement complet, une dégrada-

tion de mon être que je n'avais pas encore éprouvée. J'eus, pour la première fois, du mépris pour moi-même : — « Ha ! « je me suis perdu, » m'écriai-je ; « je le sens ! — Trop tard ! « — Hélas ! oui, Madame, trop tard ! — Vous, que j'ai aimé « si tendrement !... Ingrat !... — Ho ! ce mot-là est trop dur ! « ne le dites pas, Madame, je vous en supplie ! ne le dites « plus !... il me déchire ! — Il a donc encore une âme !... je « croyais qu'il n'en avait plus !... — Ha ! j'ai une âme pour « sentir que je vous ai offensée irrémissiblement ; que je suis « un monstre, et que je ne dois plus lever les yeux sur « vous !... » Je me levai. Elle me saisit la main ; et d'un ton... ha ! qu'il fut pénétrant ! — « Où allez-vous ? — Où « je mérite d'être, loin de vous ! — Je vous ai pardonné... « — Grand Dieu ! » m'écriai-je... Et me prosternant à ses pieds, mes larmes, mes sanglots me coupèrent la parole Mais de temps en temps je prononçais : — « J'ai outragé... « la Divinité dans sa plus parfaite image !... Je ne saurais « plus... je ne mérite plus de vivre... — Restez auprès de « moi... Votre vue m'est devenue nécessaire... Notre vue « mutuelle entretiendra nos remords... Il faut me le pro- « mettre ?... Ma vie, cruel jeune homme !... dépend de la « tienne !... ose à présent en disposer ?... » Je lui avais pris la main ; j'y avais appliqué mes levres brûlantes, pendant ce discours. Lorsqu'elle eût cessé de parler, je la regardai ; j'osai lui dire avec une fermeté apparente qui n'était pas dans mon cœur : — « Je répondrai à votre confiance ; je vous ren- « drai le jeune homme innocent, estimable, que vous avez « connu ; je vous le dois ; je vous le rendrai. J'en jure par « vous et par Dieu même... Vous verrez ma conduite ; peut- « être vous prouvera-t-elle qu'avec mes passions vives et « fougueuses, je suis encore l'homme qui vous honore le « plus, l'homme qui sent le mieux votre prix, qui vous « rend l'hommage le plus pur, le plus ardent, le plus dévoué ! « Je suis indigne de votre sœur ; je ne la demande plus ; j'y



EDMOND ENTREPRENANT

— *Edmond aux genoux de Madame Parangon qui se lève effrayée de sa témérité, car il vient de porter sa main jusqu'à sa gorge.*

(*43e Estampe de Binet pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.)

« renonce à jamais. Aussi bien, même en étant à elle, c'est « vous, vous seule que j'eusse adorée ; c'était par l'espoir de « vous adorer comme sœur, que son alliance me flattait : « vous êtes tout pour moi!... Ha! je me trompais, quand « j'ai cru aimer, désirer!... Dans toutes les femmes je ne vois « que votre image! O désespoir! Ce que j'adore, la moitié « de mon existence, la seule femme que le ciel eût faite « pour moi, est entre les bras d'un autre!... » A ce mot (je « crois la voir encore), elle se leva ; son teint était animé : — « Elle n'y sera jamais! — Et elle vivra? » m'écriai-je. — « Oui, elle vivra. » Nous ne parlâmes plus, ni l'un, ni l'autre. Nos larmes coulèrent comme deux fontaines ; les sanglots nous étouffaient.

Le lendemain, en m'éveillant, ma première pensée fut à Colette. Je sautai du lit ; il était l'heure de se lever. J'avais dormi! j'en fus dans l'étonnement!... Je m'habillai ; je me hâtai de descendre. Toinette dormait encore ; je l'éveillai. Mais ne pouvant commander ä mon inquiétude, j'entrai dans la salle. M. Parangon, éveillé contre mon attente, demanda : — « Qui est-ce? — Je viens d'éveiller Toinette, » lui dis-je... « la santé de Madame m'inquiète. — Ha! vous avez bien « fait! Montez-y... » Je pris l'escalier, le cœur palpitant, marchant sur la pointe du pied. J'entrai, en retenant mon haleine : « Est-ce vous, Toinette? — C'est moi, Madame. — « Ha! » Il y eut comme un peu de frayeur dans ce mot. — « Votre santé nous inquiète, » repris-je ; et M. Parangon, à « qui j'ai dit que je venais d'éveiller Toinette, m'a fait signe « de monter... » Je m'approchai, après cette préparation, et j'entrouvris le rideau. Madame Parangon, (comme toutes les femmes qui ont de beaux yeux) était peut-être plus belle, coiffée de nuit, qu'avec la plus élégante parure. Je tressaillis! Elle me tendit une main, que je pressai de mes lèvres. — « Je « suis mieux » me dit-elle ; « allez, et envoyez-moi Toinette. » Je sortais. « Écoutez, » reprit-elle, d'un ton plein de douceur :

« Songez à me conserver un ami vertueux dont, jamais, je ne « doive rougir... Me le promettez-vous ? » Je tombai à genoux ; je levai les deux mains au ciel, puis je les croisai sur ma poitrine. — « A ma douceur envers vous, » reprit-elle, « un autre me jugerait mal : vous me jugez bien, j'en suis « sûre ? — Oui ! oui ! — Allez mon ami !... Appelez-moi *Mon « amie*, et partez. — *Ma divine amie !* — Dites simplement : « *Adieu, mon amie !* — *A... tantôt, mon amie !* — Oui, *à tan- « tôt*... — Ajoutez le mot chéri de mon cœur ? — *A tantôt, « mon ami*... » Je m'élançai hors de l'appartement. Je trouvai « la jeune chambrière habillée. Je lui dis : — « Ma chère Toi- « nette, M. Parangon m'a dit de monter... Elle va mieux : « mais, ne négligez rien. — Ho ! je vous en réponds. — « L'intérêt que je prends à elle ne doit pas vous paraître... « extraordinaire ? — Non ! non !... Ne sais-je pas que vous « devez être son beau-frère ? — Qui vous l'a dit ? — Ho ! je « l'ai entendu... Mais soyez sûr de ma discrétion ! — J'y « compte, ma chère Toinette. — Je vous l'ai déjà dit, hier, et « vous n'avez pas du tout paru étonné ? — C'est qu'hier, je « ne vous ai pas bien comprise... »

Au fond, je ne fus pas fâché que Toinette fût instruite : cette jeune fille était à portée de découvrir mille choses, que la connaissance des anciens projets de Madame Parangon rendrait innocentes à ses yeux. Je me promis d'en instruire Colette, en lui faisant entrevoir l'usage que nous pouvions tirer de ce moyen, pour prévenir les interprétations malignes. Ce fut dans ces idées, que j'allai me mettre au travail. J'y fus concentré, silencieux, comme dans mes plus violents chagrins : quand on me parlait, je m'efforçais de répondre, de sourire ; mais je retombais aussitôt. Bourgoin, dont le caractère était excellent, me dit, en revenant du déjeuner : — « Vous êtes bien affecté !... Madame va bien... Cependant je « vous approuve dans votre sensibilité : vous avez en elle « une si bonne et si digne amie ! — Je le crois, » répondis-je

vivement ; « et jamais je ne fus ingrat. — Et l'on ne saurait « croire combien cela vous fait aimer ! M. d'Arras, par « exemple, prêche vos louanges partout !... Je vous dirai que « nous allons avoir un nouvel apprenti : ce ne sera pas un « polisson, comme Bardet, mais un ami pour vous ; c'est un « camarade de mon cousin *Lalande*, le chirurgien, qui a épousé « ma cousine Bourgoin l'aînée. Il se nomme *Loiseau* ; c'est un « garçon instruit, qui a déjà fait deux éducations : celle des « jeunes d'Angeliers, fils d'un gentilhomme de Puisaye ; et « celle des fils d'un président. Vous serez bien ensemble... » Cette nouvelle me fit plaisir ; mais comme je ne connaissais pas le trésor qu'elle m'annonçait, j'en attendis l'événement sans impatience.

A midi, je descendis pour dîner. Je trouvai Madame Parangon dans la salle. Elle était coiffée en bonnet rond, avec un large ruban bleu et rose tendre ; elle était pâle ; mais je ne crois pas que jamais elle eût été aussi intéressante !... Je la saluai respectueusement. Me voyant seul un instant auprès d'elle, sans pouvoir être entendu de personne, je lui dis : — « *Mon amie* est si touchante que je sens mon cœur s'ouvrir, « pour recevoir sa chère image ! » Elle ne me répondit rien ; mais elle me fit signe de lui avancer un siège. C'était en quelque sorte mon droit, depuis longtemps, que d'avancer son siège : jusque-là qu'un jour un convive se l'étant arrogé, M. Parangon le recula en disant : — « A chacun son office ! » et je le plaçai comme j'avais coutume... Colette mangea peu. J'affectais de l'appétit et de la gaieté ; mais je ne pouvais avaler ; mon cœur était si gros, qu'il remplissait tout. Au sortir de table, on se dispersa, et je revins de la porte coupée, où j'avais été. — « Nous causerons ce soir », me dit-elle, « et... tous les autres soirs... à moins que je ne « sois obligée de sortir. » Je pouvais être vu ; je ne répondis que par une inclination. Je fus aussi pensif, aussi concentré au travail, que le matin. Bourgoin me dit en riant : — « Il y

« a quelque chose... Vous avez eu quelque chagrin secret, et « Madame Parangon le partage... Mais je ne vous le demande « pas. — J'ai quelques inquiétudes, » répondis-je, « sur la « santé de ma mère » (ce qui était vrai), « si je la perdais, « ce serait un grand malheur !... » Le prote se tut.

A huit heures je vins souper. Comme on se mettait a table, arriva le frère aîné de Madame Parangon. Je compris que je n'aurais pas mon cher entretien... Les larmes m'en vinrent presque aux yeux, et elles auraient coulé, si je ne les eusse retenues. Colette me regarda. Je baissai la vue : une larme s'échappa... Je quittai la table, sans affectation ; je rentrai dans la cour, et je sortis par la porte de la tremperie.

Après un entretien aussi affectueux, on s'attend que ma liaison avec Madame Parangon va devenir familière !... Non : plus je lui fus cher, plus elle m'évita. Elle ne bravait le danger, que lorsqu'il fallait prévenir un péril plus grand. Sa vertu était vraie comme Dieu même. Elle me laissa isolé, dès que ma vie ne fut plus exposée. Un jour cependant elle me dit, cette femme admirable en tout : « Ne vous concentrez pas « trop. Vous aimez la danse ; livrez-vous à cet amusement : « il le faut ; je vous le demande... je le veux. » Ce dernier mot, dans sa bouche, était une faveur (comme il l'est toujours pour les hommes délicats, de la part d'une femme)... J'obéis ; je revis mes camarades de danse, filles et garçons, absolument abandonnés depuis plus d'un mois. Insensiblement je me dissipai trop. Je crus que j'allais changer de caractère, par la dissipation, et surtout par la fréquentation de nouveaux amis, qui avaient formé Gaudet comme eux, aux plaisirs de la table et du vin. Je voyais Gaudet d'Arras ; la cassation de ses vœux était décidée ; il était regardé d'avance comme un séculier, quoiqu'il portât encore l'habit ; il passait les journées chez Manon Bourgoin, qui ne lui laissait rien à désirer... Leur but était de me mettre sur le même pied avec Madame Parangon ; ils y employèrent toute leur logique :

l'un ouvertement et sans détour ; Manon, avec plus d'adresse et de retenue. Gaudet d'Arras alla jusqu'à dire à la plus vertueuse des femmes (je le sais de lui), qu'elle était obligée, en conscience, d'être la fidéicommissaire de sa jeune sœur, pour lui ménager son mari, par des plaisirs qui conserveraient ses mœurs, en préservant sa santé. Il lui fit une peinture effrayante des désordres de l'*onanisme*, de la *masturbation* ; il lui représenta le danger que je courais de faire un enfant à Toinette ou à quelque autre chambrière.

J'ai dit que je me crus sur le point de changer de caractère, en prenant comme Gaudet le goût des plaisirs de la table. En effet, je commençais à me mettre des parties des compagnons imprimeurs, les moins crapuleux. J'allais avec Gonnet chez ses maîtresses ; car, outre Tonton, il en avait deux ou trois autres : une demoiselle *Julien*, fille d'un pâtissier-traiteur, que la belle-mère de la fille ne voulait pas lui donner ; une demoiselle *Trébuchet*, de Fontainebleau, qu'il a épousée ; et une blanchisseuse en fin, de la paroisse *Saint-Loup*, appelée *Nannette Chapotin*, qu'il leurrait d'espérances, pour obtenir des faveurs : car c'était un Provençal, qui se fût très bien accommodé des mœurs asiatiques. Une demoiselle *Duvet*, amie de Mlle Trébuchet, m'inspira un goût superficiel ; ensuite la jeune *Agnès Morillon* ; puis les jeunes Ferrand et beaucoup d'autres. Enfin, je connus l'aimable *Colombe*, qui me donna de l'attachement, autant par ses mœurs que par sa beauté ; elle aurait eté même un parti avantageux ; mais je ne pouvais songer à personne pour le mariage ; je comptais sur Mlle Fanchette, malgré ma renonciation, qui en effet ne tint pas, comme on le verra. Je m'étourdissais néanmoins, en voyant Colombe, grande fille, si belle, que je sentais pour elle une sorte d'admiration. J'avais auprès d'elle bien des rivaux ! Ce fut encore ce qui me rendit assidu. Sans dessein déterminé, je voulais l'emporter. Mais enfin je me vis forcé de m'expliquer sans détour, en deux rencontres que je vais détailler.

Après avoir voltigé de l'aimable Léger à la brune Marianne Tartre ; de celle-ci à la belle Maufront, à la provocante Douy, à la vive Laurent, à la piquante Aglaé Ferrand, etc., tous mes camarades de danse remarquèrent que je me fixais à la jeune Colombe, objet de leur ambition à tous.

Lorsque tout ce monde se fut aperçu que la belle Colombe me donnait une sorte de préférence, mes rivaux furent consternés ! Je ne manquai pas de l'apprendre, et j'eus la vanité de m'en prévaloir. J'étais dans cette situation, flottant entre la vanité d'une part, et de l'autre l'honnêteté, qui me portait à répondre par une confidence amicale à une fille qui me faisait l'honneur de me préférer, lorsqu'un jour Léger m'aborda. Il me parla d'une manière polie, touchante même, et qui me donna de lui une excellente idée — « Mon ami, » me dit-il, « tu vois Mlle Colombe, de *Joigny*, et je crois que tu « ne lui déplais pas. Il serait insolent et fou à moi de te dire « de ne plus la voir ; ce n'est pas cela que je prétends : mais « tu es honnête garçon ; la recherches tu pour le mariage ?... « C'est une aimable, une respectable fille, à laquelle tu ne « voudrais pas faire tort ? Parle-moi vrai, je t'en prie, mon « cher Nicolas. Je l'attends de tes sentiments nobles, tels que « je les ai toujours connus. » Je ne pus m'empêcher d'approuver ce langage et son motif. Le ton honnête que Léger avait pris avec moi, développa mes sentiments naturels de générosité : — « Non », répondis-je, « je ne songe pas au mariage. « Ha ! j'ai bien d'autre chose à penser ! » Mes yeux devinrent humides, mais je me retins. — « En ce cas », reprit Léger, « je « puis donc croire que tu ne t'opposeras pas à ce que je fasse « ma cour à Mlle Colombe ? — Moi ? pas du tout !... Hé ! de « quel droit ? — Mais, si ça te fait de la peine que je la re- « cherche, parle : car je te vois attendri ? — A moi ?... Ha ! « mon ami ! je suis attendri, j'en conviens... mais ce que « tu me dis ne cause pas mon attendrissement ; il ne fait que « m'en rappeler d'autres motifs ! » Je songeais à Madelon.

Nous étions devant la porte à Léger : sa sœur, la jolie Manon, qui était à une fenêtre basse, nous avait entendus ; elle vint auprès de nous, et me fit mille petites agaceries. Elle était charmante, et je l'avais toujours trouvée telle ; souvent aux salles de danse, elle m'avait marqué des préférences flatteuses. Je restai avec elle une partie de l'après-dînée de ce dimanche, tandis que Léger alla me remplacer auprès de Colombe. Elle lui demanda s'il m'avait vu ? où j'étais ? — « Il « est chez nous, avec mes sœurs... » Ce mot blessa doublement Colombe ; mais elle dissimula. Je ne parus pas aux salles de danse ; je trouvais plus de plaisir avec Manon Léger ; car nous étions en tête-à-tête. Cette jeune fille était sage, à la vérité ; cependant elle était si zélée pour son frère, qu'elle aurait, je crois, donné des faveurs, pour le délivrer d'un rival préféré. J'ai vu, dans ma province, beaucoup de ces familles, où les sœurs se seraient sacrifiées pour leurs frères, porte-nom de leur père... Manon Léger, qui voulait me retenir, et m'engager à la revoir, employait beaucoup d'adresse pour que je fusse content d'elle... Mes sens émus prirent feu ; leur effervescence suspendit les sentiments relatifs à Madame Parangon. Je pris des libertés avec Manon ; elle se défendit, sans se fâcher, en fille accoutumée à l'attaque, en ne me faisant que des reproches obligeants, lorsque je venais de marquer la plus haute insolence... Je sortis presque libertin d'avec une fille sage.

Je rendis une petite visite, le soir, à Colombe. Elle était appuyée sur la porte coupée, le bas entr'ouvert : — « On ne « vous a pas vu ! » me dit-elle en souriant ; « pourquoi priver « de sa vue et de son entretien les personnes à qui cela fait « tant de plaisir ! et qui avaient cru... que leur vue et leur « entretien... vous en faisaient aussi? — Et c'est la vérité ! » « lui dis-je, aimable Colombe... Mais... » ajoutai-je réellement touché, « il faut vous dire ce que j'ai dans l'âme ; ne vous rien « cacher de ma position. Je vais vous parler comme à ma



L'ATTENTAT (1754)

— « *Elle fut sans effroi d'abord, mais comme la main téméraire soulevait la jupe et que je me dirigeais vers le lit. elle parut se troubler.* »

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

« sœur; car je vous aime comme telle, au delà de ce que « vous pouvez imaginer. » L'explication fut longue et douloureuse pour elle ; car je ne lui cachai rien de mes projets assurés d'établissement ; je me représentai même comme déjà engagé avec ma future, qui était encore trop jeune pour la consommation. Ce qui fit un bon effet : Colombe, ne se trouvant pas de rivale réelle, après avoir craint l'humiliation de se voir préférer quelqu'une des jeunes personnes de sa connaissance (dont aucune ne la valait), me témoigna pareillement une amitié de sœur, en m'assurant que jamais elle ne m'oublierait, comme ami. Lorsque je la quittai, cependant, elle me pria de cesser de la voir et de lui parler. Ce mot me fut si sensible, que je revins de quatre pas, pour lui dire : — « Je suis à vous, belle Colombe ; marions-nous ; mais « sans différer... — Je suis contente, » me répondit-elle, « après un moment de réflexion, et sans accepter votre offre... « Nous nous reverrons ; car je vois que vous avez réellement « de l'attachement pour moi, et que vous n'êtes pas ingrat ; « mais que de bonnes raisons s'opposent. Cela me console ; « quoiqu'à vous dire vrai, je ne serai plus heureuse dans le « mariage : je ne l'aurais été qu'avec vous... » Je voulais la retenir : mais l'idée de Madame Parangon me revint, en cet instant ; je courus à ma guérite, cacher ma honte et mon infidélité...

Colombe, d'après les dispositions qu'elle venait de me montrer, ne devait pas accueillir Léger. Il fut éconduit, et ne put s'en prendre à moi, puisqu'elle l'assura que *jamais elle ne me serait de rien.*

On sait comme les romans amènent les événements : il semble que leurs auteurs s'attachent à ne suivre que l'art, et jamais la nature. C'était un dimanche soir, que j'avais parlé à Colombe avec franchise. Je la vis cinq à six fois dans la semaine. Le 29 Juin, jour de Saint-Pierre, elle vint chez la *Mâris*, avec Aglaé Ferrand. J'allai prendre Colombe, et la

gardai pour mes deux menuets ; Aglaé, qui était venue avec elle, et à qui j'aurais manqué, en ne la prenant pas, me sut gré de ma conduite ; d'ailleurs, elle était jolie et bonne danseuse, jamais elle ne manquait d'être priée. Son danseur de menuet, *Durand Fougères*, la retint pour les contredanses, comme je retins Colombe. En sortant de la salle, Aglaé, qui aimait Fougères, et qui en était aimée, sans espérance (car dès lors on le destinait à sa cousine-germaine de Paris) s'en alla par le bas de la rue du *Champ*, seule, mais suivie de son amoureux. Colombe et moi nous ne voulûmes pas les troubler. Nous remontâmes ; et comme la jeune personne avait au moins deux heures de liberté, nous prîmes par la Porte de Paris (1), nous suivîmes le sentier de la Maladière, et nous nous trouvâmes dans la vaux aux fraises, où l'année précédente, j'en avait donné à Lalois et à Dugravier, et où j'avais ensuite été si heureux avec Émilie Laloge. C'était la même saison, et nous nous mîmes à en cueillir. Cet endroit m'enchantait par la réminiscence du passé, et par le charme du présent. Colombe se baissait ; elle avait une jambe parfaite... Les désirs survinrent. Je les repoussai. Nous nous assîmes. J'étreignis la taille de ma belle compagne, et je pris un baiser. Je m'aperçus alors que cette jeune personne était comme Toinette : ses beaux yeux se vitrèrent. Je devins audacieux. Nous étions au fond d'un petit ravin, absolument couvert par la haie. Cependant je m'arrêtai. Colombe me regarda d'un air languissant. Encouragé par ce regard, je cherchai la victoire. On ne se défendit presque pas, et je triomphai... Je crus que Colombe allait être désolée !... Point du tout ! et j'en fus flatté, imaginant qu'elle avait si bonne opinion de moi, qu'elle se croyait sûre. Je me trompais, à son désavantage. Cette fille... généreuse me dit : — « Ne me croyez ni fine, ni peu sage : je suis « instruite par hasard, Madame Sautereau, chez laquelle mes

(1) Une des cinq portes voûtées d'Auxerre, à cette époque.

J. G.-C.

« parents me font apprendre le commerce de la draperie,
« étant la compatriote et l'amie de Madame Parangon. Je sais
« les vues de cette femme respectable, vos sentiments pour
« elle, ses sentiments pour vous... Je vous laisse à vous-
« même... Ha ! puisse m'arriver, ce qu'une autre regarderait
« comme un malheur !... Puissé-je avoir... un fils !... » Ce langage me pénétra. J'offris tout encore. Mais Colombe ne voulut que donner des faveurs... Le même jour, les deux intimes amies, Colombe et Aglaé, eurent le même sort, avec leurs amis, par les mêmes motifs...

Voilà donc encore un écart !... mais c'est un des plus excusables de ma vie. Je fus sans remords, sans honte. Je crois que si l'occasion s'en fût présentée, j'aurais avoué à Madame Parangon tout ce qui venait de se passer...

Lenclos, qui adorait Colombe, fit en sorte de lier une partie de promenade avec elle, Tonton et moi. La jeune fille de boutique drapière, n'étant pas de la ville, connaissait peu Tonton, qui, étant jolie, se tenait propre, et paraissait honorée du monde, surtout des hommes, qui avaient leurs raisons, mais qui ne l'auraient donnée pour compagne ni à leurs femmes, ni à leurs filles : elle accepta la partie proposée par sa jeune voisine, sans savoir que deux jeunes gens devaient en être. Léger avait répandu que j'avais rompu avec Colombe; ainsi Lenclos, qui n'en doutait pas, espéra que je parlerais pour lui. Sa sœur avait des vues encore plus étendues ; car, quoique vicieuse, elle aimait autant son frère que Manon Léger aimait le sien; elle espérait de me faire mordre à l'hameçon de ses faveurs. Comme elle n'était pas à sa première aventure, elle n'avait pas les craintes et la timidité de Manon Léger; elle devait tout abandonner : elle comptait ensuite paraître si bien avec moi, que Colombe éteignît jusqu'au plus petit sentiment d'attachement à mon égard. Ce fut ce qu'elle exécuta en partie, grâce à ma faiblesse, et à l'irritation de ma passion pour les femmes...

A un endroit convenu, nous nous trouvâmes sur la promenade, Lenclos et moi. Ce dernier courut à sa sœur, et salua Colombe. Tonton lui dit : — « Ho! il faut venir avec nous... « tiens, à Sainte-Geneviève? Nous goûterons... Avec qui « es-tu là? — C'est avec mon bon ami. — Ha! bon, bon! « va le prendre, et l'amène... Ma chère Colombe, nous ne « sommes ici vues de personne; c'est un bon garçon que « Monsieur Nicolas; allons à Sainte-Geneviève... Je vous en « prie! allons-y! je me meurs d'envie d'y aller! » Colombe, hésitait : mais enfin, comme elle était bonne, que nous étions amis, et que peut-être elle n'était pas fâchée de renouveler notre dernier entretien, elle se laissa persuader. Lenclos m'amenait cependant. Je saluai respectueusement Colombe, qui me le rendit froidement. Tonton s'empara de mon bras. Colombe n'en fut pas jalouse; cet arrangement la ferait paraître moins familière avec moi. Tonton m'entrainait devant, en me disant : — « Allons goûter à Sainte-Gene- « viève! allons! allons!... » Cette Tonton était une petite blonde charmante. Quoique je la connusse, je trouvais du plaisir à ses prévenances, et, le dirai-je? l'espoir d'une jouissance facile flatta mon cœur déjà vicié... Nous précédions, parce que Tonton me faisait courir. Dans les détours d'un chemin tortueux, garni de haies, nous nous perdions souvent de vue; et Tonton alors m'embrassait la première, de la façon la plus savoureuse; elle portait dans mes sens une impétueuse ivresse; j'oubliais, et Colombe, et tout l'Univers... Arrivés au lieu du goûter, Tonton demanda du fromage à la crème et du vin blanc. Le couvert était mis, et tout se trouvait prêt, lorsque Colombe et Lenclos arrivèrent. Mais dans l'intervalle, Mlle Lenclos m'avait donné un échantillon de ce qu'elle désirait.

En goûtant, cette singulière fille paraissait folle de joie; elle but beaucoup. Je buvais peu; Colombe était sobre et décente; elle me prit un instant à part pour me dire à l'o-

reille : — « Mademoiselle Lenclos n'est pas une compagnie « pour moi... Je ne sais en vérité comment cela s'est « engagé!... Son frère me peine encore davantage. — Pour- « quoi? — C'est que je m'en retourne à Joigny, dans huit « jours. — Ha! Colombe! — De quoi vous plaignez-vous? — « De moi-même : si vous saviez combien je suis malheu- « reux! » — « Je suis un peu instruite, depuis notre der- « nière entrevue : non, vous ne l'êtes pas, et je vous en féli- « cite... Quant à Tonton, et à son frère, qui m'a montré en « route des sentiments que je ne suis pas tentée de partager, « je les méprise tous deux... Comment vous, qui les connais- « sez sans doute, vous trouvez-vous avec eux? D'où vient que « vous ne m'avez pas avertie? je suis votre sœur!... » Je lui pressai la main. — « Oui, vous l'êtes; nous ne sommes pas « vus : évitons de l'être, ma sœur... Mais examinez tout ce « qui va se passer. Nous sommes deux du même parti, « contre deux; vous n'avez rien à craindre. — Je ne vous « en veux donc pas, non plus qu'à Tonton ni à son frère... « Je partirai bientôt; je vous dirai le jour : vous m'attendrez « à la chapelle Saint-Simon; nous nous dirons adieu là. — « Oui, oui, » répondis-je; « je n'y manquerai pas. »

Lenclos et sa sœur ne doutaient pas que je ne parlasse pour lui, ou tout au moins de lui; ainsi ni l'un ni l'autre ne nous interrompirent qu'en ce moment, où Tonton ne pouvant y tenir davantage, vint à nous : — « Qu'est-ce donc?... « Vous êtes tristes comme des bonnets de nuit! Nous sommes « venus ici pour nous divertir!... Allons, prends mon frère, « Colombe!... Moi, voici le mien. » Nous ne pouvions pas faire autrement; il aurait été impoli de laisser ensemble le frère et la sœur. Tonton fit la folle; j'étais bien aise de me dissiper; je la poursuivis. Elle s'enfuit hors du jardin, derrière des arbres et des haies...............

Si je succombai, je n'ai que des demi-reproches à me faire; ce fut Tonton qui me provoqua, d'une manière si vive qu'il

m'eût été impossible de résister, avec beaucoup plus de vertu que je n'en avais....... J'ai peine à le dire : mais je crois que tout cela était concerté entre le frère et la sœur, pour me brouiller avec Colombe . Lenclos, resté seul avec la belle Colombe, parut inquiet de nous; il l'engageait à nous chercher avec lui. Elle refusa. Il lui dit alors que c'était chacun de leur côté. C'était ce que demandait Colombe, qui m'en voulait de la laisser en pareille compagnie. Lenclos nous trouva dans un fossé de relevée de vigne, écarté, très à point nommé, guidé, je crois, par un petit signal qu'avait fait sa sœur, et auquel je n'avais prêté aucun motif. Dès qu'il nous eut entrevus, il se hâta d'aller chercher Colombe, pour la rendre témoin de mon égarement......... Cette fille sage et prudente feignit de ne rien voir, et s'éloigna, bien que Lenclos s'efforçât de la retenir en lui disant : — « Voyez, voyez, « Mademoiselle!... Ha! je n'aurais pas cru ça de Nicolas!... « Mais il est garçon,... ma sœur est fille,... et nous « verrons. — Vois, » dit en elle-même Colombe; « pour « moi, j'en ai trop vu » (1)... Elle s'éloigna, indignée de sa bassesse, autant que blessée de mon imprudente faiblesse... Lenclos la suivit, et elle l'obligea de nous appeler à haute voix... J'ignorais que ma honte était sue : je parus cependant, mal assuré, devant Colombe qui, croyant ne plus rien avoir à ménager avec le frère et la sœur, surtout en voyant l'air effronté de Tonton en désordre, s'empara de mon bras :

« Allons-nous-en, » me dit-elle. — « Déjà! » s'écria Tonton. — « Je ne suis pas bien, ici, Mademoiselle », répondit Colombe... « Monsieur Lenclos, je prends Monsieur Nicolas;

(1) Je trouve dans mes Cahiers (*a*), à la date du 7 juillet 1753 . « *Lencloriam puellam, quæ me prima deosculata est, vidit a me subactam columba formosa Junctiaca puella, et indignata est!* » (*Note de Restif.*)

(*a*) Les *Cahiers*, composés en grande partie des poésies qu'il adressait aux belles filles d'Auxerre, sont les documents, les notes, en quelque sorte, qui ont servi à Restif de point de repère pour la mise au jour de ses Mémoires, et tout particulièrement de *Monsieur Nicolas*. J. G.-C.

« j'ai à lui parler. » Lenclos ne douta pas que ce ne fût pour me faire des reproches, et rompre avec moi; il n'était pas fâché de ce tête-à-tête; il nous laissa, et revint avec sa sœur.

Colombe les regarda en dessous, et elle me dit : — « Le « lâche! il rit avec elle! » Je fus presque au fait par ce mot. « — Quel mal, qu'il rie avec elle? — Vous le savez... Ne « croyez pas que ce soit à vous que j'en veuille : c'est eux « que je méprise... Quant à vous, je sens qu'un homme pro- « voqué par une jolie misérable, comme celle-là, succombe « d'autant plus facilement, que les autres filles et femmes de « sa connaissance sont plus vertueuses... Ho! j'ai bien appris « des choses dont je ne me doutais pas, depuis mon séjour à « Auxerre! La manière dont pensent les jeunes gens, et... « tous les hommes, est si effrayante, que je m'enfuis sous les « ailes de ma mère... Vous voyez ce Lenclos : après avoir « découvert sa sœur... il est venu me prendre, et m'a con- « duite jusqu'à ce que je pusse tout voir... Ha! que je « méprise, et le frère, et la sœur, et leur stupide adresse!... « Mais n'en parlons plus!... Monsieur Nicolas, je vous le dis « en amie, en sœur : ne voyez plus cette fille! elle n'est pas « faite pour vous... servir, même d'amusement; perdons-les, « quand nous serons au rempart; je prendrai une petite rue, « et vous me quitterez... A samedi. Je ne prendrai pas le « coche : une carriole viendra me chercher, et à six heures, « je serai à la chapelle Saint-Simon... Ha! vous avez bien « fait des choses, pour que je vous regrette moins! »

J'étais confondu de ce discours; et comme, malgré mes audacieuses entreprises qu'on a vues, je n'étais pas encore insolent, persifleur, absolument corrompu, je subis ma honte, et je ne la dérobai point à celle qui la causait. — « Vous « avez raison en tout ce que vous dites, » lui répondis-je; « voyez ma rougeur : elle est de confusion et de remords. — « Il s'exprime toujours mieux qu'eux tous, même lorsqu'il a « tort! » dit Colombe, en se parlant à elle-même... « Mon-

« sieur Nicolas! je vous en prie! ne les revoyez plus; ils vous « déshonoreront!... conservez un honneur auquel je m'in- « téresse en sœur... » Je ne lui répondis qu'en lui baisant la main; et comme ce n'est pas l'usage dans le pays, elle en fut touchée; je vis des larmes dans ses yeux; elle la retira, et me présenta sa joue. — « Non! » lui dis-je, « du moins aujour- « d'hui, je ne baiserai pas une honnête fille à la joue. — Hé « bien! le voilà encore!... Vous me rendez tous mes regrets... « Mais ne les revoyez plus! » Je le promis.

Nous étions arrivés au rempart. Lenclos et sa sœur étaient à cinquante pas de nous. Colombe prit par une petite rue tortueuse du Grandcaire (1)... et moi, je me jetai de l'autre côté de la Porte de Paris..............

Ainsi, je ne rejoignis pas Lenclos ni sa sœur, dont les motifs me dispensaient de la reconnaissance que naturellement je lui aurais due pour ses faveurs.

Le samedi 13 Juillet, quinze jours après la promenade aux fraises, je me levai avant quatre heures, et je me mis au travail jusqu'à cinq, afin que mon ouvrage ne souffrît pas du temps perdu. De ma casse, je voyais la chapelle Saint-Simon. A cinq heures et demie, je sortis par la porte de la tremperie, et je gagnai la Porte de Paris. Je ne découvris pas de voiture sur ma route; je n'entendis rien du côté de la ville. Seraitelle partie avant l'heure?... J'avançai rapidement. Parvenu à la chapelle, je jetai les yeux du côté d'Époigny, et j'aperçus la carriole déjà passée, qui descendait la colline du bois des Chênayes. Je pris ma course : Colombe fit arrêter; en un instant nous fûmes réunis.

(1) En réalité : *Grand Querre*. C'était, nous dit M. Challes, dans son *Auxerre il y a cent ans* (1855), l'orthographe, selon la prononciation locale, du mot *Grand Quart* ou *Grand Quartier*. Et il ajoute qu'en 1799, à la suite de la campagne d'Egypte, on écrivit *Grand-Caire*. Est-ce bien la raison, puisque, en 1794 déjà, Restif suivait cette orthographe? *Grandcaire* ne vient-il pas plutôt du souvenir du passage des Egyptiens et autres bohémiens diseurs de tarot. J.G.-C.

— « Je croyais ne vous plus revoir, » me dit-elle. — Je « comptais sur six heures, » répondis-je ; » mais si je les avais « attendues, je ne vous revoyais plus? — J'avais devancé « exprès » (et elle s'élança presque dans mes bras); « je crai- « gnais ce moment! — Ha! Colombe, est-il possible?... — Je « suis charmée... de n'avoir pas réussi... Je le sens au plai- « sir que me fait votre vue... » A ce mot, ses larmes coulèrent, ainsi que les miennes... « Voilà ce que je redoutais! » me dit-elle en les essuyant; « mais puisque vous les avez vues, « je ne veux plus les contraindre, non plus que mes senti- « ments... Mon cher Nicolas... je ne quitte la ville... que « pour ne plus voir... un jeune homme que je sens bien que « j'aime trop... et... qui ne peut être mon mari... Mais... et « je vous le répète... je ne me repens pas de vous avoir « connu; je vous aimerai jusqu'au tombeau... Si vous con- « servez mon souvenir, c'est tout ce que je vous demande. « Je ne suis pas honteuse de mes sentiments pour vous,... ni « de ce qu'ils m'ont fait faire, quoique je vous fuie; au con- « traire, mon seul plaisir, ma seule consolation... sera de le « dire à ma mère et de lui parler de vous... C'est aussi pour- « quoi je m'en vais; je n'en pouvais parler à personne ici... » Je suffoquais; j'étais dans une des crises les plus cruelles de ma vie! ma douleur était si vive et si vraie, qu'elle adoucit celle de mon amante..... « Séparons-nous, » me dit-elle enfin, « la carriole est arrêtée, et le charretier peut s'impatienter... « Adieu! — Ne nous séparons pas... unissons-nous!... — « Ha! quelqu'un m'en empêche... Va, va, je sais tout. Je suis « une seconde Madelon : si Fanchette te manquait, c'est sa « sœur qui la remplacerait, car il y a une fille qu'elle adopte- « rait... » (Je ne compris pas ceci, dans le moment; je compris, de Colette, ce qu'elle disait de Berdon.) « Adieu! » reprit-elle, après une vive étreinte qui confondit nos deux âmes; elle fit signe au charretier, et m'obligea de descendre... — « Adieu! » m'écriais-je. « O ma chère Colombe!... — Adieu,

« mon frère! » répondit-elle. « Allez vite, » dit-elle au charretier, « et menez-moi bon train... » Je lui criai encore « Adieu, « ma sœur! » et cet adieu fut éternel!... Je ne l'ai jamais revue; je n'ai jamais entendu parler d'elle... tant ma vie a été troublée, à la fin de mon printemps, par des coups terribles et précipités...

Le 15 Juillet, arriva en apprentissage *Louis-Timothée Loiseau* conduit par son ami *Lalande,* le chirurgien, mari de la sœur aînée de Manon-Bourgoin. Il était âgé de près de vingt-six ans : c'en était six plus que moi... Je bénirai toute ma vie cet heureux jour, auquel me fut donné l'ami qui servit de contrepoids à Gaudet d'Arras, à Gaudet, à tous ceux qui me portaient au libertinage, soit par fausse philosophie, soit par l'appât d'une volupté grossière... O Loiseau! cher ami! tu as vécu avec moi quatre années et demie!... C'en était assez pour te connaître; c'en est assez pour te regretter à jamais!... ce n'en etait pas assez pour moi!... De quels écarts tu m'aurais préservé!... Comme tu m'aurais consolé dans mes peines, si tu ne les avais prévenues!... Mais pourquoi me plaindre? Me m'a-t-il pas aidé à supporter les deux pertes les plus cruelles!...

Il était midi. J'étais triste, je descendis pour dîner, empressé de voir Madame Parangon, et elle me sourit d'un air plus attendri que joyeux. Plus loin, dans la salle, j'aperçus un grand homme, noir comme un chasseur; à côté de lui un beau blond, le visage un peu hâlé, la physionomie ouverte, bonne, riante, agréable par excellence. Il me plut. — « Voilà « un camarade à tous égards, qui vous vient, Monsieur « Nicolas, » dit Madame Parangon. — « Monsieur? — Oui, « Monsieur, » dit Loiseau. — « Je m'en félicite, Monsieur. « — Et moi, » reprit Loiseau, « davantage encore, Monsieur. « Vous êtes instruit de ce que je désire d'apprendre; c'est à « moi de vous faire ma cour. » Il dit cela d'un ton si obligeant (qui l'aurait été bien davantage encore aujourd'hui,

en substituant le *Citoyen* au *Monsieur*, le tutoiement au *vouvoyer*), il dit cela d'un ton si obligeant, que je l'aimai tout d'un coup. Mais ne crois pas, Lecteur, que notre liaison se forma si vite! — « Monsieur Nicolas fera tout ce qui dépen- « dra de lui, » dit Madame Parangon, en s'adressant à M. Lalande. « Chacun a ses petits défauts : mais Monsieur Nicolas « a d'excellentes qualités, qui rendent indulgent pour les « siens. » A ces mots, Loiseau me prit la main. — « Si vous « eussiez été parfait, je vous aurais craint. M'accorderez- « vous votre amitié, si je la mérite? — Sans condition, « Monsieur, » lui répondis-je. Il frappa dans ses mains : — « Madame, » dit-il à Colette, « le mot que vous avez pro- « noncé est le plus agréable qui puisse l'être, en parlant « d'un jeune homme, par une femme comme vous; car il « exprime un sentiment d'amitié prudente et éclairée. » Je m'étais un peu éloigné : j'avançai le siège de Madame Parangon, et je rangeai ensuite quelques livres. Lalande dit assez bas à Loiseau : — « Il a cependant l'air en dessous, sérieux « et préoccupé? — C'est ce que j'ai observé, » dit Loiseau; « mais il a le rire franc; je le garantis. » Je ne perdis pas une syllabe de ce colloque. Madame Parangon leur dit, en riant : — « Ne vous y fiez pas, il vous entend! » Je revins, et je parus moins concentré. — « N'avez-vous pas entendu « ce qu'on a chuchoté? » me dit Colette. — « Oui, Madame. » Lalande rougit. — « Au moins, il ne subterfuge pas, » dit-il. « comme notre lièvre de l'autre jour. — Je ne l'ai pas « encore surpris à mentir, » reprit Colette, dans le moment où je courais à la boutique servir un acheteur.

Telles furent à peu près les choses qui se dirent à notre première entrevue. M. Parangon descendit de son cabinet; le prote parut, et Loiseau leur fut présenté. Survinrent Mme et Mlle Bourgoin; l'on se mit à table; Loiseau y brilla par ses connaissances en tout genre; il m'étonna, par sa philosophie, par sa science en physique; il me fit apercevoir

de mon goût pour ces deux aliments de l'esprit humain ; car la saine physique a toujours été la science que j'ai chérie avec ardeur, et sans inconstance. Il s'exprimait bien, nettement, avec grâce, avec aisance. Il avait vu la capitale ; il avait ensuite élevé, à Dijon, les enfants d'un magistrat ; puis ceux d'un gentilhomme de Puisaye. Il avait ce ton du monde, qui me manquait, et dont le ton général de la ville où je suis était un peu plus éloigné que celui de mon village ; mais ce fut précisément ce ton du monde que je ne goûtai pas, quoique je l'eusse d'abord admiré, qui me refroidit pour lui, pendant quelque temps : *Similis simili gaudet.*

Au sortir de table, Loiseau me suivit à l'imprimerie... Je lui expliquai tout : je lui abrégeai ce qu'on ne m'avait pas abrégé. Bourgoin, le prote, lui vanta ma science et mon caractère (c'est que j'étais moins ignorant que Bourgoin, autant que Loiseau était plus savant que moi). Loiseau était un homme : il fut mis à une casse dès le premier jour ; Bourgoin fit entendre à Bardet, que, vu sa jeunesse, la règle dormirait pour lui. Mais il était lui-même si enthousiasmé de Loiseau, que nous ayant joints tous deux, en l'absence des ouvriers, il nous dit : — « Je consens à vous regarder tous « deux également comme mes doyens. Outre que vous avez « l'âge, vous avez le mérite ; et je voudrais que M. Nicolas « fût mon nouveau, il voirait que je me rendrais encore plus « nouveau, par amitié pour lui. — Je suis enchanté ! » dit Loiseau, « de me trouver avec d'aussi aimables jeunes gens ! « Vous me faites aimer et estimer la profession. » Mais cette convention n'étant qu'entre nous quatre, le prote, Bardet, Loiseau et moi ; les ouvriers, dès qu'ils en furent instruits, s'appliquèrent à mortifier un grand garçon bien mis, qui les surpassait à tous égards. Loiseau fut d'abord surpris, et même révolté ; mais s'étant informé à Tourangeot de tous les devoirs d'un nouvel apprenti, il supporta ces humiliations en sage : il ne voulut plus que Bardet fît les commissions les

plus basses, les plus... on peut le dire, contraires aux mœurs ; il s'en chargea, et les fit avec une prudence qui ne dut pas plaire aux commettants; mais ils n'osèrent s'en plaindre. Cette partie lui fut bientôt retirée. M. Parangon s'opposa nommément à ce qu'il allât chercher les déjeuners avec le panier. Je m'étais réservé, depuis mon entrée, le balayage de la partie de l'imprimerie où étaient les casses, et je triais les lettres sur-le-champ; jamais il n'y avait d'ordures à nettoyer. Tourangeot, alors apprenti pressier, appropriait l'emplacement des presses, suivant la règle : il se trouva que Loiseau n'eut rien à faire jusqu'à l'hiver, où il se chargeait de scier le bois pour le poêle, quand Madame Parangon lui déclara que longtemps avant son arrivée, elle avait donné cette commission à Jean Lelong, son domestique... Qu'on pardonne ces futiles détails : ils peignent des usages, des mœurs...

Bourgoin le prote et Loiseau se lièrent par convenance : Bourgoin était l'allié de Lalande, intime ami de Loiseau; il était bon, quoique épais, honnête, d'un commerce sûr; ils faisaient ensemble le dimanche leurs petites parties. Pour moi, depuis le départ de Colombe et ma rupture avec toutes les sœurs de ses amants, je n'en faisais aucune, du moins dont je pusse mettre un ami qui ne m'était pas encore assez connu. On ne me voyait pas le dimanche; à l'imprimerie, j'étais silencieux, taciturne, laborieux; on ne m'entendait parler que rarement. Loiseau me crut ours par caractère, ou, comme il disait, un peu loup. Il se tint à une certaine distance; sa politesse avec moi fut *plus polie* (qu'on me passe l'expression) qu'avec tous les ouvriers. Cela me choqua, mais j'étais trop orgueilleux pour en rien témoigner; je devins seulement aigre à son égard. Loiseau m'observait beaucoup mieux que je ne m'en doutais : il s'aperçut de ce qui se passait en moi, et la honte pudibonde dont je viens de parler, ne lui échappa point. Il en augura

bien : il se raidit contre les difficultés, contre les obstacles que lui opposait mon caractère; il voulait m'aimer malgré moi, et auparavant que je l'aimasse, me rendre digne d'être son ami. Ce travail de mon cher Loiseau dura un an et demi avec succès: mais ce succès était caché; souvent les indices lui en échappaient à lui-même. Je ne lui étais pas encore solidement attaché, lorsque je partis le 1er septembre 1755.

Madame Parangon paraissait moins mélancolique depuis que j'avais un camarade vertueux ; il semblait que cette excellente femme s'en reposât sur lui pour la préservation de mes mœurs; elle ne me parla presque plus qu'en sa présence, le soir. Le dimanche 21 juillet, j'allai me promener sur l'Ile d'Amour. Il était cinq heures et demie. Je m'assis sous les peupliers, et je lus. Les voix de plusieurs jeunes filles, qui passaient au delà des biez des Moulins, sur la promenade du bord de l'eau, me firent lever les yeux. J'aperçus près de la tannerie de Gremmerey, Marianne Tangis, sa sœur *Julienne*, sa cousine *Dorothée*, *Jeannette Demailly*, Rose Lambelin, Annette Bourdeaux, la jolie Adélaïde Nombret, Mamertine Hérissé, et Manette Hérisson, la belle bouchère. Elles me virent aussi, et celles qui me connaissaient répondirent à mon salut. Elles se parlèrent ensuite beaucoup. Mais s'étant avancées jusqu'à la tannerie, les peupliers me les cachèrent et je ne m'en occupai plus. Je lisais le roman de Mme de Villedieu, intitulé *Don Carlos*, qui m'attachait fort; ainsi toute mon attention était absorbée, lorsque j'entendis sur la crête de l'île un essaim de jeunes filles. Quelle agréable surprise! c'était ce que la ville avait de plus élégant et de plus joli; mais ces demoiselles n'étaient pas de mes connaissances particulières; je ne les avais vues, ou ne les verrai que trois ou quatre fois : Mlle Hollier et sa jolie chambrière, Goton; Mlles Bourdillat, *Doris* et *Dircé*, depuis ses belles-sœurs, avec leurs chambrières; Mlles *Pouillot*, Mlle *Carouge;* la grande et belle

Girard, Mlle *Debierne*, Mlle *Paintendre* et Mlle *Hélène Luidivine*. Elles s'assirent au-dessus de moi, sans que je me dérangeasse. — « Voilà un lecteur bien attentif, » dit Mlle Hollier. — « C'est le compatriote et l'élève de Madame Parangon », dit Mlle Debierne, belle brune. J'entendis; je tirai de ma poche le commencement du Chant de Philis Hollier, dans le Séjour des Graces, et je le mis ouvert à côté de moi; j'y joignis l'Éloge de Mlle Carouge. Dircé s'avança doucement, et sa jolie main prit les vers qu'elle montra aux autres. — « Me « voilà! » dit tout bas la belle Hollier. — « Toi-même! » lui répondit Doris, — « Ho! c'est un poète! » chuchota Mlle Paintendre, « et j'ai de ses œuvres. — Et moi, que voilà! » s'écria la naïve Carouge... Je ne disais toujours mot. — « Bon! c'est cet apprenti imprimeur, » dit Jeanne Girard, « que les dames admettaient en leur compagnie, à cause de « sa beauté, de son goût exquis et de son habileté dans « les modes dont elles avaient besoin. — J'en fais plus de « cas que bien de nos Messieurs! » dit la belle Dircé, « d'après ce que m'en a dit Mme Linard. — C'est un jeune « homme de grand mérite! » reprit Mlle Debierne; « et l'on « peut s'en rapporter là-dessus à ma cousine Parangon, qui « s'y connaît. » Doris dit que Gaudet d'Arras faisait de moi un cas particulier. Hélène Luidivine, autre jeune artiste de la parure des dames, dit que M. Clément le chanoine, frère du conseiller au Parlement, était l'intime ami de mon frère de Courgis... Je ne remuais pas. Les belles dames se levèrent toutes, en voyant arriver une compagnie de fillettes et s'éloignèrent, emportant mes deux pièces de vers.

Les nouvelles venues étaient les mêmes jeunes filles que je venais de voir de l'autre côté du biez. Elles étaient retournées sur leurs pas en silence, et, préoccupé de celles qui étaient au-dessus de ma tête, je ne m'en étais pas aperçu. Je les saluai, en me levant, et fermant mon livre... Marianne Tangis, poussée par Annette Bourdeaux, vint jusqu'à moi,



L'ILE D'AMOUR (1754)

— Monsieur Nicolas feignant de lire à l'ombre des peupliers. Près de lui groupes de dames et de jeunes filles Une des premières dit : « Voilà un lecteur bien attentif! »

(Composition inédite exécutée sur les données de Restif.)

sans pouvoir se retenir, à cause de la rigidité de la pente, et elle serait allée jusque dans le biez, si je ne l'eusse recueillie dans mes bras, et fait tomber assise. Ses compagnes riaient aux éclats, à l'exception de Rose Lambelin, cousine de la *Deschamps* (1) des *Italiens*, grande brune, faite au tour, qui avait l'air, l'œil, le regard, le sourcil noirs et durs, autant que le son de sa voix était sourdement impérieux. Elle avait dix-sept ans, et elle en paraissait vingt-cinq. Elle gronda sérieusement la jolie Annette, sa voisine... Pour Marianne Tangis, c'était la douceur personnifiée; elle était pâle de frayeur dans mes bras, sans que son air doux en fut altéré. — « Je serais pourtant dans la rivière, » dit-elle à sa jeune compagne « sans M. Nicolas?... » Je l'aidai à remonter. Quand nous fûmes parvenus presqu'au haut, Rose lui tendit la main, et s'en empara.

Je fis un tour sur l'île avec toutes ces jeunes filles, qui voulaient voir mes livres, et qui paraissaient avoir grande envie de les lire. Mais je ne m'y prêtai pas. Elles me quittèrent aux Moulins, où est le ponceau de passage, en me disant qu'elles allaient rentrer dans la ville; ce qui signifiait qu'il ne fallait pas que je les accompagnasse. Je retournai m'asseoir et continuer ma lecture; mais pour n'être plus interrompu, je m'avançai jusque sur le rivage oriental, où je me cachai entre les basses saussaies et les cotonniers sauvages...

A sept heures et demie, fortement occupé de mon intéressante lecture, j'entendis parler au-dessus de moi. J'étais sûr de ne pas être vu; j'écoutai. C'étaient Berdon Baron, Manon sa sœur, Thérèse Bezanger, et Agnès sa sœur; leurs cousines, Maine Blonde, Claudon Roullot, avec la jeune Marianne sa sœur. On parlait de moi. On lisait de mes vers à MADELON, soit qu'ils fussent pour elle-même, soit qu'ils s'adressassent à d'autres filles; car on se rappelle que je lui

(1) Actrice célèbre, surtout comme courtisane. Voir le volume publié sur elle.

donnais un double de presque tout ce qui sortait de ma veine Les jeunes filles paraissaient fort attentives!

Claudon dit aux autres : — « Il l'aimait bien! Je voudrais « être aimée comme ça! — Et moi aussi, » dit Maine. — « Bon! » fit Thérèse, « c'est du langoureux, de l'adoration. — « Ha! » lui répondit Agnès, « aimes-tu donc les libertins et « les insolents, ma sœur? » Manon Baron dit : — « Et moi, « je voudrais qu'il m'aimât, comme il aimait ma sœur! Mais « c'est impossible : on n'aime comme ça qu'une fois, à ce « qu'on dit. — Pour moi, » dit la jeune Marianne Roullot, « je vous dirai que ce garçon-là, que je vois tous les jours, « de chez mes tantes Cuisin, m'a toujours plu, à cause de sa « sagesse et de sa politesse; ce n'est pas un effronté, comme « le frère de Maine que voilà. Vous vous rappelez cet hiver « qu'on jouait dans la salle, ma sœur Chardon, Maine, la « sœur Yon, l'aînée Bourdignon, Berdon et Manon, la jeune « Fanchette Collet, Mme Minon la procureuse? — Ho oui, » dit Manon, « je m'en souviens; il tenait les gages; il les « couvrait de son chapeau; Œillette Bourdignon en eut un à « retirer, et elle le demanda. Il lui dit de le prendre. Elle ne « voulait pas. Elle porta la main et prit... elle prit... elle « prit . Ça ne peut pas se dire. — Ho! ils sont tous comme « ça, » dit Maine, « et si l'on n'y prend pas garde, quand ils « sont à côté de nous, vous sentez quelquefois une main de « chaque côté dans les fentes de vos poches. — Et moi « donc, » dit Thérèse; « il n'y avait pas assez de sièges; « M. Seurrat me mit sur ses genoux; on cause, on rit... Je « sens je ne sais quoi... C'est que ce Monsieur m'avait mise « à cru, et lui aussi. — Si ces Messieurs vous touchent le « bout du doigt, » répondit Maine, « ils disent qu'ils vous « ont manié tout le corps, etc... » Berdon fut la seule qui garda le silence. C'était elle qui lisait, et je crus m'apercevoir qu'il y avait un peu de dérision dans sa manière. — « Je « voudrais bien, » ajouta Manon, après la lecture, « qu'il

« nous dit l'air de cette grande chanson, où il appelle ma « sœur Jeannette Rousseau... — Voici du beau, du superbe ! » dit ironiquement Berdon, « et j'y suis pour ma part, je crois? » [C'était la petite pièce sur les PUCES cherchées le soir]. Elle la lut entière. Toutes ses jeunes compagnes, peu connaisseuses, la trouvèrent charmante ! Berdon souriait avec dédain : — « Mon cousin Deschamps les a lus, et... il dit... — Que « dit-il? » demanda vivement Maine Blonde. — « Que ça ne « valait rien. — Pour les vers, ma sœur ! » s'écria Manon, « mais il a bien dit, qu'avec un peu de correction, il n'avait « guère lu de pièces qui lui eussent fait autant de plaisir. — « Soit, ma sœur ; mais après tout ce sont des vers, et ils ne « valent rien ; s'ils étaient bons, la pièce serait bonne ; la « différence n'est que du tout au tout ; c'est une bagatelle. » Elle a raison, pensai-je, elle a de l'esprit ; mais il ne la rend pas aimable ; c'est qu'il est d'emprunt, et cet esprit-là est toujours sévère (1). Berdon en vint à la chanson :

Agnès dans son cœur jeune et tendre,

faite pour sa sœur le 20 janvier 1753. J'ai toujours regardé ces vers comme sacrés, à cause de la circonstance, et je ne les relis qu'avec respect. Berdon commença de les chanter, mais son ton me déplut : — « Arrête, profanatrice! » m'écriai-je d'une voix forte. Les jeunes personnes firent un cri perçant, se levèrent et s'enfuirent ; Berdon ne courait pas la moins vite. Comme il était tard, toutes avaient une frayeur réelle. Elles sortirent de l'île, et allèrent sur le rivage opposé. Je n'eus garde de me montrer! mais je les voyais. Enfin, elles partirent. Aussitôt je quittai ma cachette, je pris par d'autres

(1) C'est ainsi qu'aujourd'hui de *fastidiants* lecteurs, qui ne nous apprécient que d'après les journalistes, blâment sans sentir, et par conséquent, sans justesse. Ils prononcent sur parole : « C'est mauvais .... », en lisant un morceau dont se fussent honorés VOLTAIRE et Jean-Jacques Rousseau .. *O... servum pecus !* 1794. (*Note de Restif datée* 1794.)

rues, et, leste comme je l'étais, je les devançai facilement. A leur arrivée dans le quartier, elles me virent, tranquillement assis devant notre porte, lisant avec attention. Je feignis même de ne pas les voir passer.

J'avais entrevu Mlle Fanchette, lorsque mes parents m'avaient mené à Vermenton, pour me présenter à l'imprimeur, et je l'avais trouvée charmante; c'était le 6 mai 1751, il y avait trois ans trois mois. Elle paraissait alors douze ans; ainsi, elle devait en avoir environ quinze. Sa sœur l'avait demandée à son père, pour l'envoyer à Paris, non auprès des sœurs de M. Parangon, mais chez son frère l'avocat : Madame Parangon, obligée, par des raisons particulieres qu'on saura quelque jour, de se rendre à la capitale, sous peu de temps, se proposait d'y laisser Fanchette environ six mois, et de la ramener avec elle, à son retour... C'est ici notre première entrevue.

La beauté de cette jeune personne m'éblouit, lorsque je la vis à dîner, environ une heure après son arrivée. Elle était blonde, et c'était la plus belle fleur nouvellement éclose qu'il soit possible d'imaginer : des cheveux dorés (sa sœur les avait cendrés et très fins); de vives et tendres couleurs; une figure noble, mais un peu mutine (ce qui la différenciait de celle de sa sœur); une taille admirable, svelte, comme elle l'est à quinze ans; la main, le bras, et tout le reste parfait; un son de voix argentin perçant, mais sans blesser l'oreille; parlant un peu gras, avec une mignardise séduisante; riant souvent, avec une grâce enfantine; vive, légère, enjouée; ayant du goût, de l'élégance (qualités si puissantes sur le cœur des hommes!). Telle était Mlle Fanchette, en partant pour la capitale, où elle doit encore acquérir. Elle ressemblait beaucoup à sa sœur; l'air mutin de Fanchette, qui lui ôtait un peu de celui de noblesse et de bonté, formait seul la différence du caractère des deux aimables sœurs... Lorsque j'étais entré dans la salle, Fanchette jouait avec M. Parangon,

qui en paraissait fou, mais tout en riant : l'aimable fille se conduisant de façon que les libertés de son beau-frère n'excédaient pas les bornes de la décence la plus sévère. Je la saluai timidement. Je tremblai de la perdre!... Ma place se trouvait à côté d'elle : j'en fus charmé. Elle me parla souvent, d'un ton de douceur et même de familiarité, qui m'honorait et me flattait, en me rendant mes espérances. Je tâchai d'être aimable, et je ne sais si je le fus : j'avais un nuage dans les yeux. Elle marquait beaucoup d'esprit. Par exemple, après un mot obligeant, qu'elle venait de me dire, d'un ton et d'un air plus obligeant encore, elle adressait rapidement la parole à Bardet, à Bourgoin, à Loiseau, d'un air enjoué, comme si elle eût voulu prévenir les réflexions. Cette conduite me la fit adorer; car je craignais beaucoup M. Parangon, dont les vues ne m'étaient pas favorables, puisqu'il aurait voulu donner Fanchette à son neveu, qui avait séjourné quelque temps à la maison, entre le temps de ma présentation et celui de mon arrivée à la ville.

Au sortir de table, Madame Parangon, qui avait quelque chose d'important à me dire devant sa sœur, saisit un prétexte pour nous amener tous deux dans sa chambre, sans affectation; elle m'envoya lui chercher une *respectueuse* (1) que je ne devais pas trouver; et comme je tardais, elle monta, suivie de la jeune Fanchette, en marquant une sorte d'impatience... Lorsque nous fûmes ainsi tous trois sans témoins, elle fit... ce qu'elle aurait dû faire six mois ou une année auparavant : « Mes enfants, » nous dit-elle, « je vous réunis un instant, « pour vous dire une chose nécessaire à tous deux. A toi, « ma sœur, c'est que voilà ton mari futur, afin que tu « n'écoutes les fleurettes de personne ; elles sont dangereuses, « surtout à Paris!... A vous, Monsieur Nicolas, qu'il faut « vous mettre en état d'obtenir ma sœur, en vous donnant

(1) Sorte de robe d'intérieur. J. G.-C.

« des mœurs irréprochables, un état honnête ; en un mot, en « vous conduisant désormais avec tout le monde d'une « manière qui vous fasse acquérir de la considération. Quant « à l'état, ce n'est pas le plus difficile ; je vous y aiderai : « j'en ai les moyens. En ramenant ma sœur de Paris, dans « sept à huit mois, elle les connaîtra ; j'agirai devant elle. « Mais tout le reste dépend de vous, et je serai sévère sur ce « qui ne dépend que de vous... » Elle me donna la main de Fanchette, que je baisai, et que je mis ensuite sur mon cœur. Fanchette me parut prévenue par sa sœur, car elle me dit : « Mon papa vous estime beaucoup ! Je l'entendis quelquefois « parler de vous avec de grands éloges ! — Puissé-je les « mériter un jour ! » répondis-je...

J'étais muet avec Mlle Fanchette ; cependant je lui baisais souvent la main : elle souriait, en regardant son aînée, surprise sans doute de mon silence. « Si j'ai le bonheur, que je « n'ose encore envisager, de vous obtenir un jour pour « compagne, Mademoiselle, j'espère vous prouver alors, « qu'un bien longtemps désiré sans espérance, non seule- « ment par moi, mais par tous les miens, est le plus grand et « le plus précieux des biens... Je vous jure un attachement « éternel... J'en atteste Dieu même, et son image, votre ver- « tueuse sœur !... — Tu veux bien promettre, et t'engager « aussi ? » dit Colette à sa sœur. — « Oui, ma toujours bonne, « et de tout mon cœur !... Que faut-il lui dire ? — Donne-lui « un gage... ce que tu voudras. » Fanchette chercha ; elle tira différentes choses qui ne lui parurent pas assez importantes... Elle me donna enfin sa montre. J'hésitais à la prendre. Un signe de Madame Parangon me l'ordonna. Je baisai la main de Fanchette, lui disant : — « Que vous donnerai-je ? « — Vous n'étiez pas prévenu, » dit Madame Parangon ; « j'y « ai pensé. » Et elle m'en donna une beaucoup plus belle, plus galante, en ajoutant : « Ceci est à vous. — Je puis la « donner ? » m'écriai-je. — « Voyez... Mais vous pouvez la

« donner. » J'attachai la montre au côté de Fanchette, avec une chaîne de femme, et je mis celle d'homme à la montre que j'avais reçue d'elle. — « Ces gages vous rappelleront l'un « à l'autre... Celui des deux qui désormais... oubliera l'autre « le premier, perdra mon amitié... sans retour... Allez, Mon- « sieur Nicolas ; je ne veux pas qu'on nous remarque. » Je descendis, et je courus me mettre à l'ouvrage.

Ce moment fut heureux, oui, aussi heureux que lorsque j'avais mon innocence .. Ha! comme j'adorais... Madame Parangon !... Car, ce fut elle que j'adorai. Les charmes même de la jolie Fanchette ne me touchèrent que pour sa sœur... C'est que Colette avait une âme, et que Fanchette était trop jeune encore...

Après le départ de Fanchette, je fus d'abord triste ; Madame Parangon elle-même me fit entendre qu'il fallait me dissiper. Elle me recommanda la confiance pour Loiseau, et m'annonça une absence prochaine. « Mais je serai avec une « autre vous-même », me dit-elle obligeamment, « une partie « du temps que je passerai loin de vous ; et l'autre partie, « que Fanchette n'aura pas,... elle sera encore plus à vous ; « je ne m'occuperai que... de ce qui vous regarde personnel- « lement. » Je ne pouvais rien comprendre à la dernière partie de ce discours ; il aurait été imprudent de me l'expliquer ; elle me le tut. Ce n'est qu'à sa mort que j'en ai découvert le sens... Elle m'évita même, depuis cet instant, jusqu'à son départ.

Abandonné à moi-même, je me livrai de nouveau à mon goût pour la danse ; semblable à ces jeunes filles de campagne, qui s'en donnent tandis qu'elles sont libres, bien sûres qu'il faudra renoncer à tous les divertissements, quand elles seront mariées, je me préparais, par la dissipation, à être un mari grave et très attentif dans mes affaires. C'était mon plan ; comme celui des jeunes filles de campagne est d'être un jour, sans regret, des mères de famille laborieuses. Le 31 Juillet,



LA SALLE DE DANSE (1754)

— *Monsieur Nicolas dansant* l'Aimable Vainqueur *chez la Mâris en presence d'une foule de jeunes gens des deux sexes : « Dame! c'est le beau danseur! » dit la Mâris.*

(Composition inédite exécutée sur les donnees de Restif.)

jour de Saint-Germain, je dansai publiquement l'*Aimable Vainqueur* (1), pour la première fois. C'était chez la Mâris, et j'y jouis de l'admiration d'Aglaé Ferrand, de ses sœurs et de sa tante, de Mlles Douy, Laurent, Guiller, Gandon, Lucot, Rezard, Joan, Lambrin, Julien, Pouillot, Maine-Lebègue, Huot, Morillon ; les femmes de chambre Julie, Agathe, Marianne, Percinette, Nannette, etc. ; de plusieurs filles de la Marinerie (2), la sœur à Bouzon, la sœur à Moutré-Point-d'âme, la sœur à Salé ; plusieurs jeunes tripières de la rue *des Cornes*, Martinette, la maîtresse à Bouzon, Marienne celle à Moutré, Pèlerine celle à Joussier-Patagon, dont le cheval savait le chemin du port comme son *Pater* ; enfin les sœurs Duchamp, la marchande de sablon et la chevrière. — « Dame ! c'est le « beau danseur ! » dit Martinette à la marinière Bouzon... Ma vanité fut d'autant plus flattée de cette puérilité, que le domestique Lelong, qui venait avertir Marianne, sa future belle-sœur, que sa maîtresse la demandait, fut témoin de mon triomphe ; je prévoyais qu'il en ferait le superbe récit le lendemain à l'imprimerie, et je tâchai de me mettre au-dessus de l'hyperbole.

Le même soir, j'eus une grande distraction à ma nouvelle tendresse !... Je m'en revenais en circulant un peu. Je me trouvai dans la rue de la Cloche-Bleue, vis-à-vis la porte de mon ami Dhall d'une part, et celle de Manon Léger de l'autre, et à quelque vingt pas au-dessous de la demeure de Tonton. Je fus très surpris de voir celle-ci assise au milieu du cercle, entre les deux sœurs Dhall, les deux sœurs Léger, Mlle Douy, et une grande jolie fille, amie de Rose Lambelin, nommée Mlle *Pointe*... Tonton parlait très vivement, non pas aux jeunes personnes, mais à leurs frères, qui étaient debout autour du cercle... Dès qu'elle m'entrevit, elle se tut. Cepen-

(1) *L'Almanach de la danse* analysé dans ma *Bibliographie des Almanachs Français* donne la figure d'un personnage dansant l'Aimable Vainqueur.

(2) C'est-à-dire : filles de mariniers. J G.-C.

dant elle m'appela. Je parus hésiter, quoique ce ne fût pas mon dessein ; Tonton était trop bien environnée. — « Tu « voudrais te faire prier, je crois : » me cria Baras-Dallis, que je n'avais pas aperçu, assis entre Mlle Douy et la jeune Gremmerey. On me fit placer au milieu du cercle. On me demanda si j'avais des nouvelles de Colombe ? — « Non, » ré- « pondis-je à Manon Léger ; mais si vous voulez en avoir, il « faut vous adresser aux demoiselles Ferrand. — Je vous « avais bien dit qu'il n'en avait pas ! » s'écria Tonton... « Allez, allez, il est encore plus heureux que ça... Au reste, « il le mérite. » Je ne savais que répondre. J'étais fâché d'avoir pris par là. Mais Tonton s'embarrassait assez peu que je lui répondisse. Je n'ai jamais rien conçu à la façon d'agir de cette fille : elle se laissait courtiser, devant ses voisines, par cinq à six garçons, qui ne se gênaient pas. Avant que le scandale fût porté au dernier point, je dis des douceurs à l'aînée Dhall, et je sentis combien elle aurait été dangereuse pour moi, sans ma position... Il me semblait qu'Eulalie Gremmerey serait moins à redouter. Je lui trouvai un charme plus séduisant encore, quoique avec moins de beauté que dans Mlle Dhall ; car celle-ci était une seconde Émilie Laloge, comme Marianne Tangis était une première Eulalie Gremmerey... Pendant cet amusement, les garçons outraient les choses avec Tonton, et on alla jusqu'à lui toucher la gorge. Dès que les filles s'en aperçurent, elles se levèrent, m'entourèrent, et me supplièrent de l'emmener : — « Comme étant « le plus sage, » ajoutèrent-elles obligeamment. Je présentai la main à Tonton, lorsqu'on la congédia, et chacune des sœurs retint son frère. Tonton me prit gaiement le bras, et se mit, sans doute pour me retenir, à me raconter ses aventures. Elle avait été débauchée par un Prémontré, nommé *Barbier*, l'un des trois vicaires de Notre-Dame-là-d'hors, paroisse desservie par un prieur de cet Ordre. Elle avait ensuite écouté Gonnet ; puis moi ; puis Fusier, après l'avoir rebuté d'abord : puis des

ecclésiastiques Molinistes, des Cordeliers, des Capucins [J'ai su depuis, d'elle-même, qu'elle avait eu le Révérendissime Père en Dieu, Condorcet, évêque d'Auxerre.] Elle se livrait sans motif, sans intérêt, pour le seul plaisir de se donner et de changer d'hommes. Elle a été fille publique à Paris pendant huit jours, en 1757, et elle prit, dans un mauvais lieu, une si grande horreur de la débauche, qu'elle est redevenue honnête femme pour le reste de sa vie. Elle épousa postérieurement à cette fatale époque, un tabagiste (1) de la rue *Grange-Batelière*, qui en a été très content; je sais d'ailleurs qu'elle a toujours été sage, après avoir changé de sentiment et d'état...

Je disais que Tonton me raconta ses aventures. En achevant, elle prit ma main et la mit sur son sein blanc, ferme, un des plus beaux qu'il soit possible d'imaginer. Toutes les fois qu'une étincelle tombe sur de l'amadou, le feu prend... Il fallut bien être heureux.

Le jour du départ de Madame Parangon arriva pour lors, et plutôt qu'elle ne me l'avait annoncé, soit qu'elle l'eût fait exprès, ou que des circonstances impérieuses l'accélérassent. Ce fut le jeudi 15 Auguste... C'était l'anniversaire de mon songe de Madelon. Je m'étais proposé de le célébrer et j'avais commencé dès la veille, en me rappelant mes remords de la soirée du 14. Mais, en sortant de table, après le souper, Madame Parangon m'avait demandé mon bras devant tout le monde pour aller chez Mlle Bourgoin. J'étais le seul qui ne sût pas qu'elle partît, sans doute parce qu'on craignait que mon air concentré ne fût trop frappant... Toinette m'avait bien dit quelques mots; mais elle n'avait osé violer la défense de sa maîtresse, qui me voulait instruire elle-même. Nous sortîmes. Dès le premier pas, Madame Parangon me dit d'un ton presque timide : « Vous allez être un peu surpris! C'est « demain... — Comment, Madame? — C'est demain que je

(1) Débitant de tabac vendant en même temps, cartes, dominos et toutes sortes de jeux. J. G.-C.

« pars pour aller auprès de Fanchette... — Demain ! — J'ai
« pris mon parti, depuis que je vous ai parlé : les motifs que
« je vous ai donnés ont fait impression sur moi-même, et
« m'ont paru puissants... Je vous recommande ma Toinette...
« Une des raisons qui a fortifié mon amitié pour vous, c'est
« votre conduite avec Aimée, avec Tiennette, et avec celle
« que je mets sous votre sauvegarde... Je m'arrêterai, en
« allant, trois jours à Sens : c'est pourquoi je prends le coche
« d'eau afin d'être libre. C'est pour vous et pour ma sœur
« que je m'y arrêterai. Mon père est instruit de tout cela ;
« c'est lui qui me seconde... Je vous le répète, ce voyage, à
« le bien prendre, n'est que pour vous ; car les intérêts de
« ma sœur ne doivent plus être séparés des vôtres... Com-
« portez-vous ici avec prudence. Vous ne m'écrirez pas : je
« préviens la permission que vous oubliez de m'en demander ;
« il ne le faut pas absolument : mais vous pourriez écrire
« une fois ou deux à Fanchette : s'il y a quelque chose que
« nécessairement je doive savoir, vous envelopperez ce qui
« devra l'être, et je vous entendrai. »

Personne que moi ne soupait à la maison, ce soir-là. Nous nous mîmes à table tous deux Toinette. — « Vous n'avez « pas reparu depuis dîner ? » me dit-elle Je lui contai ce que je venais de faire (c'est la seule confidence de ce genre qui me soit alors échappée) La jeune fille fut touchée du respect religieux que je conservais pour toutes mes anciennes connaissances, et de ma sensibilité pour notre maîtresse (comme nous appellions Madame Parangon entre Toinette et moi). Elle me dit naïvement : — « Monsieur Nicolas?... je vou-« drais bien savoir si vous vous souviendrez aussi de moi, « dans bien longtemps, bien longtemps ? » Je la regardai... Il me sembla que je me transportai à vingt, trente, quarante ans dans l'avenir ; que je me rappelais tout ce qui m'arrivait alors ; que j'y mêlais le souvenir de Toinette, avec ce charme qu'ont les choses passées... Je m'attendris très vivement et je

lui dis : — « Je ne vous oublierai jamais... Et quand je me « souviendrai de vous, dans la suite, ce sera pour dire : *La « jolie, l'aimable et bonne fille que c'était, que Toinette Dominé, de « Toury!...* » Attendrie à son tour, cette bonne fille me dit, en laissant échapper une larme, dont un petit contractement dans ses traits annonça la douceur ; — « Ha ! je serai dans « votre souvenir? Vous me rappellerez à Madame, et vous « lui direz ce que je vous disais, que je vous aimais bien « tous deux?... Car je n'ai jamais vu garçon tel que vous, ni « maîtresse comme elle ! — Toinette, » lui dis-je, « si jamais « je suis maitre imprimeur, et que j'imprime pour mon « compte un livre qui soit à devenir célèbre, par le mérite du « livre et de l'auteur, j'y mettrai, en tête ou à la fin : COLETTE « FUT LA PLUS ADORÉE DES FEMMES ; ELLE EUT POUR CHAMBRIÈRE « ET POUR AMIE TOINETTE DOMINÉ DE TOURY, LA PLUS JOLIE, LA « PLUS AIMABLE ET LA MEILLEURE DES FILLES, ET MOI, NICOLAS « ANNE-EDME-AUGUSTIN RESTIF DE LA BRETONNE PRÈS SACY, « J'AI EU L'HONNEUR DE LES CONNAITRE TOUTES DEUX... — Ho! « Monsieur Nicolas ! vous mettriez ça ? — Oui, je le mettrai, « maître imprimeur ou non, dès que j'en aurai le pouvoir. « — Ho ! que je serais contente, si je le lisais ! — Vous le « lirez, soyez-en sûre, comme si vous le voyiez. — Mais, si « je le voyais, dans vingt ans, par exemple (1)? Ho ! je crois

(1) Elle le verra au bout de quarante ans (10 juin 1794), et cette lecture ne la flattera pas; elle lira la note que je place ici; elle y verra que son pauvre maître, qu'elle croit peut-être heureux, est au comble du malheur, manquant de tout, et ne voyant d'issue que dans le dernier acte du désespoir! et son âme sensible sera déchirée, quand elle saura tous les maux qui l'ont assailli, depuis 1757 !... C'est l'époque du mariage de cette aimable fille, que sa maîtresse établit avant sa mort... Elle a été heureuse; dans toute sa vie, elle n'aura eu qu'un moment d'amertume, et c'est moi qui le lui donnerai; ce sera celui où elle va lire ces MÉMOIRES! car je suis sur le point de lui envoyer, à Vermenton, où elle demeure depuis trente-sept ans, tout ce qu'il y en a d'imprimé. Je juge de son âme par la mienne; elle sera plus sensible encore que dans notre jeunesse aux événements passés; en se rappelant Colette, ses bontés, notre amitié, jusqu'à nos écarts... Plus ces choses-là vieillissent, plus elles touchent. (*Note de Restif.*)

« que je fondrais en larmes de joie... — Si je sais où vous « êtes, vous le verrez. »

Après le souper, Toinette vint s'asseoir à côté de moi, et je la fis lire. Elle s'en acquitta si bien, vu le peu de temps qu'elle avait pour étudier, que je lui en fis compliment. Alors elle m'avoua que Madame Parangon lui montrait aussi, et qu'elle avait eu deux maîtres au lieu d'un. Ce mot me charma! Je lui pris un baiser sur la joue, je saisis une de ses mains, que je gardai dans les miennes : le titre d'écolière de Madame Parangon venait de me la rendre cent fois plus chère... Elle voulut se lever; je la retins, en lui disant : — « Êtes-vous « mal auprès de moi! — Je suis trop bien au contraire, et... « il ne faut pas s'y accoutumer... » Un petit sourire attendri accompagna cette jolie réponse... Je la laissai se lever, mais pour la faire rester, car sa présence m'était nécessaire, et je lui proposai d'écrire. La friponne, qui avait également appris de Madame Parangon, depuis quelque temps que je la négligeais un peu, sourit finement, et m'alla chercher son papier. Elle le posa sur la table, du côté blanc, et me pria de lui faire un Exemple. Je pris la plume en riant, et j'écrivis, comptant l'embarrasser fort!

Exemple pour Toinette Dominé.

Aujourd'hui, 15 Auguste, le soleil s'est ici couché à cinq heures du matin. L'entendra qui pourra; car je n'en dirai pas davantage.

Elle la prit; je souriais... Mais quel fut mon étonnement, en la voyant passablement écrire!... Quand elle eut achevé le mot *davantage*, elle me dit enfantinement : — « Ne me « regardez plus : ça me fait trembler la main. » Je me retirai. Je regardai doucement par-dessus son épaule, et je lus d'abord ce que j'avais donné pour exemple; ensuite, j'aperçus avec étonnement ce qu'elle avait ajouté :

J'antans bien l'ainigme; car ça veut dire, que Madame Parangon est aujourd'hui partie d'ici à 5 heures du matin, par le coche...

Elle se retourna néanmoins, et me regardant en dessous, elle me dit : — « Vous avez vu! Gageons. Je ne mets pas « trop bien l'orthographe; mais c'est tout ce que j'en sais. « — Ecrivez, » lui dis-je; « je vais aller un instant devant la « porte; seulement, ne laissez pas voir votre papier, si « quelqu'un venait à rentrer. » Elle me fit signe qu'elle allait écrire.

Elle continuait d'écrire, lorsque je rentrai. Elle cessa pour lors, en me regardant, et se tint droite. Je trouvai deux pages d'écrites. Après le mot *coche*, elle avait ajouté :

Monsieur Nicola-Anne-Emme-Ogustin-Restif, de Labretonne près Sacy, mon maître, qui m'a montré à lire et à écrire, m'a promi qu'il ne m'oubliret james, et i ma dit qui metret mon nom ave celui de madame dan un livre é le siéne ossi de la manière que je va dire, Colait la plus adorable dais fame ii pour chambrière e pour ami Toinette Dominé de Toury la plu aimable, la plu jolie é la meillieur dais files. Moi Nicola-Anne-Emme-Ogustin de Labretonne prais Sacy, j'ai ii lhoneur de lais conaitre. — Ce qui me faira bien plaisir car jaime a aitre dan son souvenir, a coté de madame que jaime de tout mon queur é jaime a pansé qu'i sera question de moi dans laveni. Ce qui fait que jaime bien mon maitre qui moulra mon nom en un livre.

Le reste de la seconde page contenait la répétition de l'exemple. Toinette me regardait lire, surprise que je le fisse couramment, malgré le manque d'orthographe. — « C'est « fort bien! ma fille! » lui dis-je. « Est-ce que vous avez du « goût pour la célébrité? — Qu'est-ce que c'est que ça? — « Mais de faire parler de vous en bien, par vos vertus, d'être « citée un jour.., — Ho! je le voudrais... pour dix ans de » ma vie! mais en bien.. car... en mal... j'aimerais mieux « mourir. » Elle était si jolie! j'étais jeune : l'attendrissement même qu'on éprouve, à cet âge, les plus tendres regrets,



EDMOND SÉDUCTEUR

— *Laure, sur les genoux d'Edmond qui la caresse, et cherche à lui dérober des faveurs en lui disant : « Il faut me montrer que vous me croyez vrai ».*

(*19e Estampe de Restif pour* Le Paysan et la Paysanne pervertis.)

sont quelquefois un excitatif pour les sens. J'assis Toinette sur mes genoux. Elle y resta. Je l'embrassai : elle avançait la joue. Je sentis ce frémissement secret, qui fait désirer la jouissance... et je pressai la jeune fille dans mes bras... Je savais combien elle était sensible... L'effet répondit à mon attente : l'aimable Dominé tomba dans l'ivresse. Je voulus alors... Un bruit qui se fit entendre à la porte me força de m'arrêter; j'y courus. C'était Tourangeot, gris de vin, qui cherchait à rentrer. Je l'introduisis; nous le conduisîmes à son cabinet, Toinette et moi. J'eus ainsi le temps de réfléchir, et Toinette aussi. Lorsque nous fûmes de retour dans la salle, elle parut sérieuse : — « Qu'avez-vous, ma Toinette? « — Je n'ai... rien... Mais... Dites-moi sérieusement, mon « cher maître? d'où vient que lorsque vous me touchez, je « me trouve dans un état que je n'avais jamais connu? « C'est quelque chose de bien agréable, mais qui me porte « au cœur, et qui me rend triste ensuite... » Je ne pus lui répondre juste; j'ignorais moi-même la nature d'un effet que je connaissais. Je l'ai su depuis : cette jeune fille m'aimait beaucoup plus qu'elle ne le croyait, et pour m'exprimer en un seul mot, *emittebat* (1), dès que je l'embrassais, en la serrant dans mes bras... Je lui dis cependant que c'était une preuve d'amitié qu'elle me donnait. Ce qui la consola... Les jeunes filles de nos cantons ont un préjugé salutaire : une fille se regarde comme déshonorée si un garçon lui a mis la main sous la jupe; de sorte que Toinette, dont j'aurais triomphé cent fois, s'il n'avait pas fallu ce préalable indécent, était inabordable pour moi-même dès qu'il s'agissait d'en venir là... L'ivresse même dont j'ai parlé, dans sa plus grande vivacité, ne détruisait pas la pudeur, dans Toinette innocente, naïve, pure. Elle me disait (je m'émancipais quelquefois, car dès qu'on a commencé, on revient souvent à la charge), elle

(1) Inutile d'insister sur le sens précis de ce terme latin que tout le monde comprendra. J. G.-C.

me disait : — « Ha! mon maître! je ne suis pas une Normandaise rustique : voudriez-vous me manquer au point « d'avoir porté là votre main?... » M. Parangon, qui rentra, mit fin à mes perplexités amoureuses; et une fois remonté dans mon cabinet, je rougis de moi-même et de ma faiblesse... Dans la suite, j'eus heureusement plus d'une distraction, qui m'empêcha de violer encore les lois de la confiance et de l'hospitalité.

Rose Lambelin fut ma première distraction. Jusqu'alors, j'avais eu le goût délicat : toutes celles que j'avais aimées, tant à la ville qu'au village même, étaient les plus jolies, du moins des filles à ma portée. Et voilà que Rose Lambelin laide, ayant l'air dur, un commencement... le dirai-je? un commencement de goître!... (j'ai eu de la peine à écrire ce vilain mot)... voilà que Rose Lambelin, laide, grande à la vérité, faite au tour, ayant la peau douce et blanche comme lis, voilà, dis-je, que Rose Lambelin s'empare, non du cœur, non des sens, mais de l'admiration de l'amant de la jolie Fanchette, et de la belle, de l'adorable Colette!... Qu'avait-elle donc, pour opérer ce prodige?... O mon Lecteur! de l'esprit; de l'esprit, comme une intrigante de Cour, et comme Mme de Sévigné. J'ai dit que son air était dur : ce fut sans doute ce qui me la fit paraître plus aimable, lorsqu'elle me sourit. Il n'était cependant pas naturel qu'elle m'inspirât un attachement qui eût tous les caractères d'une passion. Elle le sentit, et sa conduite fut un chef-d'œuvre d'adresse. Elle sortait des Bénédictines, où elle avait été pensionnaire... Notre première demi-connaissance s'était faite, sur l'Ile-d'Amour. Je saluais Rose avec empressement, lorsque je passais devant elle, d'autant plus volontiers que je ne la croyais pas dangereuse; quelquefois je m'arrêtais un moment en voisin. Son esprit me charmait de plus en plus, par quelques éclairs qui lui échappaient à chaque visite; j'accourais auprès d'elle, dès que je l'apercevais sur sa porte. Elle m'accueillait, son air dur

paraissait s'adoucir. Je me trouvais bien avec elle, et je la quittais toujours content d'elle et de moi. Sa laideur me tenait dans une sécurité parfaite : aussi, une fois, la pensée que je pourrais l'aimer m'étant venue, je me tranquillisai par cette réflexion : — « *Du moins, je n'aurai pas de peine à me* « *dépiquer!* » Je crois qu'il ne faut jamais badiner à l'amour....

Le 11 novembre, je vis passer devant notre porte... Jeannette Rousseau !... Elle était avec sa mère et son frère. Je n'osai leur parler, moi qui n'étais plus aussi timide qu'autrefois; je me retrouvai, pour eux, tel que durant mon séjour à Courgis; la rougeur couvrit mon visage; j'éprouvai la même palpitation de cœur, le même sentiment de pudeur timide; je ne pus trouver la force de sortir. Jeannette ne me vit pas. et moi, je n'osai la regarder en face; je l'avais vue pour la dernière fois!... Lorsqu'elle fut passée, je me reprochai de ne pas avoir salué trois personnes qui m'intéressaient aussi vivement. Je sortis pour courir après eux. Mais j'avais été trop longtemps à reprendre mes esprits; je ne les vis plus... Je restai dans une sorte d'immobilité stupide. Je fus dix minutes dans la même bonhomie, la même façon de penser que j'avais à Courgis : je rétrogradais de quatre ans. Une petite *Luce Picard*, dont je n'ai rien dit encore, jeune orpheline très jolie, qui venait souvent travailler en linge chez Madame Parangon, vint à passer; elle me salua, s'arrêta auprès de moi, et me demanda si Madame Parangon reviendrait bientôt?... Cette question me tira de ma rêverie : je lui répondis ce que je savais, que nous ne reverrions Madame Parangon qu'à la fin de l'année. — « Mais » ajoutai-je, « Toi-« nette sera bien aise de vous voir; entrez, je vous prie, en « passant. » Je voulais m'en débarrasser bien vite, et voir encore si je ne découvrirais pas Jeannette. Je descendis la rue *de la Fricauderie*, et vis-à-vis celle *des Boucheries*, je trouvai Gaudet, qui revenait de la *Porte-du-Pont* (1). — « Je viens de

(1) C'était une des cinq portes voûtées de la ville. J. G.-C.

« voir passer la plus jolie paysanne qu'on puisse imaginer! » me dit-il; « ha! qu'elle est gentille! — Comment était-elle « habillée? — Un petit juste (1) d'étamine violet-bleu; une « jupe rayée rouge et blanc; coiffée en demoiselle de village, « avec un joli battant-l'œil (2) à petits plis. Mais jolie! — « C'est Jeannette Rousseau! » m'écriai-je involontairement. « Où est-elle? — Je ne saispas; mais celle dont je parle doit « être à présent aux environs de Saint-Gervais. Mais si c'est « là Jeannette Rousseau, Mademoiselle Rousseau est une très « jolie fille!... De quel pays est-elle? » La jalousie (oui, je fus jaloux) m'empêcha de lui nommer Courgis, et Gaudet n'insista pas.

De retour à la maison, j'y trouvai Luce Picard avec Toinette. Je leur dis que j'allais travailler, et, comme il n'y avait personne, de me sonner, s'il venait quelque acheteur à la boutique. — « Restez avec nous, » me dit Toinette, « nous par« lerons bas, et nous allons vous laisser une jolie place pour « écrire. » J'étais assez complaisant pour les jolies filles; je restai. Au bout d'un moment, je leur dis : — « Vous me « troublez, mes poulettes; vous parlez, vous souriez, et sur« tout vous êtes jolies; ça me distrait. » Tout en riant, elles m'enfermèrent dans le paravent; et pour qu'il ne gênât pas le passage, on me fit plaquer contre le coin de la cheminée. J'écrivais depuis environ un quart d'heure, lorsque quelqu'un arriva. — « Ho! » dit Luce, « si c'est M. Parangon, je ne « veux pas qu'il me voie! » Elle entra dans le paravent, et se blottit sur un petit siège à mes pieds. C'était Tourangeot.

— « Ha! je vous trouve donc toute seule à la fin, » dit-il Toinette... « Allons, allons, nous allons en découdre! — « Laissez-moi, Monsieur Tourangeot, ou je vous reponds « que vous n'en serez pas le bon marchand, et que Madame

(1) Le *juste* était un corsage qui marquait la taille, d'où son nom. J. G.-C.

(2) Le *battant-l'œil* était un fichu descendant aux tempes, en une sorte de petit-volant qui s'agitait avec la tête d'où le qualificatif : *battant-l'œil*. J. G.-C.

« le saura. — Je respecte Madame, et si elle était là, je la « craindrais. Mais elle est loin; et moi, voyez-vous, gentille « Toinette, je ne crains point du tout les absents, ou les « absentes, point du tout! Au lieu que j'aime bien les jolies « présentes, comme vous, friponnette... » En achevant ces mots, il saisit Toinette, et la renversa sur le lit de M. Parangon. Elle lui donna un violent soufflet. — « *Coups de pieds de* « *jument ne font pas de mal aux chevaux,* » dit-il... Et il redoubla d'insolence. Luce, qui souffrait de ce qu'elle entendait, entr'ouvrit le paravent, et poussa une aiguille dans cette partie charnue qui expie les fautes des écoliers. Tourangeot fit un cri, accompagné d'un jurement. Il aperçut la jeune Luce : — « Ha! c'est donc vous! p'tite *chienne-à-pan* (1)!... « Vous allez me le payer!... » Il laissa Toinette, attrapa par la jupe Luce qui fuyait, et vu qu'elle était délicate, il l'enleva comme une plume. La petite criait à son secours; car le Tartare ne badinait pas (2). Toinette la secourait; mais en

(1) *A-pan*, terme bas-Bourguignon, dérivé du grec, *pan* (tout), et qui signifie *tout à fait, tout entier*. On dit à Paris *Chenapant* et l'on croit bien parler! En Auxerrois, mener *à pan* un sillon, en moissonnant, c'est ne rien laisser. (*Note de Restif.*)

(2) Voici ce qui arriva, dans le temps que je travaillais au magasin, dans la cour du *Palais*, avec Edme et Tourangeot : c'était dans mes premiers temps. Un samedi soir qu'Edme était à des premières vêpres de Convulsionnaires, la servante de Mme Chouin, la charcutière, vint à passer; Tourangeot l'appela. Cette bonne fille monta, croyant voir faire des livres. J'étais au fond d'une autre chambre, entouré de papier. Le Tartare, malgré sa défense, la renversa sur des rognures, et il en triompha... J'entendais faiblement; ainsi je pensais que c'était un jeu. A la fin, ennuyé, j'allai chercher Edme à son tripot convulsionnaire, chez la Bardin, rue de la Marinerie... Il accourut, et trouva le Tartare encore acharné sur sa proie. — « Ma fille! » cria le dévot, en se jetant à genoux, « invoquez le bienheureux diacre Pâris, et le Serpent « tentateur perdra toute sa force! » Au même instant, il déchargea sur les reins de Tourangeot un coup de sa bûche secouriste. Le Tartare fit un jurement épouvantable, et se redressa : — « Heureusement », dit le Tartare, « que j'en étais à ma troisième fournée... » La servante était brisée; Edme fut obligé de la soutenir, pour descendre, tout en lui disant de se recommander au bienheureux Pâris, pour ne pas devenir grosse... Mais ce Tartare n'était-il pas moins brutal que moi? (*Note de Restif.*)

la repoussant, Tourangeot se permettait des attouchements si obscènes, qu'elle fut enfin obligée d'avoir recours à moi. Je m'étais douté de ce qui arriverait, dès l'entrée du Tartare, et j'avais mis les pincettes dans le brasier. Je les donnai à Toinette. Elle courut les présenter à Tourangeot, qui les saisit. Il se brûla si serré, qu'il fut obligé de lâcher Luce ; et Luce s'enfuit aussitôt dans la rue. Toinette s'enferma dans sa cuisine, dont elle eut soin d'ôter la clef. Il faut dire que Tourangeot avait bu. Se voyant seul, il dérangea le paravent, et fut très étonné de me trouver là, affectant d'écrire aussi tranquillement que si je n'avais rien entendu. — « Qui diable « te savait ici? — Hé! quel bruit enragé fais-tu donc, avec « ces jeunes filles, que je ne m'entends pas?... » Au lieu de me répondre, il prit mon écritoire, dont il versa l'encre sur sa brûlure, jurant que Toinette le lui paierait, ainsi que la petite Luce. Je lui dis alors que j'avais tout entendu, et que j'étais bien surpris qu'il portât les choses aussi loin, avec une fille qui demeurait dans la maison, et qui, par cette raison même, devait être respectée? — « Est-ce que c'est lui manquer « de respect, que de la b—ser? » Je fus embarrassé de cet excès d'audace. Il fallait parler net à ce déhonté : — « Et si « tu lui faisais un enfant? — Je l'épouserais. — Mais, elle « ne t'aime pas? — C'est justement pour ça : si elle m'aimait, « je n'aurais que faire de lui faire un enfant pour l'avoir. — « Et ta Marie? — Marie?... T'as raison ; mais je ne l'ai pas « fait, et je serais plus obligé à légitimer celui-ci, que « j'aurais fait, que celui-là de Marie, qui l'est, et bien légi- « timé, hum!... Mais tu me fais songer à Marie; je l'avais « oubliée en buvant. Qui ne voit rien, ne dit rien » (phrase parasite de Tourangeot); « j'y cours, si tu veux continuer à « garder? — Oui, oui, je le veux bien; va, et laisse-moi « travailler. » Il sortit aussitôt, et Luce qui s'était réfugiée auprès de la Marianne, chambrière des demoiselles Cuisin, rentra sur-le-champ. Elle appela Toinette, qui revint. Elles

me consultèrent pour savoir comment se plaindre à M. Parangon? Je leur répondis ; — « Celle qui met ici le bon « ordre, et qui maintient les mœurs, n'y est plus; ne vous « avisez pas de vous plaindre! car je vous avertis que si « vous le faites l'une ou l'autre, c'est au renard que vous « vous confesserez, et qu'il vous croquera. Si vous ne voulez « pas m'en croire, que l'une de vous en essaye, en prenant « des précautions, pour être secourue par l'autre. » Je n'eus que le temps de dire ces mots, Quelqu'un rentra : les deux jeunes filles étaient encore effrayées; l'une vint se mettre derrière le paravent, à mes pieds; l'autre s'enfuit dans la cuisine. C'était M. Parangon.

Toinette fut obligée de revenir. — « Monsieur reste-t-il? « — Non, non, dit en capucinant un peu le *bourgeois* libertin... « Vous êtes toujours de plus en plus jolie, Toinette! — Ho! « Monsieur, je vous assure que vous voulez ben dire ça. — « Il est vrai que je l'veux ben dire... Oui, oui, je l'veux ben « dire. » Et il la tira sur ses genoux... Je craignis qu'une nouvelle scène ne commençât, et que M. Parangon ne me pardonnât pas d'être resté coi, comme un espion; je toussai. Il fit un soubresaut : — « Qui est là? — C'est M. Nicolas, qui « gardait, pendant que j'étais à la cuisine. » M. Parangon dérangea la feuille pour me voir. Luce se glissa derrière ma chaise, où elle se tint accroupie. Pour moi, je ne levais pas les yeux, ma plume dans la bouche, et feignant de chercher un mot dans le dictionnaire. Je saluai enfin, en disant : — « Monsieur, je ne vous voyais pas... A's-vous besoin ici? — « Non, non; mais vous paraissez occupé comme Archimède? « — Monsieur, je n'entends rien, quand je suis à travailler; « vous savez que j'ai peu de temps, et j'en profite. — A la « bonne heure, à la bonne heure!... Je sors... Toinette? je « soupe en ville. — Oui, Monsieur. » Il sortait; mais comme il était fort gros, qu'il avait dérangé le paravent, en voulant mettre la main sous le fichu de Toinette, qui lui



ANCIENNE PORTE DE L'ABBAYE SAINT-PÈRE A AUXERRE

Dessinée par Sagot.

ouvrait la porte de toile, il le renversa en entier, avec un bruit si grand, que Luce fit un cri. — « Qui diable est donc « là?... Ha! c'est Luce!... Hé! que faites-vous là, Luce? » Je répondis pour elle, qu'en l'entendant rentrer, elle s'y était cachée, croyant que c'était Tourangeot, qui venait de sortir, et dont elle redoutait le badinage .. — « Et elle se réfugie « auprès de vous? — Oui, Monsieur. — Luce, croyez-moi : « Tourangeot aboie; celui-ci ne dit rien, mais il mord. » Il sortit, après ce bon mot, nous laissant tous trois fort contents qu'il ne se fût pas fâché...

Nous retînmes Luce à souper : c'était une petite liberté, qui était toujours approuvée de M. et Mme Parangon, lors même qu'ils ne connaissaient pas nos amis; nous pouvions les retenir en leur absence : à plus forte raison, quand c'était quelqu'un dont ils avaient coutume de se servir... Tourangeot revint à huit heures; mais Loiseau et Bardet rentrèrent aussitôt que lui, de sorte que les jeunes filles furent en sûreté. Après le souper, nous jouâmes au *Curé*, jeu durant lequel Loiseau nous prouva combien un homme d'esprit peut rendre les moindres choses amusantes... A l'heure de ramener Luce, cette jeune fille me prit le bras, et me pria de ne pas la confier à un autre. Je dis à Toinette, devant Loiseau : — « On a soupé en ville, en grande frairie; gardez Luce avec « vous : elle s'en retournera demain. » Ce conseil plut à Toinette, et même à Luce. Nous nous retirâmes, et elles restèrent pour attendre M. Parangon, qui ne rentrait jamais tard. Il revint très gai... mais, voyant Luce avec Toinette, il se contint. Les deux jeunes filles sortirent. Mais bientôt la sonnette rappela Toinette. Elle était hors d'état de se présenter; de sorte que Luce alla pour elle. M. Parangon demanda quelque chose. Elle le présenta sans lumière et sans parler. Mais c'était pour la retenir. — « Ma chère Toinette! » lui dit-il, « je t'aime de tout mon cœur! Ne t'inquiète pas « des suites; j'y pourvoirai. — Ha, monsieur! » lui dit Luce,

« ayez pitié de moi! — C'est vous, Luce? » dit-il en capucinant. — « Oui, Monsieur. — Ha! mon enfant! que je suis « fâché! Le ciel me préserve d'attaquer une pauvre orpheline, « obligée d'aller en journée! La séduire, serait la perdre... « Restez toujours sage, ma fille, et oubliez le mauvais « exemple que je viens de vous donner. Allez vous coucher; « et, que je sonne ou non, je vous défends de venir, ainsi « qu'à Toinette : ce sont les fumées du vin. » Je suis charmé de rendre justice à M. Parangon, lorsque l'occasion s'en présente. Ce fut ainsi que se passa la Saint-Martin.

Le 24 décembre, veille de Noël, apprenant que Madame Parangon n'arriverait pas encore, je partis pour Sacy, où je restai jusqu'au 27. Ce fut à mon retour que je démentis mes principes à l'égard de Toinette... Je venais de la maison paternelle, il est vrai; mais durant sept lieues faites lestement à pied, je m'étais repu de chimères amoureuses; j'arrivais ivre de cette volupté que donne le grand air à tout ce qui est fort et bien constitué. Toinette me reçut comme un frère; je la revis comme une sœur. Je me chauffais à côté d'elle, après avoir pris de sa main du vin et du sucre pour me déglacer l'haleine, disait-elle. Un feu inconnu circula dans mes veines. Je l'embrassai. Il y avait quatre jours que nous ne nous étions vus : elle ne faisait pas de difficultés. Mais bientôt je devins ardent, et d'autant plus dangereux que je ne la comprimais pas, comme dans d'autres circonstances. Elle était sans défiance, mes désirs étaient dévorants... Elle se leva. Je la guettais; je la fis trébucher : elle perdit l'aplomb, et serait tombée si je ne l'avais pas soutenue. Je pris mon avantage... Toinette, comme on sait, n'était pas à l'épreuve de ce genre d'attaque. Résolu de triompher, je mis le comble à son ivresse en collant mes lèvres sur sa bouche vermeille... Elle poussa un profond soupir, et s'abandonna elle-même... Il n'y eut pas de violence, elle ne se défendit pas... Dieu tout-puissant! De quelles ineffables délices tu as entouré la

reproduction de notre être!... Toinette était plongée dans une voluptueuse ivresse... Les portes angustes (1) du temple, adoucies par le baume de la volupté, cédaient lentement, comme aux vierges; mais elles n'en cédaient que plus délicieusement... Enfin, il partit, l'éclair du bonheur... et le sombre nuage du remords resta seul dans toute sa ténébreuse horreur... Toinette avait été si vivement émue que, rendue à elle-même, une langueur provocante paraissait encore sur son visage et dans ses yeux... La fureur de jouir me ressaisit... Toinette, suppliante, égarée, se livrait, au lieu de se défendre, avec l'énergie d'une fille de vingt-deux ans, forte, bien constituée, en poussant de profonds soupirs, entremêlés de cris inarticulés, Elle se roidissait; elle me pressait dans ses bras; elle ne se connaissait plus... Enfin, quelques mots tendres lui échappèrent... On la sonna. Elle courut d'autant plus vivement qu'elle tremblait d'avoir été découverte.

En son absence, je réfléchis. Madame Parangon, Fanchette, s'offrirent à mon esprit d'abord. Ensuite, le tort fait à Toinette, à mon amie, à mon écolière, à celle qui m'avait été recommandée... Elle rentra dans ce moment. Je la regardai; je lui pris la main. Ses larmes coulèrent. Ensuite, levant ses beaux yeux, qu'elle avait tenus baissés, elle me dit : — « Nous avons mortellement offensé Dieu! Mais... sans « l'offense de Dieu.., ha! je vous aurai donné de bon cœur... « cette fleur, comme on dit... et ce me sera du moins une « consolation qu'elle ait été cueillie par l'homme que j'aime « seul au monde. » Elle me quitta aussitôt pour servir le souper.

Lorsqu'on fut sorti de table, j'espérais la consoler, en lui montrant toute l'estime que je faisais d'elle. Tout le monde sortit, jusqu'à Bardet; nous restâmes seuls. Je pris Toinette

(1) Ne pas lire *augustes*. (*Note de l'Édition Liseux.*)

sur mes genoux; je l'embrassai, en lui disant : « Je vous « aime de tout mon cœur, ma chère fille; me pardonnez-« vous? — Ho! oui, vous l'êtes, pardonné; je ne saurais pas « plus vous en vouloir qu'à moi-même... » Je l'embrassai de nouveau, et je cherchai encore la victoire. Toinette me dit : — « Songez que vous vous perdriez, si le malheur « voulait qu'on rentrât! — Vous ne parlez pas de vous, ma « fille? — Je n'y pensais pas. — Ha! Toinette! je vous ai « possédée! ç'a été l'un des plus heureux moments de ma « vie! — Je me suis livrée, » répondit-elle ; « j'ai senti qu'il « le fallait, ou... vous laisser dans... une sorte de rage,.. « Car vous étiez... ho! à faire peur... Je me suis aban-« donnée, parce que je n'ai plus été maîtresse de me « retenir. On désire toujours de savoir ce que c'est . « je le sais. Je ne croyais pas le savoir avant mon mariage! « J'en mourrais de chagrin si ce n'était pas vous... Tout « en moi me trahissait, pour être d'accord avec vous... « Je ne vous refuserai jamais rien; mais que dirons-nous à « Madame Parangon?... Ne me répondez pas! » dit-elle, voyant que j'allais parler; « car je sais que vous avez un bon « cœur, qui vous fera plus de reproches que je ne pourrais « vous en faire; qui vous fera en tout parler comme il faut; « et que si vous manquez, c'est que vous avez une *humeur* « d'homme (1) qui vous fait faire ce que vous désapprouvez. « Ainsi, je ne vous en veux pas. Mais je vous en prie! que « nous ne soyons pas deux misérables sans conscience, qui « nous livrons au libertinage! Respectons nos corps, et si « nous succombons encore, que ce ne soit qu'à la force, et « jamais de propos délibéré... » [Tel fut le raisonnement de Toinette : mais ce qui aurait été une dérision dans une héroïne de *Crébillon fils* était en elle une ingénuité vertueuse et touchante...] « Vous êtes fatigué! allez vous reposer, et

(1) Vieille expression du XVIe siècle qu'il ne faut pas être surpris de retrouver sous la plume du bourguignon Restif. J. G.-C.

« laissez-moi attendre seule. — Non! je suis devenu jaloux, « depuis ce soir; je ne saurais vous laisser seule : un Tou- « rangeot peut venir; vous êtes émue; vous succomberiez... » Elle me regarda; puis se levant, elle me dit : — « Otez-moi, « si vous le pouvez, la faiblesse de mon cœur, et vous « verrez si je succombe avec vous?... Ingrat!... croyez-vous « que je n'aie pas été attaquée par M. Parangon, par « M. Bourgoin, par Tourangeot, par quelques ouvriers?... « Ils ne sont pas même parvenus à m'embrasser! Je les ren- « versais comme des enfants; je me fâchais, et leur ôtais « jusqu'à la hardiesse de m'attaquer, par la honte de se « trouver si faibles. Ne voyez-vous pas comme je suis grande « et forte?... Allez, » ajouta-t-elle en baissant les yeux, « je ne « demande qu'un bonheur, et le bon Dieu sait ce que c'est. » Je me levai pour sortir, en lui disant : — « Vous me persuadez... « Adieu, ma Toinette, ma chère fille; mais un baiser? » Elle me le donna, mais en sœur, et modestement. Je sortis.

Je n'étais qu'au milieu de la cour, lorque quelqu'un rentra. Je me cachai dans la cuisine, par curiosité, pour entendre et voir ce qui allait se passer. C'était Bourgoin. — « Ha! Toi- « nette! seule?... Mais, qu'avez-vous?.., du chagrin?,.. — « Oui, Monsieur. — Que je vous console? — Ni vous, ni « personne n'y pouvez rien. » Il la voulut embrasser... Je vis alors la vérité de ce qu'elle m'avait dit; elle l'étendit sur deux chaises, d'un revers, en lui disant : — « Au nom de « Dieu, Monsieur Bourgoin, laissez-moi! » Il dit encore quelque chose : — « Toujours la même, toujours revêche !... « Mais vous êtes sage, et vous avez raison. » Il rentra pour se coucher. Tourangeot survint. Il passa la main sous le menton de Toinette, qui lui donna un soufflet. — « Chienne ! » s'écria-t-il, « vous allez me le payer! » Il se jeta sur elle; mais la grande fille s'en débarrassa en deux tours de main, et le mit hors de la salle. Il voulait rentrer, quand M. Parangon arriva. La présence du maitre fit fuir le Tartare. Mais

c'était une troisième attaque pour Toinette. Il commença par déranger le paravent. — « Je regardais, » dit-il, « si le « M. Nicolas et Luce étaient encore cachés là !... Ah çà, « Toinette? êtes-vous bien cruelle pour ce capon-là? car c'est « un hypocrite!... — Il n'est pas dévot, Monsieur... — « C'est un hypocrite de bonté, de vertu, de désintéressement « avec les jeunes filles, qui les croquera dix fois plutôt « qu'un autre... Hé bien, ma Toinette? voyons, ma fille?... « Vous savez, je vous marierai? Ne vous embarrassez de rien ; « vous êtes une jolie fille, et je sens tout ce que vous valez... « Je vous promets bons soins, secret et mariage. Je ferai les « petites dépenses de votre ménage ; je mettrai à l'imprimerie « celui que je vous donnerai. » En achevant ces mots, il la saisit. Toinette lui dit : — « Ne vous en prenez qu'à vous-« même si je vous fais du mal. » Il la retenait toujours. Alors, elle le renversa, et le fit tomber avec son siège ; mais elle le retint ; car, vu sa grosseur, il se fût tué. — « Vous ne voulez « donc pas absolument? » lui dit il. — « Jamais, Monsieur. — « N'en parlons plus. Je ne vous en aime pas plus ; mais je « vous en estime davantage... Si vous voulez être vérita-« blement vertueuse, soyez-le donc. Mais si j'apprenais « dorénavant qu'un autre... je ne vous le pardonnerais « jamais... qu'à la condition... — Monsieur, si j'étais assez « malheureuse pour... avoir une faiblesse, et assez misé-« rable pour devenir une... je ne sais qui, vous ne me lais-« seriez pas deux jours auprès de Madame. — Ha ! ha ! c'est « suivant... »

Toinette ayant fini son ouvrage, M. Parangon se mit au lit, et elle emporta les lumières. Je l'attendais. — « Quoi? « vous êtes ici? — Oui ; et j'ai tout vu... Toinette ! ha ! Toi-« nette ! tu es un trésor, pour un malheureux qui ne te vaut « pas... Mais, ma fille, je suis en feu... Je veux coucher avec « toi... Je veux... te prouver mon amour. — Jamais, » me dit-elle fermement, « même avec vous, je n'aurai une faiblesse

« préméditée, et froidement consentie... J'ai succombé ; je suc-
« comberai peut-être encore... mais emportée malgré moi
« jamais *délibérée*... Respectez-vous vous-même, mon cher
« maître ; ne rendez pas votre Toinette une coquine, qui
« vous avilirait ensuite !... » Son air, son geste, tout sembla commander à ma passion. — « Adieu, ma Toinette ! » lui dis-je, « je ne sais quoi me dit que vous avez raison. »

Je ne revis Toinette qu'en rougissant ; suivant mon usage, je fus plus attentif, plus retenu à son égard, je dirais quasi-presectueux ; et cette conduite acheva de me rendre toute son estime, que ma témérité avait diminuée sans doute.

FIN DE *Monsieur Nicolas* (Enfance et Jeunesse).

La suite de ces mémoires dans *Monsieur Nicolas* (Jeune homme).

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

I. ESTAMPES ANCIENNES

(tirées *du Paysan et la Paysanne pervertis* et *des Contemporaines*)
Compositions de Binet.

II. Vues d'Auxerre.

III. Compositions inédites exécutées sur les données de Restif.

Imprimerie Fernand Schmidt, 5, avenue Verdier, Montrouge (Seine).